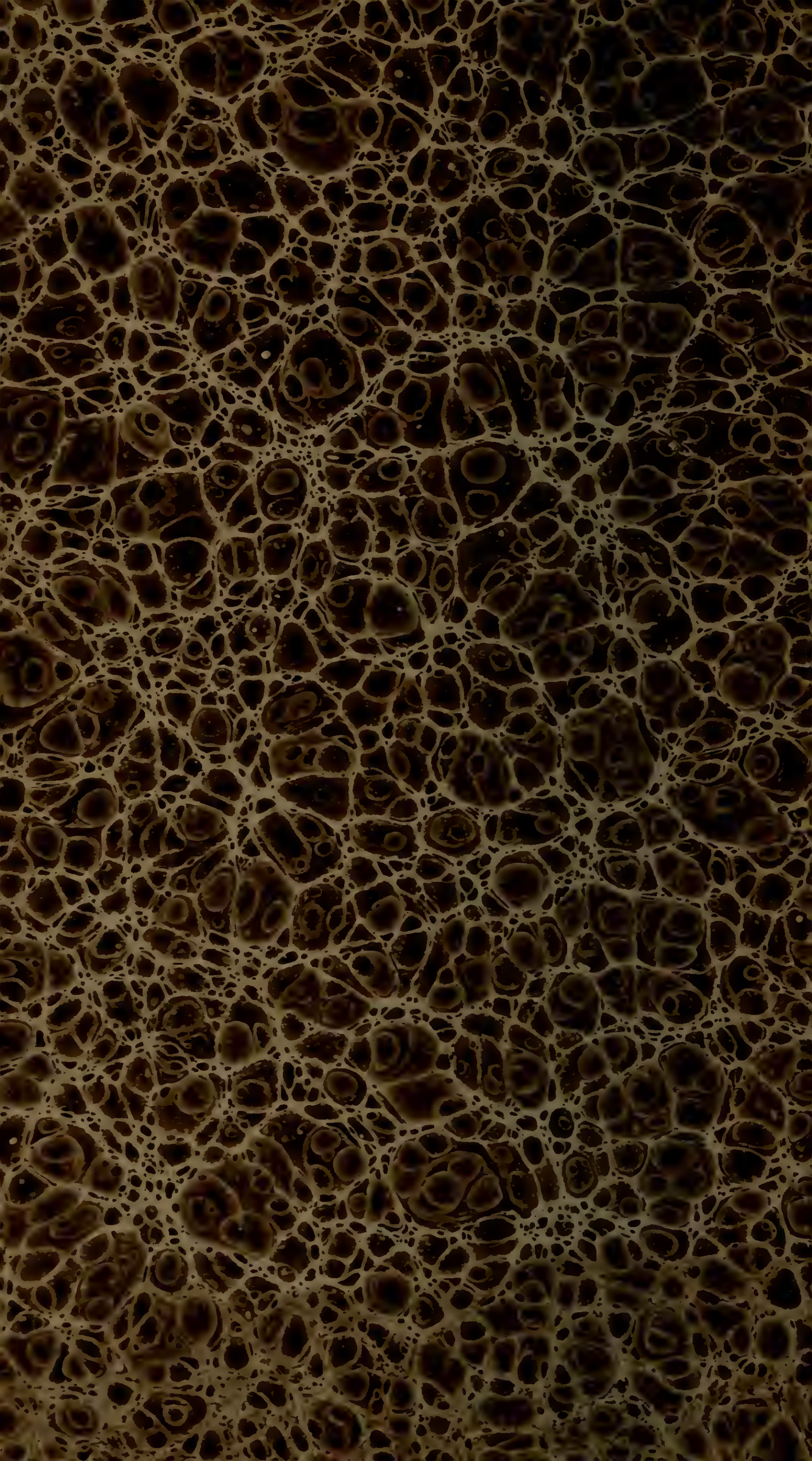
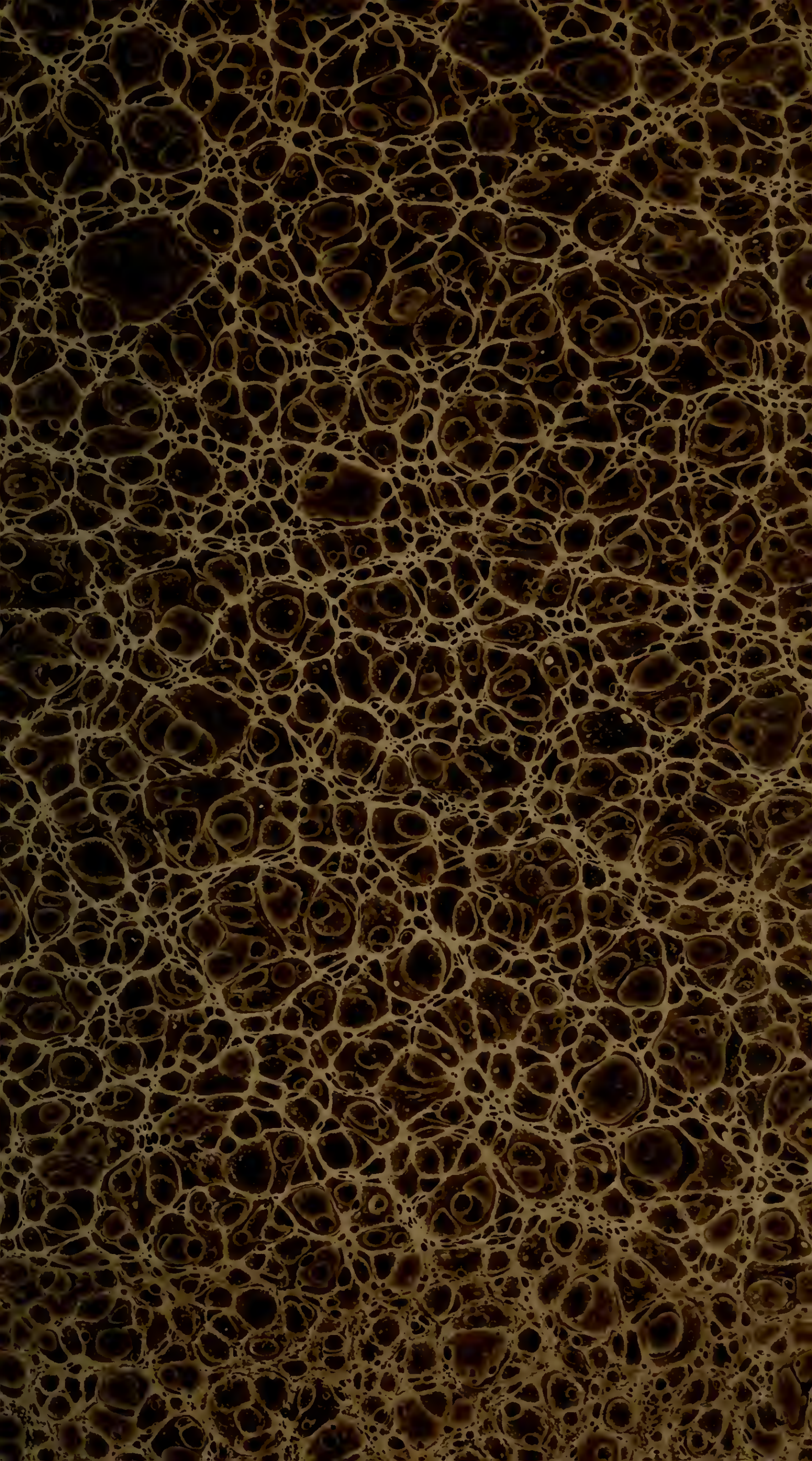
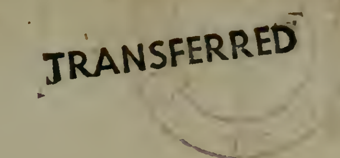










ŒUVRES

DU R. P. CLAUDE

DE LA COLOMBIÈRE

D. L. C. D. J.

TOME II.

ŒUVRES

DU R. P. CLAUDE

DE LA COLOMBIÈRE,

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS,

CONTENANT

Ses SERMONS prêchés devant S. A. R. Madame la Duchesse d'Yorck, ses RÉFLEXIONS chrétiennes sur divers sujets de piété, ses MÉDITATIONS sur la Passion, sa RETRAITE, et ses LETTRES spirituelles.

NOUVELLE ÉDITION.

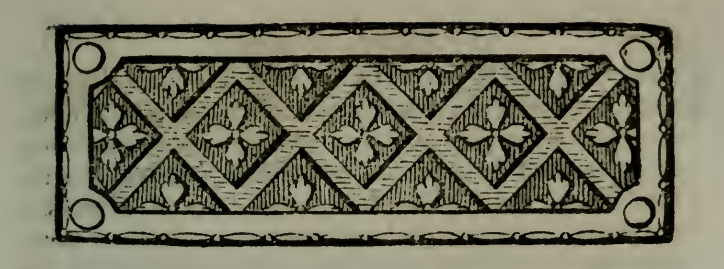
TOME SECOND.

2e *Volume des Sermons.*

AVIGNON,

SEGUIN AÎNÉ, IMPRIMEUR-LIBRAIRE.

1832.



1er

SERMON

POUR LE JOUR

DE LA PENTECÔTE.

Expedit vobis ut ego vadam : si enim non abiero, Paracletus non veniet ad vos.

Il est de votre intérêt que je m'en aille ; parce que si je ne m'en vas pas, le consolateur ne viendra point à vous. (*Joan.* 16.)

Le Saint-Esprit met les derniers traits à la perfection de l'homme chrétien, parce que, dans l'homme chrétien, au don de la foi il ajoute l'intelligence, au don de la charité le zèle, au don de la grace la force.

Il était difficile de donner de la vertu du Saint-Esprit une idée plus sublime que le font les paroles que je viens de rapporter : elles paraissent même pleines d'exagérations et en quelque sorte incroyables. Car enfin quels biens la troisième personne de la très-sainte Trinité peut-elle apporter aux hommes, qui surpassent ou qui égalent même les avantages que le Verbe éternel nous a procurés en se revêtant de notre chair? Le Saint-Esprit ne nous sera point donné que Jésus n'ait quitté la terre : il faut donc que Jésus remonte au Ciel. Quelque utilité que nous recevions de sa présence, il est de notre intérêt que nous le perdions, nous devons

souhaiter qu'il parte pour faire place à l'Esprit consolateur. Pourrez-vous bien croire cette vérité, heureux Disciples, vous pour qui son séjour sur la terre était la source de tant de douceurs et de tant de bienfaits ? Que le Saint-Esprit nous puisse consoler dans la douleur que cette absence nous causera, que nous puissions même trouver en lui tout ce que nous perdons dans la personne du Fils de Dieu, cela n'est peut-être pas impossible; mais qu'il nous apporte, ou plus de biens que nous n'en avons reçus, ou de nouveaux biens que nous n'avons pas encore reçus, c'est ce qui paraît contraire à ces paroles que le Saint-Esprit lui-même a mises à la bouche de saint Paul : Comment celui qui a livré son Fils pour l'amour de nous, ne nous aurait-il pas tout donné dans la personne de ce Fils? *Qui etiam proprio Filio suo non pepercit, sed pro nobis omnibus tradidit illum, quomodo non etiam cum illo omnia nobis donavit ?*

Cependant, MM., il est vrai non-seulement que la descente du Saint-Esprit sur la terre est un nouveau bienfait de Dieu, que c'est le comble des bienfaits de Dieu, mais encore que sans cette dernière grace, toutes les autres, la rédemption même, seraient pour nous sans fruit. Je ferai voir aujourd'hui en quoi consiste ce précieux don, et ce qu'il ajoute à tous ceux qui nous ont déjà été accordés. Nous apprendrons à connaître par des marques sensibles si nous y avons eu quelque part, nous apprendrons ce qu'il faut faire pour l'attirer dans nos cœurs, ou pour l'y conserver si nous le possédons. Daignez répandre, divin Esprit, votre onction dans nos ames : comment, sans ce secours, pourrai-je parler à ces Fidèles assemblés en votre nom des effets que vous produisez dans les hommes, si je ne sens au fond de l'ame ce que je dois dire? comment mes auditeurs pourront-ils comprendre mes paroles, s'ils ne sentent eux-mêmes ce qu'elles leur feront entendre? Le Saint-Esprit ne peut être connu de nous s'il n'est en nous-

mêmes, dit saint Augustin ; mais comment y viendra-t-il, Vierge sainte, s'il n'est attiré par votre entremise ? nous vous la demandons par la prière que l'Église a coutume de vous adresser : *Ave, Maria.*

Parmi toutes les créatures, il n'en est point où Dieu paraisse s'être plus appliqué, il n'en est point qui semble lui avoir plus coûté que l'homme. Les trois personnes divines y ont travaillé longtemps et en divers temps : elles se sont comme efforcées de le perfectionner, d'en faire leur ouvrage le plus admirable, de se faire elles-mêmes admirer dans ce chef-d'œuvre. Le Père ébaucha l'homme pour ainsi dire en le créant, le Fils a avancé l'ouvrage durant l'espace de trente-trois ans qu'il a vécu sur la terre : mais il faut avouer que c'est le Saint-Esprit qui l'a fini. Le Père en formant l'homme lui donna la raison pour connaître, l'appétit pour aimer, la liberté pour mériter en aimant, en agissant ; le Fils en réformant ce même homme lui a donné la foi pour conduire sa raison, la charité pour rectifier les mouvemens de son cœur, la grace pour fortifier sa liberté ; et pour donner les derniers traits à cet ouvrage, le Saint-Esprit ajoute l'intelligence à la foi, le zèle à la charité, la force et la magnanimité à la grace. Le Père a donné la raison pour juger de tout ce qu'on voit, le Fils a joint la foi à la raison pour croire même ce qu'on ne voit pas, et le Saint-Esprit joint l'intelligence à la foi pour croire ce qu'on ne voit pas comme si en effet on le voyait. C'est du Père que nous tenons cette volonté qui nous porte au bien ; c'est le Fils qui donne à la volonté l'habitude de la charité, pour nous porter au souverain bien ; et c'est le Saint-Esprit qui anime la charité par le zèle, afin que nous portions tout ce qui nous environne à ce bien souverain et éternel. Enfin le Père, pour que nous agissions conformément à la nature, nous a créés libres ; le Fils,

pour nous rendre possibles les actions qui sont au-dessus de la nature, nous a départi la grace; et le Saint-Esprit, pour nous rendre non-seulement possible, mais encore facile, tout ce qui est le plus contraire à la nature, joint le don de force au don de la grace : de sorte qu'on peut dire que le Père nous a fait hommes, que par le Fils nous sommes chrétiens, et que nous sommes sanctifiés par le Saint-Esprit. Voyons, MM., de quelle manière s'accomplit en nous ce grand mystére, et tâchons d'expliquer dans les trois points de ce discours trois opérations de l'Esprit saint dans nos ames; en premier lieu, cette intelligence qui éclaire la foi; en second lieu, ce zèle qui enflamme la charité; en troisième lieu, cette force qui anime la grace. Voilà le sujet de notre entretien.

PREMIÈRE PARTIE.

Vous savez, MM., que les Disciples du Sauveur après avoir perdu la présence de leur Maître, se retirèrent à Jérusalem, se tinrent dans la solitude, s'y appliquèrent à la prière dans l'attente de l'Esprit consolateur qui leur avait été promis. Depuis dix jours ils priaient dans cette sainte retraite, lorsque tout-à-coup un tourbillon de vent qui venait du ciel investit la salle où ils étaient enfermés, y entre de toutes parts avec un bruit et une violence extrême : une exhalaison enflammée qui suit le mouvement de ce souffle impétueux les enveloppe, les remplit de frayeur sans leur donner aucune atteinte, et se divise en mille flammes qui s'arrêtent sur leur tête en forme de langues. Alors, chrétiens auditeurs, le Saint-Esprit descend sur les Apôtres, et ils en sont tous remplis. Ce feu, ce tourbillon, ce tonnerre, ne sont que des symboles de ce qui se passe invisiblement dans leur ame; j'ose même dire que ce ne sont que des symboles imparfaits.

Un grand nombre de Juifs s'étaient ce jour-là rendus à Jérusalem de toutes les parties du monde

pour solenniser la fête de la Pentecôte. Ces Juifs étrangers se joignent à ceux de la ville, et accourent avec eux au bruit qu'ils entendent; le cénacle est dans un instant comme assiégé par une multitude presque infinie. Les Apôtres sortent pour parler à ces hommes de toutes sortes de nations : quelle surprise de voir ces Pêcheurs se mêler dans cette foule, et se faire entendre non-seulement de ceux du pays, mais encore des Romains, des Grecs, des Africains, des Egytiens, des Mèdes, des Persans, des Arabes; de voir qu'ils parlent tant de langues différentes avec autant d'énergie, avec autant de facilité que s'ils les avaient apprises dès leur enfance ! Ce n'est pas cependant ce que j'admire le plus. Saint Pierre s'aperçoit aussitôt de l'étonnement que cette merveille cause dans les esprits, il élève la voix pour être entendu de tout le monde, et commence à développer le mystère qui s'accomplit. Le livre des Actes des Apôtres nous a transmis son discours : il y parle surtout de de la divinité du Sauveur avec toute la force et toute la solidité possible, il dit tout ce qui est capable de la persuader aux plus incrédules, il en touche toutes les preuves, il l'établit par les témoignages des Prophètes; il trouve dans l'Écriture sainte toute l'histoire évangelique, jusqu'à la descente du Saint-Esprit, il y trouve toutes les circonstances de ce mystère; il discute les textes qu'il rapporte, il en découvre le sens caché, il appuie son explication des raisonnemens les plus forts et les plus justes : on dirait qu'il a vieilli dans l'étude des livres saints, et qu'il s'est formé par un long usage dans l'art de parler.

Voilà, MM., le premier effet que le Saint-Esprit produit dans l'ame qui le reçoit; il lui donne l'intelligence des choses surnaturelles, c'est-à-dire qu'il l'éclaire, qu'il la persuade de ce qu'elle croit, et qu'il la rend capable d'en persuader les autres. Le Fils de Dieu n'avait rien caché à ses Disciples de tout ce qu'il avait appris lui-même de son Père:

Omnia quæcunque audivi à Patre, nota feci vobis : et cependant combien étaient-ils encore grossiers lorsqu'il les quitta! Après trois ans d'une instruction presque continuelle, ils savaient à peine ce que Jésus-Christ était venu faire parmi les hommes, ils ne croyaient point que le monde eût été racheté par son sang; ils s'attendaient encore qu'il affranchirait la Judée de la domination des Romains, et qu'il remonterait sur le trône de David : ils étaient dans cette erreur le jour de son Ascension. Je ne parle point des vérités morales dont il leur avait fait tant de leçons; elles étaient plus faciles à comprendre que les autres : c'était néanmoins pour eux presqu'autant d'énigmes.

Combien de fois leur avait-il fait entendre qu'il établissait un ordre nouveau parmi ses sujets? qu'il fallait que le premier de tous se fît gloire d'être à la dernière place ; que le principal usage de l'autorité dans celui qui était le maître des autres, devait être de servir ses frères ; que le plus humble serait le plus grand ; qu'on ne pouvait s'élever que par la voie de l'humiliation ? Il leur avait cent fois répété ces grandes maximes, et cependant vous savez qu'à la dernière cène, en présence de leur Maître, la veille de sa mort, ils entrèrent en contestation sur la préséance, chacun prétendant être au-dessus des autres. Il ne leur avait rien tant inspiré que le mépris de la mort, que l'amour des souffrances et des persécutions : Ne craignez point, leur avait-il dit, celui qui ne peut nuire qu'à votre corps ; celui qui aime trop la vie la perdra : heureux ceux qui pleurent, qui souffrent, qui sont persécutés pour l'amour de moi! Tout cela n'avait fait sur eux que de légères impressions, ils n'en furent pas moins lâches durant la passion. Il fallait que le Saint-Esprit descendît sur eux pour leur rendre sensibles ces préceptes; voilà pourquoi le Sauveur leur avait promis que cet Esprit de vérité leur apprendrait toute vérité : Il vous enseignera, leur dit-il, tout ce que je vous

ai enseigné ; il ne vous dira rien de nouveau, mais il vous donnera l'intelligence de ce que je vous aurai dit : *Ille vos docebit omnia ; et suggeret vobis omnia quæcunque dixero vobis.*

On peut dire que le Saint-Esprit donne à la science de la foi le même avantage que la lumière donne aux figures et aux couleurs. Lorsque le soleil est entré aujourd'hui dans ce palais, il n'a ni doré les alcoves, ni brodé les lits, ni ciselé l'argenterie, ni peint les tableaux dont les appartemens sont enrichis ; tout était fait avant qu'il parût, il n'y a pas mis un trait, pas une couleur ; cependant on n'apercevait point ces meubles précieux, ils étaient à notre égard comme s'ils n'eussent point existé : c'est la lumière de cet astre brillant qui les a rendus visibles, c'est elle qui nous en fait admirer et la matière et l'ouvrage. Il en est de même en quelque sorte des vérités de la religion et de la morale chrétienne : nous en savons à-peu-près ce que nous en devons savoir ; outre que nous en avons été instruits dès l'enfance, les prédicateurs et les livres ne nous laissent rien ignorer sur ce sujet : mais il arrive souvent que cette science est comme éteinte dans notre esprit, qu'elle y est comme si en effet elle n'y était pas ; parmi tant de vérités qui ornent l'entendement, pas une ne touche la volonté : c'est parce qu'elles ne sont pas éclairées de ce rayon surnaturel qui nous les fait apercevoir, qui nous les rend sensibles, quand il entre dans notre esprit ; elles sont peintes dans la mémoire sans que l'ame les y découvre. Voilà pourquoi, lorsque le Saint-Esprit vient en nous, on est surpris de voir tout d'un coup des choses qu'on ne voyait point auparavant, quoiqu'on les touchât pour ainsi dire, quoiqu'on les eût en quelque sorte devant les yeux ; on s'étonne qu'ayant eu une connaissance si exacte de la vérité, cette connaissance soit demeurée comme endormie, n'ait fait naître aucun sentiment dans notre ame ; il semble que jusqu'a-

lors l'empreinte de la foi n'ait été qu'un songe : tant on trouve de différence entre le grand jour dont on est environné, et les ténèbres d'où l'on sort.

Outre ce que j'ai dit des Apôtres, nous avons un exemple en quelque manière plus frappant dans ceux qui ont entendu saint Pierre. A peine cet Apôtre leur a dit que Jésus qu'ils ont crucifié était le Messie, dans l'instant trois mille d'entre eux se jettent à ses pieds la douleur dans le cœur, et demandent à faire pénitence d'un si grand crime : *Viri fratres, quid facere debemus?* Disciples de Jésus, que nous ordonnez-vous, ou que nous conseillez-vous de faire ? Quel prodige que ces cœurs endurcis, qui durant l'espace de trois ans avaient resisté à l'éloquence, à la sainteté, aux miracles, à la douceur, à tous les charmes du Sauveur, se rendent au premier discours d'un homme sans réputation, sans science, et qu'ils se rendent pour ainsi dire à discrétion ! Jésus-Christ durant toute sa vie n'a attaché à sa personne que cinq cents Disciples, encore faut-il avouer qu'il les a laissés là plupart bien imparfaits ; et sur la parole de Pierre trois mille hommes dans un même jour renoncent au Judaïsme, et, ce qui est le plus surprenant, se dépouillent de leurs biens pour les mettre en commun, et les distribuer aux pauvres.

Merveilleuses impressions de la vérité, lorsque le Saint-Esprit en donne l'intelligence ! Je remarque parmi les hommes que ceux qui ne sont pas versés dans les lettres rejettent sur cette ignorance leur peu de foi ; et que les savans l'attribuant à l'obscurité des mystères, demandent des miracles qui les convainquent. Ils se trompent les uns et les autres. La science humaine destituée des lumières du Saint-Esprit fera plus d'athées, plus d'hérétiques, que de véritables fidèles, et les miracles ne serviront qu'à nous aveugler, qu'à nous endurcir de plus en plus. Mais le Saint-Esprit descend-il sur la terre? douze pêcheurs deviennent les maîtres du

monde ; et les hommes les plus opposés à la personne de Jésus-Christ et à l'éclat de ses miracles, les auteurs même de sa mort croient en lui sur le seul témoignage de ses Disciples.

Voulez-vous donc savoir si vous avez reçu le Saint-Esprit ? consultez-vous vous-même, observez l'effet que font sur votre esprit la parole de Dieu et les vérités de notre foi. De deux Chrétiens qui croient qu'il y a un Enfer, que pour un péché mortel on perdra Dieu sans ressource, on sera malheureux durant toute l'éternité ; celui qui n'a pas reçu le Saint-Esprit continuera de succomber à des tentations assez faibles, continuera de pécher ; l'autre aura mille fois moins d'horreur de la mort, que du moindre péché ; il s'étonnera qu'il y ait des hommes capables de le commettre ; il ne pourra comprendre comment il l'a pu lui-même commettre, et être tranquille après l'avoir commis. Une personne en qui est descendu le Saint-Esprit approche avec une foi vive du Sacrement de nos autels : que dis-je ? sa foi, son goût, son sentiment y découvre Jésus-Christ caché ; elle n'a pas moins de désir de le recevoir, elle ne se croit pas moins heureuse quand elle l'a reçu, elle n'est ni moins charmée de son empressement à se communiquer, ni moins dégoûtée des attraits des créatures, que si elle voyait de ses yeux tout ce que notre religion nous enseigne de ce mystère.

Que feriez-vous, vous qui balancez peut-être entre le Ciel et la terre, vous que Dieu attire d'une part, et que le monde retient de l'autre, vous qui sentez quelque désir de tendre à la sainteté, mais qui n'avez pas assez de courage pour une si noble entreprise ; que feriez-vous si ce soir, lorsque vous serez seul, Jésus-Christ vous apparaissait, comme il apparut à saint Paul, s'il vous conjurait de ne le plus persécuter dans votre cœur, où il a dessein de s'établir, où il veut régner, et verser ses dons les plus précieux ? Que feriez-vous, si, lorsque vous serez à votre oratoire, la sainte Vierge

vous apportait son Fils, si elle le mettait entre vos bras, si elle le confiait à vos soins, si elle vous priait de ne le pas refuser pour votre époux? Hésiteriez-vous plus long-temps à marcher dans la voie de la perfection chrétienne? Si cette nuit un Ange vous conduisait jusqu'aux portes de l'Enfer, s'il vous y montrait les divers tourmens qu'on y souffre : ou si d'entre les morts quelqu'un de vos anciens amis venait vous arracher à votre sommeil, venait environné de flammes vous avertir de craindre le malheur où il est tombé : quelles austérités, quelle pénitence ne vous verrait-on point embrasser? Une personne qui a reçu le Saint-Esprit, sans avoir été excitée par ces objets frappans, sert Dieu avec autant de ferveur que si elle les avait vus. Elle n'a pas besoin de ces graces éclatantes pour se confirmer dans la foi ; elle ne les souhaite point, elle ne les envie point à ceux qui les ont reçues. Que m'apprendraient ces visions, se dit-elle à elle-même, que je ne sache déjà? Quand on ne doute de rien, de quel secours sont les éclaircissemens? Pourquoi ne vivrai-je pas aussi saintement que ceux à qui Dieu a fait ces faveurs singulières, puisque je crois tout ce qu'ils ont vu, comme si je l'avais vu moi-même? Ne suis-je pas aussi certain qu'une récompense éternelle nous est assurée au séjour de la gloire, que si j'avais été avec saint Paul ravi au troisième Ciel? Le Seigneur me saura-t-il moins de gré de mes services que si une apparition, ou quelqu'autre miracle, m'eût comme forcé à les lui rendre? Ne m'a-t-il point fait assez de bien pour que je me donne à lui sans réserve? Ne me parle-t-il pas assez fortement? n'entends-je pas qu'il m'offre son amour, et qu'il me demande le mien?

Qu'il y a d'avantage de prêcher à ces sortes de personnes! Qu'il est facile de les persuader! que nos discours leur paraissent raisonnables, éloquens, vifs, pressans! Lorsque le Saint-Esprit se communique à une ame, une seule parole suffit

quelquefois pour la faire passer du désordre à la pénitence, et d'une piété médiocre au désir de la vertu la plus sublime; souvent elle découvre dans les paroles du Prédicateur des mystères que lui-même n'y aperçoit pas; sans qu'il soit touché, sans presque qu'il ait le dessein de toucher, cette ame favorisée de la visite du Saint-Esprit se sent enflammée par les paroles de vie qu'elle entend. *Super omnes docentes me intellexi.* Elle peut dire avec David : Ce que j'ai appris est au-dessus de ce que mes maîtres m'ont enseigné, au-dessus peut-être de ce qu'ils savent eux-mêmes. Tel est, Chrétiens auditeurs, l'avantage de notre situation, quand outre la foi nous avons reçu du Saint-Esprit l'intelligence des vérités que nous sommes obligés de croire. Voyons de plus quel effet produit en nous le zèle que le même Esprit ajoute à la charité. C'est la seconde partie : elle sera courte, aussi-bien que la troisième.

SECONDE PARTIE.

Je croirais aisément, MM., que de toutes les passions l'amour serait la plus agréable et la plus douce, s'il pouvait être séparé, et de la peine qu'on se fait à soi-même quand on ne se croit pas assez aimé, et de la peine qu'on souffre des autres quand on est aimé avec excès. Mais comme il est difficile qu'il y ait beaucoup de tendresse sans jalousie, il arrive presque toujours qu'on est tourmenté, ou par la tendresse qu'on a conçue, ou par la tendresse qu'on a fait naître. Si vous êtes aimé faiblement, l'amour que vous avez conçu vous inquiète ; si l'amour qu'on a pour vous est excessif, il vous devient importun : de sorte qu'on peut dire que de toutes les passions, l'amour est la plus fatigante et la plus cruelle, puisqu'il vous tyrannise infailliblement, soit que vous aimiez, soit que vous soyez aimé. L'amour divin n'est pas sujet à ces misères et à ces faiblesses ; il nourrit dans l'ame les plaisirs les plus purs et les plus

tranquilles; loin de dégénérer en jalousie, à mesure qu'il croît, il produit le zèle, vertu en tout opposée à la jalousie. Aime-t-on fortement une personne ? on veut être le seul qu'elle aime, on veut être le seul qui l'aime : mais lorsque nous aimons véritablement le Seigneur, notre plus grand désir est de faire que tous les hommes l'aiment, et qu'il les aime tous.

Voilà pourquoi Jésus-Christ s'étant fait voir à saint Pierre après la résurrection sur le bord de la mer Tibériade, lui demanda trois fois s'il l'aimait. Cet Apôtre répondant toujours : Oui, Seigneur, je vous aime; et vous-même qui savez tout, savez que je vous aime : Paissez donc mes agneaux, paissez mes brebis, lui réplique le Sauveur; comme s'il eût dit : D'où vient qu'ayant tant d'amour pour moi, vous avez si peu de zèle? D'où vient que vous ne pensez pas à rassembler ce troupeau que j'ai acquis par mon sang, et qui est dispersé par toute la terre? Vous m'aimez, et vous ne travaillez point à me faire aimer de vos frères ! vous m'aimez, et vous souffrez que je sois l'objet de l'aversion des Juifs, et du mépris des infidèles ! Il est surprenant que des paroles si pressantes, que des paroles si souvent réitérées ne soient pas capables de réveiller la charité de cet Apôtre ; il est étonnant que dès le jour de la résurrection tous les Disciples ne sortent point de Jérusalem pour opposer à l'incrédulité des Juifs les preuves si visibles et si éclatantes qu'ils avaient de la divinité de leur Maître. Ce n'est pas qu'ils n'aiment le Fils de Dieu, c'est que le Saint-Esprit n'est pas encore venu pour leur inspirer ce zèle, qui est l'effet de l'amour ardent. Mais ont-ils reçu le Saint-Esprit le jour de la Pentecôte? la charité qui est dans leur cœur, ce parfum précieux excité par la chaleur de ce feu divin, commence à répandre son odeur de toutes parts ; c'est une liqueur douce et vive qui suit le mouvement du feu par lequel elle est animée, qui s'enfle peu à peu, et qui s'élève enfin au-dessus du

vase, dont la capacité ne la peut plus contenir.

Voyez l'action de cette ardeur sacrée dans les Apôtres que la crainte avait tenus renfermés jusqu'à aujourd'hui. Ils ouvrent subitement toutes les portes du Cénacle, et sortant tous en même temps comme des gens inspirés, ils font retentir toute la ville de Jérusalem du nom du Sauveur ressuscité; ils prêchent avec tant d'éloquence et tant de ferveur, que cette multitude de Juifs assemblés autour d'eux, ne sachant que penser du transport qui les anime, se demandent les uns aux autres quelle en peut être la cause. Les plus malins disent qu'ils sont ivres, et que les fumées du vin produisent en eux l'espèce de fureur dont ils paraissent possédés : *Alii autem dicebant : Quia musto pleni sunt isti.* Mais l'impression que leurs paroles font sur le peuple, ferme à l'instant la bouche aux auteurs de la calomnie.

Je ne prétends pas rapporter ici tout ce que ce zèle fit depuis entreprendre aux mêmes Apôtres; il suffit de dire qu'il n'eut point d'autres bornes que celles de l'univers; que partout ils allument le feu que le Fils de Dieu a apporté sur la terre; nulle force, nulle puissance, nul obstacle n'est capable de les arrêter, jusqu'au dernier soupir ils annoncent le royaume du Ciel; leur sang même après leur mort continue de prêcher la foi dans le Sauveur; leurs cendres font des Chrétiens, font des Martyrs. A peine ces douze Pêcheurs ont reçu le Saint-Esprit, qu'ils forment le dessein d'assujettir toute la terre à Jésus crucifié : projet aussi plein de péril, qu'il est vaste. Ils y travaillent néanmoins, et ne l'abandonnent pas qu'ils ne l'aient exécuté. Non, il n'est point de climat, ni si inculte, ni si sauvage, où ils ne portent l'Évangile, point de peuples si stupides et si barbares qu'ils n'adoucissent, qu'ils ne civilisent, point de secte si établie qu'ils ne détruisent, point de religion si ancienne qu'ils n'abolissent, point de royaume si puissant qu'ils ne soumettent à l'empire de leur

Maître : et cela sans moyens, sans secours humains; leur zèle ardent et infatigable supplée à tout, surmonte tout, et leur tient lieu de science, de force, d'autorité, d'éloquence, de richesses.

Voici, Chrétiens auditeurs, voici la marque à laquelle vous reconnaîtrez si le Saint-Esprit agit en vos ames. Voyez si vous sentez brûler en vous ce feu prompt à éclairer, à échauffer, à consumer tout. Etes-vous touchés du malheur de ceux qui se perdent? Versez-vous quelquefois des larmes sur l'aveuglement des mauvais Chrétiens? Souffrez-vous avec peine que Dieu soit si peu connu des hommes, qu'il en soit si peu aimé? Que faites-vous pour leur donner cette connaissance, pour leur inspirer cet amour? Je ne vous demande pas si ce que vous faites peut être comparé aux travaux d'un saint Paul, ou d'un saint Thomas; je vous demande si parmi vos amis, si du moins dans votre famille, vous avez quelque soin d'insinuer, d'établir, de faire régner la piété. Il ne faut point nous flatter, ni sur notre état, ni sur nos emplois : quand le Saint-Esprit est entré dans l'ame d'une personne, on ne l'approche point sans sentir les effets de cet Esprit sanctifiant; il agit tantôt d'une manière, tantôt d'une autre; il ouvre à la vertu mille moyens de se communiquer; et d'un simple fidèle dans un moment il fait un Apôtre. *Effundam de Spiritu meo super omnem carnem, et prophetabunt filii vestri et filiæ vestræ.* Je répandrai mon Esprit, dit le Seigneur, sur toute chair, sur toutes sortes de personnes; et tous ceux qui le recevront, de quelque condition, de quelque âge, de quelque sexe même qu'ils soient, deviendront de zélés Ministres du Très-haut.

Tout Chrétien, dit saint Jean Chrysostôme, doit être dans le monde comme le levain, qui échauffe, qui dilate, qui donne une nouvelle forme à toute la masse où il est mêlé. Mais un Chrétien qui a reçu le Saint-Esprit s'acquitte comme naturellement de ce devoir. Tous ses discours, tous

ses entretiens sont édifians ; tout prêche en lui, son air, ses habits, son maintien, son silence. Il prêche par ses aumônes, par son assiduité, et par sa modestie dans les Églises ; il prêche par les ferventes prières qu'il offre à Dieu pour la conversion des pécheurs, et pour la persévérance des justes : par-là non-seulement il fait quelquefois plus de fruit que tous les Prédicateurs ensemble, mais c'est encore souvent à ses prières secrètes qu'est dû tout le fruit qu'on attribue aux plus célèbres Prédicateurs.

Qui pourrait dire en combien de manières cette ame remplie du Saint-Esprit produit le zèle dont elle est animée, et combien d'occasions elle trouve de l'exercer ? C'est par l'impression de ce zèle qu'elle a soin de couvrir, de tenir secret tout ce qui pourrait scandaliser les faibles ; qu'elle se plaît à publier, à faire valoir tout ce qui peut donner de l'amour pour la vertu. C'est par le même mouvement qu'elle estime, qu'elle loue les personnes vertueuses, qu'elle les honore aux yeux des autres hommes, qu'elle leur donne la préférence dans la distribution des graces qu'elle peut faire. Loin de chercher à faire de la peine à ceux qui s'adonnent à la piété, loin de répandre des réflexions malignes sur leur réforme, loin d'affecter de les observer, de les traverser dans leurs saints désirs, elle semble aller au-devant, elle les favorise dans leurs pieux desseins, elle les aide par ses conseils, elle les fortifie autant qu'elle peut dans leurs résolutions. Ses libéralités, ses complaisances, les liaisons qu'elle fait, les bons offices qu'elle rend, tout a pour but la conversion ou la sanctification des ames ; elle s'efforce de les attirer à soi pour les conduire plus facilement à Dieu. Les pauvres, les malades, tous les malheureux, de quelque disgrace que le Seigneur les afflige, sont des sujets qu'il chérit et qu'il frappe, ou pour les arracher à leurs désordres, ou pour les attirer à la perfection chrétienne : une ame zélée s'applique à faire réus-

sir ce dessein de Dieu ; elle recherche les affligés que la plupart des hommes fuit, elle tâche de les consoler, de les soutenir contre les atteintes de la douleur, contre la tentation du désespoir ; elle leur apprend à connaître, à adorer l'auteur de leurs maux, à se faire des misères de la vie un sujet de mérite, à tourner leurs idées vers un bonheur stable et parfait. *Effundam de Spiritu meo super omnem carnem, et prophetabunt filii vestri et filiæ vestræ.* Avec un secours si puissant, si abondant, les personnes qui travaillent au salut du prochain ne se dégoûtent jamais de ce travail pénible ; parce que, outre que la grace de Jésus-Christ le leur adoucit, elles ont encore reçu le don de force que le Saint-Esprit ajoute à la grace. C'est la troisième partie.

TROISIÈME PARTIE.

Quoique le péché n'eût pas entièrement détruit en nous la liberté, il est certain qu'il l'avait tellement affaiblie, que la concupiscence nous aurait emportés comme nécessairement au mal, si nous n'avions recouvré dans la grace de Jésus-Christ ce que nous avions perdu par le crime de notre premier père. Cette grace nous a été donnée pour fortifier en nous l'empire de la raison contre les révoltes de l'appétit inférieur, pour balancer de telle sorte ces deux puissances, que la volonté ne pût pas être contrainte de prendre parti ; qu'elle eût au contraire autant de force pour accomplir la loi, qu'elle a de penchant à se soustraire à ses obligations. La force que le Saint-Esprit est venu communiquer aux hommes nous met dans une situation encore plus avantageuse. La grâce n'a fait que rendre la balance égale entre le mal et le bien, mais la force fait pencher la balance vers le bien ; la grace réprime la cupidité, la force la détruit en quelque manière, et fait comme naître de ses ruines une sainte cupidité, qui fait trouver dans la vertu des charmes plus vifs que ceux qui nous entraînent au vice.

Cet effet de l'Esprit-Saint est si visible dans les Apôtres, qu'en vain on en chercherait des preuves ailleurs. On ne vit jamais à tant de faiblesse succéder une si généreuse résolution, à une lâcheté si honteuse un mépris si magnanime de la mort, enfin à un éloignement si marqué des plus légères traverses un désir si sincère et si ardent de souffrir : on dirait que cet Esprit qu'ils viennent de recevoir ne les a pas seulement réformés, mais qu'il les a transformés en d'autres hommes. Ce n'est pas dire assez, qu'ils ne craignent rien ; ils aiment tout ce qu'ils craignaient auparavant. La vue de quelques soldats qui ne les cherchaient point, les avait mis en fuite au jardin des oliviers : aujourd'hui ils se présentent à tout un peuple qui les assiége, ils osent lui reprocher en face la plus horrible injustice, le crime le plus énorme qui ait jamais été commis. Saint Pierre, qui n'avait pas eu le courage de confesser Jésus-Christ devant une servante, le prêche aujourd'hui au milieu des places publiques, et dans le temple même de Jérusalem. Les Docteurs de la loi s'en scandalisent, et font traîner devant les tribunaux ces nouveaux Prédicateurs, pour y être condamnés comme des séditieux : ils y vont sans peine, et reviennent comblés de joie de ce qu'ils ont été jugés dignes d'être ignominieusement traités pour le nom de Jésus-Christ. Vous les menacez de la croix, elle est l'objet de tous leurs vœux : s'ils ne la trouvent pas dans leur pays, ils l'iront chercher jusqu'au bout de l'univers ; et quand ils s'y verront enfin attachés, il s'en faudra peu qu'ils n'y meurent de joie avant que le tourment leur ôte la vie.

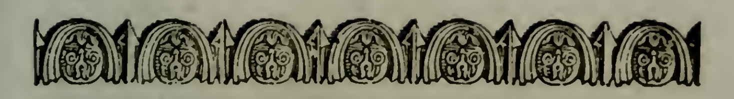
Tous ceux qui ont reçu le Saint-Esprit sont dans cette même disposition ; les difficultés qui se rencontrent dans la pratique de la vertu ne les épouvantent plus ; ils se font des plaisirs de tous les travaux, de toutes les rigueurs de la pénitence. Essuyer un affront, pardonner une injure, mortifier un désir, renoncer à une vanité, se taire, cé-

der, obéir, ce sont autant de victoires qui leur paraissaient autrefois au-dessus de leurs forces, et qu'aujourd'hui ils remportent presque sans combattre : ils triomphent, en se jouant, de toutes sortes d'ennemis, dit saint Basile : *Omne genus bellorum ipsis ridiculum existit.* Dans la supposition de ce changement, si l'on nous faisait aujourd'hui la même demande que saint Paul fit autrefois à ceux d'Éphèse : *Si Spiritum sanctum accepistis credentes?* Ames fidèles, avez-vous reçu le Saint-Esprit? qu'aurions-nous à répondre? Quel est notre courage, quelle est notre force, lorsqu'il se présente une occasion de faire ou de souffrir quelque chose de grand pour Jésus-Christ? Hélas! nous sommes pour la plupart encore si faibles, il faut tant de temps pour nous faire oublier une injure, on a tant de peine à nous arracher un pardon sincère. Combien de combats avant de vaincre un respect humain, avant de renoncer à un gain injuste, avant de retrancher une vanité dans les habits, une superfluité dans le luxe, où l'on s'autorise sur sa condition, sur son rang! Quelquefois de pieux sentimens nous font passer jusqu'à des projets de conversion; nous paraissons durant quelques jours dégoûtés du monde, et persuadés du bonheur qu'on trouve au service de Dieu; nous faisons même quelques démarches : jusqu'où iront-elles? Un rien nous arrête, une tentation légère nous déconcerte, le dégoût d'une vie régulière se joint au découragement, on succombe, on se rengage dans cette vie mondaine, dont on semblait avoir conçu tant d'aversion. On ne peut résister, à quoi? à une prière, à un exemple, à un objet, à une pensée. *Si Spiritum sanctum accepistis credentes?* Non certainement nous ne l'avons pas reçu, cet Esprit saint, peut-être même ne savons-nous pas qu'il existe, cet Esprit qui se communique à l'ame des justes, et qui y produit les effets dont nous avons parlé : *Neque si Spiritus sanctus est, audivimus.* Du moins je suis sûr que si nous ne l'avons

pas reçu, nous ne l'avons pas même demandé, parce que, selon la parole expresse de Jésus-Christ, non-seulement il ne sera jamais refusé à nos prières, mais encore il nous sera accordé par le Père éternel avec la même facilité qu'un père tendre donne le pain à ses propres enfans qui le lui demandent dans leur besoin.

Demandons-le, cet Esprit de vérité, cet Esprit d'amour, cet Esprit de force, cet Esprit qui fait les Saints, qui donne le goût de la piété, qui en rend la pratique facile et constante; adressons-lui la prière que l'Église nous met à la bouche : *Veni, Sancte Spiritus, et emitte cœlitus lucis tuæ radium :* Venez, Esprit-Saint, envoyez-nous du Ciel un rayon de votre lumière, de cette lumière qui jette un si grand jour dans l'ame, qui la détrompe dans un moment des erreurs du siècle, qui lui fait connaître ce qu'elle doit aimer, qui lui fait sur toutes choses aimer ses devoirs : *Veni, pater pauperum; veni, dator munerum.* Si vous êtes le père des pauvres, sur qui devez-vous plutôt répandre vos libéralités que sur nous? nous ne sommes pas seulement dénués de toutes vertus, de tous biens spirituels; mais encore nous vivons dans une région de ténèbres, où la piété est aussi peu pratiquée qu'elle est peu connue, où les instructions salutaires sont peu communes, les saints exemples encore plus rares, où à peine on a la liberté de vous aimer, où pour toute autre chose la licence est si effrénée. *Veni, lumen cordium :* Venez, divine lumière des cœurs : toute autre lumière ne peut éclairer que nos esprits, ne peut produire qu'une science froide et stérile; vous seule pouvez dissiper les nuages que forment les passions, et dans un calme paisible conduire les mouvemens de nos cœurs à l'aimable terme, seul capable de les fixer. *Consolator optime, dulcis hospes animæ, dulce refrigerium :* Consolateur incomparable, qui n'adoucissez pas seulement les maux, qui les rendez même utiles, qui nous les faites chérir; que

nous serons heureux lorsque vous aurez établi au milieu de nous votre demeure, puisque partout où vous habitez vous faites suivre l'heureuse tranquilité, puisque partout vous portez la confiance et la joie. *Lava quod est sordidum, riga quod est aridum, sana quod est saucium.* Il est vrai, nous sommes indignes de vous recevoir, nos souillures, nos sécheresses criminelles, nos blessures ne peuvent que vous éloigner de nous ; mais vous seul êtes capable de purifier des ames que le monde a corrompues, de verser une onction sainte dans des cœurs que la dissipation a desséchés, de guérir des plaies que le péché a faites, et qu'il a si souvent renouvelées. *Flecte quod est rigidum, fove quod est frigidum, rege quod est devium.* Quel autre que vous pourra vaincre notre obstination opiniâtre, faire succéder un feu divin à notre tiédeur invétérée, nous rappeler nos égaremens multipliés ? *Da virtutis meritum, da salutis exitum, da perenne gaudium.* C'est à vous de nous engager par des attraits également doux et puissans à mériter vos récompenses par des vertus dignes de vous ; c'est à vous à nous donner la persévérance, à couronner en nous vos propres dons, à joindre à cette couronne éternelle un bonheur, une joie, qui ne finiront jamais, et que je vous souhaite au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.



2

SERMON

POUR LE JOUR

DE LA PENTECÔTE.

Ego rogabo Patrem, et alium paracletum dabit vobis, Spiritum veritatis, quem mundus non potest accipere.

Je prierai mon Père, et il vous donnera un autre consolateur, l'Esprit de vérité, que le monde ne peut concevoir. (*Joan.* 14.)

Le Saint-Esprit ne se donne pas au monde, parce que le monde est charnel; et le monde, parce qu'il ne subsiste que par le mensonge, rejette le Saint-Esprit, qui est l'Esprit de vérité.

Quelques malédictions, quelques anathèmes que l'Évangile prononce contre le monde, je ne sais si l'on y trouvera rien de plus terrible, que ces paroles par lesquelles le Fils de Dieu déclare ce monde incapable de recevoir le Saint-Esprit; *quem mundus non potest accipere.* Cet Esprit est une lumière qui dissipe les plus épaisses ténèbres, une flamme qui purifie dans un moment les ames les plus souillées, qui réveille les plus endormies, qui embrase les plus froides. C'est un esprit de sagesse et de conseil, propre à tout réformer, à tout rétablir, à faire servir le désordre même et la confusion au rétablissement et à la conservation de l'ordre le plus constant et le plus inaltérable. C'est un esprit de force à qui rien ne résiste, et par qui tout devient facile; il amollit, il plie à son gré les cœurs les plus durs; il adoucit, il rend

agréable ce que la vertu a de plus amer. C'est un esprit de paix qui ne trouble rien, qui s'insinue sans tumulte, qui porte au contraire le calme, et qui l'entretient partout, qui inspire une joie tranquille, qui bannit toute crainte, toute défiance; ou, ce qui est encore plus merveilleux, qui rassure par la défiance, et qui par la crainte fait entrer la joie dans le cœur. *Qui timet Dominum, nihil trepidabit, et timor Domini delectabit cor.*

Que vous êtes heureuses, ames chrétiennes, vous à qui cet Esprit a été donné, et qui en avez été remplies ! Vous seules pouvez comprendre l'excellence de ce don incomparable; vous seules pouvez déplorer assez le malheur du monde, qui n'y a point de part, qui n'est pas même capable d'y avoir part. Mais quel est ce riche présent que le Ciel fait au monde, quoique le monde n'y puisse participer? Pourquoi l'envoyer avec tant d'éclat, s'il ne peut pas être reçu? Pourquoi ne peut-il pas être reçu, s'il est offert? Quel est ce monde à qui une grace si précieuse est présentée? Quel est de sa part l'obstacle qui lui rend cette grace inutile? Ce sont là des mystères qui ne sont pas impénétrables; il sera même facile de les éclaircir, s'il plaît à l'Esprit de vérité de nous favoriser d'un seul rayon de sa lumière, toujours pure. Demandons-lui cette grace par la prière ordinaire : *Ave, Maria.*

Je ne saurais faire comprendre pourquoi le monde ne peut pas recevoir l'Esprit de Dieu, sans dire ce que c'est que recevoir cet Esprit, sans dire quel est ce monde qui ne peut pas le recevoir, et en quoi consiste cette impuissance. Recevoir le Saint-Esprit, c'est recevoir la grace et la foi. C'est ainsi que les Apôtres le reçurent avant l'Ascension du Fils de Dieu, lorsqu'en soufflant sur eux il prononça ces paroles : *Accipite Spiritum sanctum* : Recevez le Saint-Esprit. Depuis ce temps néanmoins il ne cesse de le leur promettre, il prétend

les consoler de son départ en leur faisant espérer ce consolateur, il leur déclare que s'il ne monte au Ciel il ne pourra pas le leur envoyer. Est-ce que à la Pentecôte ils reçurent un autre esprit que celui qui leur avait été donné? Non, MM., ce fut le même esprit, mais il descendit sur eux d'une manière différente : ils l'avaient reçu auparavant, mais ils n'en avaient pas été remplis. Il vient aujourd'hui avec ses dons les plus choisis, il les verse tous dans l'ame des Disciples assemblés, et il ajoute à leur foi une intelligence si parfaite, un courage si héroïque, une charité si fervente, qu'ils ne trouvent plus ni obscurité dans les mystères, ni difficulté dans les travaux ; qu'ils trouvent même une douceur, un plaisir incroyable à souffrir, à mourir pour leur maître. Voilà les deux voies par où le Saint-Esprit entre dans nos ames.

Vous me demanderez peut-être si cet Esprit-Saint se communique encore de nos jours de cette seconde manière, en un mot avec cette plénitude. Il n'en faut pas douter, Chrétiens auditeurs; mais ce n'est pas au monde qu'il fait une grace si signalée; c'est-à-dire, comme l'explique saint Augustin, que ce n'est pas aux personnes qui aiment le monde et ses vanités, qui s'y plaisent, qui s'y attachent, qui se rendent esclaves de ses sentimens ; qui sont Chrétiens à la vérité, mais qui règlent leur vie sur des principes tout opposés aux maximes de Jésus-Christ : ces personnes ne reçoivent point cette abondance de graces surnaturelles, elles ne sont point pénétrées et embrasées de ce feu divin, il est même impossible qu'elles le soient. Voilà quel est le monde qui ne peut recevoir le Saint-Esprit. Remarquez cependant qu'en parlant d'impossibilité, je n'entends qu'une extrême difficulté. Oui, il est très-difficile que le monde reçoive cet Esprit de vérité, et parce qu'il est esprit, et parce qu'il est vérité. D'un côté il n'est rien de si matériel que le monde, et de l'autre il n'est rien de si faux, de si chimérique :

il se nourrit de chair et de sang, il se repaît d'illusions et de vains fantômes. Voilà en quoi consiste l'opposition du monde à l'Esprit de Dieu, voilà pourquoi le Saint-Esprit s'éloigne du monde, et le monde de son côté ferme tout accès à l'Esprit de Dieu. L'Esprit de vérité se refuse au monde parce que le monde est tout charnel : c'est le premier point. Le monde, parce qu'il ne subsiste que par le mensonge, refuse l'Esprit de vérité : c'est le second point, et tout le sujet de cet entretien.

PREMIER POINT.

Saint Augustin en divers endroits de ses ouvrages demande pourquoi Dieu étant de sa nature un être tout spirituel, et par conséquent le nom d'esprit convenant également aux trois personnes divines, est néanmoins attribué plus particulièrement à la troisième personne. Sans m'arrêter aux raisons subtiles que ce Père et les autres Théologiens en ont rendues, on peut dire, si je ne me trompe, que le nom d'Esprit-Saint est spécialement donné à la troisième personne, pour marquer la sainteté de ses opérations, et l'opposition particulière qu'elle semble avoir à la chair. En effet le Père a créé cette chair, et il la conserve par sa puissance; le Fils l'a élevée jusqu'à la divinité en s'unissant à elle personnellement : mais il semble que le Saint-Esprit ne veuille avoir aucun rapport avec elle; ce n'est qu'à l'ame qu'il se communique, c'est dans elle seule qu'il opère. Et non-seulement il n'a rien de commun avec la chair; mais le premier sentiment qu'il inspire à l'ame dont il s'est rendu le maître, c'est la haine de cette partie matérielle, qu'il ne cesse de poursuivre comme sa plus mortelle ennemie, jusqu'à ce qu'il l'ait domptée, qu'il l'ait réduite à une entière soumission, qu'il l'ait comme détruite, comme anéantie. Je me représente un conquérant qui ne s'est pas plutôt emparé d'une citadelle, qu'il tourne contre la ville encore rebelle toute l'artillerie qu'il y rencontre : il la

foudroie jour et nuit jusqu'à ce qu'il l'ait ruinée, ou entièrement assujettie.

S'il est vrai que le Saint-Esprit a tant d'opposition à la chair, s'il la persécute, s'il porte l'ame à lui faire une guerre continuelle, comment pourrait-il établir sa demeure dans un homme dont l'ame serait elle-même toute charnelle? J'appelle avec saint Bernard une ame charnelle l'ame qui ne s'épanche jamais par les sens que pour se répandre sur les objets sensibles, et qui ne revient jamais à elle-même que chargée des images de ces mêmes objets dont elle est toute occupée : premier obstacle opposé à l'Esprit-Saint dans l'homme charnel, c'est une pesanteur d'esprit causée par les objets sensibles. J'appelle une ame charnelle une ame qui donne son principal soin au corps, qui lui épargne les travaux de la vie, qui lui en procure les douceurs, qui n'est touchée que des biens terrestres, et qui ne peut s'élever au-dessus : second obstacle opposé à l'Esprit-Saint dans l'homme charnel, c'est une sorte d'abrutissement de cœur produit par l'attachement aux plaisirs sensuels.

L'esprit de l'homme se trouve gêné dans le corps auquel le Créateur l'a attaché, il est comme accablé de son poids, il n'y exerce ses fonctions qu'imparfaitement et avec peine, à cause du peu de proportion qu'il y a entre ses facultés spirituelles et les organes matériels par lesquels il est obligé d'agir. Comment donc l'Esprit de Dieu, qui est infiniment plus pur, plus éloigné de la matière, pourrait-il compatir avec une ame qui est toute corporelle, et qui semble avoir renoncé à tous les avantages de sa nature? Un esprit ainsi livré aux objets extérieurs, est devenu l'esclave des passions du corps; cet esprit s'appesantit, chaque jour il perd quelque chose de sa délicatesse et de sa pénétration; il est lent dans ses opérations, il n'a plus d'ouverture pour les sciences humaines; il ne conçoit plus, il ne pense plus, il ne raisonne plus, ni avec la même promptitude, ni avec la même

finesse, même sur les objets naturels. La Philosophie, au sentiment des Païens, demandait des hommes éloignés de la volupté, indépendans des appétits sensuels, accoutumés à réprimer les désirs de la nature, et à ne se rendre qu'avec peine à ses plus pressantes nécessités : et vous voudriez que des Chrétiens tout terrestres, qui ne songent qu'à ce qui peut rendre la vie ou plus longue, ou plus agréable, fussent capables de cette sagesse surnaturelle, de ces divines lumières que le Saint-Esprit répand dans les ames pures ? *Animalis homo non percipit ea quæ sunt Spiritûs Dei; stultitia enim est illi, et non potest intelligere :* L'homme animal, dit saint-Paul, c'est-à-dire, l'homme charnel, n'est point capable d'entrer dans les vérités qu'enseigne l'Esprit de Dieu ; elles ne sont à ses yeux que des folies, il ne les peut comprendre.

Il serait à souhaiter, MM., que l'expérience ne nous eût point si clairement appris cette vérité ; nous n'en avons tous les jours que trop de preuves. Que voyons-nous dans les ames mondaines, dans les ames dissipées, qui les rende propres à la science du Saint-Esprit ? Peuvent-elles seulement entendre les termes de cette science divine ? En vain on s'efforce de les initier à ces grandes vérités, qui ont coutume de faire les grandes conversions ; nul soin, nulle éloquence, qui puissent les leur rendre intelligibles. Combien de livres que l'Esprit de Dieu semble avoir dictés lui-même, livres que les personnes spirituelles n'ouvrent jamais sans qu'il en sorte une flamme qui les éclaire ! Un mondain lira ces mêmes livres, les parcourra sans en rien omettre, et une source si féconde sera stérile pour lui, il n'en tirera pas une seule pensée, un seul désir salutaire. Une personne du monde venant d'entendre un Ministre des autels parler contre la détraction, ou contre le luxe, continuera de porter dans les cercles tout ce que la médisance a publié, soit sur les gens vertueux, soit sur les libertins, comme si elle n'avait rien

compris à tout ce qu'a dit le Prédicateur ; continuera froidement de donner des ordres pour de nouveaux meubles, de nouveaux habits ; continuera de sacrifier à la vanité ce que Dieu destinait à la subsistance des pauvres.

Tous les Chrétiens voient dans l'Évangile les leçons et les exemples sur lesquels ils sont obligés de se former ; ils croient tous que cet Évangile est la parole de Dieu, ils sont prêts à mourir pour toutes les vérités qu'il contient, ils les lisent tous les jours, ils les ont sans cesse présentes à leur mémoire : et cependant un Chretien charnel, comme si le sens de ces vérités était impénétrable, non-seulement dément sa foi par ses œuvres, non-seulement se conduit d'une manière tout opposée aux règles que le Sauveur nous a données ; mais encore il ose s'élever contre ceux qui s'y conforment, il ose les blâmer, il ose les accuser de folie sur ce qu'ils vivent autrement que ne le fait le reste du monde. *Animalis homo non percipit ea quæ sunt Spiritûs Dei ; stultitia enim est illi.*

C'est ainsi que des hommes clairvoyans à la vérité, mais qui n'ont ni connaissance ni goût en matière de peinture, parcourent toutes les figures, tous les plus rares tableaux d'une galerie, sans rien trouver qui les arrête un seul moment ; peu s'en faut au contraire qu'ils n'insultent à l'étonnement, à la surprise d'un connaisseur qui découvre, qui admire dans les mêmes ouvrages des beautés ravissantes, qui est touché de tout ce qu'il voit, qui demeure immobile à la vue d'un marbre, qui ne peut assez exprimer le plaisir qu'il sent à considérer ces grands chefs-d'œuvres. Un saint Père compare encore ces hommes charnels à des gens qui ont appris à lire dans une langue qu'ils n'entendent pas : ils peuvent juger, dit-il, de la beauté des caractères, et de la main de celui qui les a formés ; mais ils ne sauraient entrer dans le sens des paroles, ni dans la pensée de l'Auteur. Telle est l'ignorance grossière d'une personne at-

tachée au monde, et à ce corps terrestre et mortel ; elle a des yeux pour voir dans les livres saints les paroles que l'Esprit de Dieu a dictées, elle a des oreilles pour entendre tout ce qu'en interprétant ces divines paroles, on peut dire de plus touchant ; mais elle n'a pas cet œil invisible, comme parle saint Augustin, cet esprit qui découvre, qui approfondit tout, jusqu'aux mystères les plus cachés. *Spiritus omnia scrutatur, etiam profonda Dei.*

Vous savez que Jésus-Christ déclara à ses Apôtres qu'ils ne pouvaient pas recevoir le Saint-Esprit avant qu'il se séparât d'eux. La raison qu'en donnent les Interprètes, c'est qu'il leur restait encore pour sa présence corporelle une attache qui avait quelque chose de charnel, et qui par-là était opposée aux communications intimes de ce pur Esprit. *Si enim non abiero, paracletus non veniet ad vos.* Si l'amour qu'on avait pour le Sauveur, parce qu'il n'était pas entièrement spirituel, rendait ses Disciples incapables de recevoir cette abondance de lumière et de dons célestes, qui leur fut donnée après son ascension : faut-il s'étonner que tant d'attaches grossières, tant de passions terrestres qui appesantissent notre ame, en ferment l'entrée à ces mêmes graces, et y entretiennent une si triste, une si sombre obscurité ?

Doit-on à plus forte raison être surpris que de toutes les nations du monde où l'Évangile a été porté aucune ne lui ait résisté plus fortement, ne l'ait plus promptement abandonné, que les peuples qui ont naturellement plus de pente à la mollesse, et qui habitent les régions qui leur fournissent plus de délices ? Comment surtout dans les villes plus particulièrement livrées aux plaisirs de la chair, ne verrait-on pas naître ces erreurs monstrueuses, ces folles opinions en matière de foi ? Comment la Religion se conserverait-elle dans les Cours, où à force de tout accorder à ses sens, on va jusqu'à cet excès de stupidité, qu'on doute s'il y a un Dieu, malgré le témoignage de toutes les

créatures, qui publient cette vérité chacune dans son langage? Tout langage, dit le grand saint Hilaire, est inconnu aux esprits charnels : *Omnis sermo carnalibus tenebræ sunt.* La connaissance des choses surnaturelles est un don de cet Esprit qui a une extrême opposition pour tout ce qui est impur, et qui ne se communique point aux ames qui se plaisent dans la fange. Loin que tous ces désordres deviennent pour moi une pierre de scandale, j'y trouve une preuve qui me rend inébranlable dans ma créance; non, rien ne m'y attache plus que de voir dans les personnes qui s'en éloignent, des ames impures et voluptueuses; que de voir dans toutes les sectes contraires, des principes qui permettent aux sens tout ce que ma religion leur interdit; que de voir des hommes dans l'emportement de leurs brutales passions, devenir de plus en plus aveugles, incrédules, hardis à combattre la foi dont je fais profession.

Non-seulement, MM., la pesanteur, la dépravation de l'esprit dans l'homme charnel, est un obstacle aux lumières du Saint-Esprit; les divines flammes de cet Esprit-Saint trouvent encore une opposition dans le cœur de l'homme en quelque sorte abruti par les plaisirs sensuels. Les saintes ardeurs de l'Esprit divin ne peuvent s'ouvrir d'accès partout où ne peuvent pénétrer ses lumières. Le monde, qui, selon saint Jean, n'est autre chose que concupiscence de la chair, qu'un désir des honneurs ou des richesses terrestres, ce monde ne peut espérer d'avoir part aux dons surnaturels de l'Esprit de Dieu; un feu si pur ne subsiste pas dans une région si basse, et d'où sortent de si épaisses vapeurs. Ceci nous conduit, MM., à l'éclaircissement d'un point qui embarrasse bien des gens. Nous admirons le zèle et l'attention avec laquelle les Saints ont coutume de prier, nous leur envions peut-être cette constante ferveur qui les porte à faire avec joie tout ce qui peut plaire à Dieu. Nous nous reprochons sans cesse le peu

de goût que nous avons pour les exercices de piété, la répugnance que nous sentons à faire notre devoir, la dureté de notre cœur à la vue de nos péchés ; en un mot nous nous plaignons sans cesse de cette sécheresse qui nous accompagne partout, jusque dans les lieux les plus saints, jusque dans les jours les plus solennels, jusque dans les actions les plus pieuses. Je vous avoue, MM., que je serais fort étonné que la plupart des hommes se trouvassent disposés autrement. Ce zèle, cette vigueur d'esprit, cette componction de cœur, cet amour pour la prière, enfin tout ce qu'on appelle œuvre de piété, tout cela ne se peut trouver que dans des ames qui ont reçu la plénitude du Saint-Esprit; et je vous ai déjà dit que cette plénitude est une grace à laquelle les ames mondaines n'ont pas lieu de s'attendre. Sondez un peu votre cœur, mon cher frère, voyez quels sont les sentimens qui y règnent; voyez s'il est détaché de la terre, s'il est dépouillé des vains désirs de la chair, s'il est sans empressement pour tout ce que le monde aime le plus, s'il n'a que du dégoût pour tout ce qui flatte les sens, s'il a renoncé à toutes les attaches les plus naturelles et les plus fortes : soyez sûr, en ce cas, que l'insensibilité où il se trouve aujourd'hui, que les aridités qu'il souffre, ne sont qu'une épreuve qui ne durera pas long-temps, et qui sera abondamment récompensée par un surcroît de ferveur et de véritable amour de Dieu.

Si au contraire vous vous trouvez rempli de l'amour des choses créées, si outre l'attache que vous avez à ce que vous possédez, vous désirez encore ce que vous ne possédez pas ; si vous aimez tout ce qu'aiment les gens du monde, si vous ne prenez aucun soin de combattre, de mortifier les inclinations de la nature, comment vous plaignez-vous de manquer de foi, de contrition, de force, d'onction, de ferveur d'esprit? Ce n'est pas dans de vieux muids, dit le Fils de Dieu, qu'on met ce vin nouveau, qui enivre si doucement les ames

des justes ; la chair et le sang ne posséderont pas le royaume du Saint-Esprit. C'est en vain que vous faites des efforts pour retenir cette imagination qui s'égare, pour allumer dans votre cœur quelque étincelle de l'amour divin, pour l'exciter à quelque mouvement ou de douleur ou de joie surnaturelle. Il faut être rempli du Saint-Esprit pour ressentir ces mouvemens, il faut être vide de tout pour qu'ils agissent en nous librement. Plût à Dieu que je pusse persuader ce point à ceux qui aspirent à la véritable piété ! O si toutes les ames pieuses pouvaient désormais réduire toute leur piété à mépriser, à mortifier leur corps, à réprimer leurs passions, que nous les verrions bientôt faire d'autres progrès dans la vertu, que bientôt elles recevraient le comble des graces qu'elles recherchent inutilement par leurs froides et embarrassantes pratiques ! qu'elles seraient éloignées de ces inconstances, de ces inégalités qui décrient la dévotion, et qui souvent font perdre en peu de jours le fruit de plusieurs années de bonnes œuvres !

Croyez-moi, MM., toute dévotion qui ne réprime pas les penchans naturels, n'est qu'une dévotion chancelante, suspecte, sujette à mille illusions; ce n'est point une dévotion évangélique, elle n'est point un fruit du Saint-Esprit, et elle ne nous conduira jamais à une vie véritablement spirituelle. Cette vie, au sentiment de saint Paul, ne se peut acquérir que par la mort de la chair, et par la mortification des sens : *Si spiritu facta carnis mortificaveritis, vivetis.* Ce n'est pas seulement le sentiment de ce grand Apôtre ; le monde, tout charnel qu'il est, le monde est scandalisé de voir des personnes faire profession de piété, et conserver en même temps des passions, vivre en même temps dans la vanité et dans les plaisirs : vous savez mieux que moi quel est sur ce sujet son langage. Il s'accorde en ce point avec la raison, ce monde pervers ; et il serait à souhaiter qu'il fût aussi raisonnable en tout : mais il est étrange qu'en jugeant

si sainement des illusions des dévots, il ne veuille pas reconnaître ses propres erreurs, il se rende indocile à l'Esprit Saint qui les lui découvre. J'ai fait voir que l'Esprit de vérité ne peut être reçu des hommes qui aiment le monde, parce que cet Esprit est ennemi de la chair. J'ajoute que les hommes du monde ne le veulent pas recevoir, parce qu'ils sont ennemis de la vérité. C'est le second point.

SECOND POINT.

Je remarque, MM., que toutes les fois que l'Évangile nous parle du Saint-Esprit, il nous fait entendre qu'on aura en lui un savant interprète, qui nous donnera l'intelligence de tout ce que Jésus nous a enseigné, une lumière qui nous éclaircira les points les plus obscurs de notre créance, un guide qui nous fera entrer dans les mystères les plus profonds, en un mot un maître qui nous apprendra toute vérité : *Docebit vos omnem veritatem*. Comme les hommes sont naturellment curieux, il semble que ce caractère de l'Esprit Saint devrait les porter à le désirer : mais d'ailleurs les hommes du monde sont extrêmement vains ; et comme ils ne se repaissent que de mensonges, ils craignent étrangement la vérité qui les leur découvrirait. Croyez-vous que sans regret ils puissent voir que les deux objets sur lesquels ils fondent leur félicité, le charme du monde d'une part, et de l'autre l'opinion flatteuse qu'ils ont d'eux-mêmes, ne sont qu'un masque trompeur, qu'une fausse idée du bonheur? L'homme mondain craint de voir que le monde n'est qu'une figure frivole, et qu'à cette idole vaine, à cette chimère, à cette apparence de biens propre à le rendre malheureux dès cette vie, il a sacrifié son loisir, son ame, son éternité. Ce mondain peut-il découvrir une si triste vérité sans ressentir la même douleur que souffrirait un avare, qui croyant posséder plusieurs millions en perles et en diamans, appreu-

drait d'un connaisseur que ce ne sont que de fausses pierreries ; et qui en quelque sorte passerait tout d'un coup de la plus grande richesse à la dernière pauvreté ? Il est vrai, dit saint Augustin, que les hommes aiment naturellement la vérité : mais comme avec elle ils aiment beaucoup d'autres choses, ils voudraient la rencontrer dans tout ce qu'ils aiment ; et rien ne les mortifie plus, que d'apercevoir que ce qu'ils aiment n'est que mensonge et que vanité.

Quel sens, quelle vérité ces paroles du Sage au commencement de l'Ecclésiastique ne portent-elles pas à l'esprit? Vanité des vanités, tout n'est ici-bas que vanité. Saint Jean Chrysostôme conseille à tous les grands de faire graver ces mots sur les portes et sur les murailles de leurs palais, de se les faire souvent répéter dans leurs repas, et au milieu de la pompe qui les environne : il serait difficile en effet de leur donner un conseil plus salutaire. *Vanitas vanitatum, et omnia vanitas.* Oui tout est faux, tout est chimérique dans les honneurs et dans les plaisirs de la terre ; il n'est point d'esprit raisonnable, point de personne censée qui puisse se défendre d'en convenir. Ce n'est qu'une vaine superficie, qui n'impose qu'à ceux qui consentent d'être trompés. Pour peu qu'on veuille pénétrer dans ce que le monde appelle grandeur, gloire, prospérité, on n'y trouve rien qui réponde à des noms si pompeux, on n'y trouve rien de réel, rien de solide, tout est vide, tout est vanité.

O enfans des hommes, de quoi vous repaissez-vous? quoi, nulle honte ne vous empêche de témoigner tant d'empressement pour des riens ? Comment perdez-vous un temps si précieux et si court à poursuivre des fantômes, à courir après une fumée qui vous fuit, et qui se dissipe en fuyant ? Vous ne le comprenez pas sans doute ; l'expérience des autres, votre propre expérience ne suffit pas pour vous détromper : mais le Saint-

Esprit ne manque jamais de rompre ce charme qui nous aveugle : dès qu'on a ouvert les yeux à sa lumière, on voit le fond de chaque chose, et on ne découvre en tout que néant et qu'illusion. On reconnaît clairement quelle est la brièveté des plaisirs, l'inconstance des honneurs, l'infidélité des hommes, et la triste fin où tout cela doit un jour aboutir. On reconnaît les périls qui accompagnent la volupté, les dégoûts qui la suivent, l'infamie à laquelle elle expose, les troubles qu'elle excite dans l'ame, les maux qu'elle produit dans le corps, et l'éternité des tourmens qu'elle traîne infailliblement après elle. Qu'est-ce que la beauté, la science, la faveur des grands ? que sont les grands eux-mêmes, et toutes leurs grandeurs considérées dans ce nouveau jour ? Des ombres, hélas ! qui s'évanouissent ; et tous ceux qui s'y attachent, des enfans, des insensés, qui excitent la compassion des hommes raisonnables. De plus le Saint-Esprit imprime dans l'ame qu'il détrompe une si haute idée de la majesté et de la puissance du Seigneur ; elle lui donne une vue si claire et si présente de la mort, une pensée si forte de l'éternité, que toutes les idées des objets sensibles en sont ou effacées, ou réduites presque à rien. Cette connaissance, si agréable et si utile aux hommes vertueux, combien croyez-vous qu'elle est amère pour une ame qui aime le monde et les biens du monde ?

Loin de la désirer, cette lumière si propre à dissiper nos erreurs, loin de la demander avec instance, les mondains la refusent opiniâtrément, quand elle leur est présentée ; ils évitent les personnes de qui ils pourraient recevoir des instructions ; ils fuient la solitude, la lecture, la méditation ; ils craignent presque la vue des objets édifians ; en un mot ils s'éloignent de tout ce qui peut donner quelque entrée à la grace et aux leçons de l'Esprit de Dieu. *Recede à nobis*, lui disent-ils ; *scientiam viarum tuarum nolumus :* Retirez-vous de

nous; pourquoi nous apprendre ce que nous souhaitons d'ignorer? Laissez-nous dans des ténèbres qui nous cachent nos maux, ou à travers desquelles nous les voyons comme des biens. Votre science serait pour nous un poids intolérable, elle porterait avec elle un surcroît de douleur : *Qui addit scientiam, addit dolorem.* Elle n'a que des vérités importunes à nous mettre devant les yeux, cette science fatale : ne voulant pas devenir meilleurs, à quoi nous serviraient de nouvelles lumières, qu'à nous rendre plus malheureux?

La vaine félicité des gens du monde n'est pas, MM., seulement fondée sur la fausse idée qu'ils ont des biens terrestres, mais encore sur la fausse opinion qu'ils ont d'eux-mêmes. Le Saint-Esprit, qui les désabuse sur leur mérite prétendu, aussi-bien que sur l'éclat extérieur qui les environne, leur présente une lumière d'autant plus odieuse, que s'aimant eux-mêmes encore plus que tout le reste, ils ne craignent rien davantage que de voir la honte de leur cœur. Jésus-Christ dit en effet que la première chose que le Saint-Esprit fera sur la terre, sera de reprendre le monde de ses péchés : *Et cùm venerit ille, arguet mundum de peccato.* Voilà sa première opération dans l'homme qui le reçoit : il lui met sa propre conscience devant les yeux, il lui reproche ses défauts d'une manière si exacte et si pressante, que perdant tout-à-coup l'idée de la pureté dont il se flattait, il ne peut plus se souffrir, et demeure accablé sous le poids de ses imperfections. Mais quand ce rayon si vif, si pénétrant, entre dans une ame attachée au monde, et souillée par mille affections basses et impures, qui peut exprimer l'excès de sa confusion, et l'horreur qu'elle a d'elle-même, et de tout ce qu'elle voit en elle? Faut-il s'étonner si elle s'efforce de dérober ses yeux à cette vive clarté, si elle tâche d'étouffer cet esprit censeur, d'éteindre cette flamme qui la fait paraître si hideuse et si criminelle?

Saint Pierre Damien raconte qu'au quatrième siècle, temps où les Évêques étaient encore élus visiblement par le Saint-Esprit, qui descendait sous la figure d'une colombe; ce Saint, dis-je, raconte que le peuple de Ravenne s'étant assemblé pour assister à l'élection de son Évêque, la colombe parut selon sa coutume, et s'alla reposer sur Sevère, qui s'était caché derrière la porte de l'église : cet homme vraiment humble n'oublia rien pour écarter de lui ce symbole miraculeux, il le repoussa plusieurs fois; et comme il sentit qu'il s'attachait à lui malgré ses précautions, on ne saurait dire les efforts qu'il fit pour le détacher, et pour éviter la réputation que ce prodige allait donner à sa vertu, jusqu'alors inconnue. Ce que fit ce Saint pour fuir l'éclat et l'estime qui était due à sa sainteté, une ame mondaine le fait pour s'épargner la confusion secrète que lui cause la vue de ses désordres. Elle chasse autant qu'il est en son pouvoir cet Esprit de vérité, dont la présence et les reproches continuels l'importunent : ne pouvant le fuir dans elle-même, elle en sort pour ainsi dire, en se répandant sur de vains objets : il n'est rien qu'elle ne fasse pour éloigner la pensée de ses crimes, qui se présentent sous les formes les plus monstrueuses. Enfin comme cet Esprit de vérité fait sentir aux gens de bien de la manière la plus intime qu'ils sont les enfans de Dieu : *Testimonium reddit spiritui nostro, quòd simus filii Dei :* il fait aussi entendre aux mondains qu'ils sont du nombre de ses ennemis; il leur fait voir dans leur ame, il y rend même en quelque sorte sensible la marque de leur réprobation. Qui pourrait se plaire au milieu d'une clarté qui dévoile des vérités si désespérantes? Qui pourrait ne pas s'efforcer de faire taire une voix qui annonce un malheur si funeste?

Non, MM., on ne saurait ouvrir son cœur à l'Esprit de Dieu, avant d'être dépouillé de l'amour du monde, avant du moins d'être sincèrement ré-

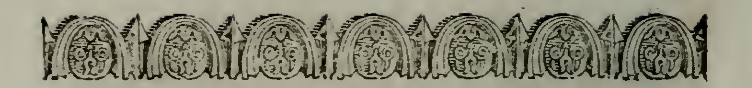
solu d'y renoncer. Dès qu'on a conçu le désir de le mépriser, de le haïr, on reçoit avec joie la lumière qui en découvre la vanité. On ne craint plus de connaître le désordre de son cœur, parce qu'on sait que cette connaissance est un moyen nécessaire pour le réformer. On se rend docile sans peine à l'impression de l'Esprit qui agit dans l'ame, parce qu'il n'a plus rien à suggérer qui ne doive, ou plaire, ou être utile. Mais tandis que nous serons encore liés avec ce monde charnel, tandis que nous nous rendrons volontairement ses esclaves, que nous lui donnerons et nos soins et nos pensées, que nous voudrons avoir part à ses plaisirs, à cette vie conforme aux inclinations de la nature, à cette vie douce en apparence, mais réellement aussi inquiétante qu'elle est corrompue, l'Esprit-Saint alors aura horreur de nos mœurs impures, et nous redouterons sa divine lumière.

Hé quoi, Chrétiens auditeurs, rien ne sera-t-il capable de nous faire rompre une attache si périlleuse? aimerons-nous jusqu'à la mort ce monde que l'Esprit de Dieu a réprouvé, et qui nous porte à rejeter l'Esprit de Dieu? ce monde qui passe, qui disparaît, qui périt, et qui nous traîne avec lui à une perte infaillible? Du moins s'il vous était fidèle, ce monde, s'il n'avait rien que d'aimable, rien que d'attrayant, vous auriez peut-être quelque excuse : mais vous n'en pouvez disconvenir, et vous vous en plaignez vous-même, on ne voit dans ce monde qu'injustice, que perfidie. Il est impie, lâche, intéressé, cruel, médisant, ingrat. Il a de l'aversion pour la vertu : et s'il aime le vice, il n'en hait pas moins les hommes vicieux; il hait jusqu'à ses adorateurs, il semble qu'il ne les attire que pour les faire souffrir. Il a des douceurs, je le veux croire : mais vous permet-il d'en jouir tranquillement? n'y vit-on pas au contraire dans un trouble, dans une défiance continuelle? Cesse-t-on jamais d'y être agité par quelque

crainte, ou par quelque désir? et de plus à ses prétendues douceurs combien mêle-t-il d'amertume? combien d'épines d'autant plus aiguës qu'elles sont plus cachées? combien de chagrins mortels, dont il n'est pas même permis de se plaindre? Étrange prodige, s'écrie saint Augustin! le monde est le séjour de la confusion et du désordre; on connaît ses vices et ses abominations, on sent ses coups, on éprouve sa cruauté; on s'y attache néanmoins, et on ne peut se résoudre à s'en séparer. Que serait-ce s'il était tranquille et réglé, s'il n'avait rien de rebutant, si c'était une région où coule le miel, où les fleurs s'épanouissent? Vous ne voulez donc pas abandonner ce monde, ajoute ce Père? Sachez que ce monde vous abandonnera, que vous n'aurez pas longtemps le plaisir de le posséder, et que vous serez pour toujours privé de la gloire de l'avoir quitté: *Non vis relinquere mundum? Relinquet te mundus, etiamsi sequaris mundum.* Sans parler de la mort, qui nous ravira tout, de cette mort que nous portons peut-être déjà dans notre sein, qui peut dire en combien de manière nous échappent dès cette vie les avantages qui nous flattent le plus, en combien de manières la beauté se ternit, la grandeur est humiliée? Manquons-nous d'exemples de l'inconstance des choses humaines? Est-il quelque bonheur si établi qui ne puisse être troublé par la malice des hommes, ou même renversé par la Providence? Le Seigneur sera-t-il obligé, pour nous sauver, de nous frapper de ses fléaux, et de nous arracher au monde par quelque tragique événement? Il le fera sans doute, s'il nous chérit, et si nous ne prévenons par un sacrifice volontaire la main qui est peut-être déjà levée pour nous frapper. Quel regret suivrait, accablerait notre ame, si dans quelques jours un triste revers, une maladie mortelle, un trépas imprévu, interrompait le cours de notre vie mondaine, et nous forçait d'abandonner à la fortune ou à la nature ce que nous

refusons avec tant d'opiniâtreté à la grace du Saint-Esprit, et à notre propre conscience ?

Præterit figura hujus mundi : La figure de ce monde passe, c'est un changement de scène continuel, une perpétuelle révolution. Tel qui régnait il y a peu de temps, est aujourd'hui la proie des vers. Ce courtisan infortuné occupera peut-être bientôt la place du favori qui le méprise. Le jour présent se passe en fêtes, demain le deuil leur succédera. On ne pense qu'à la joie, et voici l'heure des larmes qui s'approche. *Præterit figura hujus mundi.* Croyez-moi, MM., attachons-nous à une félicité constante et solide, faisons-nous un bonheur qui soit au-dessus des changemens, un bonheur plus parfait que celui que le monde peut donner, plus stable que celui que le monde nous peut ravir ; un bonheur qui, bien loin de finir dès ce monde et avec ce monde, puisse au contraire commencer au terme où ce monde finit pour nous, et puisse se perpétuer dans l'éternité. Ainsi soit-il.



SERMON

POUR LE JOUR

DE LA TRÈS-SAINTE TRINITÉ.

Mysterium quod absconditum fuit à seculis et generationibus, nunc autem manifestatum est Sanctis.

C'est ici le mystère qui a été caché dans tous les siècles précédens, et que Dieu révèle aujourd'hui à ses élus. (*Coloss.* I.)

Il n'est rien de plus obscur à l'égard de la raison, que le Mystère de la très-sainte Trinité; et à l'égard de la foi, il n'est rien de plus évident.

QUELQUE prédilection qu'ait marquée le Seigneur pour le peuple juif, quoiqu'il l'ait choisi entre toutes les nations de la terre pour répandre sur lui ses graces les plus précieuses, il faut avouer néanmoins pour notre consolation, que les Chrétiens sont ses véritables favoris. Il est vrai, il s'était fait connaître aux Israélites, il leur avait appris son nom, qui pour lors était peu connu dans le monde; mais il ne s'était fait connaître à eux qu'imparfaitement, et l'on peut dire qu'excepté son nom, il ne leur avait appris que ce qu'ils ne pouvaient ignorer, sans s'aveugler eux-mêmes. Dieu leur avait révélé qu'il existait, qu'il était tout-puissant: il n'y avait pas une créature qui ne les pût instruire de cette vérité; outre qu'elle est gravée dans l'ame de tous les hommes, et qu'elle naît dans leur esprit, comme ces plantes qui se forment sans semence, qui croissent sans culture, qu'il n'est pas

même possible de déraciner. *Quod notum est Dei, manifestum est illis.*

Le mystère que l'Église célèbre aujourd'hui, ce mystère si sublime, si impénétrable, ne leur a jamais été découvert; ils ont ignoré ce qu'il y avait de plus admirable en Dieu, la Trinité de personnes dans une seule nature. C'est un secret réservé pour un peuple encore plus chéri, pour les enfans de la nouvelle alliance. *Mysterium quod absconditum fuit à seculis et generationibus, nunc autem manifestatum est Sanctis.* Je trouve en cela, MM., qu'il nous a d'autant plus témoigné d'amour, qu'il nous a révélé un mystère que nous ne pouvions découvrir par nous-mêmes, et qu'il nous l'a révélé d'une manière que nous n'en pouvons douter. Non, jamais nous ne serions parvenus à la connaissance de la Trinité, si Dieu n'avait lui-même ouvert la bouche pour nous l'apprendre; et jamais nous ne l'aurions pu croire, s'il ne s'en était pas si clairement expliqué.

Nous lui avons à ce sujet une double obligation, que je tâcherai de vous expliquer dans les deux parties de ce discours. Dans la première je vous ferai voir que ce mystère est absolument incompréhensible; et dans la seconde, qu'il est néanmoins indubitable : qu'il n'est rien de plus obscur à l'égard de la raison, qu'il n'est rien de plus évident à l'égard de la foi; en un mot, qu'il faut fermer les yeux, captiver son esprit, pour croire ce mystère; qu'il faut s'être entièrement aveuglé pour ne le pas croire. Quelque épineuse que paraisse cette matière, je ne dirai rien qui ne puisse être entendu des personnes les moins versées dans les sciences, et dont néanmoins celles qui ont le plus de connaissances ne puissent tirer quelque fruit; pourvu que le Saint-Esprit daigne éclairer les unes et les autres, comme nous l'en allons prier par l'entremise de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Dans la pensée que j'ai de vous montrer que le mystère de ce jour est en tout au-dessus de notre intelligence, j'ai l'avantage de ne pas craindre que le défaut de science soit un obstacle qui empêche qu'on entre dans mes preuves ; au contraire, ceux qui ont le moins de lumières trouvant plus de peine à concevoir les choses, il est naturel qu'ils se laissent plus aisément persuader qu'elles sont inconcevables. De plus, dans la nécessité d'avouer que nous ne comprenons pas un mystère, nous aimons mieux en rejeter la cause sur son obscurité, que sur notre insuffisance. Vous voyez par-là que ce qu'on a coutume de craindre le plus dans le discours de la Trinité, le manquement de pénétration dans les auditeurs, ce manquement même, s'il était réel, pourrait être une disposition favorable pour mon dessein. Mais ce n'est pas seulement aux hommes peu instruits que ce mystère doit paraître impénétrable, on peut dire qu'à cet égard les lumières sont également bornées dans chaque homme.

Il ne faut, pour en être convaincu, que se rappeller ce que la foi nous enseigne de la Trinité. D'une part, nous ne voyons rien dans ce mystère que nous concevions; rien, d'autre part, hors de lui qui nous aide à le concevoir.

Dans la manière dont existe la Très-Sainte Trinité, qui peut expliquer comment une même Divinité se trouve en trois personnes distinctes, sans cependant en faire trois Dieux ? Comment le Fils n'est-il pas le Père, quoiqu'il soit une même chose avec le Père ? Comment le Saint-Esprit n'est-il ni le Père, ni le Fils, quoiqu'ils ne soient tous trois qu'un même esprit simple et indivisible? Comment le Fils non-seulement est-il aussi puissant que le Père, et le Saint-Esprit aussi puissant, aussi sage que le Fils ; mais encore comment n'ont-ils tous trois ni plus de puissance, ni plus de sagesse qu'en

possède un seul? Comment un seul par son immensité occupe-t-il autant d'espace que la Trinité ensemble? Quelle énigme! et qui se peut vanter de l'avoir jamais pénétrée? Si nous passons à la manière d'opérer de la Sainte Trinité, la première personne produit la seconde, sans avoir pour cela sur elle aucun avantage, ni de rang, ni d'ancienneté; la troisième est produite par les deux autres, sans être moins ancienne qu'elles. Il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir, selon la parole de l'Évangile : mais dans Dieu le Saint-Esprit reçoit tout et ne donne rien, sans être ni moins heureux ni moins libéral que le Père qui donne tout et ne reçoit rien. Que toute la Philosophie médite et raisonne tant qu'il lui plaira, elle ne me fera jamais comprendre comment il se peut faire que n'y ayant en Dieu qu'un seul entendement, qu'une seule volonté, sans composition, sans distinction, ce même entendement soit fécond dans le Père, et stérile dans les deux autres personnes; que cette volonté soit efficace dans le Père et dans le Fils, et qu'elle ne produise rien dans le Saint-Esprit. D'où vient d'ailleurs que le Verbe est le fils du Père, et que le Saint-Esprit n'est pas le fils des deux personnes qui le produisent? Sur tout ceci les Théologiens ont beau former des raisonnemens, dit saint Athanase, il faut demander à Dieu qu'il révèle ce mystère à son Église, ou attendre qu'il nous le fasse voir dans le Ciel; car jusqu'ici on n'a rien dit qui puisse nous satisfaire : *Petendum ut reveletur, aut exspectandum ut videatur.*

Venons aux diverses opérations des personnes de la Trinité. C'est une perfection dans le Père d'engendrer, c'en est une dans le Fils de conspirer avec le Père à la production du Saint-Esprit. Ces deux perfections ne se trouvent point dans la troisième personne, et cependant elle n'est pas moins parfaite que les deux autres. De plus la paternité et la divinité ne sont qu'une même chose dans le

Père, et cependant il communique la divinité à son Fils, et se réserve à lui seul la paternité. Enfin pour être Dieu, il n'est pas nécessaire d'engendrer ni de rien produire, puisque le Saint-Esprit qui est Dieu ne produit rien dans la divinité ; et cependant si dans Dieu il n'y avait une génération et une production infinie, il n'y aurait point de Dieu. Voilà, MM., une partie de ce que la foi nous oblige à croire de l'adorable Trinité. Mais en consultant la raison, quel secours notre esprit peut-il en attendre qui lui facilite la croyance de ce mystère ? et hors de ce mystère que trouve-t-il qui lui aide à le concevoir ?

Les autres perfections divines sont peintes dans les créatures ; et pour peu qu'on veuille étudier l'univers, il est aisé d'y découvrir la bonté, la sagesse, et la puissance de celui qui l'a créé. Les saisons et les élémens, dit saint Prosper, sont comme des livres publics, où dès le commencement du monde on a pu s'instruire de la grandeur de notre Dieu. Le Ciel est comme l'image de cette nature immense qui renferme tout, qui ne peut être bornée par aucun lieu. La terre nous représente son être immuable ; la mer, par ses abîmes profonds, les secrets de cette sagesse, que nul esprit ne peut sonder. Il n'est point de fleur qui n'annonce la beauté, point d'atome qui ne publie la puissance du Créateur. Voilà pourquoi les Saints ne voient rien ici-bas qui ne leur rappelle le souvenir de leur Dieu, qui ne les enflamme de son amour ; parce que tout ce qui les environne leur apprend combien ce Dieu est bon, combien il est aimable : *Cœlum et Terra clamant, Domine, ut amem te :* Seigneur, s'écriait saint Augustin, le Ciel et la Terre me disent que je dois vous aimer ; sans cesse leur voix, ou plutôt mille voix me font entendre que Dieu est éternel, qu'il est la beauté même, qu'il est bienfaisant, que son amour pour nous est extrême : mais si nous leur demandons combien il y a de personnes en Dieu, et s'il est

vrai que leur multiplicité ne nuit point à l'unité de son essence, toutes ces voix sont ou muettes, ou trompeuses ; elles peuvent nous faire tomber dans l'erreur, si nous les écoutons. C'est pourquoi le même Saint expliquant ce mystère dans une lettre qu'il écrit à Consentius, ajoute d'abord ces paroles remarquables : Quand vous lirez tout ceci, gardez-vous bien de chercher des images parmi les créatures sensibles; au contraire, détournez, écartez, désavouez, chassez, rejetez, fuyez tout ce qui se présentera de corporel à votre imagination. *Quidquid tibi, cùm ista cogitas, corporeæ similitudinis occurrerit, abige, abnue, nega, respue, abjice, fuge.*

Mais d'où vient que toutes les autres perfections divines paraissent dans les créatures, comme dans autant de miroirs, et qu'on n'y voit pas un seul trait de la Trinité, quoique les trois personnes aient eu part à la création de tous les êtres ? La raison qu'en rend saint Thomas, c'est que les personnes divines n'agissent pas au-dehors par les perfections qui les distinguent entre elles, mais seulement par celles qui leur sont communes. Le monde est à la vérité l'ouvrage du Père, du Fils, et du Saint-Esprit, mais il n'est ni l'effet de la paternité du Père, ni de la filiation du Verbe, ni de la spiration active ou passive du Saint-Esprit, comme parle l'École. Il est l'effet de la sagesse, de la puissance, de la bonté : attributs qui conviennent également aux trois personnes. Dans les qualités d'une cause, nous n'en pouvons par les effets connaître d'autres que celles qui contribuent à la production de ces mêmes effets. L'image du soleil formée dans une eau claire et transparente, ne nous représente ni la fécondité, ni précisément la chaleur de cet astre, mais plutôt sa lumière, parce qu'il n'y a que cette lumière qui peigne cette figure. On peut connaître, en voyant une statue de marbre, si celui qui l'a taillée entend son art, s'il a du feu et de l'imagination ; mais vous ne jugerez pas par son travail s'il est noble ou s'il ne l'est pas,

s'il est lâche ou intrépide, parce que ni la naissance, ni le courage du Sculpteur, n'ont en rien contribué à la beauté de l'ouvrage, mais seulement la science et la main de l'ouvrier. C'est ainsi que les créatures peuvent vous apprendre que le Seigneur est sage, et qu'il peut tout ce qu'il veut, parce que c'est sa sagesse et sa puissance qui les ont créées : mais elles ne peuvent pas vous marquer la distinction qui se trouve entre le Père et le Fils, parce que les qualités qui distinguent ces adorables personnes n'ont aucun rapport avec la création. Comment donc notre esprit pourrait-il parvenir à la connaissance de la sainte Trinité, si parmi toutes les créatures où il a plu à Dieu de se peindre, il n'y en a pas une qui nous trace le trait le plus léger de ce mystère ?

Je sais que pour nous faire entendre ce que la foi nous enseigne sur cette vérité, les Pères ont cherché des figures dans les êtres, soit spirituels, soit sensibles. Considérez votre ame, dit saint Augustin au second livre de ses Confessions, vous trouverez l'être, la connaissance et la volonté. Il y a quelque distinction entre ces trois choses, et cependant elles ne font qu'une même essence, qu'une même ame. Dans le soleil, dit Tertullien, et après lui plusieurs autres Pères, on peut distinguer la lumière qui est comme la substance du soleil, l'éclat, qui en est comme la beauté, et la chaleur qui en est comme la vertu. La lumière répond à la première personne : le Fils, que l'Écriture appelle la splendeur du Père, est assez naturellement exprimé par l'éclat ; et l'ardeur semble pouvoir être le symbole du Saint-Esprit, qui est l'amour du Père et du Fils. Saint Basile trouve encore une image de ce mystère dans l'arc-en-ciel. C'est une nuée, dit ce Père, qu'un même rayon peint de trois couleurs différentes. Saint Denys d'Alexandrie le compare à l'eau d'une fontaine, qui d'abord forme un ruisseau, et produit enfin un fleuve : voilà une même eau qui a trois

noms différens. Mais après avoir compris toutes ces similitudes, gardez-vous bien, dit saint Augustin, de penser que vous ayiez conçu le mystère de la Trinité : *Sed cùm invenerit in iis aliquid, non jam se putet invenisse illud quod supra ista est incommutabile.* En effet dans toutes ces Trinités créées, s'il m'est permis de parler ainsi, ou la distinction n'est pas réelle, ou l'unité n'est qu'apparente : ce sont trois noms donnés à la même chose, ou trois choses qui n'ont qu'un seul nom. Mais dans Dieu la distinction et l'unité sont également réelles ; il est vrai que le Fils n'est pas le Père, et il est vrai néanmoins qu'il est une même chose avec le Père. De sorte, MM., que les comparaisons qu'on apporte en cette matière peuvent bien nous aider à apprendre ce que la foi nous enseigne, mais non pas à comprendre ce que nous croyons.

Que suit-il de tout ce discours? L'obscurité de ce grand mystère doit-elle affaiblir notre foi? Devons-nous douter de ce que Dieu nous apprend, parce que nous ne pouvons pas le concevoir? Ce n'est pas le sentiment des Saints Pères qui soutiennent au contraire qu'il ne peut y avoir de foi sans ténèbres. Quelle vertu serait la foi, dit saint Léon, et comment saint Paul nous assurerait-il que c'est elle qui nous justifie, si elle ne consistait qu'à croire ce qui est évident à l'égard des sens ou de l'esprit? Quel sacrifice ferions-nous à Dieu en ne suivant son jugement que lorsqu'il s'accorderait avec le nôtre, en n'acquiesçant qu'aux vérités qu'on ne peut nier sans folie? Mais ne serait-ce pas agir avec le Seigneur de la manière la plus audacieuse et la plus indigne, si nous lui demandions raison de tout ce qu'il dit, si nous ne voulions rien croire sur sa parole, si nous nous défiions de son témoignage au point d'exiger des preuves sensibles de tout ce qu'il daigne nous révéler?

Quoi! l'esprit de l'homme, dont les vues sont

si bornées, qu'il ignore jusqu'aux choses les plus communes, qu'il s'embarrasse, qu'il se trompe, qu'il se perd tous les jours dans la discussion des affaires les moins embrouillées, qu'il a besoin à chaque moment d'être redressé ; cet esprit osera examiner ce qu'on lui annonce de la part de son Créateur, osera délibérer s'il doit ajouter foi à de pareils oracles ! Quelle témérité, quelle audace de prétendre soumettre au jugement de la raison l'auteur même de la raison ; de vouloir opposer ce faible rayon que nous tenons de lui à ces clartés sublimes qui portent le jour partout, et que le regard des plus hautes intelligences ne peut soutenir ! Que le véritable Chrétien montre bien plus de sagesse ! Sachant que le Seigneur ne peut ni nous tromper, ni se tromper soi-même, il croit aveuglément tout ce qu'il lui ordonne de croire ; loin de se plaindre, il aime à trouver dans les vérités catholiques des points supérieurs à ses lumières, pour avoir lieu de donner à son Dieu des marques d'une soumission plus parfaite.

Parlez, Vérité éternelle et immuable, parlez au plus indigne de vos serviteurs, parlez, je crois sans hésiter tout ce qui sort de votre bouche ; je le crois, quoique je ne le voie pas, quoique mes sens s'opposent à ma croyance, quoique ma faible raison combatte ma foi, quoique je n'aie point d'autres preuves que votre parole. Vous avez révélé à votre Église le mystère adorable de la Trinité, vous commandez à tous les Fidèles de confesser qu'il n'y a qu'un Dieu, quoiqu'il y ait trois personnes divines : que le Père est distingué du Fils, que le Père et le Fils sont distingués du Saint-Esprit, quoiqu'ils aient tous trois la même nature, la même divinité : qu'ils sont tous trois sages, tous trois immenses, tous trois éternels, et qu'ils n'ont néanmoins qu'une sagesse, qu'une immensité, qu'une éternité : que non-seulement ils sont également puissans, également bons, mais même qu'ils n'ont qu'une même puissance, et qu'une

même bonté : que nous leur devons à tous trois une égale obéissance, et que cependant nous n'avons qu'un maître : que le Père n'a point de principe ; que le Fils est engendré du Père ; que le Père et le Fils n'engendrent pas le Saint-Esprit, mais qu'ils le produisent : que malgré cet ordre de production, il n'y a ni primauté, ni prééminence entre ces divines personnes ; que l'une ne dépend point de l'autre, quoiqu'elle en procède.

J'avoue, ô mon Dieu, qu'en tout ceci mon intelligence se trouve confondue, accablée. Si je consulte mes connaissances naturelles, tous ces mystères me paraissent non-seulement peu vraisemblables, mais encore impossibles, chimériques, contraires aux principes de toutes les sciences, aux principes même de la nature : et cependant je les crois, je les adore ; et je suis si persuadé que ce qu'ils m'enseignent est vrai, que je ne balance pas de fonder sur cette croyance tout l'espoir de mon bonheur éternel. Si au contraire je voyais par mes yeux, si je touchais pour ainsi dire ces vérités extraordinaires, alors j'en douterais. Que dis-je ? non-seulement j'en douterais, mais je les regarderais comme autant de faussetés : non je ne croirais pas à mes yeux, à mes sens les moins susceptibles d'illusion, et aucun témoignage ne me paraîtrait recevable en faveur de ces étonnantes vérités. Mais puisque vous avez parlé, Seigneur, c'est en vain que mes sens, et ma raison même, se révoltent : mon sang est prêt à couler, prêt à sceller tout ce que vous me proposez de plus incompréhensible. Il faut que cette raison fière et orgueilleuse plie sous le joug que vous daignez lui imposer : et pour l'y réduire il ne faudra pas user de violence ; elle-même m'apprend que vous êtes la souveraine raison, que c'est une folie de vouloir s'opposer à votre autorité sans bornes, qu'il n'est rien de plus raisonnable que de se soumettre à vous, ô mon Dieu, qui nous avez formés de rien, à vous qui n'ignorez rien, à vous qui nous aimez

tendrement, et qui ne pourriez pas nous engager dans l'erreur quand vous nous haïriez.

Voilà, Chrétiens auditeurs, ce que nous devons croire de la Trinité, et comment nous le devons croire. Le mystère est incompréhensible, et il le faut adorer, sans écouter la raison qui s'y oppose. Je vous ferai voir de plus qu'il n'est pas incroyable, et qu'il faut pour en douter avoir éteint les lumières de la raison. C'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

Je sais qu'il y a des personnes qui pensent que la foi est entièrement aveugle, de sorte que nous croyons sans qu'aucune raison nous détermine à croire : mais c'est une erreur, que les libertins tâchent d'introduire dans le monde, et qu'ils prétextent pour s'autoriser dans leur incrédulité. La foi a ses yeux, dit saint Augustin : *Habet fides oculos suos, quibus quodammodo videt verum esse, quod nondum videt.* Outre qu'à ses yeux les objets qu'elle ne découvre pas encore paraissent vrais, il y a divers motifs qui rendent plausibles les mystères les plus obscurs ; et en particulier à l'égard de celui que nous honorons aujourd'hui, je prétends premièrement qu'il est croyable, même parce qu'il est obscur ; secondement parce que, malgré cette obscurité, tout l'univers l'a cru.

L'Église nous oblige de croire qu'il y a trois personnes dans un seul Dieu. C'est une vérité incompréhensible, j'en conviens ; mais pour être incompréhensible, est-elle moins vraisemblable ? N'est-il pas au contraire très-vraisemblable que l'Etre suprême, que Dieu n'existe pas de la même manière que les créatures, et que sa manière d'exister est infiniment au-dessus de notre intelligence ? Vous êtes offensé de cette apparente contradiction, qui se trouve entre l'unité de nature, et la multiplicité des personnes : c'est que vous n'en comprenez pas le mystère. Si c'est cette incompréhensibilité même qui vous offense ; qu'on

vous propose comme un objet de foi divine tout autre mystère, bientôt vous serez réduit à ne rien croire de toutes les vérités catholiques, puisqu'il n'en est aucune que l'esprit humain puisse concevoir. Est-il quelque chose en Dieu qui ne soit au-dessus de votre pénétration ? Pouvez-vous comprendre comment, tout indivisible qu'il est, il remplit tous les lieux; comment le temps à venir et le passé même lui sont présens, et comment de rien il a tout fait ? Il est immobile, et néanmoins il donne le mouvement à tout. Il allie en soi une justice infinie avec une infinie miséricorde : il souffre mille désordres dans le monde, qu'un seul acte de sa volonté pourrait arrêter ; et cependant rien n'égale la sagesse qui gouverne ce monde.

Faut-il s'étonner si l'être de Dieu renferme des choses qui paraissent mutuellement se détruire, puisque ses jugemens mêmes sont si profonds, que notre esprit, lorsqu'il les examine, y aperçoit des contrariétés ? Avez-vous jamais compris pourquoi Dieu permet qu'un Saint tombe, et qu'il se damne, au même temps qu'il relève un pécheur, et qu'il le sauve; pourquoi avant tous les siècles il a résolu d'éclairer certains peuples, et d'en laisser d'autres dans les ténèbres ; de prodiguer à quelques Chrétiens toutes ses graces, et de borner sa libéralité, à l'égard de quelques autres, aux graces purement nécessaires ? Quel savant, quel esprit fort ne s'est pas perdu dans ces profondeurs, s'il a été assez téméraire pour les vouloir sonder ? A la vue de cette conduite mystérieuse du Seigneur, ne sommes-nous pas tous également contraints de fermer les yeux, de reconnaître la faiblesse de nos lumières, d'avouer notre ignorance, et de nous écrier avec saint Paul : *O altitudo divitiarum sapientiæ et scientiæ Dei ! quàm incomprehensibilia sunt judicia ejus, et investigabiles viæ ejus !* O profondeur de la sagesse et de la science de Dieu !

que ses jugemens sont impénétrables, et ses voies incompréhensibles !

Cependant nous voulons concevoir l'être et les pensées de Dieu, nous pour qui le moindre de ses ouvrages est une énigme, nous qui ne nous comprenons pas nous-mêmes ! Qui me dira par quels ressorts l'ame agit dans le corps qu'elle anime, et comment le corps communique à l'ame, qui est toute spirituelle, les passions dont il est troublé ? Comment est-ce, MM., que vous formez une pensée, que vous en conservez l'image dans votre mémoire ; que tous les objets qui sont jamais entrés par vos sens, se sont peints dans votre imagination ; que vous les y cherchez, que vous les y trouvez quand il vous plaît ; que vous les voyez, que vous en jugez, comme s'ils étaient présens ? Comment est-ce que durant le sommeil vous croyez agir, parler, entendre, et faire tout ce que vous faites quand vous veillez ? J'ouvre les yeux, et dans l'instant s'y trace l'image de chaque personne qui est dans cette église, sans que, dans cet espace indivisible, tous ces portraits se confondent ou s'effacent les uns les autres. Je parle, et ma voix frappe d'abord toutes vos oreilles, et porte ma pensée dans votre esprit : comprenez-vous ce que c'est que cette voix ? comment elle se multiplie, comment elle se fait sentir, comment, en touchant l'organe matériel de l'ouie, elle vous instruit de mes plus secrets sentimens ?

Parcourez toute la nature : cette étude peut être aussi utile qu'elle est agréable : parcourez toute la nature, qu'y trouverez-vous qui ne vous cause de l'admiration, qui ne vous humilie, qui ne vous fasse connaître votre ignorance ? Quel prodige, parmi les êtres les moins dignes d'attention en apparence, quel prodige, qu'un vil moucheron renferme dans un si petit espace toutes les parties qui servent aux fonctions de la vie ; tous les ressorts qui sont nécessaires pour voler, pour marcher, et pour faire mille mouvemens avec la tête,

avec les pieds, avec les aîles, avec tout le corps ! Comment d'une légère semence qui se corrompt, se forme-t-il un arbre qui croît, qui se couvre de fleurs, qui se charge de fruits ? Comment d'une plante qu'on met dans la terre, sort-il tous les ans une fleur parfumée, et peinte de mille couleurs brillantes ? Comment un poussin naît-il d'un œuf ? et comment ce tendre animal croît-il insensiblement, produit-il de sa propre substance de quoi se couvrir, de quoi se défendre des injures de l'air ?

Quoi ! tous les ouvrages de Dieu sont incompréhensibles, ils sont formés, ils subsistent, ils se multiplient par des voies inconnues aux esprits les plus pénétrans ; et nous prétendrions que dans le Créateur tout fût proportionné aux sombres lumières de notre esprit ! Les créatures sont les degrés par où nous pouvons monter jusqu'à Dieu : quelle présomption de vouloir atteindre au faîte, lorsqu'à peine on est au premier degré ! Exercez votre esprit sublime à découvrir les causes de tant de merveilles qui arrivent dans la nature, avant que de vous attacher à la contemplation de son auteur. Faites votre essai du moins sur une feuille d'arbre, ou sur un insecte ; et avant d'avoir compris ce qu'il y a d'admirable dans les créatures du Seigneur, ne trouvez pas étrange qu'il y ait en lui quelque chose d'incompréhensible pour vous.

J'ose le dire, Chrétiens auditeurs, je me défierais de notre Religion, si elle ne m'obligeait d'adorer que ce que je puis comprendre. Quand je n'aurais jamais entendu parler de la Trinité, je croirais également que l'être de Dieu est un mystère qu'aucun entendement créé ne peut approfondir. De sorte que quand j'apprends qu'il subsiste en trois personnes distinctes, ce dogme me paraît d'autant plus plausible, qu'il est plus opposé aux principes ordinaires ; j'en doute d'autant moins que je le puis moins concevoir.

Mais ce n'est pas seulement par son obscurité

que ce mystère me devient croyable. Voici un second motif qui dans cette matière me paraît aller jusqu'à la démonstration : c'est que tout obscur, tout incompréhensible qu'est le mystère de la sainte Trinité, il a néanmoins été cru de tout l'univers. Ce ne sont pas seulement les Apôtres qui ont fait le principal article de leur croyance, toutes les nations l'ont tenu pour indubitable ; et depuis plus de mille six cents ans ç'a été la pensée de tout ce qu'il y a eu de savans dans l'univers.

Jugez si les Grecs furent d'abord offensés de cette proposition, qui renversait toute leur Philosophie ; ils demandèrent des preuves, des démonstrations. Ou on leur en donna, ou on ne leur en donna point. Si on leur en donna, il y en a : si on ne leur en donna pas, quel miracle ! Nous qui d'une part avons été élevés dans cette croyance, nous avons de la peine à nous soumettre, notre esprit se révolte quelquefois : d'autre part, des savans, qui jusqu'alors n'avaient rien avoué, sans y être forcés par la raison, combien devaient-ils être éloignés de recevoir une doctrine si nouvelle, et qui semblait se détruire elle-même ? cependant ils l'ont embrassée ; non-seulement une secte, mais toutes les sectes se sont accordées pour l'admettre. Il faut nécessairement que Dieu ait agi, qu'il se soit fait entendre au fond des cœurs, qu'il ait fait des miracles pour persuader à tous les peuples ce qu'ils ne pouvaient pas concevoir.

Quelle serait notre incrédulité, Chrétiens auditeurs, si des Philosophes et des Idolâtres, si tout l'univers ayant cru aveuglément le mystère de la Trinité, nous nous scandalisions des difficultés que notre esprit y rencontre ! Vous demandez des raisons. Athènes, Rome, Carthage, n'en demandèrent point ; on leur ordonna de croire sans examiner, on ne leur donna point de raisons, et elles crurent.

Je sais que quelques Théologiens ont prétendu que la Trinité pouvait être démontrée : leurs preu-

ves sont trop subtiles pour être rapportées hors de l'École ; je ne sais même si tout ce que j'ai dit sera entendu de tout le monde. Mais afin que personne ne sorte d'ici sans quelque fruit, ajoutons que ceux qui sont les moins versés dans les Lettres peuvent aisément se consoler sur ce qu'ils en savent toujours assez pour croire, et sur ce que la science n'est pas une chose si nécessaire pour la charité. En vain auriez-vous de votre Dieu les plus sublimes connaissances ; si vous ne l'aimez pas, ce Dieu, toutes vos connaissances seraient inutiles. *Et si habuero omnem scientiam.* Au contraire, si vous l'aimez de tout votre cœur, ce Dieu, il importe peu que vous ayiez ces connaissances si relevées, qui enflent plus souvent ceux qui les possèdent, qu'elles ne les sanctifient. Or il est certain, Chrétiens auditeurs ; et ceci est bien consolant pour le peuple, et même pour toutes sortes de personnes ; il est certain que les plus ignorans ont un moyen particulier de parvenir à la perfection de la charité : la foi, qui est dans eux la racine de cette charité, cette foi sans science quels avantages n'a-t-elle pas? Indépendante des gênantes subtilités de l'École, inaccessible en quelque sorte aux motifs humains, elle en est plus libre, plus humble, plus simple : la charité naissant sur une racine si pure, quels progrès ne doit-elle pas faire? Loin donc de demander à être éclairés sur les divins mystères, demandons, à l'égard de la foi en ces mystères divins, cette simplicité d'enfant qui, selon la parole de Jésus-Christ, nous ouvre le royaume des Cieux ; aimons avec cette candeur un Dieu qui en se cachant à notre esprit, se rend sensible à notre cœur. Nous ne comprenons point la supériorité de son être ; mais par-là ne concevons-nous pas que cet être supérieur devenant la récompense de notre foi et de notre charité, cette récompense est au-dessus de tout ce que nous voyons, au-dessus même de tout ce que nous pouvons penser? Adorons, mes

frères, adorons notre Dieu dans son incompréhensibilité, en captivant à ses yeux toutes les lumières de notre esprit. Aimons-le dans sa bonté infinie, en donnant à la charité toute son étendue. Aimons-le sur la terre, où il se dérobe à nos yeux, pour mériter de le voir, de l'aimer dans le Ciel tel qu'il est. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE JOUR

DE LA FÊTE-DIEU.

Cùm dilexisset suos, qui in mundo erant, in finem dilexit eos.

Comme Jésus avait aimé les siens, qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin. (*Joan.* 13.)

Jésus-Christ témoigne dans l'institution de la sainte Eucharistie le désir extrême qu'il a de s'unir à nous : son amour le fait comme sortir de lui-même, pour ne plus vivre que dans nous : son amour fait qu'il s'oublie en quelque sorte lui-même, pour ne plus vivre que pour nous.

Parmi les argumens dont les Hérétiques se sont servis pour combattre l'Eucharistie, je n'en trouve point de moins plausibles que ceux qui attaquent le changement des substances, la multiplication et la réduction du corps du Sauveur. Si au sujet de ce mystère ma foi pouvait être ébranlée, ce ne serait pas le pouvoir infini que Dieu y fait voir, qui la rendrait chancelante ; ce serait plutôt l'amour extrême qu'il nous y témoigne. Comment ce qui est pain devient-il chair, sans cesser de paraître pain? Comment le corps d'un homme se trouve-t-il en même temps en plusieurs lieux? comment peut-il être renfermé dans un espace presqu'indivisible? A tout cela je donne une réponse invincible : Dieu qui peut tout, peut opérer ces prodiges. Mais si l'on me demande comment

il se peut faire que Dieu aime une créature aussi faible que l'homme, aussi imparfaite, aussi peu digne de son amour; et que néanmoins son amour pour cette faible créature aille jusqu'à une sorte de passion, de transport, d'empressement, tels qu'on n'en vit jamais entre les hommes; j'avoue, MM., que je n'ai point de réponse, et que je ne comprends pas même cette vérité. Dirai-je que cet amour est un effet de la bonté infinie du Seigneur? Mais la bonté et l'amour n'ont aucun rapport essentiel, et leurs objets sont tout différens. On peut être bon, et n'aimer pas; et sans être bon, on peut aimer. Les faiblesses, les misères, les péchés même peuvent être l'objet de la bonté. Elle supporte les faibles, elle soulage les misérables, elle fait grace aux pécheurs; mais l'amour ne s'attache qu'au bien, c'est-à-dire qu'à ce qui paraît excellent et parfait. Voilà pourquoi l'on souhaite que tous les hommes trouvent en nous de la bonté; et qu'à l'égard de l'amour, on se réserve le choix de ceux à qui on le veut accorder.

Cependant supposé ce que la foi nous enseigne du Sacrement de l'Eucharistie, nous devons concevoir que si les autres mystères nous apprennent que le Seigneur a de la bonté pour nous, celui-ci ne nous permet pas de douter qu'il ne nous aime. *Sacramentum altaris est amor amorum*, dit saint Bernard : Le Sacrement de l'autel est l'amour des amours, c'est-à-dire, l'effet du plus grand de tous les amours. Plût à Dieu que je pusse vous donner l'intelligence de cette proposition aussi aisément qu'il me sera facile de la prouver! Mais ce que vous ne pouvez pas attendre de moi, vous devez l'espérer du Saint-Esprit, et le demander par l'entremise de son Épouse : *Ave, Maria.*

Tous ceux qui ont comparé l'amitié avec l'amour, ont trouvé mille différences entre ces deux passions : mais il me semble ou qu'il n'y en a qu'une, ou qu'elles peuvent toutes se réduire à

une seule. On peut dire que l'amitié est un amour plus doux, plus tranquille, plus modéré ; et que l'amour est une amitié qui va jusqu'au transport, jusqu'à l'extase, qui ne connaît point de bornes, qui ne se nourrit que d'excès, selon l'expression de Richard de Saint-Victor : *Amor excessibus vivit.* L'Écriture nous peint sous ces deux différentes idées les sentimens de Jésus-Christ pour les hommes. Tantôt c'est un ami prêt en tout temps à donner à son ami un libre accès : il recherche même sa présence, et il le revoit toujours avec une nouvelle joie. Tantôt c'est un amant qui semble ne pouvoir se séparer d'une ame qu'il aime : il languit si elle s'éloigne : est-elle présente? il en est tout occupé, il semble être hors de lui-même. Jésus, comme ami, se plaît à faire part de ses biens à celui à qui il a accordé son amitié ; comme amant, il donne tout, il oublie ses intérêts, il s'oublie, il se consume lui-même pour son amour. De sorte qu'on peut dire que, plus vif encore que l'amour profane, l'amour qu'a pour nous le Fils de Dieu est dans lui comme une passion qui le fait vivre dans autrui, qui le fait vivre pour autrui : dans autrui, par le désir ardent et continuel qu'il a de s'unir à l'ame qui est l'objet de son amour : pour autrui, par l'empressement qu'il montre, par les sacrifices qu'il fait pour cet objet.

C'est par cette définition que je prétends vous montrer que l'Eucharistie est un mystère d'amour, et que les qualités d'amant que Jésus-Christ s'attribue, s'y produisent de la manière la plus sensible. Je vous ferai voir dans le premier point le désir extrême qu'il témoigne dans ce mystère de s'unir à nous, dans le second le zèle désintéressé avec lequel il s'y donne à nous. Son amour le fait comme sortir hors de lui-même, pour ne vivre plus que dans nous ; son amour fait qu'il s'oublie soi-même en quelque sorte, pour ne vivre plus que pour nous : voilà tout le sujet de ce discours.

PREMIER POINT.

De toutes les circonstances de ce mystère, il n'y en a pas une qui ne me fournisse une preuve pour la première proposition que j'ai avancée. Le désir que Jésus-Christ témoigne de s'unir à nous dans l'Eucharistie, ce désir extrême se manifeste par les diverses conjonctures du temps où il vient à nous dans ce Sacrement, par le genre des périls qu'il brave, par la nature des signes qu'il nous donne, enfin par l'énergie de ses paroles.

Dans quel temps, mes frères, Jésus-Christ vient-il à nous par le Sacrement de l'Eucharistie? Lorsque tous les motifs qui l'avaient porté à se revêtir de notre chair ne subsistent plus, lorsqu'il a réparé tous nos malheurs, lorsque l'ouvrage de la rédemption est accompli, que nos chaînes sont brisées, nos ennemis vaincus, les portes de l'Enfer fermées, les portes du Ciel ouvertes. Jésus est remonté à la droite de son Père ; pourquoi donc revient-il tous les jours invisiblement sur la terre, si ce n'est parce qu'il ne peut se séparer des hommes, et que ses délices sont d'être avec eux? Quel temps choisit-il encore? Le temps où il est élevé au plus haut point de la gloire : c'est du séjour éternel qu'il pense à se conserver une demeure auprès de nous, une demeure dans nos cœurs ; comme s'il manquait quelque chose à son bonheur, tandis qu'il est éloigné de nous. N'est-il pas vrai, MM., qu'il faut qu'un désir soit bien vif pour entretenir toute son activité jusque dans le Ciel, où est le comble de tous les désirs? Quand je considère Jésus-Christ sur nos autels, dans l'état humble et obscur où il veut bien s'y trouver; quand d'ailleurs je fais réflexion à la gloire immense dont il jouit depuis son ascension ; il me semble voir un grand Prince qui étant parvenu par son mérite et par sa valeur à la première couronne de l'univers, nourrit sur le trône des inclinations qu'il avait conçues dans sa première for-

tune, se dérobe tous les jours à la brillante et nombreuse Cour qui l'environne, et sous des dehors qui cachent sa dignité, se rend sans bruit et sans appareil auprès de ceux qu'il aime.

Ce qui marque encore plus l'ardeur de son désir, c'est qu'il n'est point de temps qui ne lui paraisse propre pour cette entrevue ; il est prêt à toutes les heures, à tous les momens; son amour, ennemi à cet égard de toute gêne, s'étend sans choix à tous les temps. Voilà pourquoi Jésus-Christ ayant voulu que les autres Sacremens ne fussent conférés, ou qu'une seule fois, comme le Baptême, la Confirmation et l'Ordre ; ou du moins que très-rarement, comme le Mariage et l'Extrême-Onction, il nous a laissé une liberté entière sur le Sacrement de l'autel ; et sur le Sacrement de la Pénitence, qui y dispose. Nous pouvons recevoir Jésus-Christ dans l'Eucharistie tous les mois, toutes les semaines, tous les jours. Et il ne faut pas dire qu'en cela il a moins pensé à contenter son amour qu'à soulager notre faiblesse, qui a besoin d'être souvent fortifiée par ses visites : car si ces visites tendaient principalement au soulagement des faibles, le Fils de Dieu ne les multiplierait pas surtout auprès des personnes qui ont le plus de force et de constance ; et il ne les rendrait pas si rarement aux ames imparfaites. Nous voyons cependant que les plus généreuses sont invitées à s'approcher de lui, et qu'il inspire ce saint désir à celles qui ont le plus de sainteté.

Rien au reste n'arrête, ne refroidit l'ardeur qu'il a de s'unir à ces saintes ames ; il affronte tous les périls. Je ne mettrai point au rang de ces périls cette indécence des lieux où il s'engage d'entrer et de reposer : je ne dirai pas que si le plus souvent il attend son épouse sous des lambris dorés, dans des temples superbes, il la va aussi chercher dans les plus viles cabanes ; que ni la fange, ni la pauvreté, ni les autres incommodités ne le rebutent point. Mais considérez, je vous prie, à quoi l'ex-

pose le déguisement dans lequel il vient parmi les hommes ; combien de mépris, combien d'insultes n'essuie-t-il pas tous les jours, et des mauvais Chrétiens, et des Infidèles? Combien de libertins, combien d'Hérétiques le traitent sur nos autels comme une divinité ou fausse, ou ridicule? accusent ses adorateurs, ou d'idolâtrie, ou de faiblesse? abusent des dehors peu frappans où il se montre, pour renouveler les outrages qu'on lui fit à sa passion au sujet de la royauté qu'il s'attribuait. Je ne parle point des mauvais Prêtres, qui lui font aujourd'hui une persécution sanglante, et telle qu'elle lui fut suscitée par les Pontifes et par les Docteurs de Jérusalem. Je ne dis point comment en cherchant une ame sainte, il tombe tous les jours entre les mains de ses ennemis, et y souffre une seconde passion plus cruelle qu'au Calvaire. Tout cela ne l'arrête point ; et sa résolution me fait ressouvenir de ce héros si célèbre dans l'histoire ancienne, ce héros qui après être sorti de sa patrie désolée, à travers le fer et le feu, couvert de sang et de blessures, s'aperçut que sa chère épouse y était restée, et pour l'aller rejoindre se détermina de se rengager dans tous les périls qu'il avait déjà essuyés.

O mon aimable Maître ! que venez-vous chercher dans cette terre maudite ? Ne savez-vous pas que vos ennemis y règnent, qu'ils conservent contre vous tout leur venin, qu'ils sont altérés de votre sang ? Ne vous rappelez-vous plus les mauvais traitemens que vous avez reçus parmi nous ? N'y avez-vous pas été rassasié d'opprobres ? Il est vrai que vous aurez le plaisir de vous unir étroitement avec vos élus : mais combien de fois serez-vous contraint d'avoir pour des rebelles, pour des réprouvés, les complaisances qui ne sont dues qu'aux ames saintes ? Le sein d'une personne chaste et fervente est pour vous un séjour agréable : mais combien en trouvez-vous, de ces ames ferventes, parmi cette foule de Chrétiens qui communieront

aux fêtes les plus célèbres? Pourrez-vous supporter la froideur, le peu de foi, l'épouvantable corruption de ces hommes qui ne vous recevront que par contrainte? Pourrez-vous vous souffrir dans la bouche, sur la langue de ce médisant, de ce blasphémateur; dans le corps de cet impudique? Dieu d'amour et de pureté, vous qui nous assurez que rien de souillé n'entrera dans votre royaume, vous qui ne versez vos dons que dans les ames pures et innocentes, vous-même vous vous livrerez à toutes ces horreurs?

Concevez, MM., concevez, s'il est possible, quelle est la haine que Dieu a pour le péché : elle est infinie, cette haine, elle est irréconciliable : elle est moins forte cependant en quelque manière, que le désir qu'il a de venir en nous. Plutôt que de renoncer aux délices qu'il goûte dans ses communications intimes avec nous, il ne balance pas de s'abandonner aux sacriléges embrassemens des plus infames pécheurs.

Jugeons encore des empressemens de ce divin amant par les signes qu'il nous donne, par les espèces sacrées où il se livre sans se montrer. S'il est vrai, comme la Théologie nous l'enseigne, que la matière des Sacremens est un signe visible et comme une voix muette, qui nous déclare le dessein que Dieu a eu dans leur institution ; si cela est vrai, que veut nous faire entendre Jésus-Christ, quand il nous présente son corps sous les espèces du pain, si ce n'est que comme le pain doit servir de nourriture, il ne se met aussi lui-même sous les espèces mystérieuses de cet aliment, que pour nourrir nos ames? Un aliment n'a pas d'autre fin que d'être uni à nos corps; il n'aurait point d'autre inclination, d'autre désir, s'il avait du sentiment, s'il était animé : Jésus, sous la forme de cet aliment, que désire-t-il, si ce n'est de s'unir à nous? Il le désire avec la même ardeur, avec le même empressement, et, si je l'ose dire, avec la même violence que chaque être tend à sa fin et à sa félicité naturelle.

Voulez-vous savoir encore plus expressément ce que Jésus-Christ nous dit par ces espèces mystérieuses? Il nous répète sans cesse ce qu'il dit à ses Apôtres, lorsqu'il institua l'Eucharistie, ce que le pain matériel nous dit lui-même par sa destination naturelle : *Accipite et manducate :* Prenez et mangez. Vous vous trompez sans doute, vous qui ne nous prêchez que le respect et la révérence pour ce pain quotidien : ce n'est pas à moi à examiner vos intentions, mais certainement votre langage ne s'accorde pas avec le langage de Jésus-Christ. Lorsque Dieu descend sur la montagne de Sinaï, revêtu de feu et d'éclairs, ne parlant que par le son terrible des trompettes ; je comprends que son dessein est de remplir de terreur un peuple indocile et séditieux : *Ut enim probaret vos, venit Dominus, et ut terror illius esset in vobis.* Mais ici, ô mon aimable Maître, si vous ne demandez de moi que des hommages, permettez-moi de vous le dire, vous nous expliquez assez mal vos intentions. Si vous voulez que je m'éloigne par respect de votre sainte table, que vois-je dans cette hostie qui me fasse connaître votre volonté ? Ce pain m'avertit de soulager ma faim, mais je ne vois pas par où il peut me porter à des sentimens de crainte. Il est vrai qu'on vous dresse des trônes dans nos églises, et qu'à la lumière de mille flambeaux on y fait briller autour de vous ce qu'il y a de plus précieux dans la nature ; mais tout cela est de l'invention des hommes, c'est leur voix et non pas la vôtre, que cet appareil me fait entendre ; ce sont des hommes qui vous ont élevé sur des autels, mais c'est vous-même qui vous êtes caché sous la figure de ce pain : cette figure, ce pain serait mieux placé sur une table, que sur un trône ; mieux dans la bouche des Chrétiens, qu'exposé seulement à leurs adorations.

Mais qu'est-il nécessaire d'avoir recours aux signes, aux conjectures, où les paroles de l'Évangile sont si expresses? En combien de manières le

Fils de Dieu nous a-t-il fait connaître le désir qu'il a de s'unir à nous par ce Sacrement? Il ne s'est pas contenté de nous le présenter comme une viande, afin que l'amour que nous avons pour la vie nous invite à le recevoir; mais pour exciter davantage notre faim, il a déclaré que tous les autres alimens, et la manne même, n'approchaient pas de celui-ci; que la manne n'avait pas empêché les Israélites de mourir, mais que ce pain rendrait immortels tous ceux qui en useraient : *Qui manducat hunc panem, vivet in æternum.* Ce n'est pas encore assez. L'espérance de devenir semblable à Dieu avait porté Adam à manger d'un fruit dont le Seigneur lui avait interdit l'usage : Jésus-Christ promet à tous ceux qui le recevront à l'autel, qu'ils seront élevés au même rang où le premier homme avait inutilement porté son ambition : *Sicut misit me vivens pater, et ego vivo propter patrem : et qui manducat me, et ipse vivet propter me.*

De plus il conjure tous ses Disciples de renouveler souvent cette cène mystérieuse; il leur fait entendre qu'en cela ils lui donneront des marques de leur souvenir et de leur amour. Il n'oublie pas le motif de la crainte, qui a tant de pouvoir sur la plupart des esprits; il nous menace de la mort si nous refusons de nous nourrir de sa chair : *Nisi manducaveritis carnem filii hominis, non habebitis vitam in vobis.* Enfin il met tout en usage pour nous inspirer les plus vifs désirs d'aller à lui, et pour nous mettre dans une sorte de nécessité de lever tous les obstacles qui de notre part s'opposent à l'ardeur qu'il a de venir en nous, et de s'unir étroitement avec nous.

Cela étant ainsi, MM., si, plus fort encore que dans le cœur humain, l'amour de Jésus-Christ pour les hommes le fait vivre comme hors de lui-même, par le désir de s'unir à eux, n'ai-je pas raison d'assurer que le nom d'amant ne convient mieux à personne qu'au Sauveur du monde, et que jamais lui-même il n'a mieux rempli la me-

sure d'un nom si tendre, que dans le Sacrement de l'autel? Il est vrai que par l'incarnation Dieu s'est uni parfaitement à notre nature ; néanmoins cette union hypostatique n'a pas été la fin de son incarnation, comme l'union sacramentelle a été la fin de l'Eucharistie. Dieu s'est revêtu de notre chair, non pas précisement pour s'unir à nous, mais afin d'avoir un corps susceptible des douleurs qu'il voulait souffrir pour nous; il s'est fait homme pour sauver les hommes : ç'a été zèle, bienveillance, compassion, une espèce d'amour, si vous le voulez ; mais certainement ce n'a été ni tendresse, ni complaisance, ni enfin cet amour qui lui a mérité le nom d'amant, que lui donnent les saints livres.

Il est facile de reconnaître la différence qu'il y a entre ces deux passions, par la diversité de leurs objets. Le Fils de Dieu ne s'est incarné que pour les pécheurs : *Non sum missus nisi ad oves quæ perierunt.* Or les pécheurs ne peuvent être l'objet de sa complaisance, mais seulement de sa compassion ; au lieu qu'il n'a institué ce Sacrement que pour les justes : *Verè panis filiorum, non mittendus canibus :* et les justes ne peuvent être que l'objet de sa tendresse. Voilà pourquoi Jésus-Christ visible dans sa chair, se plaisait avec les pécheurs, au lieu qu'il en a horreur sous les espèces sacramentelles. L'incarnation a été la délivrance des pécheurs, l'Eucharistie est leur jugement et leur mort : *Qui manducat et bibit indignè, judicium sibi manducat et bibit.* De plus, voyons-nous que le Fils de Dieu ait eu des désirs aussi ardens de s'incarner, qu'il en fait paraître de se donner à nous par ce Sacrement ? Toute l'Écriture est remplie des vœux des Patriarches et des Prophètes ; ce ne sont partout que larmes, que soupirs pour fléchir le Ciel, et en faire descendre le Rédempteur. Ce Rédempteur est appelé l'attente du peuple d'Israël, le désiré des nations, le désir des collines éternelles. Mais de la part du Verbe, on ne voit point

de pareilles impatiences. Le monde gémissait sous la tyrannie du Démon depuis la chute d'Adam, et dès ce temps-là le libérateur lui avait été promis; et depuis on n'avait pas cessé de le demander, et de l'attendre : cependant loin de se hâter d'accomplir nos vœux, il renvoie son avénement jusqu'au milieu des temps, il laisse couler quatre mille ans d'une servitude dure et cruelle. Mais dans l'Eucharistie il en use d'une manière tout opposée : il s'est fait prier, il s'est fait solliciter de venir au monde durant l'espace de quarante siècles ; maintenant il prie les hommes, il les presse, il leur fait même violence pour les obliger à le recevoir. Forcez-les, dit-il dans l'Évangile, forcez-les de prendre part au festin que je leur ai préparé : *Compelle intrare, ut impleatur domus mea.* Voilà le vrai caractère de l'amour : une impatience extrême. Les autres mouvemens de l'ame n'agissent pas avec tant de violence; ils sont doux, ils sont lents, nous suivons leur impression sans transport, nous les réprimons presque sans effort : mais l'amour est ennemi des délais, rien ne l'arrête ; il lève en un moment tous les obstacles, il surmonte toutes les difficultés, il n'est rien d'impossible, rien de difficile pour lui. Dans Jésus-Christ, il porte tout le cœur de ce divin époux vers l'objet qui l'attire, ou plutôt il ne vit plus que dans cet objet.

Après toutes ces réflexions, que pensez-vous du dégoût que montrent les Chrétiens pour le corps de Jésus-Christ ? Cet amant divin est dans une impatience incroyable de venir à nous, et il faut nous contraindre d'aller à lui ; il faut nous menacer des anathêmes de l'Église pour nous obliger à lui ouvrir notre sein une fois l'an ! Mon Dieu ! d'où vient que nous avons des désirs si contraires aux vôtres ? D'où vient que vous souhaitez de vous unir à des créatures si imparfaites ; et que nous avons tant de peine à nous unir à vous, notre unique et notre souverain bien ? Je sais, MM., qu'on a coutume de s'excuser sur ce qu'on se sent indi-

gne d'approcher du Saint des Saints, et sur ce qu'on est retenu par son respect pour une si haute Majesté : mais ce respect prétendu, qu'est-ce autre chose qu'un faux prétexte ? Voici la véritable raison.

Ceux qui ne communient pas, lors même qu'ils y sont obligés sous peine de péché mortel, sont pour la plupart des libertins, qui n'ont pas de religion, ou du moins en qui la foi commence à languir et à s'éteindre. Ils s'éloignent de la sainte table, de peur, disent-ils, de la profaner, à cause des habitudes criminelles où ils sont encore : mais que ne les quittent-ils, ces habitudes criminelles, pour éviter en même temps et le sacrilége et la désobéissance ; pour témoigner leur respect à l'Église, dont ils sont les membres, et au Sauveur, qui est leur chef? Quel respect, aimable Rédempteur, d'aimer mieux se priver de la participation des saints mystères, que de renoncer au crime pour s'approcher de vous avec la pureté convenable ! Malheureux impudique, osez penser à l'objet que vous préférez au corps de votre divin Maître, et en y pensant osez dire que vous avez du respect pour ce saint corps ! Dites que vous ayez une horrible attache à vos infames plaisirs, et que votre amour pour le péché va jusqu'à la fureur.

Ceux qui communient moins rarement, mais qui se défendent de le faire tous les huit jours, tous les quinze jours, quoiqu'ils n'aient par la miséricorde de Dieu aucune attache au péché mortel ; si ceux-là peuvent se couvrir du prétexte de l'humilité avec plus de vraisemblance, le peuvent-ils avec plus de vérité ? L'humilité est une vertu : or comme toutes les vertus sont liées les unes aux autres, de telle sorte qu'on ne peut les séparer, il paraît certain que quiconque, par un véritable sentiment d'humilité, par la seule considération de son indignité, s'éloignerait de l'autel, aurait infailliblement toutes les vertus qui peuvent rendre digne d'en approcher tous les jours. Quelle est

donc dans certaines personnes la cause d'une si grande indifférence pour ce Sacrement d'amour? Ce n'est pas précisément qu'elles se croient indignes d'y participer ; c'est qu'elles craignent de faire ce qui pourrait les en rendre dignes, c'est peut-être qu'elles craignent même d'en devenir dignes en y participant plus souvent. Je m'explique.

On sent, si l'on multiplie les confessions et les communions, on sent qu'il faudra modérer le jeu, donner des bornes au luxe, retrancher du commerce qu'on avait avec le monde ; on sent que l'usage fréquent des Sacremens demande nécessairement cette réforme, qu'il la produit même insensiblement comme malgré nous ; on prévoit les combats qu'on aurait à soutenir contre Dieu, les reproches qu'il faudrait essuyer de la part de la conscience, si l'on prétendait allier une vie tiède et mondaine avec des communions si souvent réitérées ; on est persuadé que la présence de Jésus-Christ imprime à l'ame qui l'a reçu un respect intérieur, qui modère du moins pour un temps la vaine joie, et qui empêche qu'on ne se livre tout entier aux plaisirs ordinaires. D'ailleurs on n'ignore point que Jésus-Christ n'entre pas dans un cœur pour n'y rien faire ; qu'il ne manque pas de l'inviter à renoncer à la vanité, à soi-même ; qu'il l'en sollicite, qu'il l'en presse à chaque visite qu'il lui rend. Tout cela effraie une ame lâche et attachée aux créatures ; elle aime mieux se priver du pain des Anges, que de se voir engagée à une vie plus chrétienne. Ce qui me persuade que je ne me trompe pas dans ce jugement, c'est qu'en effet on ne s'aperçoit point que l'humilité détourne de cette sainte pratique les personnes vraiment mortifiées et guéries de l'amour-propre : elle fait, cette rare vertu, qu'elles prennent un soin extraordinaire de se purifier, et de préparer leur cœur : elle fait que, malgré toutes leurs préparations, tous leurs soins, elles vont à la sainte table avec une extrême con-

fusion et une extrême crainte ; mais cependant avec une sainte confiance, parce qu'elles se sentent une volonté sincère de plaire à Dieu, et une véritable horreur pour les défauts qui font le sujet de leur confusion et de leur crainte.

Si néanmoins il se trouvait quelqu'une de ces personnes vraiment humbles qui voulût abandonner la communion fréquente, intimidée par cette sentence terrible : Celui qui mange ma chair et boit mon sang indignement, boit et mange sa condamnation : s'il s'en trouve quelqu'une ici, je la conjure au nom du Seigneur de ne pas prendre pour elle ce qui ne la regarde pas. *Quid habes, Esther ? Ego sum frater tuus : noli metuere, non morieris ; non enim pro te, sed pro omnibus hæc lex constituta est :* Que craignez-vous, dit le Roi Assuérus à la Reine Esther, lorsqu'il la vit pâmée au pied de son trône ? Je suis votre Roi, mais je suis aussi votre époux et votre frère. Non, vous ne mourrez pas ; ma parole fait votre sûreté. C'est un crime capital de venir ici sans être mandé ; mais ce n'est pas pour des personnes comme vous que cette loi a été portée.

Ame chrétienne, ame sainte, Jésus-Christ vous tient aujourd'hui le même langage sur cet autel : *Quid habes ? Ego sum frater tuus :* Que craignez-vous de votre frère et de votre époux? Pourquoi redouter une majesté que je ne tiens ici voilée que pour vous donner une liberté entière de venir à moi ? J'ai dit qu'on se rendra coupable de mort en communiant indignement, mais je n'ai point prétendu vous envelopper dans cette menace. Quoique vous ne soyez pas digne de me recevoir, il n'est pas néanmoins indigne de moi d'être reçu en vous. Vous ne le méritez pas, si l'on a égard à vos imperfections ; mais sachez que le désir que vous avez de devenir plus parfaite vous tient lieu d'un grand mérite auprès de moi. Bannissez cette vaine crainte qui s'oppose à mes souhaits les plus ardens. Puisque je vous invite à vous approcher de moi,

vous devez craindre de me déplaire en me refusant, et de m'offenser par trop de respect. *Noli metuere, non morieris :* Ne craignez rien encore une fois de celui qui vous aime avec une tendresse extrême : comment pourrais-je me résoudre à vous faire mourir, moi qui non-seulement ne vis que dans vous, mais qui ne vis même que pour vous ?

Je vous ai fait voir, MM., comment Jésus-Christ au saint Sacrement de nos autels ne vit que dans l'ame chrétienne, par le désir qu'il a de s'unir à elle : faisons voir encore qu'il n'y vit que pour cette ame bien-aimée. C'est le sujet du second point.

SECOND POINT.

Le Fils de Dieu ne pouvait nous marquer d'une manière plus sensible, qu'il ne veut vivre que pour nous dans l'Eucharistie, qu'en nous y sacrifiant en premier lieu sa vie, en second lieu sa gloire.

Il est difficile de décider si Jésus-Christ témoigna plus d'amour aux hommes, ou lorsqu'il prit une vie humaine au sein de Marie, ou lorsqu'il perdit cette même vie sur la croix ; mais il n'est pas douteux que dans le Sacrement de l'autel il fait pour nous quelque chose de plus qu'à sa conception et à sa mort, puisque dans ce Sacrement il reçoit et la vie et la mort en même temps qu'il y est et produit et sacrifié pour notre amour. Oui, MM., Jésus-Christ vit sur nos autels, puisqu'il y est lui-même le Prêtre du sacrifice qui y est offert ; et il y meurt, puisqu'il est aussi la victime de ce sacrifice. Si l'Eucharistie est une extension de l'incarnation, comme parle saint Jean Chrysostôme, il est vrai en quelque sens que Dieu se fait homme en ce mystère : et si elle est une figure réelle et effective de sa passion, comme la foi nous l'enseigne, on ne peut pas douter qu'il n'y soit encore crucifié. Les paroles de ses Ministres lui donnent une nouvelle naissance, en le revêtant des espèces du pain et du vin : elles lui donnent une nouvelle

mort, en séparant son corps de son sang. En un mot il est vivant dans l'Eucharistie, puisqu'il y est dans le même état qu'il est dans le Ciel, c'est-à-dire, immortel et glorieux; et il y est mort, puisqu'il y est sans sentiment, puisqu'il est comme enseveli dans les espèces, puisqu'enfin lorsqu'il nous sert d'aliment, on peut dire qu'il est la nourriture des vers.

Mais pour qui veut-il vivre, et pour qui veut-il mourir dans ce Sacrement? On ne peut pas dire que c'est pour lui-même qu'il y vit et qu'il y meurt, puisqu'il n'y a aucun usage de la vie, et qu'il n'y retire aucun avantage de sa mort. Lorsqu'il était sur la terre, il goûtait sans doute quelque plaisir, à la vue du Ciel et de la terre, dans ses entretiens avec sa sainte Mère et avec ses amis, et surtout dans les mouvemens ineffables de son cœur et de son esprit, qui étaient sans cesse occupés, l'un à connaître, et l'autre à aimer Dieu avec des sentimens dignes de lui. Mais dans sa vie eucharistique, il n'est susceptible d'aucun plaisir, parce que l'espace indivisible où tout son corps est réduit le rend incapable de toute opération; il y est à son égard comme si en effet il était mort; il n'y possède de vie qu'autant qu'il lui en faut pour nous en faire sans cesse un sacrifice.

Sa mort sur la croix fut le prix de notre rédemption, mais elle fut aussi la source de toute sa gloire. Il fallait qu'il mourût pour établir cet empire universel qui lui était destiné, et qui devait être la récompense de ses humiliations. Mais depuis qu'il est remonté au Ciel, sa gloire étant entière et incapable d'accroissement, il ne peut tirer d'autre fruit de sa mort sacramentelle, que le plaisir de s'immoler pour ceux qu'il aime.

J'avoue en second lieu que ce fut pour le Verbe éternel un déguisement étrange, que d'être revêtu du corps humain: mais outre que ce corps est ce que la nature présente de plus beau à nos yeux, le corps du Fils de Dieu eut sur tous les autres

corps l'avantage d'être le plus parfait et le plus accompli : *Speciosus formâ præ filiis hominum*. Ces charmes supérieurs servaient le dessein qu'il avait de se faire aimer des hommes, il savait combien cette beauté corporelle était capable de faire sur leurs cœurs de puissantes impressions. S'il fut défiguré par les mains de ses ennemis durant le temps de sa passion, ses plaies et ses meurtrissures lui attirèrent la compassion de ses Juges, et firent admirer sa patience plus qu'humaine : de sorte qu'on peut dire que s'il a cherché nos avantages dans le mystère de sa douleur, il y a encore trouvé les siens. Mais sur cet autel que fait-il pour ses intérêts? L'état où il est réduit ne lui peut attirer ni vénération, ni amour : rien de moins frappant, rien de plus commun que les espèces du pain et du vin ; rien de plus propre, je l'ose dire, à nourrir l'incrédulité.

Ajoutez à ce que je viens de dire, que les autres mystères du Sauveur les plus douloureux et les plus humilians ont été accompagnés de circonstances si glorieuses, de miracles et de prodiges si éclatans, qu'il est aisé de voir qu'en prenant soin de nos intérêts, il ne négligeait pas entièrement sa gloire. Mais d'où vient que renouvelant tous les jours sur nos autels les mystères de sa naissance et de sa mort, il n'y renouvelle point les merveilles qui arrivèrent au temps de l'une et de l'autre? D'où vient qu'en s'y abaissant à un état si humiliant, il ne fait rien pour en relever la bassesse? C'est parce que son amour pour nous l'y occupe tout entier, et le rend comme insensible à tout autre objet.

Je me trompe, MM., il ne s'est jamais fait de si grands miracles que ceux qui se font tous les jours dans l'Eucharistie. Le pain et le vin y sont anéantis à la parole du Prêtre ; le même corps se trouve en même temps et au Ciel et sur la terre ; la chair y jouit des priviléges des esprits, puisqu'elle y est invisible, et qu'elle n'y occupe aucun

espace ; les accidens y sont séparés de la substance ; Jésus-Christ se retire-t-il par la corruption des espèces ? une matière aussitôt est créée de rien pour remplacer la matière que la consécration a détruite. Voilà sans doute de grands prodiges : créer, anéantir, multiplier, spiritualiser des corps ; ce sont sans doute d'autres miracles, que de fermer des plaies, que d'ouvrir même des sépulcres. Mais pour montrer que tout cela ne se fait que pour nous, il se fait avec l'appareil le plus simple, et sans que rien éclate au dehors. Tout se passe de telle sorte que la gloire du Sauveur n'en est point augmentée devant les hommes, ni notre foi même fortifiée. C'est assez pour cet amant désintéressé que de si grandes merveilles soient utiles à l'ame qu'il aime, dût-elle même ne les pas apercevoir.

Il est donc vrai que Jésus-Christ ne vit que pour nous dans ce Sacrement, puisqu'il n'y vit qu'afin d'y mourir pour nous. Il fait plus encore, il nous y devient utile même après la mort, en nous donnant son corps à manger. J'ai dit au commencement de ce discours que le Sauveur se donnait à nous en forme de viande, pour s'unir plus parfaitement à nous ; j'ajoute qu'il le fait encore dans le dessein de se consumer entièrement par amour pour nous. La mort ne détruit point l'homme de telle sorte, que ses restes ne puissent servir ou d'aliment au feu, ou de nourriture aux vers : il semble aussi que Jésus-Christ ne nous croirait pas faire un sacrifice parfait de lui-même dans l'Eucharistie, si après y avoir reçu la mort, son corps n'y restait pas pour nous être présenté à la sainte table. C'est avec raison qu'on parle de l'amour des mères, comme de l'amour le plus vif et le plus tendre qu'on ait remarqué dans la nature ; Dieu même a daigné nous le proposer comme une image de l'amour qu'il a pour nous. Qu'il est faible cependant, cet amour, qu'il est imparfait, si on le compare à la tendresse que Jésus-Christ

nous témoigne dans l'Eucharistie ! Il s'est trouvé des femmes qui pour écarter la mort dont la faim les menaçait, ont inhumainement égorgé leurs propres enfans, les ont dévorés : voilà jusqu'où nous porte l'amour de la vie, de cette vie si courte, si malheureuse : mais a-t-on jamais vu de mères qui pour conserver la vie à leurs enfans, leur aient livré leur propre chair ?

Vous seul, aimable Sauveur, étiez capable de porter l'amour jusqu'à cet excès, capable de nous aimer jusqu'à vous consumer entièrement pour vos créatures. Vous avez voulu être tout à nous, nous tenir lieu de tous les biens, être tout à la fois notre Dieu, notre Roi, notre Maître, notre frère, notre trésor, notre caution, notre victime, en un mot notre ressource dans notre faim, dans notre soif; et cela pour nous persuader que vous aviez pour nous le zèle, l'empressement d'un véritable amant. O Jésus, le plus parfait, le plus tendre de tous les amans ! O amour, divin amour ! amour excessif ! amour ineffable ! amour incompréhensible ! Pardonnez-nous, mon adorable Rédempteur, si nous hésitons quelquefois à croire le mystère de l'Eucharistie : ce n'est point un défaut de soumission qui nous rend indociles à cette croyance, notre peu de foi est une suite nécessaire de votre excessive bonté. Nous avons cru sur votre parole le mystère de la Trinité, quelque impénétrable que le trouvât notre raison ; nous l'avons cru, parce que rien ne s'y est présenté à nous qui ne nous parût digne de la supériorité de votre être, qui ne vous rendît encore plus adorable : mais ici, Seigneur, on craint d'ajouter foi à des abaissemens indignes de vous. Quoi, un Dieu avoir de la tendresse, de la complaisance, de l'empressement pour un homme ! un Dieu désirer de s'unir à moi, et le désirer au point de s'anéantir tous les jours, de s'immoler tous les jours, de vouloir que je m'en nourrisse tous les jours ! Mon Dieu, quelque infaillibles, quelque expresses que

soient vos paroles, par quelques miracles qu'elles aient été autorisées dans tous les siècles, on ne saurait s'empêcher d'être surpris, d'être effrayé, quand on entend des vérités si étonnantes.

Mais quelque incroyable que paraisse l'amour que le Fils de Dieu nous témoigne dans ce Sacrement; une chose, mes frères, me surprend encore plus, c'est l'ingratitude dont nous payons un si grand amour. Il est étonnant qu'un Dieu consente d'aimer un homme, mais il est plus étrange qu'un homme semble ne pouvoir aimer Dieu; et que nul motif, nul bienfait, nul excès d'amour ne lui puisse inspirer le moindre sentiment de reconnaissance. Dieu peut avoir quelque raison d'aimer les hommes; ils sont ses ouvrages, ses portraits; il aime en eux ses propres dons, il s'aime soi-même en les aimant : mais pouvons-nous avoir quelque raison de ne pas aimer Dieu? Parlez, homme ingrat, homme insensible; parlez, qu'est-ce qui vous rebute dans votre Dieu? Peut-être n'a-t-il pas encore fait assez pour mériter votre amour? Hélas! il a fait plus que nous n'aurions osé souhaiter, plus presque que nous n'osons croire, plus qu'il ne semblait convenir à sa Majesté infinie; et nous délibérons encore si nous répondrons à de pareilles avances, ou si nous continuerons de les mépriser? Miracle, s'écrie Guillaume de Paris, mais miracle diabolique! l'homme est environné, l'homme est accablé des bienfaits de Dieu; Dieu allume tous les jours de nouveaux charbons autour de nos cœurs pour les enflammer, et ces cœurs demeurent froids au milieu d'un si grand feu : *Homo tot congestis carbonibus miraculo diabolico friget ad Deum.*

Que ferez-vous donc, Seigneur, pour vaincre une insensibilité si opiniâtre? Vous vous êtes épuisé dans ce mystère d'amour, vous êtes allé, disent les Pères, aussi loin que votre pouvoir a pu s'étendre : si les sacrés attouchemens de votre corps ne peuvent détruire le charme infernal qui

nous séduit, il ne faut pas espérer qu'un autre remède puisse avoir plus de vertu. Je ne vois dans un si grand mal qu'une seule ressource ; il faut, ô mon Dieu, il faut que vous nous donniez un autre cœur, un cœur tendre, un cœur sensible, un cœur qui ne soit ni de marbre ni de bronze ; il nous faut donner un cœur tout semblable au vôtre, il nous faut donner votre cœur même. Venez, aimable cœur de Jésus, venez vous placer dans mon sein ; venez y allumer un amour qui réponde, s'il est possible, aux obligations que j'ai d'aimer mon Sauveur. Cœur adorable, aimez-le en moi, ce divin Sauveur, autant que vous m'avez aimé en lui ; faites que je ne vive plus qu'en lui, que je ne vive plus que pour lui, afin qu'éternellement je puisse vivre avec lui dans le Ciel. Ainsi soit-il.



1er SERMON

SUR LA

SAINTE EUCHARISTIE.

Probet autem se ipsum homo; et sic de pane illo edat, et de calice bibat.

Que l'homme donc s'éprouve soi-même; et qu'ainsi il mange de ce pain, et boive de ce calice. (1. *Cor.* 11.)

L'Eucharistie est un Sacrement de foi et d'amour. Le peu de soin qu'on a de s'y préparer marque qu'on y va sans foi, et le peu de fruit qu'on en tire marque qu'on y est allé sans amour.

SAINT Augustin ne pouvait, sans être saisi d'admiration, penser au précepte que le Seigneur nous fait de l'aimer. C'était déjà trop, ô mon Dieu, s'écrie-t-il, que vous nous eussiez permis d'élever nos cœurs jusqu'à vous; quel excès de miséricorde d'avoir voulu en quelque sorte nous y contraindre, comme si vous aviez quelque intérêt à nous rendre heureux dès cette vie! Il me semble, Chrétiens auditeurs, que l'Église dans ce saint temps nous donne une marque de son affection, qui répond assez à cette bonté infinie de notre Dieu. Elle ne se contente pas de nous présenter le corps adorable de Jésus-Christ, elle nous commande de le recevoir, comme si elle-même trouvait un avantage dans celui qu'elle procure à nos ames de se nourrir de ce divin corps. Dans quelque situation que nous soyons, elle pourrait sans injustice nous interdire la sainte table comme à des hommes impurs: elle

nous défend au contraire de nous en éloigner même par respect. C'est une mère tendre qui voyant dans quelques-uns de ses enfans un dégoût qui pourrait leur causer la mort, use de tout son pouvoir pour les forcer de prendre une nourriture salutaire. Elle n'a égard en cela qu'à nos besoins et à sa tendresse : et tandis que nos passions nous aveuglent, et nous empêchent de voir de quelle nécessité il est pour nous de faire usage de cette viande mystérieuse, on dirait que le zèle de cette tendre mère l'aveugle elle-même, et lui cache les imperfections qui nous rendent indignes de participer à ce festin sacré. Je n'oserais croire, MM., qu'il se trouvât quelqu'un parmi vous dans la disposition de désobéir à un commandement si avantageux et si désintéressé.

Pouvez-vous ne pas voir que c'est l'amour qui parle ici plutôt que l'autorité ? Ce commandement loin de nous imposer un fardeau insupportable, nous présente un bienfait signalé ; et je ne doute pas que durant ces saints jours vous ne vous empressiez à ouvrir vos cœurs à un Dieu qui s'offre lui-même à vous. Mais hélas ! qu'il est à craindre que tous n'aient pas les dispositions nécessaires pour le faire avec fruit ! J'ose dire qu'elles se trouvent pour l'ordinaire dans peu de Chrétiens, ces saintes dispositions ; et si vous me permettez de vous proposer les raisons que j'ai de faire ce jugement, vous verrez qu'il n'est que trop bien fondé.

J'espère que le soin que je prendrai de faire remarquer les défauts qu'il est important d'éviter dans une action si sainte, j'espère que ce soin ne sera pas inutile, surtout si l'Esprit de Dieu, qui doit préparer dans votre sein une place au corps de Jésus, daigne disposer vos esprits à recevoir sa sainte parole. Demandons-lui cette grace par l'entremise de Marie. *Ave, Maria.*

Tout nous prouve, MM., que l'Eucharistie est un Sacrement de foi et d'amour. Elle est par sa

nature un Sacrement de foi, puisqu'on peut dire qu'elle renferme tous les mystères qui exercent le plus notre croyance ; elle est un Sacrement d'amour, puisqu'elle renouvelle en notre faveur tout ce que dans tous les temps Dieu a fait de plus grand pour se faire aimer des hommes. Elle est, selon les saints livres, un mystère de foi, puisqu'en vertu des paroles de l'Apôtre écrivant à Timothée, elle n'est pas seulement élevée au-dessus des sens, mais qu'elle leur est même contraire; elle est un mystère d'amour, puisque c'est l'héritage de Jésus-Christ, et qu'il l'a donné à ses enfans comme un gage assuré de sa tendresse paternelle. Enfin si nous consultons la pratique de l'Église, surtout dans les premiers siècles, l'Eucharistie est un mystère de foi, puisqu'elle en a fait un secret, dont elle ne donnait la connaissance qu'aux véritables Fidèles. C'est un mystère d'amour, puisqu'encore aujourd'hui elle n'en accorde la participation qu'aux amis de Dieu, qu'à ceux qui lui sont déjà unis.

Cette vérité une fois établie, que le Sacrement de l'autel est un Sacrement de foi et d'amour, il est facile de conclure que la foi et l'amour sont les deux dispositions essentielles pour le recevoir avec fruit : la foi, pour exciter en nous ce respect et cette faim surnaturelle, toujours nécessaire pour nous rendre utile le pain des Anges; l'amour, pour purifier l'ame de ses crimes, qui sont comme des humeurs malignes qui nous le rendraient pernicieux, ce pain sacré. Si donc je vous fais voir que la plupart des Chrétiens s'approchent de la sainte table sans foi, qu'ils s'en approchent sans amour, j'aurai prouvé qu'ils s'en approchent sans les dispositions nécessaires. Mais sur quel fondement puis-je avancer deux propositions de cette nature? J'avoue, MM., qu'il serait difficile d'en donner des preuves évidentes ; mais je m'appuie sur des conjectures si fortes et si convaincantes, qu'aucun esprit raisonnable n'y saurait résister.

Je dis que peu de gens communient avec la foi et l'amour que demande ce Sacrement. Pourquoi ? Parce que je vois que peu de gens se préparent à la communion, et que peu de gens en profitent. J'ai lieu de croire qu'on manque de foi, puisqu'à peine on y pense un moment avant d'en approcher : ce sera le premier point : Qu'on manque de charité, puisqu'on n'y pense plus un moment après s'en être approché : ce sera le second point. Oui, Chrétiens auditeurs, le peu de soin qu'on a de se préparer à la communion marque que la foi ne nous y conduit pas, le peu de fruit qu'on en retire prouve que la charité ne nous y a point accompagnés.

PREMIER POINT.

Je ne sais, MM., si vous avez jamais fait réflexion à ce qui s'est passé dans l'Église au sujet de la conception immaculée de Marie. Quelques Docteurs, savans d'ailleurs, et dévoués au service de la Mère de Dieu, avaient cru sur je ne sais quel fondement, qu'elle avait eu part au péché du premier homme : mais cette doctrine, qui leur parut plausible, et qu'ils enseignèrent quelque temps, quel tumulte n'a-t-elle point excité ? Quel Fidèle ne l'a pas proscrite, comme une opinion hardie, pour ne pas dire téméraire et scandaleuse ? de quelle partie du monde ne s'est-on pas récrié contre elle ? quel Docteur, quelle Académie, quelle ville, quel royaume, ne s'est point armé pour la combattre ? Que de livres, que de sentences, que de décrets, que d'édits pour en abolir la mémoire ! Combien de vœux solennels, combien de fêtes publiques, combien d'autels, de monumens, de magnifiques églises dédiées à la Vierge immaculée subsistent encore comme autant d'invincibles boulevards opposés au soupçon indigne que quelques personnes avaient formé contre sa conception ! Quoi ! Marie, disait-on, l'arche de la nouvelle alliance, le sanctuaire du Verbe incarné, la

Mère de Dieu, aura été souillée de la tache originelle! Jésus le Saint des Saints, la sainteté même, aura été porté dans les entrailles d'une pécheresse, d'une esclave du Démon! Cette proposition par elle-même présente tant d'indécence, tant de contrariété, qu'on l'a toujours regardée comme fausse, comme n'ayant pas l'ombre de la vraisemblance, comme un objet d'horreur pour les vrais Chrétiens.

Voilà sans doute des sentimens qui méritent de grands éloges. Mais il me semble qu'on peut en tirer des conséquences bien fortes contre notre foi à l'égard du Sacrement de l'Eucharistie: car comment accorder cet éclat, ce zèle des Fidèles, avec leur négligence à purifier leur ame lorsqu'ils doivent communier? Quoi, le Chrétien jugerait que la Sainte Vierge serait indigne de porter dans son sein le Verbe éternel, si elle avait eu part au péché d'Adam; et ce même Chrétien ne rougit pas de lui présenter un cœur souillé de mille crimes! Il s'alarme, il s'enflamme avec toute l'Église, il croit que c'est faire outrage à la sainteté de Dieu, si l'on dit qu'il est entré dans un corps dont l'ame ait durant un seul moment été flétrie par une tache involontaire; quel que soit d'ailleurs l'espace de temps, le nombre des années qui se soient écoulées depuis; quelque soin qu'on ait eu d'orner cette ame, de la remplir, de la combler de graces et de vertus: et lui-même je le vois, ce Chrétien, après avoir passé toute une année en péché mortel, le lendemain peut-être d'une rechute, à peine sorti du sacré tribunal où il a vomi dans l'oreille du Prêtre tout ce que le péché a de plus impur et de plus honteux; je le vois s'approcher de la sainte table, recevoir l'hostie sainte dans cette même bouche qui vient de rejeter tant d'horreurs, dans cette bouche où reste peut-être encore l'odeur des chairs défendues dont il s'est rempli: est-ce donc ici ce Dieu de majesté, ce Dieu de pureté, dont nous avons une idée si magnifique? Pour purifier

le cœur de Marie d'un seul instant d'infection, quinze années de sainteté, et de la plus haute sainteté, n'auraient pu suffire : c'est un sentiment universel; et si quelqu'un ose avancer le contraire, il s'expose à devenir l'anathême du monde chrétien : et cet homme, cette femme se croit assez disposée pour recevoir son Dieu un moment après qu'elle est sortie du péché mortel, d'un état dont elle pouvait à peine soutenir la pensée!

Qui pourrait ne se pas croire infiniment au-dessous de cette pureté nécessaire, si l'on était intimement persuadé que la communion est une seconde incarnation du Verbe éternel, comme l'appelle saint Jean Chrysostôme, et que celui à qui nous ouvrons notre sein est ce même Dieu qui n'a pu être conçu que par une Mère Vierge, et une Vierge exempte de toute tache? Si on le croyait, je ne sais s'il se trouverait quelqu'un qui osât paraître à la sainte table; mais du moins, loin d'attendre au jour même qu'on veut en approcher, tout le temps destiné par l'Église à la pénitence, tout le saint temps du Carême paraîtrait bien court pour penser à cette grande action. Avec quelle exactitude n'observerait-on pas le jeûne ecclésiastique? Se trouverait-il un seul homme, qui prévoyant la communion paschale, osât toucher à quelque viande illicite avec la même langue qui devrait être consacrée par l'attouchement du corps du Sauveur? Par combien d'œuvres saintes au contraire ne s'efforcerait-on pas d'effacer jusqu'aux moindres traces des péchés passés? Croirait-on jamais avoir fait assez d'aumônes, assez versé de larmes, assez répandu de sang, pour parvenir à la pureté que demande ce mystère? Croirait-on qu'un moment d'intervalle pût dignement préparer au Sauveur une ame qui aurait été si longtemps la demeure de Lucifer?

Certainement ni l'Eglise, ni les saints Pères ne l'ont jamais pensé. Ç'a été au contraire la coutume durant plusieurs siècles, qu'avant de donner la

Communion, le Diacre se tournant vers le peuple prononçât à haute voix ces paroles : *Sancta Sanctis :* Mes frères, les choses saintes ne doivent être que pour les Saints. Ce mot, dit saint Jean Chrysostôme, est comme une main invisible, qui en repousse quelques-uns de la sainte table. C'est comme si le Ministre sacré eût dit : Si quelqu'un d'entre vous n'est pas saint, qu'il se retire. Remarquez, continue ce Père, qu'il ne dit pas simplement : Si quelqu'un n'est pas exempt de crime; mais, s'il n'est pas saint. Car la sainteté, outre l'éloignement du péché, suppose l'abondance de la grace, et un grand nombre de bonnes œuvres. Ce n'est pas assez, dit-il, de n'être pas couvert de fange; je veux voir la blancheur des lis, et leur éclatante beauté.

Les paroles de saint Ambroise paraissent encore plus expressives. Ce Père, au cinquième livre, chapitre 4. du traité des Sacremens, expliquant cette parole de l'Oraison Dominicale : Notre pain de tous les jours : prétend que la vie du Chrétien doit être une préparation continuelle à la communion; et que quand il ne communierait qu'une fois l'an, il faut néanmoins qu'il passe chaque jour comme si ce jour-là il devait communier; qu'il est même indigne de le faire au bout de l'année, si durant toute l'année il n'a vécu de telle sorte qu'il ait été digne de le faire tous les jours. *Sic vive, ut quotidie merearis accipere. Qui non meretur quotidie accipere, non meretur post annum accipere.*

Vous savez combien de jours, combien d'années même de pénitence et de préparation on exigeait autrefois d'un pécheur public, avant que de l'admettre à la participation des saints mystères. Tertullien se scandalisa, quoique injustement, de ce que le souverain Pontife n'en interdisait pas l'usage pour toujours aux simples fornicateurs : il ne croyait pas qu'aucune satisfaction, de quelque nature et de quelque durée qu'elle fût, les rendît jamais assez purs pour se rapprocher de ce Sacrement.

Quiconque est véritablement persuadé de la présence réelle du corps du Sauveur dans l'Eucharistie, n'est point étonné de ces sentimens : il s'étonne au contraire que des personnes qui ont passé toute l'année dans le désordre, osent se présenter à l'autel sans avoir pris un seul jour de temps pour s'y disposer, sans y apporter d'autre préparation qu'une confession forcée, qu'une confession froide, qu'une confession qui souvent doit être la matière d'une autre confession, qu'une confession qui damnera peut-être et le pénitent et le confesseur.

MM., si le Fils de Dieu devait entrer dans votre maison, s'y rendre visible, y prendre un repos, ou simplement vous honorer d'une visite, quel serait votre désespoir de n'en être averti que dans le moment ! Vous mourriez de honte et de douleur, s'il rencontrait chez vous cette personne, l'occasion continuelle de vos chutes, s'il y voyait ce tableau lascif, cette statue scandaleuse, mille instrumens de votre vanité placés au lieu le plus apparent, ces livres où vous avez sucé si souvent le poison de l'impureté, encore ouverts sur votre table. Voudriez-vous que vous ayant surpris vous rassasiant des viandes proscrites durant ce saint temps, on emportât à ses yeux les restes d'un repas de Calviniste ? Auriez-vous du plaisir de le recevoir avec des habits peu modestes, dans des appartemens pleins de luxe, et enrichis du bien des pauvres ; où enfin, au lieu d'un crucifix et des images des Saints, les murs ne paraîtraient ornés que de portraits indécens ou du moins profanes ? N'est-il pas vrai que vous souhaiteriez extrêmement d'avoir quelques jours pour écarter tout ce qui pourrait blesser la vue d'un hôte si saint, de votre Dieu, et pour mettre à la place de mille ornemens frivoles, des objets capables de lui plaire, et de vous attirer des louanges de sa part ?

D'où vient donc, Chrétiens auditeurs, que devant le recevoir à ces fêtes, vous prenez si peu de

temps et si peu de soin pour purifier et pour embellir votre ame, où vous avez résolu de lui offrir une retraite? D'où vient que vous ne prenez pas du moins quelques jours pour bannir entièrement de votre esprit cette personne qui y règne encore, et qui ne peut en être éloignée par un faible effort, par un signe de repentir qu'un instant produit, et que peut-être l'instant suivant détruit? Ne serait-il pas de la bienséance d'effacer par la lecture des saints livres, et par la méditation de nos mystères, ces images impures dont votre imagination est encore remplie? de mortifier ce corps qu'on peut véritablement appeler un corps de péché, *corpus peccati?* de le décharger par le jeûne de cette masse de chair formée du suc des viandes interdites par la loi de Dieu? Est-ce trop d'une ou de deux semaines pour restituer cet argent, pour réparer ces médisances, pour vous réconcilier avec vos frères, pour réformer vos excès, pour tracer le plan d'une vie toute nouvelle? Je veux que vous soyez dans une volonté sincère de satisfaire au plutôt à toutes ces obligations, et qu'ainsi votre cœur n'en reste plus souillé: du moins Jésus-Christ ne trouvera en vous qu'une retraite sans ornement, sans aucun appareil qui puisse plaire à ses yeux; pas une vertu, pas une bonne habitude, pas une affection sainte, pas un désir surnaturel; nul vestige d'humilité, de mortification, ou de charité chrétienne.

Pensez un peu, Chrétiens auditeurs, pensez à la manière dont vous passeriez cette sainte semaine, si vous étiez assurés de mourir dans huit jours: quelles aumônes, quelles prières, quelles austérités ne feriez-vous point, pour vous préparer à un passage si important? Je dis que vous vous hâteriez de vous sanctifier par les mêmes œuvres, si vous étiez dans la persuasion intime que le même Dieu qui doit vous juger à la mort doit vous visiter le jour de Pâques. Ainsi je réduis, MM., à la seule foi toutes les pratiques de piété qu'on a jamais

données pour servir de préparation à une action aussi sainte que la communion.

Ne vous plaignez pas, dit saint Augustin, sur la première épître de saint Jean, ne vous plaignez pas qu'on vous accable de préceptes; on ne vous en donne point d'autres que celui-ci : Aimez, et faites tout ce qu'il vous plaira; on vous abandonne à vous-même : *Breve præceptum tibi præcipitur : Dilige, et fac quod vis.* Je vous fais la même réponse, MM., si vous me demandez comment vous pourrez vous disposer à recevoir dignement votre Maître : je ne vous embarrasserai point d'un grand nombre de méthodes; je n'ai qu'un mot à vous dire : Croyez, et ne prenez conseil que de vous-même, suivez seulement les lumières de votre foi; je suis assuré que vous ne manquerez à rien : *Crede, et fac quod vis.* Croyez que c'est le Fils de Marie qui est caché sous les espèces visibles, comme il était dans la crêche enveloppé de langes : croyez que cet enfant si aimable, que la Vierge sa Mère, que saint Joseph ont si souvent et si tendrement serré entre leurs bras, que cet homme Dieu dont la douceur, l'entretien, les charmes ravirent la femme de Samarie, cet homme dont la présence inspirait un amour si chaste, et causait de si douces extases à Magdelène, cet homme dont le pouvoir se fit si souvent sentir aux Démons, aux maladies, à la mort; croyez que c'est lui-même qui transporté par son amour, vient vous visiter, vous consoler dans vos maux, vous fortifier contre les périls de la vie; vient se donner à vous, et vous changer en lui-même, afin que vous ne soyez plus qu'une même chose avec lui : croyez tout cela, *crede*, et faites tout ce que vous suggérera cette créance, *et fac quod vis.* Croyez que le Créateur du Ciel et de la terre, ce Dieu qu'on adore dans l'univers, devant qui se prosternent tant de Pontifes, tant de Rois, tant de nations, devant qui tant de milliers d'Anges tremblent de respect, ce Dieu dont la beauté enflamme

et éblouit en même temps les Séraphins ; croyez que ce Dieu quitte ses autels, son trône, toute sa gloire, pour entrer dans votre cœur, pour le remplir de ses graces, pour le combler de délices. *Crede,* croyez-le sans craindre de vous tromper, *et fac quod vis,* et je n'ai plus rien à vous dire, vos soins iront au-delà de toutes nos instructions, et vous ne serez plus le maître de vos désirs. Enfin croyez que Jésus-Christ qui doit juger le monde, qui peut-être dans peu de jours vous jugera vous en particulier, et prononcera l'arrêt qui doit régler votre sort pour toute l'éternité, que ce Juge si terrible doit pour ainsi dire se livrer à discrétion entre vos mains, vous offrir sa faveur, son amitié, se donner lui-même à vous pour gage infaillible du bonheur qu'il vous promet. *Crede,* croyez-le comme vous le devez croire, et faites ce que vous voudrez. Je me trompe. Si votre foi est vive et sincère, gardez-vous de suivre tous les mouvemens de ferveur que cette foi vous inspirera ; elle pourrait vous porter à des excès dangereux : conduisez-vous par les conseils d'un Directeur vertueux et éclairé ; vous aurez besoin de toutes ses lumières, de toute son autorité pour vous retenir dans les bornes de la discrétion et de la prudence chrétienne.

Jetez un coup d'œil sur la pieuse situation de ces hommes que le désir de voir la grotte de Bethléem, et la montagne où Jésus fut crucifié, expose à tant de périls : il n'est point nécessaire de les prêcher pour les disposer à visiter ces saints lieux ; la persuasion où ils sont que Jésus-Christ les a consacrés par sa présence, leur tient lieu de toutes les leçons qu'on pourrait leur faire. C'est cette foi qui les porte à régler leur conscience avant de s'embarquer pour un si saint voyage : ils n'attendent pas, pour se réconcilier avec Dieu, qu'ils soient aux portes de Jérusalem, ou au pied du Calvaire ; ils font le chemin en habits de pénitens, et tâchent de sanctifier leur marche par la

pratique continuelle de toutes sortes de bonnes œuvres. Mais quelle est leur impatience durant le cours d'une si longue navigation ! quelle est leur joie lorsqu'encore éloignés ils commencent d'apercevoir la terre sainte ! Attendent-ils pour se mettre en prières qu'ils soient sur le Thabor, ou au jardin des oliviers ? De quelque distance qu'ils découvrent ces sacrées stations, ils se courbent pour les adorer : quelques-uns imitent l'humble situation où se mit Moïse aux approches du Seigneur, et sans chaussure à travers les sables brûlans, ils font retentir l'air de divers cantiques à l'honneur de Jésus-Christ. Lorsqu'ils sont enfin arrivés, faut-il les avertir de s'approcher avec révérence ? faut-il leur suggérer des pensées qui réveillent leur piété ? Ah ! mes frères, à la simple vue du lieu saint, ils sont tous pénétrés d'une vive componction ; ils se prosternent, et fondant en larmes ils baisent mille fois les adorables vestiges que le Sauveur du monde imprima sur cette terre fortunée. Que serait-ce si Jésus-Christ lui-même se trouvait encore dans la Palestine, et si au lieu de ces rochers qu'il arrosa de son sang et de ses pleurs, c'était lui-même qu'on allât voir pleurant dans la crèche, priant à Gethsemani, et expirant sur la croix ? Aveugles que nous sommes ! c'est lui-même, ce Dieu, que nous allons recevoir à ces solennités, et pas un sentiment sur ce bonheur ineffable ne nous porte à nous en rendre plus dignes ! Nous verrons venir ces saints jours sans impatience ; seront-ils venus ? à peine daignerons-nous y penser ! Quelle marque plus convaincante qu'on communie avec peu de foi ? On n'y pense qu'un moment avant de le faire. Si de plus vous voulez une preuve du peu de charité qu'on apporte à cette sainte action, c'est qu'un moment après on n'y pense plus. C'est ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Ce n'est pas seulement l'ardeur passagère d'un pieux transport qui a fait croire à une Magdelène de Pazzi qu'une seule communion était capable de porter une ame à la vertu la plus sublime ; c'est la pensée de tous les Théologiens, et en particulier de saint Denys. Il assure, ce grand Saint, que l'effet propre de l'Eucharistie est de mettre le sceau à notre sanctification, d'achever ce que les autres Sacremens ont commencé ; et que celui-ci a été institué, non pas simplement pour nous communiquer la sainteté, mais le comble de la sainteté. Ce sentiment ne doit point vous surprendre, Chrétiens auditeurs ; car s'il est vrai que tous les mérites du Sauveur nous soient appliqués par ce mystère ; s'il est vrai qu'il renferme toutes les graces, et que l'auteur même de la grace y contracte avec nous l'union la plus entière, comme parle saint Thomas : *Datur ad omnimodam unionem :* faut-il s'étonner qu'il nous puisse élever au plus haut point de la pureté et de la sainteté chrétienne ?

Ce qui nous doit surprendre, c'est que cela n'arrive pas en effet ; et qu'après cent et cent communions, nous soyons pour la plupart, non-seulement aussi imparfaits, mais même plus imparfaits, plus vicieux que ceux qui n'ont jamais fait usage de ce pain sacré. On peut voir sans étonnement que d'une étincelle il s'allume quelquefois un embrasement qui ravage, qui consume les villes entières ; mais qu'au milieu d'une fournaise telle qu'était celle de Babylone, de jeunes hommes ne reçoivent pas les plus légères atteintes du feu, c'est un prodige qu'on ne saurait assez admirer : il faut que quelque cause secrète et puissante réprime l'ardeur des flammes, et s'entremette pour en suspendre l'activité.

Savez-vous, Chrétiens auditeurs, quel effet a produit dans le monde la passion de notre divin Rédempteur ? Elle l'a éclairé, elle l'a affranchi de

la tyrannie des Démons, elle en a banni tous les vices, elle y a fait germer toutes les vertus, elle l'a fait changer de face; et en vain toutes les puissances de la terre et de l'Enfer se sont opposées à la vertu supérieure qui a opéré ce changement. Or, MM., le même effet que la passion de Jésus-Christ a produit dans le monde, le saint Sacrement le doit produire dans l'homme, selon saint Thomas: *Effectum quem passio Christi fecit in mundo, hoc sacramentum facit in homine.* Combien cependant voyons-nous de Chrétiens qui rapportent de la sainte table les mêmes passions, les mêmes vices, les mêmes faiblesses! N'ai-je donc pas raison de conclure qu'un obstacle plus fort que tout ce que les créatures et l'enfer même peuvent opposer, arrête le fruit de leur communion?

Mais quel peut être cet obstacle plus fort que l'Enfer, et pour qui l'Enfer a été creusé? Vous vous êtes, dites-vous, purifiés par la confession, avant de communier; mais après la communion vous êtes retombés dans votre péché avec la même facilité, la même froideur, la même habitude: si vous avez porté aux pieds du Prêtre un repentir véritable, et une résolution sincère de persévérer; si vous avez tout accusé, et si tout vous a été remis; en un mot si vous avez communié en état de grace, quelle peut être la cause de ces rechutes? Mes frères, disait autrefois saint Bernard prêchant à ses Religieux, si quelqu'un de vous ne sent plus en soi des tentations de colère, d'envie, d'incontinence, ni si fortes, ni si fréquentes; qu'il rende graces au corps du Seigneur: c'est à la vertu du Sacrement qu'est due cette heureuse réforme: *Gratias agat corpori et sanguini Domini; quoniam virtus Sacramenti operatur in eo.* S'il arrive au contraire que ces passions soient toujours aussi vives, aussi violentes dans quelqu'un de nous, n'est-il pas évident que la vertu du Sacrement n'a rien fait dans son ame! Mais qui peut l'empêcher d'agir, cette vertu infinie, si ce n'est le péché, qui

de son côté est en quelque sorte infini dans sa malice? Dites-moi, homme impudique, d'où vient qu'après votre communion, qu'à peine sorti de la sainte table, vous êtes assailli des mêmes pensées, combattu des mêmes tentations, chargé des mêmes crimes, malgré le remède infaillible que vous venez de recevoir?

Car enfin tous les Docteurs sont d'accord que l'Eucharistie fortifie l'ame, et la préserve du péché mortel; que cet effet lui est propre, comme c'est l'effet propre du pain de nous nourrir. Direz-vous que la concupiscence est étrangement allumée dans vous? Quoi, elle l'est même après la communion? Que prétendent donc les saints Pères lorsqu'ils nous assurent que ce Sacrement n'a pas moins de vertu pour modérer le feu de la concupiscence, que l'eau en a pour rafraîchir? C'est la comparaison dont se sert Albert le grand : *Sicut aqua refrigerat, ita istud Sacramentum ardorem concupiscentiæ mitigat.* C'est pour cela, dit saint Thomas, que la manne, qui était la figure de l'Eucharistie, tombait en forme de rosée. Saint Cyprien, saint Ambroise, saint Laurent Patriarche de Venise, les deux saints Cyrille, saint Bernard, tiennent tous le même langage. Savez-vous de plus que par la participation des saints mystères notre chair est changée en la chair de Jésus-Christ, c'est-à-dire en la chair la plus pure, la plus chaste, la plus soumise à l'esprit qui ait jamais été au monde? C'est saint Gregoire de Nysse, c'est saint Augustin, c'est saint Léon, qui nous l'enseignent; et saint Chrysostôme nous assure que ce changement n'est pas simplement un changement moral, tel qu'il se fait par l'amour, mais qu'il est réel en quelque sorte : *Ut non solùm per dilectionem, sed reipsâ in illam carnem convertamur, per hunc cibum efficitur.* D'où vient donc cette tyrannie si cruelle que votre chair continue d'exercer sur votre raison? Peut-être que vous en rejetterez la faute sur le Démon, qui s'opiniâtre à votre perte, et qui

vous attaque sans cesse avec la même force. Mais c'est cela même que je ne saurais comprendre ; car tout le monde convient que le Démon n'a plus de pouvoir sur un Chrétien qui s'est armé de l'hostie sainte : elle est comme un bouclier, dit saint Ignace martyr, qui repousse tous les traits de notre adversaire ; il est effrayé à la seule vue de ces lèvres qui ont été rougies du sang du Sauveur : *Terretur adversarius, cùm Christiani labra videt Christi cruore rubentia.* Ce sont les paroles de saint Pierre Damien.

Que les eaux du Jourdain opposent de la résistance au manteau d'Élie, que le bâton d'Élisée ne ressuscite pas l'enfant de la Sunamite, il n'y a pas lieu de s'étonner : quand Élisée lui-même en se courbant, et en appliquant son corps au corps de ce jeune homme, ne lui rendrait pas la vie, je n'y trouverais rien de fort surprenant : mais que Jésus-Christ entre dans le corps d'un homme, qu'il le nourrisse de son corps et de son sang, qu'il fasse presqu'autant de miracles dans un moment, qu'il en a fait dans toute sa vie, et qu'il les fasse pour sanctifier l'homme, pour le rendre plus chaste, plus sobre, plus patient, et que tous ces prodiges demeurent inutiles, je vous avoue, MM., que je suis saisi d'étonnement jusqu'à ce que je réfléchisse sur l'obstacle qui renverse tant d'effets.

Quelle eût été la frayeur et la confusion des Apôtres, si le Lazare eût resté immobile au commandement que lui fit Jésus-Christ de sortir du sépulcre ; si les Démons eussent persisté à posséder les corps, lorsqu'il leur ordonnait de se retirer ; si quelque lépreux fût demeuré couvert de lèpre, après avoir été touché de sa main toute-puissante ! Et moi, MM., je serais encore plus effrayé de voir un homme aussi faible, aussi imparfait après qu'avant la communion, si je ne savais que le péché mortel la peut rendre inefficace. Quoi ! l'ombre de saint Pierre guérit, sans qu'il y pense, toute sorte de maladies ; et le corps de

Jésus-Christ uni à notre corps ne produira rien pour le salut de nos ames, quoiqu'il ne se donne que dans cette vue, quoique ces sortes de guérisons spirituelles soient la fin de sa mission, la fin de son incarnation, et de tous les autres miracles qu'il a opérés! Vous m'avouerez, quelque fréquent que soit ce malheur, qu'il serait incompréhensible, si l'Écriture n'eût pris soin de nous en expliquer la cause. La voici, cette raison que nous donne saint Paul d'un événement si étrange : *Ideo multi inter vos infirmi et imbecilles, et dormiunt multi :* Voilà pourquoi, dit ce grand Apôtre, plusieurs d'entre vous persévèrent dans la tiédeur et dans leurs faiblesses anciennes, plusieurs s'endorment dans le péché : c'est que vous recevez le corps du Seigneur sans avoir la pureté necessaire ; le dirai-je ? avec aussi peu de préparation que vous recevez une viande matérielle. Sur quoi je vous prie, MM., de remarquer que l'Apôtre attribue à une même cause et la mort et les infirmités légères, c'est-à-dire, et ces crimes qui nous privent entièrement de l'amitié de Dieu, et ces imperfections moins considérables qui ne font que le refroidir à notre égard.

En effet il n'est pas moins étrange que la sainte communion ne nous guérisse pas d'une légère imperfection, qu'il est étonnant qu'elle ne rende pas la vie de l'ame à ceux qui l'ont malheureusement perdue. Au contraire, il faut, ce me semble, moins de vertu pour rétablir une santé qui n'est que légèrement altérée, qu'il n'en faut pour ressusciter un mort. Faisons un peu de réflexion sur ceci, ames chrétiennes. Nous recevons tous les quinze jours notre Dieu, tous les huit jours ; et nous sommes toujours les mêmes, toujours vains, toujours colères, toujours négligens dans la pratique du bien, toujours froids dans la prière, toujours esclaves de nos passions. Saint Chrysostôme dit que tous ceux qui ne profitent pas des Sacremens les décrient en quelque sorte, et ôtent à

Jésus-Christ son honneur et sa réputation. Que peut-on penser en effet de la vertu de l'Eucharistie, quand on voit une femme revenir tous les Dimanches de l'église où elle a communié, quand on la voit, après avoir reçu le Dieu de la paix, rapporter cette humeur incommode, cette même facilité de se livrer à la colère? Je suis sujet à des imperfections, mais elles sont pardonnables : je le veux croire. Comment donc arrive-t-il qu'un mal si peu considérable résiste à un remède si puissant? Quoi! ce pain des Anges, ce pain de vie, cet abrégé des merveilles du Tout-puissant, ce fruit de tant de douleurs, de tant de mérites, en un mot le corps adorable de Jésus-Christ si souvent déposé dans votre sein, n'y peut étouffer ces étincelles légères qu'y rallument sans cesse des désirs de vengeance, de jalousie, de vaine gloire! vous restez toujours également dissipé dans vos pensées, inconsidéré dans vos discours, attaché à vos biens, à vos commodités, disons-le, à des puérilités! tant de communions vous laissent dans votre faiblesse, ne vous font point faire un pas vers la sainteté! Quel prodige, MM.! et quelle déplorable indisposition peut arrêter l'effet d'un secours si efficace?

A Dieu ne plaise que je jette le trouble et le scrupule dans vos consciences! mais je ne sais que vous dire; car si vous communiez en état de grace, à quelle étrange alternative me vois-je réduit? Hélas! il faut avouer, ou que le corps et le sang de Jésus-Christ manquent de force pour produire en nous les effets de la grace les plus communs, ou que des obstacles très-légers rendent inutile l'action d'une force infinie. Prenez-y garde, les confessions se pourraient faire avec tant de négligence, on pourrait avoir si peu de soin d'exciter en soi une véritable douleur, une résolution sincère de se corriger, qu'étant d'ailleurs assez éloignés de pécher mortellement, on ne laisserait pas de faire des sacriléges.

De plus quiconque mène une vie tiède est en

danger de se faire une fausse conscience, une conscience qui dissimule tout, qui se pardonne des fautes grièves, des omissions essentielles qu'elle n'accuse point, et dont l'ame demeure toujours chargée. Mais le moindre péril que puisse craindre un Chrétien qui ne tire aucun fruit de la communion, c'est d'être dans un état qui déplaît à Dieu, c'est d'être peu éloigné du péché mortel, s'il n'y est pas encore tombé. Il faut que des liens bien forts le rendent esclave des objets sensibles; il faut qu'il respecte bien peu le Sacrement adorable, et qu'il s'en approche avec une langueur extrême; et par conséquent il ne peut manquer de s'attirer la malédiction prononcée contre ceux qui font l'œuvre de Dieu négligemment.

Ce jugement terrible, dont parle saint Paul, ne menace pas seulement ceux qui s'approchent des choses saintes avec un corps souillé et un cœur impur, dit saint Basile; quiconque mange cette chair, et boit ce sang, sans en tirer aucun fruit, boit et mange son jugement, *judicium sibi manducat et bibit.* Et comment, dit ce Père, Dieu ne demanderait-il point compte d'une action si importante, à ceux qui la font inutilement, lui qui doit punir jusqu'aux paroles inutiles?

Environnés de tant de périls, ne vaudrait-il pas mieux nous abstenir de la sainte table? ne serait-il point surtout à propos que ceux qui languissent dans des habitudes criminelles, qui s'en sont souvent accusés, qui se sont même nourris du pain des forts, sans avoir quitté leurs propres faiblesses; ne vaudrait-il pas mieux que ces sortes de personnes n'approchassent point de ce redoutable sacrement, puisqu'il y a tant d'apparence qu'ils commettent un sacrilége toutes les fois qu'ils communient? Je réponds que ce conseil pourrait avoir lieu dans quelqu'autre conjoncture; mais dans le temps où nous sommes, quel autre parti à prendre que de se réconcilier de bonne foi avec son Dieu? Les Théologiens demandent dans quel temps nous

sommes obligés de recourir à la pénitence, sous peine d'un nouveau péché mortel. Saint Bonaventure a cru que dès le premier moment qu'on s'aperçoit du mauvais état de sa conscience, on se rend coupable pour peu qu'on diffère d'en sortir. Les autres docteurs ne suivent pas en cela son sentiment; mais il est hors de doute que cette obligation est indispensable aux fêtes de Pâque, puisque c'est désobéir à l'Église, que de ne pas communier dans ce temps, et que c'est un sacrilége que de communier en mauvais état. Quoi donc, un homme qui ne se sentant pas disposé à changer de vie, s'éloignerait des saints mystères par la crainte de les profaner, se rendrait-il coupable de quelque crime? Oui, mes frères, il commettrait un péché mortel. Il vaut donc mieux faire un sacrilége? Quelle conclusion! Non, non, Chrétiens auditeurs, il faut se convertir sincèrement, et renoncer à tous ses désordres : voilà ce qui suit nécessairement de ma réponse. Car qui ne voit que c'est par une inclination violente pour le péché, et non par respect pour le Seigneur, qu'on voudrait se dispenser du commandement ecclésiastique? N'y a-t-il point de milieu entre violer le précepte, et faire outrage au corps de Jésus-Christ? N'éviterait-on pas l'un et l'autre par une véritable conversion? combien néanmoins de Chrétiens indignes de ce nom croient parer à ces deux extrêmes, en disant qu'il vaut mieux ne pas communier à Pâque, que communier indignement? Cela est vrai, mais ils tombent également dans une double abomination. C'est un grand crime de communier en mauvais état, mais je ne sais si c'est un moindre crime de ne pas se disposer pour le faire dignement à ces solennités : car outre un mépris marqué de l'autorité souveraine de l'Église, il faut nécessairement qu'un pécheur conçoive alors une nouvelle résolution de persévérer dans le mal, et d'y persévérer longtemps; une résolution forte, et qu'il prend avec une parfaite connaissance et une délibération entière;

une résolution opiniâtre, et qu'il forme dans le temps même qu'il est averti de son devoir, qu'on le sollicite, qu'on le presse, qu'on le menace d'excommunication s'il n'obéit ; dans un temps où l'exemple de ses frères l'invite à se reconnaître. Quelle plus noire malice, quelle plus diabolique obstination, d'aimer mieux se montrer rebelle à une mère tendre qui commande, s'exposer à être retranché du nombre de ses enfans; d'aimer mieux scandaliser toute la terre, se priver soi-même du bonheur de recevoir Jésus-Christ dans son sein, se priver de tous les biens dont cette visite serait suivie, que quitter ses déréglemens, que devenir ami de Dieu ?

Celui-là pèche mortellement, qui par une simple négligence manque de communier à Pâque ; et celui qui omet la communion par un attachement opiniâtre à ses désordres, ne fait-il rien contre la loi ecclésiastique? C'est comme si l'on disait qu'un Seigneur que la paresse arrête à la Cour, lorsque son Prince l'appelle à l'armée, se rend coupable d'une désobéissance énorme ; mais que celui qui refuserait de partir, pour continuer de déshonorer par ses adultères la couche royale, ne ferait rien qu'on dût lui reprocher.

Non, Chrétiens auditeurs, il n'y a plus moyen de différer, la fête prochaine vous impose une heureuse nécessité de changer de vie, et de rentrer en grace avec Dieu. Peut-être que c'est la dernière occasion que vous aurez de le faire, mais c'est sans doute la plus favorable que vous puissiez souhaiter. *Ecce Rex tuus venit tibi mansuetus :* Votre Roi vient au-devant de vous, il vous invite à la pénitence ; votre grace est dans ses mains, il vous l'offre ; il est prêt d'oublier tous vos désordres, et de vous combler de nouveaux bienfaits : *Venit tibi mansuetus.* Sa douceur ne l'annonce pas seulement à ces ames saintes, à ces ames qui n'ont jamais cessé de lui être fidèles; c'est pour vous-même, pécheur, comme pour elles, qu'il prend cet air de

clémence : *tibi*, pour vous qui l'avez si souvent outragé, pour vous qui l'avez si souvent trahi, si souvent crucifié. Ces jours sont des jours de bonté et de miséricorde, c'est le temps qu'il reçoit le perfide Judas au baiser de paix, qu'il donne une place dans le Ciel au voleur qui expire à son côté, qu'il verse son sang pour ceux qui le font mourir : *Venit tibi mansuetus.* Loin de venir pour punir vos crimes, il vient pour s'en charger, et pour attirer sur lui la peine qui leur est due. Ce n'est point ce lion de Juda dont les rugissemens ont effrayé le Prophète, c'est une innocente brebis qui se laisse conduire à l'autel, qui s'y laisse égorger pour votre salut : *Ecce Rex tuus venit tibi mansuetus.* Les charmes de cette douceur si aimable ne vous toucheront-ils point ? Ils ont attendri le cœur de son juge, ils ont changé en respect et en amour l'insolence et la rage de ses bourreaux, ils ont amolli la dureté des pierres et des rochers ; n'y aura-t-il que votre cœur qu'ils ne pourront fléchir ? *Ecce Rex tuus venit tibi mansuetus.*

Hâtons-nous, MM., hâtons-nous d'aller au-devant d'un Maître qui nous prévient avec tant de bonté. Que de tous ces saints jours il n'y en ait aucun qui ne soit employé pour nous préparer à le recevoir. Faisons la recherche la plus exacte de tout ce qui pourrait lui déplaire en nous ; et à la vue de ses douleurs, que nos péchés ont causées, à la vue de cette croix où nous l'avons attaché, à la vue de cette mort qui a été nécessaire pour expier les déréglemens de notre vie, concevons une si grande horreur de nos fautes, que nous n'épargnions rien pour les abolir, ni aumônes, ni jeûnes, ni aucune autre sorte de pénitence. *Ecce Rex tuus venit tibi mansuetus :* Il vient à vous plein de bonté, plein d'amour, et de l'amour le plus ardent ; n'allons pas à lui avec froideur, avec indifférence : tâchons de faire naître en nous cette faim, ces désirs violens qui ont fait languir les ames saintes dans l'attente de leur Sauveur. Il vient à nous

chargé de graces et de trésors pour nous enrichir; n'allons pas à lui les mains vides : faisons chaque jour de cette sainte semaine quelque action extérieure qui mérite de lui être présentée, aujourd'hui une aumône, demain une lecture dans un saint livre, une visite dans les hôpitaux, une méditation, quelque austérité corporelle : mais surtout qu'il ne se passe point de moment, s'il est possible, qui ne soit sanctifié par quelque acte intérieur, par un sentiment de repentir sur nos fautes, de compassion sur les douleurs de Jésus-Christ, de fermeté sur l'avenir, dont nous voulons faire un plus saint usage, de désir à la vue du pain des Anges que nous recevrons le plutôt et le plus dignement que nous pourrons. C'est ainsi, MM., que vous vous disposerez à communier saintement, et à mériter par cette communion d'être à jamais unis au Saint des Saints. Ainsi soit-il.



2e SERMON

SUR LA

SAINTE EUCHARISTIE.

Qui manducat hunc panem, vivet in æternum.

Celui qui mange de ce pain vivra éternellement. (*Joan.* 6.)

Plus on communie souvent, plus l'on honore le corps du Sauveur : plus on multiplie cette sainte action, plus on se la rend utile.

A quelque épreuve que mettent notre croyance la plupart des vérités que nous enseigne notre sainte Religion, elle ne nous propose rien, ce me semble, de plus incroyable que le mystère de ce jour, que l'amour excessif que Jésus-Christ nous y témoigne. Si avant l'incarnation du Verbe éternel, dans ces siècles de fer où le Seigneur se faisait appeler le Dieu des armées, le Dieu des vengeances, où il ne faisait entendre sa voix que par le bruit du tonnerre, et où il laissait gémir son peuple sous le joug d'une rigoureuse loi, si dans ces temps de ténèbres les Prophètes avaient prédit un peu plus clairement ce qui s'accomplit sur nos autels, s'ils avaient dit que ce Dieu si grand, si majestueux, si terrible, s'abaisserait jusqu'à nous aimer avec tendresse ; et que pour nous donner des marques de son amour, il se dépouillerait de sa majesté, il se donnerait tout entier à chacun de nous ; et que pour contracter avec nous une alliance plus étroite, il se ferait lui-même notre nourriture, il descendrait dans notre sein, il y

ferait sa demeure, il y établirait son trône, il y fixerait le lieu de ses délices ; un pareil oracle sorti de la bouche des Prophètes, quelle croyance, MM., pensez-vous qu'il eût trouvé parmi le peuple juif?

Mais s'ils avaient ajouté, que les hommes, au lieu de recevoir avec empressement les preuves d'un amour si excessif, n'auraient que du dégoût pour le véritable pain des Anges ; qu'on serait obligé d'user de menace et de contrainte pour les faire approcher de la sainte table une fois l'année ; que non-seulement le Dieu d'Israël serait méconnu des Juifs sous les dehors de l'homme, mais encore qu'étant connu des Chrétiens sous les voiles du Sacrement, il serait rebuté par ces mêmes Chrétiens ; avec quelle surprise aurait-on entendu ces prédictions?

Cependant nous voyons aujourd'hui l'accomplissement de ces divers mystères. Il est vrai d'une part que Jésus se donne à nous d'une manière ineffable, et de l'autre il n'est que trop vrai qu'on fait peu de cas de ce don divin. On pourrait le recevoir tous les jours, et on attend pour le faire qu'un commandement exprès y oblige sous de grièves peines. On prétend s'excuser sur ce qu'on ne vit pas assez saintement pour faire des communions fréquentes : mais c'est ce qui m'étonne, que pouvant nous rendre assez saints, assez purs pour obliger notre Dieu à descendre tous les jours dans nous, et à y venir reposer réellement et corporellement, nous aimions mieux nous priver d'un si grand honneur, d'un si grand bien, que nous y disposer par la réformation de notre vie.

Je n'ai garde d'exhorter ici ceux qui vivent dans le désordre à s'approcher souvent de ce Sacrement terrible, puisqu'ils n'y peuvent manger que leur jugement et leur condamnation. Je n'entreprendrai pas non plus de les porter à se convertir, pour se rendre dignes de recevoir Jésus plus souvent : ce motif ferait peu d'impression sur des per-

sonnes qui ont aussi peu de foi qu'elles ont peu d'amour pour leur Dieu. Mais je m'adresserai aux ames saintes, ou à ceux qui ont déjà conçu un vrai désir de vivre chrétiennement, et je les inviterai de la manière la plus pressante qu'il me sera possible à multiplier leurs communions, sans écouter désormais les fausses raisons dont on pourrait se servir pour les détourner d'une si sainte pratique. Jésus, mon Sauveur, que je crois présent et que j'adore dans ce tabernacle sous les espèces du pain, s'il est vrai que le Ciel n'a rien pour vous de plus délicieux que le cœur des ames pures, inspirez-moi les motifs qui peuvent les animer à s'approcher de vous avec confiance. Outre l'intérêt que vous avez de m'accorder cette faveur, j'emploie encore le crédit de votre sainte Mère, pour l'obtenir : *Ave, Maria.*

Je crois qu'aucun de vous n'ignore les contestations qui depuis quelques années se sont élevées dans l'Église même au sujet de l'usage fréquent de l'Eucharistie. Je n'accuserai pas ceux qui blâmaient ce fréquent usage d'avoir rendu leur foi suspecte dans les livres qu'ils en ont écrits, je prétends encore moins les combattre et les condamner; je n'examine pas même s'ils ont eu dessein d'éloigner de la sainte table toute sorte de personnes, ni quel motif les aurait pu engager dans un pareil dessein. Mais comme les raisons dont ils se sont servis pour autoriser leur doctrine peuvent, contre leur intention, porter également tout le monde à s'abstenir de ce mystère d'amour; on ne trouvera pas mauvais que je fasse voir qu'elles n'ont point de force, ces raisons, du moins à l'égard des Chrétiens vertueux; et j'espère que le discours que j'entreprends sur cette matière ne paraîtra avoir et n'aura rien en effet que d'édifiant.

Les raisons qu'on nous apporte ordinairement pour nous éloigner de la communion fréquente peuvent se réduire à deux. La première est le mé-

pris qu'on semble faire de ce mystère si redoutable, lorsqu'on ose s'en approcher avec tant de facilité ; la seconde est le péril où l'on s'expose d'en concevoir en effet du mépris, en s'accoutumant à cette action, en se la rendant trop familière. On devrait communier plus rarement, et pour témoigner plus de respect envers le corps de Jésus-Christ, et pour se disposer à recevoir une plus grande abondance de graces lorsqu'on communiera. Voilà ce qu'on dit ordinairement de plus plausible contre la fréquente communion; et c'est cela même que je dis n'avoir aucune force à l'égard des vrais Chrétiens : j'établis au contraire l'obligation qu'ils peuvent avoir d'embrasser cette sainte pratique sur les mêmes raisons qu'on allègue pour la décrier. Non-seulement on peut multiplier les communions sans manquer de respect au corps du Sauveur, et sans se rendre cette action inutile : je ferai voir de plus que de cette multiplicité il revient premièrement plus de gloire à Dieu, secondement plus d'utilité aux hommes ; que plus on communie, plus on honore le Sacrement, et plus on en tire d'avantage ; en un mot, que loin de s'en priver par des motifs de respect envers Dieu, et de zèle pour nos ames, on doit s'approcher fréquemment de la sainte table par ces deux motifs, qui feront les deux parties de ce discours.

PREMIÈRE PARTIE.

Quel avantage n'ai-je pas dans l'engagement que je prends de prouver que le Fils de Dieu est honoré par la communion fréquente ? Outre la force de l'autorité, est-il rien de plus complet que la preuve que me fournit la nature même de cette action, soit dans le Chrétien qui reçoit son Dieu, soit dans Dieu qui se donne au Chrétien ? Si je cherche d'abord à m'appuyer sur l'autorité, qui peut nier, MM., que Jésus-Christ qui a institué le Sacrement de l'Eucharistie, et qui est lui-même caché sous ce Sacrement, ne nous ait invités sou-

vent à le recevoir, et qu'il ne l'ait fait d'une manière fort pressante? Il a promis l'immortalité, la vie éternelle, une vie même divine à ceux qui communieraient ; il a menacé de la mort, il a réprouvé ceux qui s'éloigneraient de sa sainte table ; il veut que tout le monde y soit appelé; et à l'égard de ceux que le dégoût et la paresse en détournent, il ordonne qu'on les force. Il n'est personne qui ne sache que pour obéir à ces conseils de l'Évangile, les premiers Fidèles recevaient tous les jours le corps du Sauveur, comme il est rapporté au second chapitre des Actes des Apôtres ; et que cette sainte coutume fut regardée bientôt après comme une espèce de loi ecclésiastique. L'ordonnance que firent à ce sujet les Apôtres de séparer des autres tous ceux qui entreraient dans l'Église, et qui refuseraient de participer aux saints mystères, cette ordonnance fut confirmée par saint Anaclet, cinquième Pape après saint Pierre : de sorte que durant long-temps quiconque s'était rendu par des actions scandaleuses indigne de communier, ceux même qui, pour quelqu'autre raison que ce pût être, ne voulaient pas avoir part à ce bonheur, étaient mis hors de l'église après l'Évangile. Tous ceux enfin qui entendaient la Messe étaient obligés de recevoir le corps du Sauveur.

De là il me semble qu'on peut d'abord conclure que Dieu est extrêmement honoré par la fréquente communion ; qu'il vaut mieux se présenter souvent à la sainte table par amour, que s'en abstenir par humilité : à moins qu'on ne veuille dire que les premiers Chrétiens, que les Apôtres mêmes qui avaient reçu la plénitude de l'Esprit-Saint, ont ignoré un genre de culte plus excellent que celui qu'ils ont pratiqué, qu'ils ont établi, et dont ils ont peut-être fait un précepte aux Fidèles de leur temps, comme saint Thomas et plusieurs autres Théologiens l'ont pensé.

De plus ceux qui ont combattu avec le plus de

chaleur la multiplication des communions, et qui ont pris le plus de soin de faire valoir la modestie de ceux qui étaient long-temps sans participer aux divins mystères, ceux-là même ont reconnu que tous les Pères de l'Église, sans en excepter un seul, exhortent les Chrétiens à communier souvent. Il est vrai qu'ils ont tous parlé avec beaucoup de force contre les communions sacriléges; mais jamais contre les communions fréquentes. Il est vrai qu'ils nous invitent souvent à venir à l'autel avec beaucoup de respect ; mais jamais à nous en retirer par respect : et j'ose dire qu'on n'en saurait citer un seul qui conseille cette espèce d'humilité. Nous trouvons dans les Conciles, et surtout dans ceux de Bâle et de Trente, que l'Église ne souhaite rien tant que de voir ses enfans affamés de ce pain de vie, et disposés à le recevoir tous les jours. Ils font tous consister la révérence due à ce Sacrement adorable dans le soin qu'on doit avoir de se purifier par une sincère pénitence : mais nulle part il n'est parlé de cette vénération qui nous porte à nous excommunier nous-mêmes, et qu'on nous représente néanmoins comme une insigne vertu.

Serait-il possible que Jésus-Christ nous eût témoigné dans tant de rencontres, et d'une manière si forte, le désir qu'il a de se donner à nous par l'Eucharistie ; que dans le premier âge de l'Église on eût introduit et pratiqué si long-temps la communion de tous les jours ; que tous les saints Pères nous eussent exhortés au fréquent usage de ce Sacrement ; que les Conciles eussent fait paraître un si grand désir de voir cet usage rétabli parmi les fidèles, si en effet il y avait plus de vertu, plus de mérite de notre part, plus d'honneur pour Dieu, à nous éloigner qu'à nous approcher de la sainte Table; s'il y avait quelque irrévérence à se présenter souvent à la communion, si on marquait d'autant plus de respect qu'on s'y présenterait plus rarement? Quelle est

donc cette vertu que notre divin Maître ne nous a point recommandée, et dont nous ne voyons pas d'exemples dans les plus belles années du Christianisme ? Quelle est cette vertu, que les plus grandes lumières de l'Église ne nous ont point encore découverte, et que l'Église elle-même n'a pas daigné jusqu'ici enseigner à ses enfans ?

Il est certain, avouera-t-on, car on n'en saurait disconvenir, il est certain que ni dans l'Écriture, ni dans les Canons, ni dans les ouvrages des saints Pères, ni dans l'histoire de l'Église, on ne voit nulle trace, nul exemple de ce respect qui nous doit écarter de la sainte table. Ce ne sont partout qu'exhortations, qu'invitations pressantes de nous en approcher souvent, et s'il est possible, tous les jours. Mais ces invitations ne s'adressent pas à des pécheurs comme nous, elles ne sont que pour ces grandes ames, que l'Évangile compare à des aigles, et qu'il a prédit devoir s'assembler où reposera le corps du Sauveur, selon le sens que les Pères donnent à ces paroles : *Ubi erit corpus, ibi congregabuntur et aquilæ.* Voilà les ames qui sont invitées à la table du Sauveur, ces ames généreuses qui se sont purifiées des plus légères imperfections, qui n'ont plus de désirs, plus de pensées que pour le Ciel, qui ne vivent que du plus pur amour pour leur Dieu. A cela je réponds, MM., que s'il y avait une véritable humilité, une véritable vertu à s'abstenir du corps du Sauveur, les plus grands Saints auraient été les premiers à nous en donner des exemples, comme ils nous en ont donné de toutes les autres vertus. On sait assez que ceux qui sont parvenus à la plus haute perfection ne sont pas ceux qui s'estiment les plus parfaits ; au contraire l'humilité est toujours d'autant plus profonde que la charité est plus ardente : et par conséquent si les Saints étaient les seuls qui pussent faire honneur au festin céleste, on ne saurait douter que tout le monde serait obligé de s'en excuser, que les Saints eux-mêmes n'oseraient se

présenter à cette sainte table, puisqu'ils sont tous si éloignés de se croire saints, et qu'ils se regardent au contraire pour la plupart comme d'insignes pécheurs.

Cependant, MM., lisez la vie de tous les héros du Christianisme, vous trouverez que non-seulement ceux du premier âge de l'Église, mais que tous ceux qui se sont signalés dans les derniers siècles, ont loué la fréquente communion, ont tâché d'en introduire l'usage, l'ont pratiquée eux-mêmes, n'ont pas cru déshonorer la chair du Sauveur en s'en nourrissant tous les jours, comme sainte Thérèse, ou presque tous les jours, comme sainte Catherine de Sienne, ou plusieurs fois la semaine, comme saint Elzéar, et tous les autres sans exception. C'est un événement, MM., bien remarquable, que ceux qui ont pris soin de chercher dans l'histoire de quoi appuyer la doctrine qui condamne le fréquent usage de l'Eucharistie, n'aient pu citer parmi ce grand nombre de Saints qui ont vécu depuis Jésus-Christ, que l'exemple de trois ou quatre qui, pour des fautes légères, se sont abstenus de dire la Messe pour un jour seulement, ou tout au plus pour quelques jours ; et cela une seule fois dans toute leur vie.

Mais s'il était vrai que la fréquente communion ne fût que pour les ames exemptes de toute tache, comment dans la primitive Eglise aurait-on pu obliger tous les Fidèles à communier tous les jours ? Je sais que c'était alors comme le siècle d'or du Christianisme ; que le sang de Jésus-Christ qui venait d'être versé sur le Calvaire, que le feu du Saint-Esprit dont les Apôtres avaient reçu la plénitude, remplissait les cœurs d'une admirable ferveur : mais enfin le nombre des Chrétiens s'augmentant tous les jours de plus en plus, il n'y avait pas trop d'apparence qu'au second siècle, sous le pontificat du Pape Anaclet, où la coutume de communier tous les jours fut renouvelée, il n'est, dis-je, guère probable qu'alors le Christianisme

étant déjà répandu dans tout l'univers, il y eût encore autant de Saints qu'il y avait de Chrétiens. Saint Basile et saint Epiphane, qui vivaient au quatrième siècle, témoignent qu'il y avait trois ou quatre jours de la semaine où il était ordonné à tous ceux de leur Diocèse de recevoir la communion. Doit-on croire que les Diocèses de ces saints Prélats étaient tous composés d'ames parfaites et ornées des plus excellentes vertus? Tous les fondateurs des Ordres religieux ont prévu que les Communautés seraient tout au plus mêlées de parfaits et d'imparfaits, de tièdes et de fervens, et qu'il ne se trouverait que trop de personnes qui conserveraient dans le cloître l'esprit et les inclinations du monde ; ils n'ont pas laissé d'établir tous la fréquente communion, et d'y engager tous ceux qui voudraient suivre leur règle.

Mais quoi, doit-on accorder l'usage fréquent de l'Eucharistie, même aux tièdes et aux méchans? Non, MM., cette grace n'est que pour les ames vertueuses, et pour celles qui désirent de le devenir. Je ne prétends point porter indifféremment toutes sortes de personnes à s'approcher souvent du Dieu de la pureté ; mais je dis que dès qu'on a renoncé à l'habitude du péché mortel, dès qu'on ne l'aime plus, qu'on le craint au contraire, qu'on tâche d'éviter les occasions de le commettre, qu'on se sent un vrai désir de son salut, de vivre chrétiennement ; je dis, MM., que dès lors on est disposé pour la communion fréquente, et que loin de manquer de respect en suivant cette édifiante pratique, on ne peut rien faire qui honore plus Dieu. Je l'ai fait voir, ce me semble, jusqu'ici par toutes sortes d'exemples, toutes sortes d'autorités ; mais à ces preuves j'ajoute une raison bien essentielle.

La communion est par elle-même une action sainte, une action de religion, si vous la considérez dans l'homme qui communie : il donne par là une marque de sa foi, un témoignage public de

l'union qu'il a avec les Fidèles, et dont le pain sacré a été de tous les temps le lien le plus précieux : enfin il achève, il consomme le sacrifice de l'autel, qui est de toutes les actions de religion la plus excellente et la plus parfaite. Cela supposé, sur quel principe peut-on avancer qu'en s'abstenant de la sainte table, on donne au Seigneur des marques d'un plus grand respect, et d'une vénération plus profonde ? Est-ce par l'omission ou la pratique des actions saintes, des actions qui sont destinées particulièrement à distinguer les enfans de l'Église de Jésus-Christ, et à honorer la majesté divine, que nous devons montrer et faire éclater le respect que nous lui portons ? Si c'est procurer à Dieu la plus grande gloire qu'il puisse recevoir d'un simple Fidèle, que recevoir l'Eucharistie, comment peut-on dire que la recevoir souvent, c'est le déshonorer ?

La prière glorifie le Seigneur, elle est un aveu de notre dépendance et de son pouvoir souverain, de notre indigence et de ses richesses, de sa bonté, de sa libéralité infinie. Mais s'approcher de Dieu, et se montrer en sa présence pour l'entretenir de nos misères, c'est prendre bien de la liberté. Quoi donc ? quelqu'un s'est-il donc jamais avisé de dire que, pour marquer à Dieu plus de respect, il fallait le prier rarement, et interrompre l'exercice de l'oraison ? Sainte Thérèse le crut durant quelque temps, elle s'abstint de prier sous prétexte qu'elle était encore engagée dans des imperfections qui la rendaient indigne de parler à Dieu : mais elle se reproche ce sentiment en divers endroits de sa vie ; elle dit que cette fausse humilité l'aurait perdue infailliblement, si elle n'eût été détrompée, et qu'enfin le Démon ne pouvait lui tendre un piége plus dangereux. Or si c'est une fausse modestie, une véritable tentation, de quitter la prière parce qu'on n'est pas digne de parler à Dieu, ne sera-ce point aussi une illusion de se retirer de la communion sur un semblable prétexte, surtout

si c'est souvent et pour long-temps qu'on s'en retire ? Pourquoi d'une part Dieu est-il d'autant plus honoré, qu'on multiplie davantage toutes les œuvres saintes qu'on fait en son honneur ? pourquoi d'autre part sera-t-on accusé de lui manquer de respect en réitérant l'œuvre qui l'honore le plus ?

Mais quand la communion ne serait pas l'action la plus sainte du Christianisme, l'action qui fait plus d'honneur à Dieu, si on la considère simplement comme l'action du Chrétien qui reçoit le corps de Jésus-Christ ; il est certain que si on la regarde comme l'action de Jésus-Christ lui-même, qui nous y donne son corps, il n'est rien après le sacrifice de la Messe qui honore plus Dieu, et que par conséquent il faille plus multiplier. Pourquoi pensez-vous que l'Église a si fort augmenté le nombre des Prêtres, et pourquoi elle permet à tous les Prêtrés de célébrer tous les jours ? Est-ce qu'elle les croit tous aussi saints que les Apôtres ? Ignore-t-elle que plusieurs d'entre eux ne sont pas plus purs que les laïques ? Elle le sait, MM., mais l'honneur que reçoit Dieu par Jésus-Christ qui s'immole lui-même à l'autel, cet honneur est si grand, qu'elle a cru que nulle considération ne la devait empêcher de le lui faire offrir le plus souvent qu'il serait possible, et par autant de Prêtres qu'elle en aurait consacrés. Pourquoi ne dirons-nous pas à peu près la même chose de la sainte communion, puisque non-seulement Jésus-Christ y achève le mystère qu'il a commencé par les mains du Prêtre, qu'il y accomplit le dessein qu'a formé son amour de nourrir les Fidèles de sa propre chair ; puisqu'il y renouvelle, qu'il y étend, comme parle saint Jean Chrisostôme, le bienfait de son incarnation ; puisque même il s'y sacrifie encore une fois en perdant dans notre bouche, dans notre sein, cette vie sacramentelle qu'il avait reçue à la consécration ? Vous n'êtes pas digne de communier souvent ? Tous les Prêtres sont-ils également dignes de dire souvent la Messe ?

En est-il beaucoup qui méritent de la dire tous les jours? En est-il un seul qui mérite de la dire une seule fois ?

C'est une erreur, Chrétiens auditeurs, de penser que notre Dieu soit déshonoré par nos misères et par nos faiblesses. Si cela était, il ne se serait pas lié si étroitement à notre nature, et l'incarnation ne serait pas le plus grand, le plus glorieux de tous ses ouvrages. Il est d'autant plus glorifié par cette union ineffable, que le terme en est plus vil, et plus éloigné de sa grandeur. C'est pour cela qu'entre deux natures raisonnables, la nature de l'Ange et la nature de l'homme, il a choisi la plus imparfaite, parce qu'il l'a trouvée plus propre pour faire éclater sa bonté et sa sagesse infinie : *Nusquam Angelos apprehendit, semen Abrahæ apprehendit.* Il est vrai, MM., nous sommes tous indignes de communier souvent ; mais si notre indignité est un obstacle à recevoir Jésus-Christ, non-seulement il faut le recevoir rarement, mais il ne le faut jamais recevoir, parce qu'il est impossible que nous en soyons jamais assez dignes. Si nous devons nous abstenir de la sainte table parce que nous en sommes indignes, nous devons encore nous dispenser d'assister à la Messe, d'entendre même la prédication ; nous sommes indignes de l'un et de l'autre. Les Anges n'assistent qu'en tremblant au sacrifice de l'autel : et un saint Père a avancé qu'il ne fallait pas moins de pureté pour entendre la sainte parole, que pour manger le corps du Sauveur, que pour boire son sang.

Je vois, MM., bien de la raison et bien de la bonne foi dans les sentimens de cette personne si sainte et si éclairée, qui vivait il y a peu de temps. Se sentant un désir extrême de recevoir le corps du Sauveur, dans le même temps qu'elle se trouvait accablée de confusion à la vue de ses infidélités, cette ame sainte disait à Dieu : J'entends, Seigneur, j'entends le langage de votre amour, je comprends tout ce que signifient ces ardens désirs,

je ne puis douter qu'ils ne viennent de vous. Vous voulez faire voir jusqu'où peut aller votre bonté excessive, en vous donnant à la plus indigne de toutes les créatures. Votre gloire vous intéresse à souhaiter de venir en moi, rien ne vous peut faire tant d'honneur qu'un si prodigieux abaissement. Je n'ai garde de m'éloigner de votre table, par la considération de mes misères ; car plus je suis misérable, plus les Anges et les Saints béniront, glorifieront la miséricorde infinie qui vous fait descendre jusqu'à moi.

J'ai déjà dit que je ne parlais qu'aux ames qui n'aimaient plus le péché, et qui désiraient sincèrement de devenir vertueuses. Pour les autres, qui sont attachées au monde, qui sont déterminées à continuer de vivre selon ses maximes, je ne les blâme point de communier rarement ; mais je ne suis pas assez crédule pour qu'elles me persuadent que c'est par humilité qu'elles s'éloignent de la communion. Comment peut-on croire qu'une personne qui n'aime que la vanité, qui paraît aussi sensible aux louanges qu'on lui refuse, qu'elle est avide des louanges qu'elle cherche, et qui est toute occupée de la fausse gloire du monde, comment peut-on croire qu'elle soit en même temps remplie d'une véritable humilité? Comment peut-on croire que ceux qui n'ont que du mépris pour les saintes règles de l'Évangile, qui portent peut-être leur orgueil jusqu'à mépriser les commandemens de l'Église et de Dieu même, aient tant de respect et de vénération pour l'Eucharistie? Jésus-Christ est dans le saint Sacrement, il est vrai, mais Dieu est partout : et je ne comprends pas comment ce même respect qui nous représente le Seigneur si redoutable à l'autel, ne nous détourne point de l'offenser et de l'outrager partout ailleurs.

Comment croirons-nous que vous différez la communion à cause de votre indignité, tandis que nous verrons que vous continuez de vous en rendre tous les jours plus indigne par la multiplication

des fautes qui vous obligent à la différer? Si vous aviez des sentimens d'une vénération si profonde pour le corps adorable de Jésus, ne penseriez-vous pas plutôt à vous rendre digne de le recevoir souvent, qu'à vous en priver parce que vous vous en jugez indigne? Si vous êtes sincèrement résolu de vous réformer, vous méritez de communier dès demain; mais si vous êtes dans la disposition de vivre comme vous avez vécu jusqu'à présent, pouvez-vous douter que dans un an vous ne méritiez aussi peu qu'aujourd'hui de participer aux saints mystères? Ou commencez incessamment à purifier votre cœur pour communier la première fois avec plus de révérence, ou cessez de dire que le terme que vous prenez est un effet du respect intérieur que vous avez pour le corps de Jésus-Christ. Étrange idée, de vouloir faire passer pour vertu l'attachement que nous avons à nos habitudes vicieuses, et l'amour d'une fausse liberté qui se trouverait trop gênée par des communions fréquentes! On craint de rentrer si souvent dans une conscience impure; on craint de revenir si souvent à l'humiliant aveu de ses fautes; on craint que les plaisirs ne soient pas seulement interrompus pour un jour, mais encore troublés pour long-temps par les bonnes pensées qui ont coutume d'accompagner les actions saintes : en un mot il faut se retirer ou du désordre, ou de la table sacrée; et on aime mieux se priver du pain des Anges, que d'être obligé de vivre plus chrétiennement.

Voilà quelles sont les dispositions que l'on cache sous le prétexte spécieux de respect et de vénération pour l'Eucharistie. Mais on leur donne encore une autre couleur également fausse, également trompeuse. Nous voulons faire croire que nous faisons par zèle de notre avancement spirituel, ce qui n'est l'effet que trop visible de notre tiédeur, et du peu de désir que nous avons de nous convertir. Il est dangereux, dit-on, qu'en communiant si souvent, on ne s'y accoutume de telle sorte,

qu'on n'en retire plus le fruit qu'on en devait espérer. Disons plutôt que nous redoutons qu'en communiant si souvent, nous n'en retirions plus de fruit que nous ne souhaiterions. Car il n'est rien de si vrai, que plus on multiplie les communions, plus les richesses spirituelles abondent dans notre ame. C'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Quand tous les Chrétiens ne seraient pas instruits des effets admirables que produit l'Eucharistie dans l'ame de ceux qui la reçoivent, il suffirait de vous rappeler qu'elle renferme ce corps adorable, dont la présence, dont les attouchemens sacrés, dont les vêtemens, dont la seule ombre a chassé les Démons et les maladies ; ce corps qui a plus de pouvoir sur les cœurs pour les sanctifier, qu'il n'en a sur tout le reste de la nature. Qui pourrait rassembler dans un seul discours tout ce que la foi, les Saints Pères nous apprennent, tout ce que la raison nous persuade, tout ce que l'expérience nous a enseigné de la vertu de ce Sacrement ?

Y a-t-il quelque moyen, Chrétiens auditeurs, ou plus sûr, ou plus prompt, ou plus efficace, pour modérer les passions, pour déraciner les habitudes, pour fortifier l'ame contre les tentations, pour l'encourager dans les entreprises difficiles, pour la rendre ferme et inébranlable dans la pratique du bien ? est-il rien enfin de plus propre pour enflammer en elle l'amour de Dieu, que ce saint mystère ? C'est par lui que nous sommes unis d'une manière si spéciale au Roi des vertus, à l'auteur de la grace, au Saint des Saints, à la source de toute sainteté. Voilà le langage de la foi, voici le langage des Pères. La vertu de rafraîchir, dit Albert le grand, n'est pas plus naturelle à l'eau, que le pouvoir de modérer les passions l'est au Sacrement de l'autel. Le Démon tremble, dit saint Pierre Damien, à la vue d'un Chrétien qui a

les lèvres teintes du sang du Sauveur. L'Eucharistie est un puissant remède qui pénètre dans tous les replis de l'ame, dans toute l'étendue du corps, pour guérir tout, tout purifier, tout renouveler : c'est ainsi que parle saint Cyprien. Enfin il faut se résoudre à mourir, dit saint Jean Chrysostôme, si l'on refuse de prendre cette nourriture sacrée : elle est la force de notre ame, le lien qui unit notre esprit à Dieu, le fondement de notre confiance, notre espérance, notre salut, notre lumière, notre vie.

Sur tout ceci, qui ne peut être contredit, si nous faisons usage de notre raison, pourrons-nous croire qu'un Sacrement dont la vertu est si puissante pour tous ceux qui le reçoivent, puisse devenir inutile à ceux qui le reçoivent souvent ? Il peut arriver qu'un contre-poison, qu'un remède très-salutaire en soi-même, n'ait enfin aucun effet à l'égard de ceux qui en font un usage trop fréquent : mais une viande, quoiqu'elle devienne ordinaire, ne perd rien de sa vertu. Le pain surtout et le vin, sous les espèces desquels Jésus nous a donné son corps et son sang, sont d'autant plus salutaires que nos corps sont plus accoutumés à cette espèce de nourriture : jamais nous ne nous en dégoûtons ; quand même, à ce sujet, un long usage produirait en nous quelque dégoût, le Saint-Esprit a depuis long-temps prédit le contraire de ce pain céleste : Ceux qui se nourrissent de mon corps sentiront croître leur faim : *Qui edunt me, adhuc esurient.*

Je sais qu'on peut recevoir l'Eucharistie de telle sorte qu'on n'en retire aucun fruit ; mais je soutiens que ce malheur ne peut venir de ce qu'on s'en approche trop fréquemment. Je dis que ceux qui communient tous les huit jours, sans pourtant devenir plus vertueux, perdraient ce qu'ils ont de vertu, s'ils communiaient plus rarement ; je dis que nulle indisposition, à la réserve du péché mortel, ne peut empêcher l'effet du Sacrement, qui

est de sanctifier l'ame, de lui donner de la force pour faire le bien, et pour résister au mal ; je dis que comme à chaque fois qu'on communie, on reçoit une augmentation de mérite et de grace habituelle, il faut nécessairement qu'une communion nous dispose à profiter d'une autre communion ; et que par conséquent plus on fait de communions, plus on est disposé à profiter de celles qui doivent encore suivre.

Je conviens que c'est un mal auquel presque tous les hommes sont sujets, de faire peu de cas des choses devenues communes, de négliger enfin, et de faire sans réflexion les actions les plus importantes, lorsqu'elles sont trop ordinaires. Mais si la crainte de tomber dans une pareille faiblesse était une raison pour s'abstenir de la communion fréquente, elle devrait nous porter aussi à nous abstenir de prier fréquemment. Non, mes frères, Jésus-Christ nous commande de prier sans cesse ; et comme en priant souvent on apprend à prier saintement, de même en recevant souvent Notre-Seigneur, on sent croître en soi cette ferveur et cette faim qui sont nécessaires pour le recevoir avec fruit. Si l'on néglige de se préparer à la communion, elle ne sera guère utile, quand même on ne la ferait qu'une fois l'an; si au contraire on y apporte beaucoup de soin, il est certain que plus on la multipliera, plus on se fortifiera dans l'habitude de la faire dignement. Il en est à cet égard du bien comme du mal; ce n'est pas en faisant souvent l'un et l'autre, mais par l'attachement qu'on y prend, qu'on s'accoutume ou à bien faire, ou à mal faire.

Si pour prouver l'utilité des fréquentes communions, ces raisons ne suffisent pas, j'en appellerai à l'expérience. Il n'y a jamais eu tant de ferveur, jamais la sainteté n'a été si universelle dans l'Église, que dans ces heureux temps où les Fidèles communiaient tous les jours. On a observé qu'au siècle passé, lorsque la corruption des mœurs fit

naître ce grand nombre d'hérésies qui inondèrent presque tout le monde chrétien, le fréquent usage de la pénitence et de la communion avait été entièrement aboli, et qu'aussitôt que par les soins de plusieurs Saints suscités dans ces temps ténébreux, cet usage commença à se rétablir, on vit partout refleurir la piété, et le cours de l'erreur s'arrêter dans les lieux où elle faisait le plus de ravage. Mais qu'est-il nécessaire de chercher si loin des exemples d'une vérité dont nous sommes si convaincus par notre propre expérience? Vous nous dites qu'il y a de l'illusion à communier tous les mois, tous les quinze jours, tous les huit jours; qu'on en tirerait plus de fruit si on le faisait moins fréquemment : ce discours persuadera sans doute ceux qui ne communient que deux ou trois fois l'année; mais quelle impression pourrait-il faire sur des personnes qui savent par elles-mêmes quel avantage c'est pour elles de communier souvent? Comment pourrions-nous donner quelque croyance à cette doctrine si combattue, nous qui ne nous sommes retirés de nos désordres que par cette voie, après avoir inutilement tenté toutes les autres? Tandis que nous avons négligé de communier souvent, nous avons senti croître notre lâcheté, notre tiédeur dans le service de Dieu; les tentations nous ont assaillis, et nous leur avons résisté plus faiblement; l'idée de la piété chrétienne nous a effrayés, et nous en avons cru la pratique comme impossible : mais depuis que nous approchons plus fréquemment de la table eucharistique, nous trouvons que nos ennemis ne sont point invincibles, ni nos passions indomptables; la connaissance de la vertu s'étend dans notre esprit, et sa pratique s'applanit sous nos pas. Nous voyons que le conseil contraire trouve un accès facile auprès des Chrétiens peu vertueux; sans attendre même qu'on les exhorte à communier rarement, ils s'éloignent le plus qu'ils peuvent des saints mystères : aussi voyons-nous que jamais

une ame fervente ne se relâche, qu'elle ne perde le désir de communier souvent, qu'elle ne soit tentée de s'en abstenir, qu'elle ne s'en abstienne en effet si elle continue de se relâcher.

Je ne dirai pas que tous ceux qui communient souvent soient des Saints ; mais j'ose avancer que tous les Saints communient fort souvent, et qu'ils reconnaissent devoir à ce Sacrement et leur progrès et leur persévérance dans la vertu. Si donc je vois qu'à mesure que je multiplierai mes communions, je devienne plus colère, plus vain ; plus dur envers les pauvres, plus attaché au monde, plus enclin à satisfaire mes passions, plus impatient dans mes maux, plus altéré de plaisir et de faux honneurs; alors je croirai, non que je dois m'éloigner de la communion, car rien n'est capable de me persuader que je sois plus faible et plus imparfait parce que je me suis trop approché de la source de la sainteté et de la grace ; mais je croirai que je m'en approche avec peu de foi, peu de confiance, peu de préparation ; je chercherai dans moi-même la cause d'un si grand mal, je la retrancherai, cette cause funeste; et pour le faire avec succès, je penserai qu'il n'est rien qui puisse m'aider davantage qu'une sainte habitude de recourir souvent au pain des forts. Mais tandis que je m'apercevrai de quelque progrès dans la vertu, tandis que je verrai mes passions s'affaiblir, que je me sentirai assez de force pour résister aux tentations, que je ne retomberai point dans mes anciens déréglemens, que je craindrai le péché et les occasions du péché, je me garderai bien d'abandonner une pratique qui m'a apporté et qui me conserve tous ces avantages.

Je finis, MM., en m'adressant à ceux qui jusqu'ici pourraient avoir cru de bonne foi qu'il y a plus de vertu et plus d'utilité à communier moins fréquemment, et je les conjure d'en faire l'épreuve, afin qu'ils en puissent juger avec plus de connaissance. Si leur volonté est sincère, comme

je le suppose, je ne doute pas qu'ils ne soient désabusés, qu'ils ne se trouvent bientôt remplis de force, de courage, de lumière, d'onction, et qu'ils n'entrent dans des dispositions bien plus avantageuses que celles où ils ont vécu jusques à aujourd'hui. De plus je m'adresse à ceux qui sont déjà dans la louable pratique de la communion fréquente, et je les prie au nom de Jésus-Christ, qui leur témoigne un si grand amour en s'abaissant jusqu'à eux, en les nourrissant de sa chair, je les prie par cet amour excessif que Jésus-Christ leur porte, d'avoir soin de régler tellement leur vie, que les faibles n'en soient pas scandalisés, et que personne ne prenne occasion d'attribuer au fréquent usage de l'Eucharistie, des imperfections qui ne seraient qu'un effet du mauvais usage qu'ils feraient du remède le plus efficace : *Ut bene facientes, obmutescere faciatis imprudentium hominum ignorantiam.*

Faut-il en effet trouver étrange si le nom de Dieu est blasphémé, et si l'on se sent autorisé à se mettre peu en peine de se présenter souvent à la sainte table, lorsqu'on voit des hommes qui communient tous les mois, des femmes qui le font peut-être tous les huit jours, lorsqu'on voit ces personnes toujours aussi vaines, aussi colères, aussi médisantes, aussi légères dans leurs actions et dans leurs discours, que si le Prêtre ne leur donnait qu'un pain matériel, que si elles étaient membres de ces nouvelles Églises où l'on ne se nourrit que de l'ombre et de la figure de l'Eucharistie? Quoi, ces défauts dont on se fait un sujet de scandale, sont-ils si criminels? Non, mes frères, mais c'est de là même que naît le scandale des ignorans, lorsqu'ils croient que de pareilles faiblesses résistent à un remède si puissant, et que le corps de Jésus-Christ, qui a guéri tant de maladies mortelles, en touchant une seule fois ceux qui en étaient atteints, semble manquer de vertu pour vous délivrer de ces légères imperfections.

Enfin, je ne saurais assez exhorter ceux à qui Dieu donne un désir sincère de s'engager ou de persévérer dans les exercices d'une piété solide, je ne saurais assez les exhorter à recevoir souvent leur Rédempteur : qu'ils aient toujours présentes à l'esprit ces paroles du Concile de Bâle : Non-seulement il est utile et salutaire de recevoir souvent le Sacrement de l'autel ; mais cette pratique est entièrement nécessaire à celui qui ne veut pas reculer, à celui qui souhaite de s'avancer dans le service de Dieu, dans le chemin de la vertu et de la vie parfaite. Que ces personnes regardent donc la divine Eucharistie comme leur bouclier, comme leur remède universel, comme leur asile dans tous les périls, comme leur ressource dans tous leurs besoins, comme l'appui qui les doit rendre inébranlables, comme le principe de leur vie spirituelle, et le gage de leur immortalité. Qu'elles aient recours à ce pain des Anges dans leurs ténèbres, dans leurs perplexités, dans leurs craintes, dans leurs tentations ; qu'elles l'opposent à leur fragilité, et qu'avec une constance invariable elles se maintiennent dans ce pieux usage. C'est une parole expressément donnée par Jésus-Christ, que quiconque se nourrira de cette viande ne mourra jamais. On ne peut pas dire que cette promesse soit pour tous ceux qui communient, même avec les dispositions nécessaires, puisque nous n'en voyons que trop mourir dans l'impénitence, après avoir vécu quelque temps dans la participation des mystères adorables : on ne peut pas dire non plus que ce soit une promesse vaine, une prédiction fausse, et qui ne nous donne aucune assurance de nous maintenir dans la crainte de Dieu et dans la ferveur. Il faut donc que cette promesse regarde ceux qui ne se contentent pas d'avoir bien communié une fois, ou plusieurs fois, mais qui persévèrent jusqu'à la fin dans la communion fréquente. Oui, Jésus-Christ l'a promis, et j'ose en répondre : ceux qui ont une

volonté sincère de vivre chrétiennement, et qui se maintiendront dans l'usage de communier souvent, ceux-là ne mourront jamais dans le péché, ils ne mourront jamais par le péché, ils ne perdront point la vie de la grace dans ce monde, et ils parviendront infailliblement à la gloire dans l'autre. Ainsi soit-il.

1er

SERMON

POUR LE JOUR

DE LA TRANSFIGURATION.

Domine, bonum est nos hic esse : si vis, faciamus hic tria tabernacula.

Seigneur, nous sommes bien ici : vous plaît-il que nous y dressions trois tentes ? (*Matth.* 17.)

Les Chrétiens doivent espérer de trouver dans l'exercice de la vertu les avantages qu'ils cherchent en s'attachant au vice. La vertu ne nuit point, comme ils se le persuadent, à leurs intérêts temporels, elle les favorise au contraire : la vertu n'est point ennemie des plaisirs, elle en est même la plus abondante source.

Les anciennes Écoles ont toujours été partagées au sujet de la félicité de l'homme. L'Histoire rapporte que pour examiner cette question, les Grecs ayant autrefois assemblé des Philosophes de toutes les différentes sectes, il ne s'en trouva pas deux qui fussent du même sentiment ; chacun établissait notre bonheur sur un principe auquel aucun autre n'avait pensé. Ce qui est encore plus surprenant, c'est que parmi tant d'opinions diverses il ne s'en trouva pas une seule qui puisse être reconnue comme vraie. Les sectateurs d'Épicure tenaient pour les plaisirs des sens, et disaient, au rapport de saint Augustin : *Mihi frui carne bonum est.* Les Disciples de Zenon prenaient parti en fa-

veur des actions de l'esprit : *Mihi frui meâ mente bonum est.* Cette diversité d'opinions dura jusqu'au temps où saint Paul, s'opposant seul à tous les autres, fit entendre au milieu d'Athènes cette nouvelle doctrine : *Mihi adhærere Deo bonum est :* Vous êtes tous dans l'erreur, pour moi je m'attache à Dieu comme à mon souverain bien. Il ne faut pour être heureux, ni chercher à flatter les sens, ni à satisfaire l'esprit, mais à contenter celui qui a créé l'un et l'autre : *Non est in corpore, nec est in anima, sed in utriusque Creatore.*

Je ne doute point, Chrétiens auditeurs, que ce ne soit dans la même vue que saint Pierre s'écrie sur le Thabor : *Domine, bonum est nos hìc esse :* Seigneur, nous voici à la source du vrai bonheur. nous n'avons pas besoin de le chercher ailleurs. Vérité importante, vérité peu connue, que je tâcherai d'établir dans ce discours, non plus contre des Philosophes, mais contre des Chrétiens, qui paraissent encore moins raisonnables. Ce n'est plus entre les plaisirs du corps et les plaisirs de l'esprit qu'on est partagé, il me semble que tout est terrestre, que tout est corporel dans la félicité que cherchent aujourd'hui les Chrétiens ; les uns se donnent entièrement à la volupté, et les autres n'ont en vue que l'intérêt. Aux uns et aux autres j'oppose la piété, la vie chrétienne, et je soutiens qu'il n'est point d'hommes plus heureux au monde que les véritables serviteurs de Dieu : j'espère en faire convenir, et ceux qui sont les plus affamés des biens de la terre, et ceux qui courent avec le plus d'ardeur après les plaisirs sensibles. Saluons Marie : *Ave, Maria.*

En vain, pour détacher les hommes de l'amour du monde, on le leur représente comme un maître impuissant et infidèle, qui ne peut donner que de faux biens, que de faux plaisirs : mais ces biens, ces plaisirs sont sensibles ; c'est assez pour retenir des ames qui ne jugent que par les sens,

et que rien d'invisible ne peut toucher. Il n'est donc point de moyen plus sûr pour attirer les hommes à la piété, que de leur faire espérer dans l'exercice de la vertu les avantages qu'ils croient trouver en s'attachant au vice. J'ose en promettre de plus grands encore, MM., et je prétends que ceux qui s'éloignent de Dieu par des raisons d'intérêt et de plaisir, s'en éloignent par les raisons qui les y devraient attacher. Sur quoi voici les deux vérités que j'ai dessein d'établir dans ce discours. Je veux faire voir que quiconque s'adonne à la piété possède plus de biens, même temporels, goûte dans les plaisirs, même sensibles, des douceurs plus pures et plus solides, que ces hommes qui ne s'appliquent qu'à satisfaire leur avarice et leur sensualité : que non-seulement la vertu ne nuit pas à ce que vous appelez vos intérêts, mais qu'elle les favorise au contraire ; ce sera le premier point : qu'elle n'est point ennemie des plaisirs, qu'elle en est même la source la plus abondante ; ce sera le second point. Pardonnez-moi, Seigneur, si pour porter les hommes à vous servir, j'ai recours à des motifs si bas et si imparfaits. Je n'ignore pas les grandes raisons que nous avons de nous attacher à vous sans intérêt et pour l'amour de vous-même ; mais il faut faire entendre aux Chrétiens qu'ils n'ont aucune raison d'abandonner les exercices d'une vie sainte et chrétienne ; qu'en les abandonnant ils se rendent en tout inexcusables : ou plutôt il faut les attirer avec douceur à la pratique de la vertu ; il faut les y attirer, comme vous faites, par des appas conformes à leurs penchans, par l'amorce d'une félicité temporelle. Vous saurez, ô mon Dieu, purifier ensuite ces motifs intéressés, nous faire chérir par amour pour vous les chaînes qui nous lieront à votre service, achever enfin ce que nous n'aurons qu'ébauché.

PREMIER POINT.

Vos intérêts temporels sont d'une part les biens de la terre, d'autre part les honneurs du monde. Je dis que de part et d'autre il n'est rien qui favorise davantage l'avancement de votre fortune, que vos progrès dans la vertu. Pourquoi? Parce qu'à l'égard des biens de la terre, Dieu, qui en est l'unique maître souverain, les distribue préférablement à ses fidèles serviteurs; parce qu'à l'égard des honneurs du monde, ceux qui en sont les dispensateurs aiment à les accorder aux hommes vertueux.

Que pensez-vous, MM., du fanatisme de Manès, qui au troisième siècle de l'Église osa avancer qu'il y avait dans le monde deux principes des êtres créés, et que Dieu n'était l'auteur que des êtres spirituels et invisibles? Je crois cependant que ce serait une illusion plus grande encore de s'imaginer que celui qui est le créateur de tous les biens, même visibles et temporels, n'en est pas le maître absolu, n'en est pas le souverain distributeur; qu'il est en notre pouvoir de les acquérir et de les conserver indépendamment de sa volonté. *Quis vestrûm,* nous dit Jésus-Christ dans l'Évangile, *cogitando potest adjicere ad staturam suam cubitum unum?* Qui de vous, par ses recherches, par ses profondes méditations, pourra trouver le moyen d'ajouter à sa taille la hauteur d'une coudée? Est-il quelque homme qui ne soit persuadé qu'un pareil accroissement ne peut dépendre de son pouvoir? Or sachez qu'il dépend encore moins de vous de faire réussir les desseins de fortune que vous formez. *Si ergo neque quod minimum est potestis, quid de cæteris solliciti estis?* Si ce qui est beaucoup moins difficile, est cependant supérieur à vos forces, êtes-vous sages de vouloir entreprendre de faire le reste?

Remarquez, s'il vous plaît, Chrétiens auditeurs, que dans cet endroit de l'Évangile le Sau-

veur compare tous les soins que nous pouvons prendre pour nous procurer un bonheur temporel, aux vains efforts que ferait un insensé pour croître tout d'un coup d'une coudée : non-seulement il traite de folie l'une et l'autre de ces entreprises; mais il nous fait entendre que la seconde, quelque extravagante qu'elle soit , est facile en comparaison de l'autre. Ce n'est rien de hausser sa taille, et de lui donner un avantage qu'elle n'avait pas; mais quand vous auriez ce pouvoir, il ne s'ensuivrait pas que vous pussiez augmenter ou conserver vos biens temporels : *Si ergo neque quod minimum est potestis, quid de cœteris solliciti estis?* Il est évident, MM., que nous ne pouvons rien à cet égard. Pour donner aux affaires temporelles le succès que nous souhaitons, ce n'est pas assez d'y apporter beaucoup de soins, beaucoup de discernement, beaucoup d'adresse; il faudrait pour cela commander aux vents et aux flots, régler le cours des astres, se rendre maître de la volonté des hommes, disposer de cent choses dont Dieu s'est réservé à lui seul la disposition. Qu'il serait à souhaiter qu'on fût intimement persuadé que les richesses, les honneurs, la santé, les emplois, l'estime et l'amitié des hommes, sont des biens qui appartiennent à Dieu, et que nous ne pouvons recevoir que de sa main, et qu'enfin il nous est aussi impossible d'acquérir sans son secours, qu'il est impossible à un aveugle de se donner la vue !

Cela une fois supposé, que Dieu seul est le maître de votre fortune, et que ce n'est que de sa main que vous pouvez recevoir les biens que vous croyez capables de vous rendre heureux, ne serait-ce pas une troisième erreur aussi ridicule que les précédentes, de penser que pour l'obliger à vous faire part de ses biens, un moyen sûr serait de négliger son service, ou même de l'irriter? Vous savez, MM., quels châtimens une pareille imagination attira à Jéroboam, Roi d'Israël. Il craignit que ses sujets allant souvent à Jésusalem adorer

Dieu, selon la loi, ne s'attachassent insensiblement au Roi de Juda; pour aller au-devant de ce malheur, il fit bâtir un temple dans sa ville capitale, et tâcha d'y arrêter les Israélites par le culte des Idoles. Cet artifice impie, inventé pour conserver sa couronne, fut puni par la perte qu'il en fit, et par l'extinction de toute sa race. Une politique aussi folle ruina également les Juifs avec toute la Judée. Ces insensés craignirent, s'ils suivaient Jésus-Christ, de s'attirer la colère et les armes des Romains : *Venient Romani, et tollent locum nostrum et gentem.* Sur cette fausse crainte ils le condamnèrent à la mort ; et ce fut justement pour venger sa mort, que les Romains vinrent assiéger Jérusalem, qu'ils la rasèrent, qu'ils égorgèrent la plupart de ses citoyens, qu'ils réduisirent toute la nation à une honteuse servitude.

Est-il nécessaire, MM., que je vous prouve par des raisons, que pour obliger Dieu à vous faire part des biens qu'il a créés, et dont il veut disposer seul, l'unique voie sûre pour vous est d'être dociles à sa loi, soumis à ses volontés, zélés pour ses intérêts et pour sa gloire ? *Omnia hæc manus mea fecit, et facta sunt universa ista, dicit Dominus : ad quem autem respiciam, nisi ad pauperculum et contritum spiritu, et trementem sermones meos ?* Tout ce que vous voyez et au ciel et sur la terre, est l'ouvrage de mes mains, dit le Seigneur; j'en suis le créateur, et par conséquent c'est à moi de le distribuer selon ma volonté : mais à qui est-ce que j'aurai égard dans cette distribution, si ce n'est aux ames humbles, touchées d'un repentir sincère à la vue de leurs fautes, qui observent avec crainte mes commandemens ? Dans la nouvelle loi Jésus-Christ promet tout ce qui peut servir à l'entretien et aux commodités de la vie, mais c'est à ceux qui se donneront aux exercices de la piété chrétienne qu'il fait cette promesse ; et il y engage sa parole d'une manière si précise et si forte, qu'il fait entendre à ses Disciples que ce

serait faire un outrage à son Père, et renoncer à toute Religion, si l'on pensait devoir prendre quelque soin de se procurer les choses les plus nécessaires, si l'on doutait que le Père commun les dût abondamment fournir. *Quærite primùm regnum Dei, et hæc omnia adjicientur vobis :* Faites que le Seigneur règne dans vos cœurs, et il versera à pleines mains tous les biens dans vos maisons. Si vous êtes assez charitables pour donner une partie de vos richesses par amour pour moi, de relâcher quelque chose de vos intérêts en faveur de votre ame, je vous en rendrai cent fois autant dès cette vie, sans compter ce que je vous réserve pour l'autre.

D'où vient donc qu'on voit quelquefois des gens de bien dans l'affliction? Je réponds en premier lieu que cela n'arrive guère à ceux qu'une vie régulière en tout rend irréprochables, à ceux qui usent de la prospérité de telle sorte qu'ils ne donnent aucune occasion à Dieu d'être mal satisfait de leur conduite. Il les afflige quelquefois, parce qu'ils ne sont pas toujours aussi reconnaissans qu'ils le doivent être, parce qu'insensiblement ils se laissent enfler par leur orgueil, parce qu'ils s'attachent aux biens temporels, et qu'ils y établissent leur confiance. En second lieu il permet quelquefois qu'ils soient affligés pour un temps, afin d'avoir occasion de signaler son pouvoir en les relevant, et de faire voir à toute la terre qu'ils sont sous sa protection. C'est ainsi qu'il permit que Joseph fût vendu et emprisonné, pour le faire monter sur le trône d'Égypte, que les Israélites fussent maltraités par Pharaon, pour les faire triompher de la tyrannie de ce Prince de la manière la plus glorieuse. David, Daniel, Susanne, souffrirent tous une cruelle persécution; mais Dieu les en délivra avec tant d'éclat, qu'ils avaient lieu de le bénir de ce qu'il les avait mis à ces épreuves. Enfin le Prophète Roi, qui a tant parlé des souffrances des justes, a déclaré que quoiqu'il les ait

vus souffrir, il ne les a jamais vus abandonnés dans leurs disgraces, qu'il a toujours observé que Dieu les bénit, même dans leur postérité : *Nec vidi justum derelictum, nec semen ejus quærens panem.*

Je ne m'arrête point à vous faire remarquer que le Seigneur à l'égard des méchans, des impies, tient une conduite tout opposée : il permet que tout le monde s'éloigne d'eux, il les laisse dans le plus triste abandon, il confond leur fausse prudence, il renverse leurs desseins les mieux concertés; il semble ne les élever pour un peu de temps, qu'afin de les précipiter, qu'afin de rendre leur chute plus éclatante et plus honteuse; il donne sa malédiction à leurs personnes, et souvent à toute leur race; il abrége leurs jours, il les détruit dans un moment, il anéantit jusqu'à leur nom; et ces victimes infortunées gémissant sous le poids de sa juste colère, deviennent des exemples terribles qui jettent partout l'effroi. Il est certain qu'on en voit peu ou point du tout qui, du moins aux approches de leur mort, pour l'ordinaire ou subite, ou tragique, ou avancée, ne réparent à la vue de tout l'univers le scandale que leur fausse prospérité avait pu donner. *Suscipiens mansuetos Dominus, humilians autem peccatores.*

Mais je veux, Chrétiens auditeurs, qu'après Dieu les hommes puissent encore contribuer à votre fortune, et à votre bonheur temporel; je dis que plus vous aurez de piété, plus vous puiserez de biens et d'honneurs dans cette seconde source. Vous savez, MM., que les hommes les plus déréglés ne peuvent s'empêcher d'aimer la vertu; il semble que plus ils sont esclaves du vice, plus ils admirent dans les autres cette magnanime réserve qui les rend inaccessibles aux attraits du vice; ils regardent comme une force supérieure à l'humanité, ce courage qui rend facile à d'autres tout ce qui leur paraît le plus impossible. C'est par des traits semblables, ces traits qui fixent l'estime pu-

blique, que Joseph devint favori du Roi d'Égypte, que Moïse fut redouté comme un Dieu par Pharaon, et qu'Hérode respecta dans saint Jean-Baptiste jusqu'à la liberté qu'il prenait de lui faire des reproches. N'est-ce pas déjà un avantage bien propre à contribuer à la douceur de la vie, que d'être aimé, estimé, et honoré de tout le monde? Les plus riches, ceux qui sont les plus considérables par le rang qu'ils tiennent, s'ils ne sont vertueux, ne peuvent se garantir de la haine, du mépris, et surtout de la médisance; si on les honore en public, le cœur désavoue toutes les marques de respect qu'on donne à leur condition; on les loue à regret en leur présence; est-on en liberté? on se dédommage de cette violence par le plaisir de les blâmer, de se déchaîner contre leurs déréglemens. Une personne vertueuse au contraire est assurée, ou que partout on parle bien d'elle, ou que personne ne croit le mal qu'on en dit.

C'est un langage assez ordinaire parmi les hommes, que les amis sont de tous les biens de la fortune le plus précieux et le plus utile, et que quiconque a un seul ennemi ne peut se flatter d'être parfaitement heureux. Or il est certain que personne n'a tant d'amis, ni moins d'ennemis, que les hommes qui craignent Dieu: on s'empresse pour avoir part à leur amitié, parce qu'on sait qu'elle sera sincère et constante, qu'on n'en peut attendre que des conseils désintéressés, qu'on peut sûrement répandre son cœur dans le leur, leur confier les secrets les plus importans, qu'il n'y a pas lieu de craindre d'en être trahi. On ne se fait des ennemis que par les injures qu'on fait aux autres, ou par la vengeance qu'on tire des injures qu'on a reçues. Les gens de bien ne font de mal à personne, ils dissimulent, ils pardonnent le mal qu'on leur fait; et par cette conduite prudente et chrétienne ils vont au-devant de ces inimitiés éclatantes et immortelles, la ruine des pères, et souvent des enfans; au-devant de ces dissentions,

sources intarissables d'amertume, qui exposent tous les jours à de nouveaux chagrins, qui causent tant de préjudice à la réputation, tant de dérangement dans les affaires.

Outre le précieux avantage de l'estime et de l'amitié des hommes, il en est qui touchent de plus près encore l'intérêt et l'établissement de la fortune. A qui est-ce, MM., que l'on confie plus volontiers les charges et les emplois importans, qu'à ceux qu'on prévoit devoir les exercer avec justice et avec fidélité, devoir se faire une loi inviolable de chaque obligation, s'y appliquer sans relâche, n'en être jamais détournés ni par l'oisiveté, ni par la débauche? Ces sortes de gens trouvent partout des cautions et des protecteurs; on croit rendre service aux personnes à qui on les présente, à qui on s'engage pour eux. Dépendez-vous de personnes qui craignent le Seigneur? elles préféreront toujours la vertu au libertinage. Attendez-vous votre fortune des plus libertins? ceux-là mêmes rebuteront ceux qui leur ressemblent, et favoriseront la vertu : on ne veut point avoir de rapport avec les hommes vicieux, si ce n'est pour le vice même. Un homme débauché s'attachera, pour assouvir plus aisément sa passion, à une personne passionnée comme lui; mais pense-t-il à un établissement? ne doutez pas que la plus modeste, la plus retenue ne paraisse seule digne de son choix. Un ivrogne se lie volontiers avec ceux qui aiment ce genre de débauche; mais s'il peut, il ne confiera ses intérêts, sa maison, sa personne, qu'à des gens sobres. Enfin un joueur sera sans cesse avec un autre joueur; mais ce ne sera pas à lui qu'il donnera l'héritière de ses biens. Voilà pourquoi, au défaut de la vertu, tant de gens en prennent les dehors; voilà pourquoi on voit dans le monde tant d'hypocrisie. Un hypocrite n'est autre chose qu'un homme intéressé, qu'un homme qui ne paraît vertueux que parce qu'il trouve son avantage à le paraître, et qui n'imagine point de

voie, ni plus courte, ni plus sûre pour parvenir : c'est un homme qui ne prend que le masque de la piété, et qui au lieu d'envisager la récompense qu'il peut espérer au Ciel, ne regarde que la gloire temporelle qui accompagne la vie régulière. Son motif, qui fait honneur à la vertu en même temps qu'il en abuse, c'est que pour réussir, pour s'avancer, il faut être vertueux, ou du moins feindre de l'être. Cependant, MM., comme il n'en coûte guère plus de l'être que de le feindre; outre le péril d'être découvert, outre la contrainte qu'entraîne le soin de se contrefaire éternellement, de jouer sans cesse un rôle étranger, ne faut-il pas être bien malheureux pour préférer un masque, un fard incommode, quand au même prix on peut avoir les charmes purs de la beauté naturelle?

Je pourrais encore ajouter, Chrétiens auditeurs, que la même piété qui ouvre les sources des biens temporels sert extrêmement à les conserver; et ce seul point pourrait être le sujet d'un long discours. Un ambitieux se ruine par ses propres intrigues; un avare, par le désir excessif d'accumuler, s'expose à tout perdre, et perd tout en effet; le jeu, l'intempérance, la volupté, épuisent les maisons les plus opulentes, bientôt on n'y trouve plus ni de quoi se soutenir selon sa condition, ni de quoi établir des enfans, ni de quoi payer ses dettes; on manque enfin des choses nécessaires à l'entretien de la vie, loin de pouvoir fournir aux mêmes plaisirs qui ont tout consumé dans si peu de temps. La vertu au comble du bonheur conserve et multiplie sans inquiétude ce qu'elle a acquis sans crime; elle jouit dans une longue et heureuse tranquillité, et des biens légitimes que Dieu lui donne, et des plaisirs légitimes qu'il lui permet.

Il est donc vrai, Chrétiens auditeurs, qu'à raison même de l'intérêt temporel, vous êtes obligés de vivre chrétiennement. Je ne veux point vous parler de cet intérêt supérieur à tout, de l'éternité que nous avons à ménager durant le peu de jours

que nous vivons sur la terre, cet intérêt où il s'agit de notre ame, de cette ame immortelle que Dieu n'avait pas créé pour une félicité passagère, où il s'agit d'un bonheur ou d'un malheur qui n'auront jamais de fin, où il s'agit de posséder ou de perdre un Dieu, et de le perdre sans ressource. Ames terrestres, tout cela ne vous touche point ; un peu de fange que le soleil a colorée, je ne sais quelle fumée d'honneur qui s'évanouit, tout cela fait plus d'impression sur l'esprit des hommes qui se piquent de raison, qui veulent même passer pour sages. Mais, MM., quel malheur de mépriser cette éternelle félicité pour se rendre heureux sur la terre, et d'être encore frustré de ce bonheur terrestre que nous avons préféré au Ciel ! quel aveuglement de se séparer de Dieu pour courir après des biens que nous ne pouvons recevoir que de lui seul ! quelle terrible disgrace, après avoir sacrifié notre éternité à notre fortune, de les perdre toutes deux, lorsque nous les pourrions assurer l'une et l'autre ! quelle erreur ! et qui pourra jamais la déplorer assez ? *Temporalia perdere timuerunt*, dit le grand saint Augustin parlant des Juifs, *æterna non cogitaverunt ; ac sic utrumque perdiderunt :* Ils ont craint de perdre des biens temporels, ils n'ont point pensé aux biens éternels ; et par cette imprudence criminelle ils ont tout perdu.

O qu'il est juste que cette ame téméraire qui a estimé quelqu'autre chose plus que vous, soit privée de vous, ô mon Dieu, et de tout ce qu'elle a eu l'audace de vous préférer ! Qu'il est juste que quiconque peut se résoudre à être éternellement malheureux pour avoir cherché un bonheur peu durable sur la terre, trouve semée de disgraces cette terre pour laquelle il a tant d'attachement ! Faites, ô le souverain bien de nos ames, faites que tous les projets des hommes se brisent à cette règle souveraine ; que tous ceux qui s'éloignent de vous ne trouvent jamais que misère, que confusion. *Confundantur, et pereant, et cognoscant quia*

nomen tibi Dominus, tu solus altissimus in omni terra : Qu'ils périssent, ces insensés, tandis que ceux qui vous servent, qui méprisent tout, intérêt, plaisir, par amour pour vous, jouiront, non-seulement de plus de biens temporels que les avares, mais encore de plaisirs plus purs et plus solides que les idolâtres de la volupté. C'est ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Les gens du monde sont dans une illusion étrange au sujet des pieux exercices de la vie chrétienne ; les embrasser, c'est dans leur idée se plonger dans un abyme d'amertume, autant vaudrait-il s'ensevelir tout vif. Cependant, Chrétiens auditeurs, si la vertu était une source de nouvelles peines, comment se pourrait-il faire que tant de personnes de toute condition, de tout âge, de tout sexe, s'attachassent si fort aux pratiques de cette vie vertueuse qui vous paraît si affreuse, et hérissée de tant d'épines? Sachez qu'ils ne peuvent y être attirés que par les plaisirs qu'ils y goûtent, qu'ils ne peuvent y être arrêtés que parce qu'ils y goûtent des plaisirs plus constans et plus sensibles qu'ils n'en peuvent espérer ailleurs.

C'est le mot d'un Païen, mais approuvé et comme consacré par saint Augustin, que chacun se laisse emporter par ce qui lui plaît : *Trahit sua quemque voluptas.* L'ame ne peut se passer de plaisir, dit saint Grégoire, et le motif de la joie, si nous en croyons saint Jean Chrysostôme, est le ressort universel qui fait agir, qui met en mouvement tous les hommes. Il faut donc nécessairement qu'il y ait du plaisir à servir Dieu. Mais vous me demanderez en quoi consiste ce plaisir. Je dis, Chrétiens auditeurs, qu'il consiste dans l'amour du plus grand et du plus aimable des objets, dans l'amour de Dieu, dans une jouissance délicieuse et continuelle de ce Dieu qu'on aime, et dans l'espérance certaine d'en jouir éternellement. Je ne

prétends pas vous parler aujourd'hui de ces trois sources fécondes de délices célestes et ineffables ; outre que le plus long discours ne pourrait qu'imparfaitement embrasser une si riche matière, je sais qu'aucun discours ne la saurait rendre intelligible à qui n'a pas éprouvé ce que c'est que de posséder son Dieu : mais voici ce qui peut être conçu de tout le monde, et qui suffira pour faire connaître que les plaisirs des gens de bien surpassent de beaucoup ceux des méchans.

Premièrement on quitte ceux-ci pour les autres; et qui? ceux même qui ont fait l'expérience des uns et des autres. Il faut donc que dans la pratique du bien on trouve plus de douceur que dans toutes les douceurs de la terre ; car jamais personne n'a préféré à un plus grand bien un bien inférieur, avec connaissance. *Nemo dat fontem pro gutta*, dit saint Augustin : On n'abandonne point une source abondante, pour aller courir après une goutte d'eau qui aura rejailli de cette source.

En second lieu, nous voyons que ceux qui se livrent le plus aux plaisirs de la terre, sont sans cesse altérés et affamés de plaisirs, jamais ils n'en ont assez, il reste toujours un vide dans leur ame que rien ne saurait remplir; au lieu qu'un moment, oui, MM., un moment de consolation céleste apporte dans l'ame tant de douceurs qu'elle en est comme enivrée. *Superabundo*, s'écrie saint Paul, *superabundo gaudio in omnibus tribulationibus meis :* Me voilà au comble de la joie, elle surabonde dans mon cœur. Quand est-ce, MM., que la joie du monde a fait tenir ce langage? Écoutez ce grand Roi, ce Prophète qui en a le plus goûté; du milieu des plaisirs les plus recherchés, les plus constans, les plus variés, voici le témoignage que lui arrache son expérience : *Vidi in omnibus vanitatem et afflictionem animi :* J'ai vu partout du vide et de la douleur, du vide dans la jouissance même, et un moment après la douleur et le repentir.

De plus d'où peut venir dans les plus voluptueux

cette inconstance incroyable, qui les fait sans cesse passer d'une volupté à l'autre, d'un objet à un autre objet, avec tant de légèreté et d'inquiétude? Vous me direz peut-être que c'est un effet de la faiblesse de l'esprit de l'homme, qui est changeant de sa nature, et que nul bien ne peut arrêter. Cependant, MM., nous ne remarquons point que les gens de bien changent de la sorte, nous les voyons durant les quarante, les cinquante années revenir tous les jours à cette même prière, à ces mêmes exercices de mortification, à ces œuvres de charité, sans jamais s'en lasser, sans jamais s'en dégoûter. Ah! MM., entrons mieux dans leurs sentimens; ils trouvent chaque jour dans la vertu un goût nouveau, un plaisir plus vif. Plus on persévère, plus on se sent de désir de continuer, de multiplier les saints exercices de la piété; tel qui a commencé par un quart-d'heure d'oraison, se contente à peine aujourd'hui de quatre heures, de cinq heures. Croyez-moi, MM., il faut de grands plaisirs pour vaincre cette pente presqu'infinie qui nous porte tous au changement, pour fixer ce cœur naturellement si inquiet et si volage. Non-seulement les hommes vicieux passent incessamment d'un plaisir à un autre, ils passent encore avec autant de facilité de la joie à la tristesse : il n'est rien de si impatient qu'une ame voluptueuse.

Nous avons dit que toutes les délices de la terre ne peuvent remplir cette ame de satisfaction, et cependant la moindre disgrace la jette dans le trouble, dans le plus noir chagrin. De quelle nature, ô ames saintes, de quelle nature sont donc ces consolations célestes qui vous causent une joie que rien ne peut altérer, qui vous adoucissent les plus grands maux, qui vous y rendent si insensibles? Qu'est-ce que le plus grand sujet d'affliction, dit saint Jean Chrysostôme, pour une personne qui jouit des consolations spirituelles? C'est une étincelle de feu qui tombe dans l'océan, et qui s'y éteint dans l'instant. Si je disais que les

adversités ont même des charmes pour les Saints, qu'ils se font des plaisirs de ce qui tourmente le corps, de ce qui humilie l'esprit, peut-être aurait-on de la peine à le croire : ce sentiment est cependant commun dans les Saints ; quel doit donc être l'excès des douceurs intérieures qui peuvent produire un effet si surprenant?

C'est au sujet de ce prodige, qu'Isaïe parlant au peuple d'Israël, lui dit de la part de Dieu : *Utinam attendisses ad mandata mea ! fuisset utique quasi flumen pax tua :* Ah! plût à Dieu que tu te fusses rendu attentif à mes préceptes ! ta paix, ton bonheur aurait ressemblé à un fleuve, qui est toujours rempli, et que rien ne peut tarir. La joie des méchans est plus semblable à un torrent, non-seulement parce qu'elle est impétueuse et dissolue, injuste et malfaisante, qu'elle naît et qu'elle se nourrit presque toujours du malheur d'autrui ; mais encore parce qu'elle est courte et passagère, parce que le cœur qui en est maintenant comme inondé se trouvera l'instant suivant vide et desséché, ou plutôt assailli d'un limon bourbeux, déchiré par des ronces importunes. On ne peut pas le nier, mes frères, trop souvent le visage en fait foi ; quelle variation étrange dans le même homme ! il se montre aujourd'hui avec un enjouement qu'il communique à tout le monde ; demain un morne silence glace ceux qui l'approchent, et leur inspire la tristesse sombre dont ils sont témoins. Allez le voir dans ce moment, vous serez reçu avec tout l'empressement imaginable ; à cet accueil gracieux succéderont mille manières obligeantes, mille discours agréables : une heure après cet air de douceur a disparu, une noire mélancolie a pris sa place, une brutalité insupportable a suivi. *Utinam attendisses ad mandata mea! fuisset quasi flumen pax tua.* Quelle différence dans ceux qui craignent le Seigneur, et qui aiment son service ! leur joie est constante, elle est égale ; modeste à la vérité, et toujours réservée, parce qu'elle est entière, parce

qu'elle est continuelle ; semblable à ces grands fleuves qui coulent avec d'autant plus de majesté qu'ils ont plus de profondeur, et que la continuité de leur cours les a, pour ainsi parler, plus accoutumés à l'enceinte du lit qui les renferme.

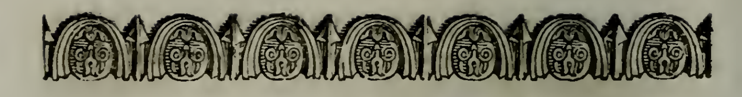
Enfin, MM., la joie des gens de bien est dans leur cœur, *dedisti lætitiam in corde meo ;* au centre de l'ame, où est proprement le véritable sentiment de la vraie joie : la joie des pécheurs n'est que dans leur corps, qu'elle ruine et qu'elle détruit par mille désordres, mille excès que la nature corrige dans les animaux les plus brutaux, et que souvent la raison ne règle pas, ne modère pas dans les hommes pécheurs. Saint Augustin, après une triste expérience des folles joies du siècle, ayant goûté les charmes de la vertu, assure que les pécheurs n'ont point de plaisirs véritables : *Peccatores non propriè gaudent, sed gestiunt.* Il en est de la joie des méchans comme de la tristesse des hommes vertueux. La joie de ceux-ci n'est qu'une joie superficielle : et de là vient qu'ils craignent si fort de rentrer en eux-mêmes, parce qu'ils y trouvent une mer d'amertume, où se noient dans un moment tous leurs plaisirs. En vain ils prennent un air gai, un visage riant, tous les dehors d'une ame contente ; il n'est personne qui à travers ces ris, ces épanouissemens, ces fausses apparences de félicité, ne découvre mille sources d'inquiétude. L'on sait ce qui tyrannise le cœur de tous les méchans, et avec cette connaissance, loin de porter envie à cet extérieur de vaines satisfactions, on se sent ému de compassion sur leur état déplorable. Qu'eux-mêmes, ces pécheurs, ne regardent que comme un vain déguisement cet air content, ce calme, ce repos que conservent les Saints au milieu des plus accablantes afflictions ; ils savent, ces Saints, ce qu'ils sentent ; ils goûtent les douceurs les plus délicieuses, tandis que sur ce qui se passe dans leur cœur, les pécheurs portant leur jugement en aveugles, et sans connaissance, sont

réduits à se plaindre de leurs chagrins, ou, ce qui est pis encore, à les dissimuler.

Gustate et videte : Pécheurs, appelez de tout ce que je vous dis à l'expérience ; mieux que toutes mes raisons elle vous persuadera qu'il n'est point de véritables joie, point de solides plaisirs ailleurs qu'au service de Dieu. On dit que les pratiques de piété imposent un joug insupportable. Qui le dit, MM. ? un libertin, un homme sans foi, sans loi, sans crédit. Quand même il aurait de l'autorité et de la probité, devriez-vous le croire, quand Jésus-Christ nous promet le contraire ? *Non est pax impiis, jugum meum suave est.* En doutez-vous encore ? consultez tous les Saints Pères, ils rendent à la miséricorde de Dieu ce glorieux témoignage. Le simple désir de servir ce Maître souverain de tous les biens, ce désir seul, avant qu'on ait été plus loin, fait jouir d'un bonheur que certainement je ne changerais pas pour tout ce que le monde peut offrir de plus doux ; que serait-ce si ce désir avait déjà eu son effet ? Jésus-Christ a promis le centuple, et moi je puis dire que je n'ai jamais rien fait que je n'aie reçu, non pas cent fois, mais mille fois plus je n'avais abandonné. *Quàm bonus Israël Deus his qui recto sunt corde !* O Israël, si tu savais combien ton Dieu est miséricordieux, combien il est libéral ! Il l'est envers ses ennemis ; mais à l'égard de ceux qui le servent, ce sont des profusions, des caresses, des douceurs, qu'on ne saurait exprimer, qu'on ne saurait taire, et dont on est comme accablé.

Hélas ! mon Dieu, que vous restera-t-il à récompenser dans l'autre monde ? ou plutôt que ne nous donnerez-vous point dans le Ciel ? Quant à cette récompense incompréhensible, ne vous fiez à personne, faites l'essai des bontés de votre Dieu, la chose le mérite : que risquez-vous par cette épreuve ? Ou je vous trompe, ou je ne vous trompe pas : si je vous trompe, si vous ne trouvez pas ce que je vous promets, vous aurez du moins

assuré votre salut, votre éternité, tout au plus vous n'aurez pas mérité le Ciel sans quelque peine : il vous arrivera ce qui arrive aux enfans à qui on présente un remède sous le nom emprunté des choses les plus propres à flatter le goût; trompés par cette amorce ; ils avalent le remède, mais ils guérissent, et le recouvrement de la santé les dédommage de cette amertume légère. Si vous n'êtes pas trompés, si dans la pratique de la vertu vous rencontrez plus de biens, plus de plaisirs, que vous n'en espériez, ne serez-vous pas trop heureux de jouir dès cette vie d'une espèce de Paradis, et d'avoir trouvé dans ce Paradis terrestre le chemin qui doit infailliblement vous conduire au Ciel? Ainsi soit-il.



2e SERMON

POUR LE JOUR

DE LA TRANSFIGURATION.

Domine, bonum est nos hic esse : si vis, faciamus hic tria tabernacula ; tibi unum, Moysi unum, et Eliæ unum.

Seigneur, nous sommes bien ici : dressons-y, s'il vous plaît, trois tentes : une pour vous, une pour Moïse, et l'autre pour Elie. (*Matth.* 17.)

Le cœur de l'homme est troublé par le désir qui le porte à d'autres objets qu'à Dieu seul, et jamais il n'est calmé par la possession même de ces objets.

Messieurs, si parmi la multitude des désirs qui assaillent sans cesse le cœur de l'homme, il s'en trouve de raisonnables, il semble que c'est celui que saint Pierre conçoit aujourd'hui sur le Thabor. Jésus paraît sur cette montagne revêtu de gloire, son visage est brillant comme le soleil, ses vêtemens plus blancs que la neige : faut-il s'étonner si cet Apôtre ravi d'un spectacle si frappant, oublie en un moment le Ciel et la terre, et ne pense plus qu'à s'assurer le bonheur dont il jouit ? Que peut-il souhaiter de plus avantageux que de vivre éternellement auprès de son divin maître, pour y contempler la lumière céleste qui l'environne ? Cependant, MM., non-seulement son désir n'est pas accompli, mais il n'est pas même approuvé. Saint Luc dit que saint Pierre n'était pas à lui-même lorsqu'il proféra ces paroles : *Nesciens quid diceret:*

une soudaine prévention lui arrachait ce jugement précipité.

Mais, mon Dieu, si cette saillie est blâmable dans saint Pierre, quels seront les désirs légitimes qui nous porteront vers notre bonheur? Voulez-vous que je vous l'apprenne? Ah! mes frères, pour être heureux dans cette vie, il ne faut rien désirer, pas même d'y être heureux. Oui, MM., pour obtenir cette félicité que tout le monde recherche, et qui est l'objet de tant de désirs vains, ambitieux, inutiles, et souvent même contraires, pour l'obtenir cette félicité et la rendre réelle, il faut retrancher tous ces désirs. Ce sont eux qui nous font sortir hors de nous-mêmes, et qui par conséquent nous éloignent de la source de notre bonheur, que chacun de nous porte en soi; ce sont eux qui troublent notre repos en nous faisant agir pour le fixer, qui agitent incessamment notre cœur dans la recherche d'une paix dont il jouirait infailliblement, s'il demeurait immobile : ce sont ces désirs aveugles et inquiets que je veux combattre dans ce discours, et détruire, s'il est possible. Je sais que l'entreprise est difficile ; je sais que loin de pouvoir étouffer la cupidité dans les hommes, ce serait beaucoup de la pouvoir modérer. Eh! comment réduire à ne plus rien désirer, des cœurs que rien ne peut satisfaire ?

Cependant la situation d'une ame détachée de tout a quelque chose de si doux, et de si utile tout à la fois ; c'est une image si parfaite de la félicité éternelle, et un chemin si sûr pour y arriver, que je ne saurais m'empêcher de faire quelques efforts pour vous mettre dans cette heureuse disposition. Dans l'espérance même de réussir, je vous proposerai deux raisons, qui feront tout le sujet de cet entretien. La première, c'est que tous les désirs qui nous portent à quelque autre objet que Dieu seul, sont des mouvemens violens. La seconde, c'est que ce sont des mouvemens inutiles. Ils fatiguent beaucoup, et ne conduisent jamais au terme.

Ce sont des vents qui nous tourmentent, et qui ne nous mènent point au port ; et s'ils nous y poussent enfin , ils y excitent encore plus de tempêtes qu'en pleine mer. Parlons plus clairement : nous nous rendons malheureux en désirant avec tant d'ardeur la possession des avantages temporels, parce que nous ne jouirons d'aucun repos tant que nous les désirerons, parce que nous ne serons pas tranquilles lors même que nous les posséderons. Le cœur est troublé par le désir des biens créés ; ce sera le premier point : il n'est pas calmé par la possession de ces biens ; ce sera le second. Demandons au Saint-Esprit ses lumières, qu'il ne refuse jamais à l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

En recherchant avec soin les causes du trouble que produisent en nous nos désirs, j'en ai trouvé plusieurs qui se peuvent toutes rapporter à deux : à la nature des désirs considérés en eux-mêmes, et aux obstacles qui nous traversent dans nos désirs. Saint Thomas et tous les Philosophes en matière de morale disent que le désir est l'amour d'un bien absent ; par conséquent la peine à laquelle l'amour donne occasion durant l'absence de l'objet qu'on aime, cette même peine est inséparable du désir, et fait une partie de sa nature. Dans la pensée de Philon le juif, le désir est un mouvement de notre ame par lequel elle s'étend comme pour atteindre à une chose éloignée d'elle ; c'est-à-dire qu'il la porte hors d'elle-même , qu'il la détache de son centre, qu'il lui donne une situation, et en quelque sorte une étendue qui ne lui est pas naturelle. Tout cela ne se fait point sans efforts , sans une espèce de violence ; et conséquemment il se fait avec douleur : de sorte , MM., que recevoir un désir dans votre cœur, c'est donner entrée à un ennemi qui vous applique à une cruelle torture , c'est ouvrir la porte à un traître, qui vous met hors de votre propre maison, et qui vous réduit à

errer par des routes perdues, sans pouvoir trouver de retraite.

Il ne faut, pour comprendre ceci, que faire réflexion sur ce qui se passe tous les jours à vos yeux, et peut-être dans vous-mêmes. Voyez cet homme tout occupé des projets qu'il a formés pour acquérir ou du bien, ou de l'honneur ; à peine il a conçu ce désir, qu'il semble que son ame s'efforce de sortir de son corps, tant elle y est inquiète, ou plutôt on dirait que quelque Démon y est entré pour le tourmenter. L'appétit, le sommeil l'abandonnent, il ne trouve plus dans sa famille les mêmes douceurs, son ennui le suit chez ses amis, sa patrie n'a plus de charmes qui puissent le retenir, la terre et la mer plus de danger où le désir qui le domine ne le contraigne de s'exposer tous les jours. Ce désir est un maître impérieux et barbare, qui lui retranche tout d'un coup toutes les douceurs de la vie ; plus de jeux, plus de repas, plus d'entretiens agréables, ou du moins plus de liberté, plus de goût dans les plaisirs. Qu'il soit faible, ou plein de force, il faut qu'il veille, qu'il jeûne, qu'il coure, qu'il sue, qu'il se fatigue, qu'il s'assujettisse à mille bassesses, qu'il se rende esclave des esclaves mêmes.

Ce n'est pas tout ; ce désir ne s'est pas plutôt emparé de l'ame, qu'il y introduit un nombre presqu'infini d'autre désirs : *Qui volunt divites fieri incidunt in tentationem, et in laqueum Diaboli, et desideria multa inutilia, nociva, quæ demergunt homines in interitum et perditionem.* Il s'est élevé dans votre cœur un désir d'amasser du bien (c'est l'exemple qu'apporte saint Paul) ; quel malheur pour vous, Chrétiens auditeurs ! il vaudrait mieux qu'un serpent ou qu'un scorpion se fût glissé dans votre sein : un venin plus vif part de ce désir qui remplit votre vie d'amertume, et qui tend à vous perdre sans ressource. Quand ce désir serait paisible par lui-même, bientôt il se multipliera, et donnera naissance à mille autres désirs : source de

peines, qui ne peut tarir. On ne devient pas riche tout d'un coup, ni sans faire jouer bien des ressorts : or autant qu'il se présentera de moyens d'avancer votre dessein, autant se formera-t-il de nouveaux désirs. On veut avoir du crédit, des amis, des protecteurs ; l'envie vient de se faire des sociétés, de nouer des intrigues, d'établir des correspondances ; il faut pénétrer dans les affaires d'autrui ; il faut rendre, s'il est possible, ses propres affaires impénétrables ; on songe en même temps à épargner, à emprunter, à acheter, à vendre. *Incidunt in desideria multa :* C'est une foule de soucis qui occupent l'ame, qui la partagent, qui la déchirent. Ce premier désir est semblable à un créancier fâcheux et malin, qui non content d'exiger sa dette avec importunité, réveille en même temps pour perdre le débiteur une multitude d'autres créanciers dont le nombre l'accable et le force de céder à sa mauvaise fortune. Si pour donner du jour à une affaire, pour sortir d'un mauvais pas, pour faire un gain considérable, il arrive qu'il faille recourir au mensonge, qu'il faille tromper, se parjurer, noircir la réputation du prochain, ou retenir son bien ; si vous ne pouvez autrement éviter une grande perte, s'il n'est point d'autre voie pour prévenir une ruine entière ; quel trouble, quelle agitation, quelles mortelles inquiétudes ! mais quel piége, quelle effroyable tentation ! Vous dites que vous résisterez ; le Saint-Esprit dit que non. *Demergunt homines in interitum et perditionem :* Ces désirs précipitent les hommes dans l'abîme de la mort et de la damnation. Mais ce n'est pas précisément de quoi il s'agit ici ; je dis que n'entreprenant même rien d'injuste, vous serez du moins vivement tenté de le faire. Saint Paul l'a dit, c'est un article de foi, *incidunt in tentationem ;* et ainsi le moindre mal qui vous puisse arriver, ce sera de perdre la paix dont vous jouissiez, de vivre dans des alarmes continuelles.

Un désir produit donc mille désirs, comme il

arrive souvent qu'un ennemi nous en suscite mille autres : il fait pis encore, il rallume toutes les passions les plus violentes et les plus noires. L'envie et la crainte ne l'abandonnent jamais, la tristesse et le désespoir le suivent presque toujours; toutes les autres passions naissent et meurent cent fois le jour dans l'ame centre de ce désir, elles s'y succèdent, elles s'y combattent, elles s'y détruisent les unes et les autres pour y renaître un moment après. Vous savez qu'il ne faut qu'une passion pour rendre misérable l'homme du monde qui pourrait d'ailleurs être le plus heureux. Quel sera donc le malheur de celui qui les ressentira toutes, qui souffrira en même temps, et la cruelle guerre qu'elles lui feront, et la guerre qu'elles se feront entre elles dans son cœur! J'ai remarqué mille fois dans plusieurs personnes ces divers mouvemens, ces combats de passions, ces changemens subits par lesquels on passe dans un moment de la joie à la tristesse, de la tristesse à la joie, de l'espérance à la crainte, de la crainte à la colère, de la colère à la fureur et au désespoir.

O hommes infortunés, dis-je en moi-même lorsque j'aperçois ces agitations! quel Démon ennemi de votre repos a soufflé, a allumé dans vous cette ardeur pour ce domaine, cette charge, cet emploi, cet honneur, cette vaine gloire? Sans ce funeste désir vos jours se passeraient dans le calme; et avec toute la sécurité qu'on goûte sur les bords d'un rivage fleuri et assuré, tranquille vous verriez les tempêtes dont les autres sont battus en pleine mer. Au lieu que je vois votre cœur tantôt se livrer à l'enflure de l'orgueil sur une flatterie, tantôt s'abattre lâchement sur un vain soupçon; je vois un faux avis vous glacer de crainte, un faux rapport vous enflammer de rage, une parole faire disparaître votre vertu, votre modération, renverser votre esprit : hier votre empressement, votre trouble faisait connaître à tout le monde l'embarras de vos affaires; aujourd'hui votre noire mé-

lancolie achève de nous en apprendre le mauvais succès : hier l'on vous vit faire mille basses soumissions à cet homme ; aujourd'hui vous l'outragez : hier vous vous vantiez du nombre de vos amis ; et je vous vois maintenant déchaîné contre leur froideur : c'est dans ce moment votre malheur que vous accusez, sur lui tombent vos invectives amères ; ce sera tantôt le bonheur d'un autre qui vous désespérera. Homme misérable ! je ne sais si je dois vous insulter ou vous plaindre.

Dans ces divertissemens inhumains que prenaient les Païens à l'amphithéâtre, on avait lieu de plaindre les malheureux que la cruauté des tyrans obligeait de lutter contre des tigres et des lions ; mais ceux qui de leur propre mouvement s'engageaient à ces périlleux combats par le seul désir de signaler leur adresse, ceux-là, s'ils étaient déchirés, méritaient-ils d'être plaints ? Et n'est-ce pas là ce que vous faites, lorsque pour satisfaire de vains désirs, vous vous exposez à des passions mille fois plus cruelles que les bêtes les plus féroces ? Mais si c'est déjà un si grand supplice de désirer, que sera-ce d'être traversé dans ses désirs ? Il est difficile de rien souhaiter dans la vie à quoi ou les hommes, ou Dieu même n'opposent toujours quelque obstacle.

Les hommes s'opposent à nous par divers motifs, par haine, par envie, par une inclination maligne de nuire. C'est quelquefois un faux zèle de la justice, et quelquefois aussi une véritable charité ; mais l'intérêt propre est le plus souvent la raison qui les irrite contre vous. Un même avantage est désiré par plusieurs personnes ; vous n'êtes pas le seul qui aspirez à la faveur, ou qui briguez cette charge. Vous aimez l'honneur ; combien d'autres sont possédés de la même passion ? Si c'est l'amour de l'argent qui anime vos poursuites, combien d'avares trouverez-vous sur votre route qui courent comme vous après les richesses de la terre ? Or comme le nombre de ces sortes de

biens est resserré dans des bornes étroites, et qu'il ne peut y en avoir assez pour tous, que d'efforts pour les emporter sur autrui ! Dans ce conflict, combien chaque prétendant ne compte-t-il pas de concurrens? Il y a à se défendre des piéges, des fourberies, des violences d'un peuple entier d'adversaires dont il devient l'ennemi dès qu'il se déclare leur rival. Par quels coups de fortune assez heureux peut-on parvenir seul à un terme où tant d'autres aspirent avec la même ardeur?

On peut comparer ce qu'on appelle les biens de la fortune à ces boules d'ivoire que les Empereurs de Rome faisaient jeter au théâtre avec des billets qui assignaient une certaine récompense à celui qui mettrait la main sur une de ces boules, et qui en demeurerait maître. Chaque boule ne pouvait être que pour un seul, et cependant tous couraient, tous s'empressaient pour l'avoir. On ne saurait dire combien de désordres arrivaient dans ces occasions. Les plaintes, les cris, les disputes, les combats, la mort même de plusieurs qui étaient étouffés dans la foule, ou qui expiraient écrasés sous les pieds de la multitude, tous ces effets tumultueux de l'avidité irritée, voilà une image de ce qui se passe tous les jours dans le monde. La fortune présente à un million d'hommes un même lot ; il n'en est aucun qui ne s'efforce de l'attirer à lui, de le ravir à tous les autres. De là les envies, les médisances, les procès, les querelles, les trahisons, les vols, les empoisonnemens, les assassinats, et tous ces autres monstres que l'avarice enfante lorsqu'elle est traversée dans ses desseins. Peut-être que quelqu'un obtiendra enfin ce qu'il prétend ; mais tous les autres ne peuvent remporter que la douleur d'avoir échoué, que le noir dépit, que le mortel désespoir qui met le comble à leur disgrace. De bonne foi n'y aurait-il pas plus de sagesse à se retirer de la foule, à renoncer au prix de ces funestes contestations, à l'abandonner aux plus avides, à les laisser se

heurter, se débattre, se déchirer pour l'obtenir?

De plus, quand vous seriez ou assez puissant, ou assez habile pour rompre tous les obstacles qui peuvent venir de la part des hommes, comment surmonterez-vous ceux que Dieu même vous opposera? car il n'en faut pas douter, Dieu s'oppose souvent à nos désirs pour en punir les déréglemens et la vanité, pour confondre notre prudence charnelle, pour apprendre aux autres par notre exemple à porter leurs désirs vers quelque objet plus solide et plus digne d'eux. Malgré tous vos soins et toutes vos précautions, il ne faut pour ruiner vos plus beaux projets, qu'une mort, qu'une maladie, qu'un naufrage, qu'un mauvais temps : or vous savez que Dieu est l'arbitre de la vie et de la mort, que les vents et les flots lui obéissent. Il est vrai que quelqu'exempt qu'on puisse être de tout désir, on ne laisse pas d'être sujet à ces mêmes accidens; mais il s'en faut bien qu'ils soient aussi fâcheux. Oui, MM., un renversement de fortune devient d'autant plus sensible, que les désirs ont été plus vifs : il ne faut pas avoir beaucoup d'expérience pour en être convaincu. Une légère indisposition qu'un peu de repos, qu'un plaisir modéré guérirait dans un autre; que cette indisposition s'attache à ce Général affamé de gloire, justement la veille d'une bataille importante qu'il attendait depuis long-temps; qu'elle arrête ce jeune homme sur le point de commencer un voyage pour lequel il a un empressement extrême; qui peut dire combien cette indisposition légère en soi, causera de douleur et d'inquiétude? Une tache peu considérable, presqu'imperceptible, un rien sur le visage d'une personne jalouse de sa beauté, combien lui donnera-t-il de chagrins plus mortels que n'en causerait une plaie profonde à une autre qui à peine conserverait encore quelqu'attachement à la vie? Ce vent doux, ce zéphyr agréable qui vous rafraîchit ou qui vous endort, quelle tempête n'excitera-t-il point dans l'ame du Négociant qui

attend avec impatience entre l'espoir et la crainte le retour d'un vaisseau ? Faites-y réflexion, Chrétiens auditeurs, il n'est point de mal léger pour celui qui nourrit de grands désirs : une pluie qui rompt une partie de divertissement, un brouillard qui menace la moisson, une parole qui jette quelqu'embarras dans une affaire, un contre-temps qui en recule le succès, tout cela en soi est peu considérable ; mais pour un homme possédé d'un désir ardent, tout cela est insupportable. Un désir est une plaie au cœur : or à une partie déjà blessée il ne faut pas donner des atteintes violentes pour faire de vives impressions ; un rien qui la touche, un simple froissement en réveille la première douleur.

Je vais plus loin, et je dis que quand ni Dieu, ni les hommes ne vous seraient point contraires, vos désirs, oui vos propres désirs se traverseront mutuellement, et se nuiront les uns aux autres. C'est un désir naturel que le désir que nous avons de vivre : si l'amour de l'honneur se rencontre avec cette première inclination, voilà une source d'inquiétude, de guerres intestines ; car enfin ces deux passions ne s'accordent point, il y a mille occasions où si vous ne risquez l'honneur, vous êtes en danger de perdre la vie : il faut fuir le péril pour vivre long-temps ; il faut l'affronter, il y faut courir, pour passer pour brave et pour intrépide. Même guerre entre l'amour du bien, et l'intérêt de la santé : on épuise ses forces pour amasser des richesses, et l'on est contraint de consumer les richesses pour entretenir ou pour réparer les forces usées. Guerre encore plus vive allumée par le désir de la volupté : il est contraire au soin de la réputation, ce désir impur ; il faut renoncer à ce plaisir, ou s'exposer à l'infamie. De quel calme, mes frères, le cœur peut-il jouir dans ces conjonctures, où il est partagé, déchiré par des impressions si opposées, par la crainte de n'obtenir pas ce qu'il poursuit : par la crainte de perdre ce qu'il

hasarde ? Vous me direz peut-être que vous ne désirez au monde qu'une seule chose, et qu'ainsi vous êtes à couvert de cette contrariété de désirs que je veux vous faire craindre. Vous ne désirez qu'une seule chose ? cela est impossible. Mais j'entends votre langage, vous voulez dire qu'il y a une chose que vous désirez avec une ardeur extrême; et en ce cas votre désir sera pour lui-même un obstacle plus dangereux encore que tous ceux dont nous avons parlé jusqu'ici.

Nos désirs, Chrétiens auditeurs, surtout lorsqu'ils sont violens, ont coutume de nous aveugler, et de jeter de la confusion dans nos jugemens ; on s'égare, on se précipite pour vouloir aller trop vîte où l'on souhaite de parvenir. C'est ainsi que le trop grand désir de percer son ennemi, ou d'échapper de ses mains, fait qu'on perd ce sang-froid si nécessaire dans les combats, qu'on se découvre, et qu'en croyant porter un coup mortel, on s'enferre soi-même. Les personnes qui désirent trop de plaire donnent ordinairement dans des affectations fades qui les rendent ridicules. Combien voit-on tous les jours de personnes saines et robustes qui ruinent leur tempérament par l'usage excessif des remèdes, c'est-à-dire par un trop grand désir de se conserver? Enfin n'est-ce pas le désir qu'on a d'augmenter ses revenus, et d'étendre ses domaines, qui fait qu'on s'engage dans des procès qui consument avec les domaines le reste du bien qu'on possède?

Comment donc conserver la paix parmi tant de sujets d'inquiétude? Quel repos pouvez-vous espérer si vous avez toujours dans vous-mêmes un désir cruel qui ouvre la porte à mille désirs, qui vous donne en proie à toutes vos passions, qui comme un bourreau domestique ne vous donne point de relâche; si vous avez toujours à craindre et du côté de Dieu et du côté des hommes, et d'un si grand nombre d'hommes; si votre désir est en butte à tant d'autres désirs, si lui-même il

se combat ? Vous me répondez à tout ceci, que vos désirs sont innocens, qu'ils ne vous portent à aucun mal, que vous avez horreur d'une fourberie, d'un larcin, d'un parjure, d'un mauvais coup : je le veux croire ; mais oseriez-vous en dire autant de tout ce que vous faites pour contenter vos désirs ? Vous n'êtes pas sans doute impeccables, et vous ne sauriez nier que vos désirs ne soient la source de tous vos péchés ; que c'est de là que naissent vos détractions, vos mensonges, vos jalousies, vos haines, vos colères, vos médisances. Quand vos désirs ne vous feraient point d'autre mal que de vous faire consumer inutilement une vie qui vous a été donnée pour gagner le Ciel, devriez-vous les appeler innocens ? n'est-ce pas un grand mal d'avoir l'esprit tellement occupé de vains soucis et de vaines espérances, qu'il ne vous reste plus d'application pour votre salut, plus de temps pour songer à la mort qui s'avance, et qui est peut-être si proche ? Comment ne vous nuisent-ils point, ces désirs, eux qui ferment l'entrée à tant de graces précieuses, à mille faveurs que Dieu a coutume de faire à ceux qui ne désirent que lui ? Daignez, Seigneur, nous éclairer d'un rayon de votre lumière. Nous savons que le désir le plus simple qui tend aux créatures, de quelque prétexte qu'on le couvre, est un obstacle invincible à la sainteté ; nous le savons, et cependant ce désir nous paraît un mal léger. Vous comptez donc pour rien, Chrétiens auditeurs, d'être privés de cette paix délicieuse que tout le monde ensemble ne peut vous donner, de cette paix qui est le prix de toutes les souffrances de Jésus-Christ, et l'héritage des enfans de Dieu ; de cette paix qui surpasse en douceur tous les plaisirs qu'on peut goûter par les sens, *quæ exsuperat omnem sensum ;* de cette paix où vous habitez, ô mon Dieu ! et qu'on ne peut perdre sans vous perdre en même temps ? Je sais qu'on espère de recouvrer dans la possession des biens terrestres le calme que le désir a ravi ;

mais on se trompe, et c'est une erreur que je veux encore combattre : non, Chrétiens auditeurs, la possession des avantages temporels ne calmera point un cœur que ses désirs auront troublé. C'est le second point.

SECOND POINT.

Ce mot de saint Thomas est, selon moi, plein d'un grand sens; il dit, cet ange de l'école, que l'homme désire Dieu naturellement. C'est-à-dire, Chrétiens auditeurs, que nous naissons tous avec un désir secret de posséder Dieu; et que l'ardeur dont on nous voit animés dans la poursuite des objets créés est un effet de ce même instinct qui nous porte à chercher en tout le bien infini, à le chercher même où il n'est pas, et où par conséquent nous ne le saurions trouver. L'homme désire des richesses, parce qu'il croit ou que ces richesses sont Dieu même, ou que du moins il trouvera ce bien infini, c'est-à-dire Dieu dans ces richesses. Or il ne sent jamais mieux qu'il se trompe qu'en les possédant, parce que cette possession loin de remplir la capacité de son cœur, irrite au contraire son avidité, parce qu'au lieu de satisfaire cette avidité irritée, elle en devient le juste supplice.

C'est sans doute parce que l'homme s'imagine trouver Dieu, l'objet de son bonheur, dans les biens terrestres, que saint Paul appelle l'avarice une espèce d'idolâtrie. Il n'est pas néanmoins étonnant que notre cœur tombe dans une erreur si grossière; il est aveugle, et il est trahi par les sens qui le conduisent; il est aveugle, mais d'un autre côté rien n'est en lui si délicat que le sentiment : il n'atteint pas plutôt ces sortes de biens terrestres, qu'il reconnaît la trahison de ses guides; il témoigne par ses dégoûts, par de nouvelles inquiétudes, que ce n'est pas là ce qu'il souhaite, qu'on a mal interprété ses désirs : *Inanitas est quod putatis ubertatem*. On lui offre donc des voluptés, et on

lui fait entendre qu'il y doit trouver ce qu'il n'a pas rencontré dans les richesses : il le croit, il y court sur cette fausse idée, il s'empresse, il travaille pour les obtenir, il se livre aux charmes de la volupté; mais à peine les a-t-il goûtés, qu'il s'aperçoit qu'il est encore abusé, qu'il s'est consumé dans des recherches inutiles : *Et animadvertit quòd hoc quoque esset vanitas.*

C'était pour Rachel qu'on avait sacrifié sept années de service, et il se trouve que Lia est l'unique salaire d'un long et pénible sacrifice. Voilà pourquoi loin de s'éteindre, le désir se rallume plus que jamais; au lieu de songer au repos, on s'expose à de nouvelles fatigues pour avoir ce que l'on aime : et ainsi le cœur passe d'un désir à un autre, d'un objet créé à un objet de même nature; il perd le goût de tout ce qu'il a, il n'estime que ce qu'il n'a pas, parce qu'il sent combien tout ce qu'il possède est borné, parce qu'il ne voit pas que tout ce qu'il veut l'est également. Quelle différence entre le jugement du cœur et le jugement des yeux ! les objets qui nous paraissent les plus minces quand nous les voyons de loin, grossissent à mesure qu'ils se rapprochent de la vue : à l'égard du cœur, c'est tout le contraire ; les mêmes biens que dans l'éloignement il croit considérables, ne sont plus rien dès qu'il en jouit. On dit ordinairement qu'on ne connaît le prix des choses que quand on ne les a pas : on se trompe, MM. ; on ne connaît véritablement ce qu'elles valent que quand on les possède, parce que quand on les possède on cesse de les estimer, et que c'est le jugement le plus équitable qu'on en puisse porter, vu que sur terre tout n'est que vanité, qu'illusion. Il n'est donc rien de si vrai, que notre inquiétude n'est point apaisée par la possession des avantages qu'on a le plus désirés, parce que, remarque saint Basile, les hommes regardent toujours ceux qui sont plus riches qu'eux, et ne font aucune réflexion à ceux qui ont moins de bien.

Sur quoi je dis que cette possession non-seulement ne calme point notre soif, mais qu'elle l'augmente en ranimant nos désirs ; les biens créés cessent alors en quelque sorte d'être ce néant qui n'éteint pas notre convoitise, c'est un poison qui l'irrite, et qui la rend plus ardente. D'où vient pensez-vous que ce Marchand, autrefois si satisfait de son trafic, quoiqu'au bout de l'an il ne comptât qu'un gain modique, ne peut aujourd'hui se contenter d'un gain beaucoup plus considérable ? C'est qu'autrefois il n'était pas riche ; ayant depuis passé de cet état de médiocrité dans l'opulence, il a eu des désirs plus vastes : semblable à une flamme à laquelle on fournit des alimens, et qui devient de plus en plus vive et ardente. On ne veut d'abord que ce qui est précisément nécessaire, c'est-à-dire peu de choses, et encore des plus communes, de celles qui se présentent comme d'elles-mêmes, et qui suffisent pour entretenir les forces, vêtir le corps, le mettre à couvert des intempéries de l'air. Ce désir est-il satisfait ? on se porte insensiblement à tout ce qu'il y a de plus délicat dans les viandes, de plus précieux dans les étoffes, de plus superbe dans les palais. Enfin les désirs croissant toujours à proportion qu'on obtient ce qu'on souhaite, tel qu'on a vu trouver des délices dans les mets les plus vils, se contente à peine des plus exquis ; pour avoir des fruits qui flattent son goût, il faut forcer les saisons, il faut que les provinces les plus éloignées lui envoient le tribut de leurs vins, il faut qu'on lui cherche jusqu'aux extrémités du monde de quoi parer aux plus légères incommodités des hivers et des étés ; il se croirait mal défendu dans son palais contre les vents et contre les pluies, si les murailles n'étaient embellies au-dehors des plus riches ornemens de l'architecture, si au-dedans l'or et le cristal ne brillaient de toutes parts.

C'est ce qui fait dire à saint Augustin, que plus on est riche en apparence, plus on est pauvre en

effet : *Divites plus egent, quando plus habent.* C'est-à-dire que plus on a de bien, plus on en voudrait avoir; parce que plus on en a, plus on sent combien il s'en faut qu'on en ait assez pour être heureux. Voilà, Chrétiens auditeurs, ce qui vous arrivera, quand vous obtiendrez tout ce que vous désirez; vous n'en serez pas plus heureux, au contraire, vos désirs et par conséquent vos inquiétudes croîtront au lieu de se calmer. *Exspectavimus pacem, et non venit; quæsivimus bona, et ecce turbatio,* disait le Prophète Jérémie : Nous attendions la paix, et elle n'est point venue; nous pensions que ces biens que nous poursuivions avec tant de chaleur nous l'apporteraient infailliblement, et ils n'ont fait que nous troubler encore plus. Jamais les choses n'arrivent autrement, et j'oserais vous défier de me produire un seul exemple contraire : mais combien de fois après avoir désiré une chose avec ardeur, après avoir fait des efforts incroyables pour l'obtenir, ne l'a-t-on enfin obtenue que pour son malheur?

Prenez garde, Chrétiens avares et ambitieux, vos vains désirs déplaisent à Dieu plus que vous ne pensez, il peut pour vous punir vous accorder enfin ce que vous souhaitez si fort. Vous l'aurez cet argent dont vous êtes si avide, et auprès duquel le Ciel, votre ame, Dieu même, ne sont rien; mais craignez qu'il ne soit pour vous la source d'une étrange calamité. Combien en avez-vous vu vous-mêmes à qui tout leur or n'a servi qu'à les conduire à une mort tragique? Ne remarque-t-on pas que ces funestes accidens tombent ordinairement sur ceux qui ont été les plus ardens à accumuler, qui ont le plus sué, le plus travaillé, le plus épargné pour remplir leurs coffres? Si je dis que le désir de devenir riche, que la jouissance même des plus grands trésors, se change en supplice pour vous, n'attendez pas que vos autres désirs, ou même leur accomplissement, aient un sort plus heureux : tous vos désirs deviendront pour vous un tour-

ment, et croîtront à mesure que vous tâcherez de les satisfaire. *Exspectavimus pacem.* Je le disais après Jérémie, et je le répète confirmé par la funeste expérience de tous ceux qui se livrent à l'insatiable avidité de leurs passions.

Mauvais père, qui ne pouvez consentir que ce fils vous quitte pour suivre la voix de Dieu qui l'appelle au service de l'Église, ou à la solitude; continuez de mettre tout en usage pour le détourner d'une résolution si chrétienne, vous y réussirez : oui cet enfant infortuné demeurera au milieu des périls, au milieu des piéges du monde; mais sachez qu'il vous punira lui-même un jour de l'y avoir retenu : il sera votre fléau, ce fils trop aimé, il vous couvrira d'infamie, il vous fera mourir de douleur, s'il ne périt lui-même malheureusement avant que vous ayiez pu jouir des fruits de votre obstination sacrilége qui l'a enlevé au Seigneur. Mère tendre et cruelle tout à la fois, qui vous croyiez malheureuse avant d'avoir des enfans, vous vous plaignez aujourd'hui qu'ils sont votre croix et votre supplice; affolée de cette aînée, quels ressorts ne faites-vous pas jouer pour que dans cette autre le désavantage d'une naissance plus reculée l'exclue d'un juste partage, la pousse dans le cloître, où Dieu ne la demande pas? Vous-même par ces ressorts impies vous préparez votre malheur : vous craigniez d'avoir plus d'une héritière, et vous n'en aurez aucune; une maladie va enlever cette fille à votre amour mal réglé; et jusqu'à la mort vous aurez le regret d'avoir immolé de votre main celle qui aurait pu prendre sa place, et vous consoler de sa perte. Jeune homme aveugle et téméraire, que n'avez-vous point fait pour obtenir enfin cette épouse? Que de prières, que de larmes, que d'intrigues, que de sollicitations, que de violences même, que de crimes! Eh quoi! fallait-il tant d'empressement pour vous lier à une furie, à un Démon incarné? Il n'y a que six mois que vous êtes ensemble, il y en a déjà trois que

vous ne vous voyez plus, que vous demandez mutuellement qu'on vous sépare pour toujours, que vous le demandez avec autant d'instance, autant d'ardeur que vous en aviez pour former le nœud indissoluble qui fait votre désespoir.

Voulez-vous vivre contens, Chrétiens auditeurs? modérez vos désirs, étouffez-les même, s'il est possible. Non, je me trompe; pour être heureux, il vous faut concevoir des désirs plus vastes encore, il faut ne leur point donner de bornes. *Dilata os tuum, et implebo illud*, disait le Seigneur au peuple d'Israël : Elargissez votre bouche, et je la remplirai. Quoiqu'un vase soit d'autant plus aisé à remplir qu'il est plus étroit, il n'en est pas ainsi du cœur de l'homme : à quelque point que vous le retrécissiez, il sera toujours trop grand pour les créatures; mais à quelque point que vous le dilatiez, il sera encore trop borné pour Dieu : il faut l'élargir, il faut l'étendre, pour le rendre capable de ce bien immense, le seul qui le puisse remplir.

Donnez donc à ce cœur une nouvelle étendue, Chrétiens auditeurs, et ne souffrez pas qu'il se resserre par le désir des objets vains et passagers. Quel sujet de honte pour vous, qui ayant été créés pour une fin si noble, vous bornez néanmoins à des biens dont vous êtes vous-mêmes la fin! Qu'est devenu cet orgueil si naturel à l'homme, qui dès le commencement du monde lui fit désirer d'être semblable à son créateur? Ignorez-vous que vos désirs sont des hommages serviles que vous rendez à toutes les choses que vous désirez, comme si c'étaient des êtres supérieurs au vôtre? ignorez-vous que vous vous faites autant d'idoles qu'il y a de créatures sur la terre dont vous recherchez la possession? Quelle indignité de voir un homme présenter de l'encens à des serpens, à de vils insectes, lui à qui on a préparé un trône au-dessus du soleil et des étoiles! Je ne m'étonne pas que Dieu refuse d'exaucer les prières que vous lui faites, soit pour vous ou pour les autres; vous ne lui

demandez que l'accomplissement de vos désirs, et vous n'avez que des désirs bas et terrestres. Si vous ne rougissez pas de lui présenter des vœux indignes de vous, il ne peut se résoudre ce Dieu à vous accorder des choses indignes de lui. Quel présent qu'un vain honneur, que de l'or, que de l'argent, c'est-à-dire un peu d'argile, un peu de fumée ! quel présent pour être fait par un Dieu à ses enfans adoptifs, aux héritiers présomptifs de son royaume ! *Dilata os tuum, et implebo illud :* Portez vos désirs à tout ce qu'il y a de plus grand, à ce qui est éternel et infini, et demandez ensuite avec confiance tout ce que vous aurez désiré.

Je ne saurais finir ce discours, Chrétiens auditeurs, sans vous rappeler le souvenir de Salomon ; cet exemple le plus illustre et le plus convaincant qu'on puisse produire pour établir la vérité que je prêche : je voudrais vous pouvoir représenter tout son bonheur, et toutes les délices dont il a joui. Il était regardé non-seulement dans ses Etats, mais encore dans toutes les Cours étrangères, comme le plus éclairé et le plus sage Monarque qui eût jamais porté la couronne. Les Egyptiens étaient alors la plus savante nation de l'univers ; Salomon les surpassait tous en toutes sortes de sciences. Il était le conseil de tous les Rois de son temps, on venait à lui de toutes parts comme à l'oracle universel ; il s'était fait élever plusieurs édifices magnifiques, et entre autres un palais où près de deux cent mille ouvriers avaient travaillé durant treize ans ; les bois, les jardins, les eaux répondaient à la grandeur de ces somptueux bâtimens ; on n'a jamais rien vu de si splendide que sa maison, c'était un nombre incroyable d'Officiers et de domestiques tous choisis, tous remarquables par leur air, par leurs superbes habits ; l'or le plus pur brillait dans tous ses meubles, il avait rendu ce métal si commun dans son royaume, dit l'Ecriture, qu'on n'y faisait pas plus d'état de l'argent que des pierres. On ne saurait dire en si peu

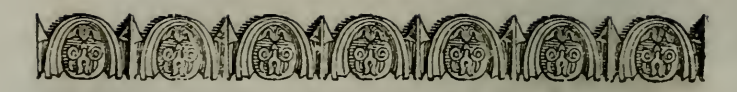
de mots quelle était la dépense de sa table. L'histoire sainte en fait le détail, et ce qu'elle en rapporte nous paraîtrait fabuleux, si nous pouvions douter de la vérité de cette histoire. Tout ce qui récrée le plus les sens, l'harmonie des sons, la musique, tous ces plaisirs divers ne cédaient en rien aux autres profusions. Que dirons-nous de ses amours? Avec quel excès, avec quel faste ne s'y livra-t-il pas! Il ne s'était pas contenté des femmes de son pays, il en avait fait venir de toutes parts, et même de païennes et d'idolâtres; les livres saints comptent trois cents concubines, et sept cents Reines. Enfin il jouissait de tous ces biens dans une profonde paix; tous les peuples qui avaient inquiété ses prédécesseurs, étaient devenus ou ses alliés, ou ses tributaires.

Au milieu de tant de grandeur, de tant de pompe, de tant de délices, voulez-vous, MM., que nous jetions un regard sur Salomon composant le livre de l'Ecclésiaste? Nous ne le trouverons plus ni assis sur ce trône où sa sagesse recevait les hommagss des Souverains, ni environné de cette brillante Cour que la Reine de Saba ne pouvait assez admirer, ni dans ces riches édifices assez vastes pour donner des appartemens à tant de Reines, ni enfin sous ces superbes portiques, ou dans ces vergers délicieux; nous le trouverons dans une entière solitude, accablé d'ennui et de tristesse, se plaignant de soi-même et de tout ce qui est autour de lui, se croyant pauvre au milieu de tant de biens, se faisant à lui-même le détail de tout ce qu'il possède, et s'écriant sur chaque chose en particulier, et sur toutes ensemble: Tout cela n'est qu'illusion, tout cela n'est que vide et que vanité: *Vanitas vanitatum, et omnia vanitas.* Qui peut donc prétendre d'être heureux, dit-il en lui-même, puisque je me trouve si misérable, et que je le suis en effet? Le Seigneur m'a accordé tous les biens et du corps et de l'esprit, et je me suis accordé à moi-même tous les plaisirs que mes sens

ont désiré : *Omnia quæcunque desideraverunt oculi mei, non negavi eis.* Je ne me suis gêné en rien, je n'ai donné aucune borne à mes passions : *Nec prohibui cor meum, quin omni voluptate frueretur. Quis ista devorabit, et affluet deliciis ut ego?* Qui vivra jamais plus délicieusement, plus voluptueusement que moi ? Cependant, qui le croirait ? dans tout cela je n'ai rien trouvé de solide ; ce ne sont que faux dehors, qu'épines, que douleurs : *Vidi in omnibus vanitatem et afflictionem.* Le pécheur se persuade qu'à force de multiplier ses biens, et d'ajouter plaisir sur plaisir, il pourra enfin se satisfaire : il se trompe, c'est en vain qu'il multiplie et qu'il ajoute : *Peccatori dedit Deus afflictionem et curam superfluam, ut addat et congreget.* Il ne remplira jamais son cœur, il ne fera qu'augmenter sa soif et sa faim, qui lui rendront et le vide de son cœur, et sa misère, plus sensibles.

Voilà, Chrétiens auditeurs, voilà le discours non pas d'un solitaire, ou de quelque contemplatif, mais du plus grand, du plus heureux, et du plus voluptueux Prince qui fut jamais. Vous serez peut-être surpris de ces sentimens : pour moi ils ne m'étonnent pas, parce que je sais que c'est Dieu qui a fait le cœur de l'homme, et qu'il ne l'a pas fait pour les créatures. *Fecisti nos ad te, Domine, et irrequietum est cor nostrum donec requiescat in te :* C'est pour vous, ô mon Dieu ! que vous avez fait ce cœur, et c'est en vain qu'il cherche son repos et son bonheur hors de vous. Qu'il coure après les biens de la terre, qu'il effleure tout ce qu'il y a d'objets sensibles, il sera inquiet dans la poursuite de ces biens ; et quand il les aura obtenus, il sentira que son inquiétude se sera augmentée : non il n'aura jamais de repos qu'il ne se repose en vous : *Irrequietum est cor nostrum donec requiescat in te.* Détruisez donc, Seigneur, tous ces vains désirs qui nous troublent, et qui nous agitent inutilement; purgez-en notre cœur, substi-

tuez à leur place le désir de vous plaire, de vous connaître, de vous aimer; le désir d'être aimé de vous, de vous posséder, et de ne vous perdre jamais. Ce désir ne troublera point notre repos; au contraire, plus il sera ardent, et plus nous serons tranquilles. Une ame qui s'ouvre à un pareil désir est, comme les Saints dans le Ciel, toujours affamée et toujours rassasiée, toujours languissante et toujours satisfaite, toujours dans l'attente et jamais dans l'inquiétude. Ce désir ne saurait être inutile, puisque désirer Dieu véritablement, c'est le posséder, puisque le posséder, c'est être à la source du plaisir et de la joie, c'est avoir trouvé la félicité parfaite, que je vous souhaite au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.



SERMON

POUR LE JOUR

DE LA PRÉSENTATION

DE LA SAINTE VIERGE.

Primitias tuas non tardabis reddere.

Vous ne différerez pas d'offrir vos prémices au Seigneur. (*Exod.* 22.)

S'il faut choisir un temps pour se donner à Dieu, la jeunesse doit être préférée à tous les autres, parce qu'il n'y a jamais plus de nécessité de le faire qu'à cet âge, parce qu'on ne saurait le faire avec plus de bienséance qu'alors, parce qu'on ne le fait jamais avec plus de mérite.

Voici le plus noble sacrifice qui ait été fait au Seigneur depuis la naissance du monde. Marie s'offre elle-même à son Créateur dans le Temple de Jérusalem : il n'y eut jamais de créature plus accomplie, jamais offrande ne se fit avec plus de religion, ni avec plus de générosité. Jugez à ces traits si elle doit plaire au Seigneur qui connaît et le mérite de la personne, et les dispositions intérieures qui accompagnent son action. Mais parmi les circonstances qui doivent rendre cette action agréable, j'en remarque une qui me touche plus que les autres, c'est l'âge de Marie, Chrétiens auditeurs ; elle n'est encore qu'à sa troisième année, et je la vois au pied de l'autel qui engage solennellement sa liberté, et qui par sa ferveur et la

sainte impatience qu'elle témoigne, semble se reprocher de n'avoir déjà que trop différé de s'acquitter de ce devoir.

Il y a long-temps que je suis persuadé qu'on ne saurait entrer trop tôt dans les voies d'une vie sainte et chrétienne ; mais aujourd'hui que je me vois soutenu dans ma pensée par l'exemple de la plus pure des Vierges, je ne puis m'empêcher de vous faire part dans ce discours d'un sentiment qui ne s'accorde pas trop avec la conduite ordinaire des gens du monde. Souffrez donc, MM., que je me satisfasse sur ce point : nous aurons assez d'autres occasions de louer Marie, contentons-nous aujourd'hui de nous animer à suivre le premier exemple qu'elle nous donne ; et pour y réussir, adressons-nous à elle, et disons-lui avec l'Ange : *Ave, Maria.*

Madame, il est étrange que le vice ait tellement corrompu les esprits, ait tellement étouffé dans les hommes avec les principes de la foi les principes de la raison, que les Prédicateurs soient réduits à prouver comme une vérité peu connue qu'on ne saurait trop tôt commencer à servir Dieu, c'est-à-dire, qu'on ne saurait trop se hâter de chercher ses véritables intérêts, d'aimer ce qui nous peut rendre heureux, de tendre à notre dernière fin, en un mot d'être raisonnables, d'être hommes, de faire ce que nous ferions comme par instinct et par la seule pente de la nature, quand Dieu ne nous aurait pas donné d'autres lumières pour nous conduire. Mon dessein n'est pas de combattre ici l'imprudence de ces pécheurs obstinés, qui renvoient leur conversion d'un jour à un autre, qui la renvoient même hardiment jusqu'à la mort : la seule vue du péril où ils s'exposent me fait frémir, mais une si triste pensée a trop peu de rapport avec la solennité de ce jour. Je parle aujourd'hui pour des personnes moins déraisonnables, pour des personnes déjà persuadées qu'à quelque prix

que ce soit, il faut se sauver ; que quand tout ce qu'on nous dit de l'autre vie serait incertain, ce serait une extrême folie de s'exposer à être éternellement malheureux ; que, tout bien considéré, le parti que prennent les gens de bien de se préparer à la mort, est le parti le plus sage : mais elles ne conviennent pas ces personnes que toute la vie doive être employée à cette préparation ; elles croient au contraire qu'il est des âges qui n'y sont pas propres, et qu'il faut attendre un âge avancé ; que les années qui précèdent la vieillesse sont destinées aux affaires, mais que la jeunesse surtout a une opposition entière pour tout ce qu'on appelle exercices de piété, qu'elle est la saison des plaisirs ; et que s'engager alors dans les pratiques de la vertu, ce serait mal choisir son temps.

Voilà ce que pensent et ce que disent même dans le monde des gens qui y passent pour sages et pour éclairés. Que répondrons-nous à cette fausse sagesse, Chrétiens auditeurs ? Est-il vrai qu'il y ait un temps dans la vie qui ne doive pas être consacré à l'auteur et au souverain Maître de la vie ? Est-il vrai que le premier, le plus bel âge de l'homme, est celui qu'il faut sacrifier au monde, à l'ennemi de notre Dieu, et qu'il est le moins propre pour vivre avec cette retenue que demande le Christianisme ?

Je ne sais, MM., quelle sera votre pensée ; pour moi je suis dans un sentiment bien opposé ; je crois au contraire que s'il faut choisir un temps pour se donner au Seigneur, la jeunesse doit être préférée à tous les autres : voici trois raisons que j'ai de le croire, et que je toucherai en peu de mots dans les trois parties de ce discours. Il faut se consacrer à Dieu dès sa première jeunesse, premièrement parce qu'il n'y a jamais plus de nécessité de le faire qu'à cet âge, secondement parce qu'on ne le saurait faire avec plus de bienséance qu'alors, troisièmement parce qu'on ne le fait jamais avec plus de mérite. Voilà tout le sujet de cet entretien. Je serai

court, et j'espère que tout le monde profitera. Ce seront de motifs de ferveur pour les jeunes gens, et pour tous les autres des motifs d'un repentir amer.

PREMIÈRE PARTIE.

J'établis la nécessité de se donner à Dieu dès la première jeunesse, sur le besoin qu'a cet âge d'être prémuni contre les tentations auxquelles il est exposé, sur le danger qu'il court de conserver toujours les habitudes perverses dont il est si susceptible. Il ne faut, MM., qu'un coup d'œil sur la faiblesse, sur l'instabilité de la jeunesse abandonnée à elle-même, pour concevoir de quels puissans secours elle a besoin. Il me semble voir tantôt un vaisseau sans mât et sans gouvernail, qui dans une nuit obscure agité de vents furieux et contraires donne ici dans un écueil, là dans un banc de sable; qui demeure maintenant suspendu sur un flot au milieu des nues, et tombe un moment après dans les profonds abîmes de la mer. Tantôt je me représente un homme infortuné dans une sombre prison, en butte aux bêtes les plus féroces qui se disputent, qui s'arrachent leur proie, et la déchirent cruellement. Je sais que c'est à cet âge que la raison sortant comme des ténèbres de l'enfance, commence à luire dans l'esprit des hommes. Mais hélas! cette lumière est si faible, et il s'élève en même temps dans les cœurs des vapeurs si noires, c'est-à-dire des passions si fortes et si violentes, qu'elles produisent une nuit encore plus triste que la nuit même : on cesse enfin d'être enfant sans devenir plus raisonnable. On remarque ordinairement, MM., deux sortes de folies, les unes ridicules et réjouissantes, les autres sombres et furieuses; on peut dire aussi qu'il est deux sortes d'enfance, l'une innocente et même agréable, l'autre au contraire tend à la fureur. Cette seconde enfance, Chrétiens auditeurs, c'est la jeunesse : elle se sert presqu'aussi peu de la raison

que la première, elle ne s'en distingue qu'en ce qu'elle se joue avec le fer et le feu, et qu'en se jouant elle se blesse elle-même, et blesse les autres.

C'est parmi les jeunes gens qu'on voit ordinairement une extrême présomption jointe à une ignorance également sensible, une faiblesse qui ne peut résister à rien, et une imprudence qui les expose aux plus grands périls ; un amour propre aveugle et grossier qui se découvre partout, qui partout fait remarquer qu'ils ne se connaissent pas eux-mêmes. Objets, dirai-je dignes de la compassion ? dirai-je dignes du courroux des sages ? de voir de jeunes téméraires dire sans cesse ce qu'il faudrait taire, affecter tout ce qu'il faudrait éviter, se parer de leurs défauts, se faire gloire de leur honte, rougir de ce qui fait honneur. Quelquefois timides et embarrassés, quelquefois hardis jusqu'à l'impudence, vous les verrez changer de sentiment sans raison, ou s'y obstiner contre toute raison, prendre presque toujours le mauvais parti, louer ce qu'il faudrait blâmer, condamner ce qui a l'approbation du reste des hommes. Quoi de plus emporté, soit dans l'amour, soit dans la haine, soit dans la douleur, soit dans le plaisir ? Quoi de plus susceptible, ou d'une aveugle colère, ou d'une terreur panique, ou d'une tristesse excessive, ou d'une folle joie ? Avec ces dispositions, si une jeune personne se livre au mal, vers lequel elle a tant de pente ; Dieu immortel ! quelle corruption ! quel libertinage ! quelle fureur ! quel mépris des lois divines et humaines ! quelle insensibilité pour tout ce qui est capable de toucher le cœur, et d'inspirer une crainte salutaire ! quelle profanation des choses sacrées ! quelle témérité à douter de toutes les maximes, de toutes les vérités les mieux établies, à traiter de chimères ce que dans tous les siècles les hommes les plus éclairés, les plus judicieux ont révéré ! *O juvenes*, s'écrie saint Augustin à la vue de tous ces excès, *ô juventus, flos ætatis,*

periculum mentis ! O jeunesse ! vous êtes la fleur de la vie, mais vous en êtes aussi l'écueil le plus dangereux. On vous appelle l'âge des plaisirs ; mais si l'on suit vos fougues, vous serez une source bien funeste de larmes et de douleurs pour tous les âges qui vous suivront.

Heureux qui peut éviter un si grand péril ! Que ne faudrait-il pas faire pour s'épargner les regrets et la confusion que cause à un homme raisonnable le souvenir d'une jeunesse imprudente et libertine ? Mais quel moyen d'y réussir, si ce n'est en nous donnant à Dieu dès nos premières années ? Comment résister à tant de tentations, à cet attrait du péché si vif dans les jeunes gens ? comment avec si peu de lumière, si peu d'expérience, et tant de faiblesse, un jeune homme se tirera-t-il d'un nombre infini de piéges, de mille et mille occasions auxquelles son âge l'expose, si ce n'est par le secours d'une grande piété, par de ferventes prières, par le fréquent usage des Sacremens, par la lecture des saints livres, par le commerce avec les gens de bien, en un mot par l'exercice de toutes les vertus chrétiennes ? Par quelle voie, dit le Prophète David, une jeune personne pourra-t-elle prévenir les égaremens si communs dans la jeunesse ? *In quo corrigit adolescentior viam suam ?* Il se répond à lui-même : Seigneur, je ne vois point d'autre voie que de s'attacher à l'observation de votre sainte loi : *In custodiendo sermones tuos.*

En effet MM., à quel âge peut-on dire que ce secours nous soit plus nécessaire qu'en la jeunesse ? L'enfance, presque jusqu'à l'âge de vingt ans, est retenue par la crainte ; on la confie à des personnes sages et discrètes qui veillent sur sa conduite, qui répondent de ses actions. A mesure que nous avançons en âge, les affaires, les emplois nous défendent l'oisiveté, on se modère par des raisons d'intérêt et de bienséance ; la pensée de la mort qui paraît moins éloignée, la sagesse acquise par l'expérience, les dispositions même naturelles,

l'impuissance de faire le mal, tout cela s'oppose aux désordres que les passions pourraient causer dans la vieillesse : mais dans ce qu'on appelle le bel âge, on est destitué de tous ces secours. Saint Chrysostôme observe que c'est à l'entrée de la jeunesse qu'on nous ôte les maîtres et les gouverneurs, justement, dit-il, dans le temps qu'ils commencent à être plus nécessaires : c'est un âge dont le monde n'attend encore rien de solide, pour qui il semble n'avoir fait aucune règle : on est sans expérience ; et tout ce que les plus expérimentés peuvent dire pour nous instruire, nous le regardons alors comme un effet de leur envie, ou de leur chagrin ; on se croit impeccable et immortel, de sorte que si dès ce temps-là la crainte de Dieu ne nous fourhit des armes salutaires, on court risque de succomber sans cesse aux divers assauts des passions.

Le monde vous les pardonnera, Chrétiens auditeurs, toutes ces faiblesses, on se contentera de dire que vous êtes jeunes ; mais croyez-vous que Dieu vous les doive pardonner avec la même facilité ? pensez-vous qu'il ne vous demandera aucun compte des plus belles années de votre vie, c'est-à-dire, du plus riche talent qu'il ait mis entre vos mains ? Croyez-vous qu'il ne vous ait donné ce temps si précieux que pour le perdre, que pour n'en user que comme un enfant, que comme un insensé, comme s'il n'y avait ni Dieu à servir, ni éternité à mériter ? Écoutez l'avis que vous donne Salomon aux Proverbes : *Lætare, juvenis, in adolescentia tua, et in bono sit cor tuum in diebus juventutis tuæ, et ambula in viis cordis tui, et in intuitu oculorum tuorum, et scito quòd pro omnibus his adducet te Dominus in judicium :* Jeune homme, jeune femme, profitez des jours de votre jeunesse, écoutez les désirs de votre cœur, tandis qu'il est en votre pouvoir de les satisfaire, ne vous réglez que par vos inclinations, et par le jugement de vos sens ; mais sachez que cette licencieuse jeunesse

vous attirera la colère et les malédictions du Seigneur, sachez que Dieu n'en jugera pas comme le monde, et qu'il vous punira avec toute la rigueur de sa justice : *Scito quòd pro omnibus his adducet te Dominus in judicium.* MM., nous voyons tous les jours ces menaces s'accomplir, tantôt par des mariages infortunés, tantôt par la dissipation des biens, et par la ruine entière des maisons les plus florissantes, quelquefois par des infirmités qui ne finissent qu'avec la vie, et souvent par des morts avancée et imprévues.

Ce sont là les fruits d'une jeunesse oisive et voluptueuse, mais ce ne sont pas les plus amers. Voici un malheur encore plus à craindre, et qui vous fera mieux connaître combien il est nécessaire de se donner à Dieu dès le commencement de la jeunesse : c'est que pour l'ordinaire cet âge est la règle de tous les autres. Quand on a sitôt commencé à mal vivre, qu'il en coûte pour devenir sage en devenant homme! Car en premier lieu on fait durer cette jeunesse le plus qu'on peut, il s'écoule bien du temps avant qu'on se persuade qu'elle est passée ; on croit qu'on est jeune à quarante ans, et pour le faire croire à tout le monde, hélas! que ne fait-on pas? vous le savez mieux que moi. On sent bien que cette vie agréable, où l'on s'est engagé, n'est pas une vie selon l'Évangile, que ce n'est pas le chemin que les Saints ont tenu pour aller au Ciel : on songe quelquefois à se réformer, on médite une retraite; mais on ne croit jamais que le temps propre pour cette retraite soit venu, on se sent encore du feu et de la vigueur ; la moindre affaire est un obstacle à ce projet, et il en survient toujours de nouvelles ; en un mot on entend souvent parler de pareils projets après la mort de ceux qui les ont formés, on en entend parler dans les cercles, dans des discours funèbres; mais nulle part de l'exécution.

Vous serez plus raisonnable, me dites-vous ; je le veux croire, je veux croire que lorsque vous

serez parvenu à la trentième ou à la quarantième année, vous vous apercevrez que vous ne serez plus jeune, qu'il sera temps de vivre en homme, de vivre en Chrétien : mais croyez-vous que vous puissiez d'abord vous retirer du désordre ? Et moi je ne crois pas que vous le puissiez même à soixante, ni à soixante et dix ans ; je crois, et c'est sur le témoignage du Saint-Esprit, je crois que, sans un miracle, vous serez jusqu'à la mort ce que vous aurez été au commencement de la vie : *Adolescens juxta viam suam ambulans, etiam cùm senuerit, non recedet ab ea.*

Je ne m'étendrai pas ici sur la force des habitudes, chacun sait assez qu'elles imposent une espèce de nécessité, et vous n'ignorez pas que surtout les habitudes contractées dans la jeunesse sont d'autant plus fortes qu'elles se sont formées avec plus de facilité. Je me contente de dire avec saint Clément d'Alexandrie que la jeunesse est en nous comme la mamelle et la nourrice de tous les âges : *Est in nobis uber ætatis ipsa juventus :* c'est-à-dire que comme les nourrices nous donnent avec le lait non-seulement les bonnes ou les mauvaises dispositions où elles se trouvent à l'égard du corps, mais encore à l'égard du caractère de l'esprit, leur humeur, leurs inclinations naturelles ; ainsi la jeunesse communique à tous les âges suivans ou ses vertus, ou ses vices; les habitudes qu'on prend à cet âge deviennent comme naturelles et nécessaires, on les conserve encore dans la dernière vieillesse.

Quel pitoyable spectacle de voir des personnes vénérables par leur âge se rendre méprisables par mille faiblesses, suivre l'attrait des passions dans une saison où ces passions sont non-seulement criminelles, mais encore ridicules ! A cet âge qui est l'âge de la sagesse, où tout devrait être calme, où la raison devrait régner dans une profonde paix, où l'ame presque dégagée du corps devrait agir avec la même facilité et la même perfection

que le ferait un pur esprit ; à cet âge être encore jeune, encore l'esclave, le jouet de ses fougueux penchans, avoir encore à combattre contre une chair presque desséchée, presque glacée, ne pouvoir faire le bien sans rendre mille combats, se sentir entraîné comme par force à des actions que la raison condamne, dont la nature même a horreur ; quelle honte, quelle misère, quelle suite funeste d'une jeunesse déréglée !

Heureux, dit le grand saint Ambroise, heureux celui qui dès le premier âge aura porté le joug du Seigneur ! il vivra sans inquiétude loin du bruit qu'excitent les passions révoltées, il jouira dans un doux silence du fruit de ses premiers soins, n'ayant plus de guerre avec le corps, ne rencontrant plus rien qui lui résiste, ou qui le trouble : *Sedebit singulariter remotus à strepitu interpellantium passionum, et quietus sedebit, cui jam necesse non est jurgari cum corpore, decertare cum variis cupiditatibus.* Voilà, MM., ce qui me fait dire que plus on est jeune, plus est pressante la nécessité d'embrasser la vertu ; parce que plus on est jeune, plus d'une part on a besoin de secours contre les tentations ; parce que d'autre part plus on est jeune, plus on est susceptible de ces mauvaises habitudes qu'on ne peut arracher qu'avec la vie ; de sorte que pour éviter une étrange dépravation dans le premier âge, pour l'éviter même dans les dernières années de la vie, il faut nécessairement se hâter de prendre le parti de la piété. J'ai dit que le temps de la jeunesse est le temps où il y a plus de nécessité de le faire, j'ai dit aussi que c'est le temps où on le fait avec plus de bienséance. C'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

La bienséance pour toutes les personnes raisonnables est une raison qui n'est pas moins forte que la nécessité ; on peut dire qu'elle est elle-même une espèce ne nécessité contre laquelle les hommes

qui ont du sentiment ne se défendent jamais. Cette bienséance en matière de libéralité ne consiste pas précisément à donner peu ou à donner beaucoup, elle consiste dans la proportion qui se trouve entre celui qui donne et le don qu'il fait, entre le don et la personne à qui il est présenté. Quelque peu que vous donniez à Dieu en vous donnant vous-mêmes, vous le ferez avec plus de bienséance si vous vous donnez dans l'état où vous pouvez être le plus décemment présenté, si vous vous donnez dans le temps que vous paraîtrez le faire avec plus de générosité; qu'aucune alteration ne dégrade votre présent, il en sera plus décent et plus digne de vous qui l'offrez; qu'aucune réserve ne le borne, il en sera plus noble et plus digne de Dieu à qui vous l'offrez.

Jugez d'abord, MM., par la raison des contraires, combien la bienséance relève le prix d'un présent. Un Roi qui ne donnerait que des haillons ou de vile monnaie, ce Prince pécherait contre les règles de la bienséance, parce qu'il ferait des présens indignes de lui; au contraire, un sujet ne laisse pas d'honorer son Prince par un don de peu de valeur, si ce peu de valeur n'est qu'un effet de sa pauvreté : il faut néanmoins que le présent soit dans un état de décence, et que dans son espèce il mérite d'être mis dans des mains royales; car si outre que la chose est vile et commune, elle est encore dégradée, quelle apparence de l'offrir à une personne de ce caractère ? Qu'un villageois ne présente que quelques fruits, il n'y a rien en cela qui choque les lois de la bienséance, c'est un présent conforme à sa profession, un présent de villageois : mais s'il ne présentait à son Roi que des fruits mal choisis ou déjà altérés, ce serait dans lui une indécence grossière, dans tout autre une insolence impardonnable.

Selon ces principes, je ne m'étonne pas, Chrétiens auditeurs, que le malheureux Caïn n'ait offert au Seigneur que des agneaux et quelques épis

de blé ; c'étaient là toutes les richesses des hommes dans ce premier age du monde : mais ne prendre pour ce devoir de religion que le rebut de son troupeau et de sa moisson, n'était-ce pas outrager Dieu ? n'était-ce pas mériter toutes les malédictions que lui attira son avarice ?

Vous en convenez sans doute; mais prenez garde que vous ne vous condamniez en le condamnant. Lorsque les hommes veulent se donner à Dieu, c'est un effet de sa bonté infinie qu'il daigne les recevoir, lui qui sait ce que c'est qu'un homme, qui connaît toutes nos misères, toutes nos faiblesses : vous faites plus, ô mon Dieu, non-seulement vous nous recevez, lorsque nous nous donnons à vous, mais vous nous prévenez, vous nous demandez nous-mêmes à nous-mêmes, vous nous sollicitez, vous nous pressez comme si vous deviez être enrichi par l'acquisition de quelques misérables créatures. Il est donc vrai que c'est très-peu de chose qu'un homme ; cependant nous ne pouvons rien offrir à Dieu qui soit plus précieux, ni qui nous soit plus cher que nous-mêmes : ainsi on ne doit pas trouver étrange que nous osions nous présenter à lui. Ce qui me surprend, c'est que n'ayant autre chose à lui donner, on attende pour le faire qu'on soit ou usé ou corrompu par les débauches ; je m'étonne qu'après avoir donné au monde, à l'ennemi de Jésus-Christ, la fleur de la vie et des années, un homme ait la hardiesse de s'offrir à son créateur, dans un état où il n'oserait se présenter à un autre homme, dans une situation où il commence à être le rebut, et souvent même la risée du monde. Encore si l'on ne se présentait dans cet état, que parce qu'on ne s'est pas avisé plutôt de se présenter, peut-être qu'alors on mériterait quelque indulgence ; mais que par un dessein formé dès la première jeunesse, dans le temps qu'on a fait comme le partage de la vie, on ait destiné à Dieu le dernier âge, les restes de la vie prête à s'éteindre, et qu'on ait semblé croire

que ce serait assez pour lui d'avoir le déclin de l'âge que le monde ne souffre plus ; est-ce là entendre les règles de la bienséance ? Est-ce reconnaître le Seigneur pour le premier, pour le plus excellent de tous les êtres ? est-ce là ce qu'on appelle religion ? peut-on outrager Dieu plus cruellement, qu'en prétendant l'honorer de la sorte ?

De plus les services que nous rendons au Seigneur, les légères offrandes que nous portons sur ses autels, ne sont pas seulement des actions de religion, mais encore des marques de reconnaissance : or quand on veut témoigner de la gratitude à un bienfaiteur, pour le faire d'une manière convenable, il faut, ce me semble, que ce qu'on rend ait quelque rapport avec ce qu'on a reçu. Qu'avez-vous reçu de Dieu ? La vie tout entière est un trésor que vous tenez de sa libéralité ; et cependant vous ne lui en réservez que la dernière partie, que celle que vous estimez le moins ! Il est mort pour vous dans la fleur de ses années, à l'âge de trente-trois ans ; et vous ne commencerez qu'à soixante ans à vivre pour lui ! Enfin il vous donne son corps, non-seulement vivant, mais encore immortel et glorieux, dans l'Eucharistie ; et vous osez lui offrir un corps languissant et épuisé ! vous osez lui présenter un cadavre ! Mon Dieu, quelle dureté ! quelle ingratitude ! vous l'aviez prévue, Seigneur, cette horrible ingratitude, et elle n'a point fait tarir la source de vos bienfaits.

Voulez-vous savoir enfin, Chrétiens auditeurs, ce que la bienséance demanderait qu'on offrît à Dieu ? voyez le choix que Dieu fait lui-même de ce qu'il veut qu'on lui présente. Dans l'ancienne loi il demande les prémices de chaque chose. Ce serait profaner ses autels, de les charger des fruits de l'arrière-saison ; je remarque que le Démon, qui imite Dieu en tout, autant qu'il le peut, lorsqu'il s'est fait offrir des hommes en sacrifice, a toujours voulu que ce fussent de jeunes personnes, comme nous en avons tant d'exemples dans l'his-

toire grecque ; ou même des enfans, tels qu'on les immolait à l'idole des Ammonites. Dans la loi de grace, lorsque Dieu destine quelqu'un à une grande sainteté, qu'il le veut mettre au nombre de ses favoris, il le prend ordinairement dans une grande jeunesse, comme saint Jean l'Évangéliste; il les prévient, ces ames privilégiées, même dès l'enfance, par des graces extraordinaires, comme on le voit dans la vie de la plupart des grands Saints. Je sais que saint Augustin et sainte Magdelène, après avoir beaucoup aimé le monde, ont été néanmoins singulièrement chéris de Dieu ; mais ces exemples, outre qu'ils sont extrêmement rares, ne favorisent pas trop la négligence et les délais des serviteurs paresseux : saint Augustin n'avait que trente-un ans quand il commença à faire pénitence ; et si les Historiens ne se trompent pas dans leurs conjectures, Magdelène était encore plus jeune lorsqu'elle renonça à la vanité.

Ce n'est pas que je veuille dire que dans un âge plus avancé on ne puisse pas absolument se consacrer à Dieu ; mais je dis que cette consécration, fussions-nous assurés de la faire alors, se ferait avec beaucoup moins de bienséance, et par conséquent avec beaucoup de confusion pour nous. Je me représente ce prodigue de l'Evangile, qui a passé sa jeunesse dans les désordres, qui après avoir indignement quitté son père, ne revient à lui que par force, que par nécessité, que parce que personne ne le veut recevoir dans le pitoyable état où il est réduit. On le reçoit cependant dans la maison paternelle, on va au devant de lui, on l'embrasse, on l'habille, on lui fait même des fêtes. Mais quelle est sa confusion de n'être retourné vers un père si tendre qu'à l'extrémité, que lorsqu'il ne voyait plus d'autre ressource? Osera-t-il le nommer son père? osera-t-il lever les yeux pour le regarder? Non, lui dit-il, je suis indigne d'être appelé votre fils : traitez-moi comme le moindre de vos esclaves; ce sera pour moi encore trop de faveur, trop

de grace : *Jam non sum dignus vocari filius tuus : fac me sicut unum de mercenariis tuis.* Chrétiens auditeurs, vous espérez que vous ferez un jour ce que vous refusez de faire aujourd'hui : je le veux croire, je le veux espérer pour vous de la miséricorde infinie de Dieu ; mais pourrez-vous supporter alors les justes reproches qu'on vous fera sur votre procédé intéressé et contraire à toute bienséance ?

Tu fornicata es cum amatoribus multis, vous dira Dieu en acceptant votre pénitence : Viens, ame ingrate, viens ; je vois que tu ne penses à ton Dieu que parce qu'on ne te souffre plus ailleurs ; tu t'es comme prostituée à une multitude d'amans, et aujourd'hui que tu te vois rejetée partout, tu t'adresses enfin à celui que tu as cent fois rebuté ; ton cœur ne serait pas pour moi, s'il y avait encore quelqu'un pour qui tu ne fusses pas un objet d'horreur : mais, que dis-je ? ton cœur ; non, ce n'est point l'amour qui t'amène ici, il y a un Enfer que tu crains ; après m'avoir si longtemps méprisé, tu voudrais avoir une place dans ma gloire ; sans cette espérance tu m'aurais méprisé jusqu'au bout. *Tamen revertere ad me, dicit Dominus :* Je sais comment tu mériterais que j'en usasse à mon tour ; reviens néanmoins, je consens d'être ton dernier asyle, et je te veux traiter tout autrement que je n'ai été traité par toi : *Tamen revertere ad me, dicit Dominus, et ego suscipiam te.* Je ne sais, MM., si vous comprenez assez toute la peine que ces pensées peuvent faire à une ame qui ne se rend à Dieu qu'après s'être rassasiée des délices du siècle ; pour moi je vous avoue que rien ne me serait plus sensible, rien ne serait plus capable de me faire mourir de douleur, et, si Dieu ne me soutenait, de désespoir.

Au contraire, qui peut exprimer la joie et la douce confiance d'une jeune personne qui se trouve dans l'heureuse situation de dire tous les jours en s'offrant à Dieu : Seigneur, je suis toute à vous, je

vous consacre mon cœur, mon esprit, toute mon ame ; présens peu dignes d'un si grand maître, mais enfin c'est tout ce que j'ai, c'est tout ce que vous m'avez donné. O mon Dieu, vous savez du moins que ce n'est ni par dépit, ni par désespoir, que je me jette entre vos bras ; ce n'est point ici le rebut du monde que je vous présente. Hélas ! ce monde ne m'importune que trop, il ne m'offre que trop de vains avantages pour m'attirer ; mais je suis à vous, Seigneur, et je n'aurai jamais d'autre amant que vous. Que je m'estime heureuse de pouvoir vous sacrifier, et ces passions vers lesquelles je sens que mon cœur a tant de pente, et ces plaisirs auxquels mon ame serait si sensible, et ce faux éclat, ce vain honneur où je pourrais prétendre ! Est-il possible qu'il y ait des hommes qui attendent, pour vous aimer, qu'ils n'aient plus qu'un jour à vivre ? Mon Dieu, qu'ils vous connaissent peu, ces hommes ! Que n'ai-je mille vies pour vous les offrir toutes ! Je n'en ai qu'une, mais j'espère qu'elle sera toute pour vous ; je vous en offre déjà la plus belle partie, et mon cœur encore plus que ma bouche vous supplie de me faire mourir dès ce moment, si vous prévoyez que dans la suite je doive employer un seul jour à quelque autre chose qu'à vous servir.

N'est-il pas vrai, MM., que cette offrande se fait avec plus de plaisir, plus de confiance, qu'une offrande différée, parce qu'on sent bien que cette offrande prompte est plus dans la décence, est en quelque sorte digne de Dieu ? Disons un mot de la dernière partie, et faisons voir qu'il y a non-seulement plus de nécessité, plus de bienséance de se donner à Dieu à la fleur de l'âge, que d'attendre le retour des années, mais encore qu'il y a plus de mérite.

TROISIÈME PARTIE.

Nous pouvons par trois endroits juger du mérite des sacrifices qu'on fait à Dieu ; premièrement,

par le prix des choses qu'on lui sacrifie en se dévouant à son service ; secondement, par le mouvement qui nous porte à nous y dévouer entièrement ; enfin, par la durée du temps pour lequel on se dévoue. Qu'est-ce que l'on sacrifie à Dieu, quand dès sa jeunesse on se détermine à le servir? N'est-ce pas ce même monde, ce monde perfide auquel on renoncerait dans un âge plus avancé? Il est vrai, MM., c'est ce même monde, à le considérer en lui-même ; mais, si on a égard à l'idée qu'une jeune personne en a conçue, c'est un monde tout différent. Pour peu qu'on soit raisonnable, on n'a pas de peine à mépriser, à haïr même le monde quand on l'a connu ; mais quand on n'en a vu que les dehors, quand on n'en a point éprouvé la perfidie, quand on le croit tel en effet qu'il paraît à ceux qui n'ont pas encore eu le loisir d'en découvrir la vanité, il faut avouer que ce n'est qu'avec une extrême violence qu'on se résout à l'abandonner. En un mot, le monde n'est rien pour quiconque le connaît ; et c'est justement ce rien que donnent à Dieu ceux qu'une longue expérience a détrompés. Mais quand on en juge par les apparences, le monde est un assemblage de toutes sortes de biens, de toutes sortes de plaisirs ; et c'est cet assemblage de biens et de plaisirs qu'on sacrifie au Seigneur, quand on se donne à lui dès les premières années, parce qu'on l'envisage sous cette image riante, parce qu'on n'a encore pu s'instruire de la vérité.

J'ajoute à cette première raison, que celui qui se donne à Dieu dans un âge encore tendre, fait cette offrande avec plus d'amour, agit par le mouvement d'une charité plus parfaite, et par conséquent avec plus de mérite. C'est une vérité qui a passé en proverbe, que celui qui se hâte de donner, acquiert un double mérite, non-seulement parce qu'il épargne à celui qui demande, la peine de désirer long-temps, et la honte de demander plusieurs fois, mais encore parce que cette prompte

facilité marque la force de l'amitié, qui surmonte dans un moment l'attache qu'on a aux biens dont on se prive, et qui ne permet pas que le cœur hésite entre le désir de faire du bien, et le désir de retenir ce qu'il donne.

A l'égard de la durée du temps qu'on destine à la vertu, j'avoue que tel qui commence dès la jeunesse n'a que très-peu d'années à vivre, et que tel autre qui aura attendu le retour de l'âge traînera dans la pénitence une très-longue vieillesse. Cependant, MM., ce jeune homme qui n'aura survécu à sa conversion que quelques jours ne laisse pas d'emporter tout le mérite d'une longue vie, telle qu'on l'espère ordinairement à cet âge; au lieu que l'autre, qui a différé si long-temps, fait assez voir qu'il ne se rend qu'à la crainte de la mort, dont les approches le réveillent; en sorte qu'il ne pense pas lui-même faire un grand sacrifice au Seigneur. Voilà une pensée, Chrétiens auditeurs, sur laquelle je voudrais bien que vous fissiez quelques momens de réflexion. Quelque jeune que vous soyez, vous n'avez peut-être pas un jour à vivre; peut-être qu'en entrant dans les voies d'une vie sainte et chrétienne, c'est vous condamner seulement à vingt-quatre heures de contrainte et de mortification: s'il arrivait, comme il peut arriver, comme il arrive tous les jours, qu'après un si court espace de temps Dieu vous retirât du monde, quelle consolation pour vous d'avoir pris des mesures si justes, de vous être donné à Dieu dans une circonstance si heureuse, mais surtout d'avoir eu si peu de temps à souffrir, et d'avoir néanmoins devant Dieu le mérite d'autant d'années de souffrances que votre âge vous en semblait promettre.

Si au contraire cette sainte résolution, ce sacrifice que j'aurai fait à Dieu de moi-même, et de tout ce que le monde a de plus attrayant, si ce sacrifice est suivi d'une longue vie? Non-seulement vous aurez le mérite d'une action très-sainte

et très-généreuse, mais encore ce mérite se multipliera à l'infini par une longue persévérance ; vous tirerez les plus riches avantages d'un bien qu'on ne recouvre jamais quand on l'a perdu, d'un bien qui est la source de tous les biens. Je parle du temps, de ce temps si court et si précieux, qui passe et qui ne revient jamais, de ce temps que Jésus-Christ ne nous a pas acheté par tant de sueurs, par tant de sang, pour nous donner le loisir de suivre les saillies d'une joie frivole, et de goûter tous les jours de nouveaux plaisirs. Loin cependant de faire usage de tous les momens, je vois qu'on cherche à perdre les heures, les jours entiers, qu'on ne trouve point d'amusemens plus agréables que les amusemens oiseux où on les a perdus ces jours dont la perte est irréparable : on dirait, à voir combien on trouve le temps long, combien on en a à perdre, on dirait qu'on a tous les siècles à sa disposition ; ou du moins que la vie n'est utile à rien, et qu'en parcourir les différens âges sans s'ennuyer, c'est en faire un assez heureux usage. Cependant, MM., votre vie va finir, et vous allez recevoir le digne salaire de votre indigence, au bout de cette vie dont un seul moment pouvait vous enrichir, pouvait vous valoir un poids immense de gloire, et de richesses inépuisables.

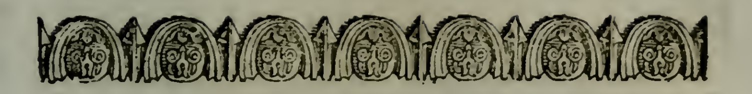
Oui, MM., ce temps qu'on méprise, qu'on prodigue d'une manière si pitoyable, est quelque chose de si précieux, qu'excepté le séjour de la gloire éternelle, il n'est rien qui lui puisse être comparé ; tous les royaumes de l'univers ne valent pas un moment de votre loisir ; voyez tout ce que le Ciel renferme de grandeurs et de délices, tout cela peut être le prix d'un moment de temps bien employé. Considérez ces grands serviteurs de Dieu, dont la sainteté a rendu la mémoire si vénérable et si glorieuse ; s'ils avaient perdu le peu de temps qu'ils avaient pour parvenir à l'héroïsme de la vertu, ils ne seraient pas aujourd'hui l'objet

de votre admiration et de votre culte, ils ne verraient pas les puissances de la terre, les Monarques prosternés devant leurs autels, ils ne régneraient pas dans le Ciel comme ils y règnent, comme ils y régneront éternellement. Nous pouvons être ce qu'ils ont été autrefois, et ce qu'ils sont aujourd'hui; il ne faut, pour obtenir cet avantage, que ménager notre temps au lieu de le perdre.

Que vous êtes malheureux, ô vous, qui que vous soyez, d'avoir vieilli dans le monde sans connaître le prix de ce temps, vous qui ne l'avez consumé que dans des amusemens frivoles, que dans des occupations qui ne vous serviront de rien pour l'éternité! Pleurez et mourez de douleur au souvenir d'une perte si importante, qui ne saurait être réparée; mais surtout pleurez cette jeunesse, dont la corruption a passé dans les âges suivans; pleurez ces belles années où la pratique de la vertu vous aurait été si facile, où vous pouviez contracter sans peine de si saintes habitudes; cet âge où vous pouviez faire à Dieu des sacrifices si purs et si agréables, pleurez-en la perte, et ne vous en consolez jamais. Vous l'avez donné au monde ce bel âge, à ce monde ingrat, à ce monde trompeur et impuissant, à ce monde qui passe, qui s'évanouit : où trouverez-vous la récompense de tant d'heures, de tant de jours et de tant de nuits que vous lui avez consacrées? qui paiera tous vos soins et tous vos services? Ce monde vieillit avec vous, il se dissipe, il disparaît peu à peu; un nouveau monde a déjà succédé en partie à celui que vous avez vu, bientôt il n'en restera plus rien. Voilà donc trente, quarante ou cinquante années que vous avez perdues; le maître que vous avez servi ne saurait vous en dédommager, et celui que vous avez méprisé vous attend pour vous en demander un compte rigoureux.

Mais quoi, faut-il se désespérer? n'y a-t-il point de remède à un si grand mal? Il n'y en a point, Chrétiens auditeurs; tout ce qu'on peut faire, c'est

d'empêcher qu'ils ne devienne de plus en plus irréparable. Nous ne savons pas combien nous avons encore de temps à vivre ; mais quand nous en aurions beaucoup, voudrions-nous bien l'employer inutilement? Mon Dieu, n'en avons-nous pas déjà assez perdu? Hâtons-nous donc de profiter de ce qui nous reste, travaillons avec d'autant plus de ferveur que nous avons commencé plus tard, faisons dans un seul jour, s'il est possible, ce que nous aurions dû faire dans plusieurs années. Prions souvent le Seigneur avec David, qu'il oublie les péchés de notre jeunesse, et tous ceux que nous avons commis par ignorance : *Delicta juventutis meæ, et ignorantias meas ne memineris.* Mais pour faire voir que dans tous ces péchés il y a eu plus d'ignorance et de jeunesse que de malice, commençons dès aujourd'hui à vivre comme nous voudrions avoir vécu dès les premières années de la vie, et comme nous avons dessein de vivre jusqu'à la mort. Ainsi soit-il.



1er SERMON

POUR LE JOUR

DE LA CONCEPTION IMMACULÉE

DE LA SAINTE VIERGE.

Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te.

Vous êtes la beauté même, ma bien-aimée, et il n'y a point de tâche en vous. (*Cant.* 4.)

La Conception immaculée n'est pas seulement un des plus grands priviléges qu'ait reçus Marie, mais ce privilége est encore en elle la source de tous les autres qui lui ont été accordés.

Vous savez sans doute le bruit qu'ont fait dans l'Église les contestations arrivées au sujet de l'immaculée couception de la sainte Vierge. Quelques Docteurs, éclairés d'ailleurs et très-catholiques, ayant cru que Marie ne pouvait avoir été préservée des malédictions que tous les enfans d'Adam avaient encourues ; la révolte des esprits devint si générale contre cette opinion, que durant plusieurs années toutes les écoles, toutes les chaires retentirent des argumens qu'on inventa en faveur de la Vierge immaculée ; toutes les Universités d'Italie, d'Espagne, de France, d'Allemagne, soutinrent hautement la doctrine favorable à l'honneur de Marie ; on ferma les Académies à quiconque refuserait de s'engager par serment d'enseigner qu'elle avait reçu le privilége unique d'être conçue sans péché ; les Princes mêmes du siècle s'intéressèrent

dans la cause de la Reine du Ciel, et employèrent leur autorité pour la défendre. Jamais on n'a ouï plus de discours, jamais plus de conférences, jamais plus de disputes, jamais on n'a écrit plus de livres sur aucune autre matière. Enfin le Vicaire de Jésus-Christ a parlé, et a fermé la bouche à tous ceux dont les sentimens n'étaient pas assez favorables à la sainteté de notre sainte Mère. Tout l'univers a regardé ce jugement comme une victoire importante, comme un triomphe; ceux du parti contraire se sont joint à nous, et aujourd'hui tout est calme, tout est réuni dans la même croyance. Avantage incomparable de reconnaître un souverain Juge! les questions sont décidées, le repos des peuples n'est point troublé par les divers vents de doctrine; tous les esprits, tous les cœurs se réunissent, et nulle opinion contraire à l'honneur de Dieu ou de ses Saints ne prend de stabilité dans l'Église de Jésus-Christ.

Mais dans le temps que le feu des disputes était le plus animé, combien de fois des politiques se sont-ils plaints que c'était trop contester sur un point qui paraissait si peu important! Tout le monde convient que Marie a été sanctifiée au sein de sa mère; si elle a été dans le péché, ce n'a été qu'au premier moment de sa vie: quelques-uns ne veulent pas qu'elle y ait été même un seul moment, un instant. Qu'y a-t-il en tout cela qui mérite que l'Eglise rallume son zèle, que l'univers perde sa tranquillité? Quelle fureur inquiète de pointiller ainsi sur un rien, de se livrer les assauts les plus vifs, de faire entendre de bruyantes querelles, de ne céder jamais! Ce n'est donc pas, MM., aux ennemis de la Conception immaculée que je dois adresser ce discours, ils ont tous passé dans notre parti; je parlerai à ces hommes politiques qui blâment la chaleur avec laquelle on a défendu ce privilége. Il serait inutile de disputer aujourd'hui que tout est tranquille, mais il ne sera pas inutile de montrer qu'on a eu raison de le faire,

et que ce n'est pas pour un rien que dans l'univers entier le sacré, le profane, tout a pris feu. Pour rendre ma preuve sensible, je n'ai qu'à faire voir combien il est avantageux à la sainte Vierge d'avoir été conçue sans péché : je le ferai, et je vous montrerai non-seulement que c'est un des plus grands priviléges qu'elle ait reçus, mais encore que ce privilége a été en elle la source des autres qui lui ont été accordés. Voilà pour les deux parties de ce discours, que je consacre à l'honneur de Marie. Implorons son secours, elle écoutera nos prières qu'elle a quelqu'intérêt d'exaucer : disons-lui avec l'Ange : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Tout le monde sait que le privilége est une loi particulière, qui affranchit les personnes privilégiées d'une loi commune ; d'où il suit clairement qu'un privilége est d'autant plus considérable, que la loi dont il exempte est en même temps et plus dure, et plus commune. MM., vous voyez déjà ce que je veux dire. Marie dans sa conception a été soustraite à la loi qui assujettissait au péché, et qui y assujettissait tous les hommes. Il n'y eut jamais de loi ni plus funeste, ni plus générale ; donc il n'y eut jamais de plus grand privilége que le privilége de la conception immaculée.

Je sais que pour faire voir la rigueur de cette loi, il faudrait vous faire comprendre quel mal c'est que le péché. Si j'y pouvais réussir, je ferais quelque chose de plus que de mettre dans tout son jour la glorieuse prérogative accordée à Marie, car je vous inspirerais en même temps une horreur si vive d'une offense de Dieu, que nulle crainte, nulle espérance, nulle force, vînt-elle ou du Ciel, ou de l'Enfer, ne serait jamais capable de vous porter à une pareille offense : mais tout ce que je puis dire à ce sujet, c'est que si l'on doit juger d'un mal par le bien dont il nous prive, le péché est sans doute le plus grand de tous les maux,

puisqu'il nous éloigne du souverain bien, et que cet éloignement est infini. Voilà en deux mots plus de choses que tous les hommes du monde n'en pourraient développer, que tous les Anges n'en sauraient comprendre. Le péché nous rend haïssables aux yeux de Dieu, il l'oblige d'avoir pour nous une haine infinie, une haine qui égale son pouvoir, une haine aussi forte qu'il est aimable en soi, aussi forte que l'amour qu'il a pour lui-même : que peut-on, hélas ! imaginer de plus terrible ? quel mal plus grand qu'un mal qu'on ne saurait concevoir, sans vous comprendre, vous, ô mon Dieu, qui êtes incompréhensible ! Dieu qui aime tout ce qu'il a créé, Dieu qui est la bonté, la miséricorde même, a pour le péché une haine si vive, qu'elle le force en quelque sorte d'accabler de maux le pécheur, de damner éternellement des ames qu'il a aimées jusqu'à mourir pour elles sur une croix. Il est vrai, direz-vous, que Marie, sans le privilége de sa conception immaculée, aurait été l'esclave du Démon et du péché, mais ce n'aurait été que pour un moment, car personne ne doute que le Seigneur ne l'ait sanctifiée aussitôt qu'il l'a pu faire.

Ce n'aurait été que pour un moment, dites-vous ; et vous trouvez que ce n'est rien d'être un moment dans la disgrace de Dieu, sous la puissance de l'Enfer, digne de la mort et d'une peine éternelle ! Elle n'aurait été coupable que pour un moment ; mais c'était le premier moment de sa vie, et la moindre tache dans ce moment peut déshonorer la plus longue et la plus belle vie. Elle n'aurait pas été long-temps dans le crime, et ce crime même n'aurait pas été volontaire ; mais ne sait-on pas qu'une fille, si elle est corrompue une seule fois, demeure chargée de confusion le reste de ses jours, n'eût-elle été qu'un moment entre les bras de l'infame corrupteur, n'eût-elle été que la triste victime d'une extrême violence ? Combien de vierges se sont précipitées pour éviter cet op-

probre ! Que s'en fallut-il que la sœur d'Ammon n'expirât de douleur? Combien d'autres n'ont pu survivre un moment à cette infamie !

Elle n'aurait été qu'un moment l'objet de la haine de Dieu. Je ne m'étonne pas que ce moment paraisse un rien aux yeux des personnes qui de leur propre mouvement se jettent dans le péché, s'y plaisent, s'y endorment, y vieillissent, s'exposent à y mourir : mais ce n'était pas là le sentiment de saint Pierre, qui ne se put jamais consoler de sa faute, quoiqu'il y eût eu beaucoup de surprise, beaucoup de fragilité, et qu'il se fût relevé un moment après sa chute : ce n'a pas été la pensée de ces illustres pénitens dont il est parlé dans les œuvres de saint Jean Climaque, et dans la vie des Pères du Désert ; pour avoir consenti à une simple pensée, ils s'étaient condamnés à une pénitence si rigoureuse, qu'on ne saurait la lire sans horreur. Pour Marie, elle était si éloignée de penser que c'était un mal léger d'être un moment dans la disgrace de son créateur, que les saints Pères et tous les Docteurs assurent que si on eût laissé à son choix, ou d'être Mère de Dieu, ou d'être conçue sans péché, elle aurait préféré l'immaculée conception à tous les autres avantages, et même à la maternité divine. Pour moi, MM., je ne doute pas que connaissant Dieu comme elle le connaissait, et que l'aimant au point qu'il est certain qu'elle l'a aimé ; je ne doute pas que si elle avait été un seul moment son ennemie, le souvenir de ce malheur n'eût été capable de la faire mourir de douleur.

Mais quelque grand mal que soit la haine de Dieu, ce n'est pas néanmoins le seul mal qu'apporte le péché originel : outre cette mortelle disgrace, il porte dans l'ame plusieurs autres plaies qui la défigurent, qui l'affaiblissent, et la rendent presqu'incapable d'aucun bien. Saint Thomas en compte quatre, après le vénérable Bède : Avant le péché, dit ce grand Docteur, l'ame était parfaite-

ment soumise à la raison, et toutes ces puissances étaient ornées des vertus qui l'assujettissaient à Dieu, la raison souveraine; son entendement était éclairé des lumières de la sagesse, sa volonté conduite par la justice agissait naturellement avec droiture, la force soutenait les puissances de l'ame contre les difficultés qui s'opposent à la vertu, la tempérance modérait les saillies de la cupidité, et la retenait dans les bornes que prescrit la loi du Seigneur : mais le péché eut-il une fois troublé cette heureuse paix dans le cœur de l'homme ? au même instant son esprit devint ténébreux, sa volonté indocile, son courage s'affaiblit, ses désirs n'eurent plus de règle. Il n'est pas nécessaire d'exposer plus au long tous ces maux; hélas ! ils ne vous sont que trop connus par l'expérience : il suffit de dire que ce sont ces plaies qui nous amènent tant de tentations, tant de chutes, tant de rechutes; c'est de cette source empoisonnée qu'est venue cette pesanteur qui nous rend la pratique du bien si difficile, ce poids qui nous entraîne vers le mal avec tant de violence; depuis ce temps la vertu n'a plus d'attraits pour nous, nous n'avons plus de pente vers elle ; nous ne saurions avancer d'un pas qu'à travers mille combats; et pour peu que nous cédions et que nous nous relâchions, nous perdons dans un moment le fruit de plusieurs années de sueurs et de fatigues : les bons exemples ne nous touchent plus, les mauvais nous séduisent, les discours les plus pathétiques, les plus terribles menaces, les promesses les plus magnifiques n'excitent en nous que des désirs imparfaits, que des désirs qu'éteint le premier objet qui se présente : sommes-nous engagés dans le mal ? rien n'est capable de vaincre notre obstination : le charme de la vertu s'est-il insinué dans notre cœur ? nous ne pouvons nous répondre d'un seul moment de constance; notre chair fait une guerre opiniâtre à notre esprit, et semble avoir juré sa perte : si je suis de corps à l'Église, mon esprit

s'en éloigne, et s'égare dans les vaines pensées du siècle ; si j'élève mes pensées au Ciel, mon corps me rentraîne et me rattache à la terre malgré moi. *Velimus, nolimus, habemus carnem, quæ concupiscit adversùs spiritum*, dit saint Augustin : Qu'on veuille, ou qu'on ne veuille pas, la cupidité s'élève contre la raison, la chair nous flatte malgré nos résistances, elle nous sollicite, elle nous importune, si elle ne domine pas.

En effet les plus lâches, ceux qui tombent le plus souvent, sont ceux qui s'aperçoivent le moins de leur faiblesse. Comment s'en apercevraient-ils? ne combattant jamais ; comment sentiraient-ils la peine que coûte la victoire ? Mais demandez à ces héros du Christianisme, à ces vénérables solitaires qui ont vieilli dans les exercices de la pénitence, à ces athlètes infatigables qui travaillent depuis tant d'années à se vaincre eux-mêmes et à dompter leurs passions, demandez-leur quelles blessures a faites dans nos ames le péché du premier homme. Vous en trouverez qui vous diront qu'après une défense longue et vigoureusement soutenue, ils n'ont pu obtenir de trêve de leur ennemi ; que loin de l'avoir réduit à demander la paix, il leur faut toujours être en armes, toujours en garde contre la concupiscence ; qu'ils se voient à toute heure sur le point d'être surpris, d'être renversés, qu'ils n'osent encore s'assurer de la victoire, que tout ce qu'ils peuvent faire, c'est de n'en pas désespérer.

Quelle guerre est ceci, vous dira l'Apôtre des nations ? Je sens dans mes membres une loi impérieuse et inflexible, qui s'oppose en tout à ma raison, et qui m'assujettit au péché malgré moi-même ; je fais le mal que je hais, je fuis le bien que je souhaite, je veux ce que je ne voudrais pas, je m'oppose moi-même à mes plus ardens désirs ; ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi : et la cupidité ne laisse pas d'y vivre encore avec lui ; l'Ange de Satan ose me venir

attaquer jusque dans le Ciel, où j'ai désormais fixé ma demeure. *Infelix ego homo! quis me liberabit de corpore mortis hujus?* Malheureux que je suis! qui rompra les liens qui m'attachent à ce corps mortel? Si ces combats ne doivent finir qu'avec la vie, comment peut-on ne pas désirer la mort? *Infelix ego homo!* Oui c'est sans doute un malheur bien déplorable de porter sans cesse en nous-mêmes un ennemi si dangereux et si importun.

Mais que vous êtes heureuse, incomparable Marie, vous qui avez écrasé la tête de ce serpent infernal, vous qu'a affranchie de son venin votre conception immaculée, vous qui entrez dans la vie avec toutes les prérogatives de la justice originelle, avec des lumières pures dans l'esprit, une droiture inaltérable dans la volonté; un courage invincible, des passions soumises, et aussi raisonnables que la raison même! Mon Dieu, de quels charmes va être accompagnée une vie soutenue par de si précieux avantages! qu'elle sera tranquille, qu'elle sera pure cette vie, qu'elle sera semblable à la vie des Esprits bienheureux, à la vie des Anges!

En effet, MM., qui pourrait dire quelles richesses spirituelles lui a produit ce privilége? Quel progrès ne devait pas faire dans la sainteté une ame qui avait plus de graces que tous les Séraphins, et qui ne ressentait aucune des imperfections de la nature corrompue! A quel degré de contemplation n'a pas dû s'élever une Vierge qui ne sentait point le poids de son corps, et dont l'esprit était orné de tant de lumières! quel a été l'excès de son amour pour Dieu, puisque cet amour loin d'être ralenti par les autres passions, y trouvait un secours pour s'enflammer de plus en plus! Voilà donc Marie exempte de la loi la plus rigoureuse; j'ajoute de la loi la plus générale, puisqu'elle n'excepte personne, et qu'à s'en tenir précisément aux termes dans lequel la loi est con-

çue, Marie elle-même y doit être enveloppée.

Les Théologiens font ici une question, savoir, si Marie a été préservée non-seulement du péché originel, mais encore de l'obligation de le contracter. Sur ceci, MM., les sentimens sont partagés. Ceux qui disent que Marie était affranchie du péché, et qu'elle n'a pas eu besoin de privilége pour en être délivrée, expliquent différemment leur pensée, selon les différentes opinions où ils sont à l'égard de l'incarnation du Verbe éternel. Les uns croient que l'incarnation avait été ordonnée avant la chute d'Adam, et que quand l'homme n'aurait pas péché, le Fils de Dieu se serait fait homme; ceux-là soutiennent que Marie avait aussi été formée dans l'idée de Dieu avant cette chute, et que par conséquent elle n'y pouvait avoir de part. D'autres pensent que Jésus-Christ n'aurait jamais été si l'homme n'avait désobéi à son créateur; et ceux-là prétendent que Marie n'aurait jamais existé, s'il n'y avait point eu de Rédempteur, qu'elle n'était point dans l'idée de Dieu lorsqu'il conçut la volonté de créer le genre humain, qu'il n'a pensé à donner l'être à la Mère de son Fils que lorsqu'il a pris le dessein de nous réformer, et qu'ainsi cette Vierge pure n'étant venue qu'après le malheur de la nature humaine, sa volonté n'a pu être renfermée dans la volonté du premier homme, ni être coupable de son crime.

Je révère comme je le dois la doctrine de ces savans hommes, et j'approuve surtout le zèle qu'ils font paraître pour l'honneur de la Mère de Dieu; mais je trouve plus de simplicité et même plus de probabilité dans la pensée de ceux qui avouent ingénument que Marie étant fille d'Adam comme nous, aurait dû comme nous être sujette à la malédiction commune; mais que Dieu par une grace spéciale a fait en sa faveur une exception à la loi, de peur, en l'y assujettisant, de blesser des lois plus anciennes, les lois de la bienséance, et de sa sagesse infinie. Mais de quelque

manière que Dieu ait réglé les choses, soit que Marie ait été séparée de la masse du genre humain et mise dans un ordre particulier, soit qu'étant naturellement confondue avec le reste des hommes, elle en ait été distinguée par un privilége, il est difficile de décider lequel de ces avantages lui a été le plus honorable. Les premiers semblent vouloir que Dieu en ait usé avec elle à peu près comme il fit avec Loth, qu'il retira de Sodôme, qu'il tint à l'écart sur une montagne, tandis que ses citoyens étaient consumés par le feu du Ciel; les autres aiment mieux qu'elle ait été traitée comme les trois enfans d'Israël, qui quoique dans une fournaise ardente environnés des flammes qui dévoraient les Babyloniens, ne reçurent néanmoins aucune atteinte.

Quoi qu'il en soit, Chrétiens auditeurs, il est certain que la Sainte Vierge a été la seule entre tous les hommes qui n'a point été frappée de la malédiction commune, qui n'a point péri dans un naufrage si universel. Nous pouvons nous la représenter comme cette arche merveilleuse qui surnageait sur les ondes au temps du Déluge, qui fut sauvée en faveur de Noé, le premier réparateur du genre humain, qu'elle portait, et qui était la figure de Jésus-Christ notre Rédempteur. Non sans doute, il n'y eut jamais de privilége plus singulier que celui-ci. Moïse dans le berceau fut mis à l'abri de la persécution de Pharaon; mais sous les ordres de la providence l'humanité industrieuse des accoucheuses d'Égypte rendit le même service à plusieurs autres enfans. Les Israélites passèrent la mer rouge à travers les mêmes flots où leurs ennemis furent submergés; mais cette faveur fut accordée à tout un peuple. Saint Paul a été ravi au troisième Ciel, où l'on croit qu'il a vu l'essence de Dieu; cette même essence se fit voir à Moïse sur le mont Sinaï, et sans doute elle s'est fait voir à bien d'autres Saints dans plusieurs rencontres. Marie elle-même a été incorruptible dans

le tombeau ; mais elle n'a pas joui seule de cet avantage. Son corps fut porté dans le Ciel par les Anges ; on croit que tous ceux qui ressuscitèrent à la mort de Jésus-Christ furent enlevés avec lui au jour de son ascension. Marie a enfanté sans cesser d'être vierge ; mais il y a eu lieu de douter si c'est un privilége pour elle, ou pour le corps de Jésus naissant ; comme lorsqu'il sortit du tombeau sans l'ouvrir, ce privilége était pour le corps qui ressuscitait, et non pour le sépulcre qui demeurait encore fermé. Enfin quoiqu'elle ait été l'unique entre toutes les femmes qui ait conçu par la seule opération du Saint-Esprit, on peut dire que la terre et la mer dans les premiers jours du monde ont eu part à cette admirable prérogative, puisque sans autre semence que la parole de Dieu, celle-là se couvrit de fleurs et de fruits, et produisit en même temps des animaux de toute espèce, et que celle-ci rendue féconde par le seul esprit de Dieu, qui était porté sur les eaux, comme parle l'Écriture, fut dans un instant remplie de tous les poissons dont nous admirons le nombre et la diversité presqu'infinie.

Mais voici un privilége qui n'a jamais été accordé qu'à Marie, et que nul autre n'obtiendra jamais. Le Démon tient dans ses chaînes tout le genre humain ; une seule fille lui échappe, elle conserve sa liberté, elle l'enchaîne lui-même. Un feu ravage tout ; un seul arbre au milieu de cet embrasement n'est pas seulement flétri, il est chargé de feuilles et de fleurs, il porte un fruit incomparable, qui doit lui seul repeupler les campagnes et les forêts. Un tyran se rend maître de l'univers ; une seule ville lui résiste, une seule place refuse le joug, elle arrête les courses du conquérant, elle demeure libre et maîtresse du monde : *Gloriosa dicta sunt de te, civitas Dei.* Voilà de grands priviléges, Vierge sainte, qui vous obligent à une reconnaissance sans bornes. Pour nous, Chrétiens auditeurs, quoique nous n'ayons pas

reçu les mêmes bienfaits, quoique le Seigneur ne nous ait préservés ni du péché originel, ni de la faiblesse que ce péché a porté dans la nature, que ne lui devons-nous pas pour les secours qu'il nous a laissés dans cette double disgrace! D'un côté le Baptême nous affranchit du péché, de l'autre la grace actuelle nous prémunit contre l'attrait du péché. Il est vrai que ces deux remèdes ne font pas le même effet à l'égard de ces deux maux; le Baptême efface entièrement la tache originelle, au lieu que la grace ne détruit pas la funeste amorce qui nous rend si susceptibles du mal, elle nous donne seulement des forces pour résister. Mais sans cette sage conduite de la Providence, qui eût connu le prix du bienfait, et l'efficacité de la grace? sans les révoltes que nous éprouvons, qui ne se persuaderait pas que la vertu nous est comme naturelle? Nous sommes en quelque sorte comme ces gens à qui l'on donne du poison, non pour les faire mourir, mais pour faire voir la force d'un antidote qu'on a inventé, et dont on connaît la force: plus nous nous sentons redevables à la vertu du remède, plus nous reconnaissons que notre salut vient d'une force étrangère; par-là notre faiblesse est secourue, notre orgueil abattu, et notre vertu purifiée. Le Seigneur en use avec nous comme un sage Médecin, qui au lieu de fermer entièrement une plaie, l'entretient pour donner le temps aux humeurs malignes de se décharger. L'infirmité qui nous reste donne occasion aux grandes ames de s'exercer aux plus nobles vertus, de rendre leurs actions plus pures et plus parfaites. Il faut l'avouer, sans cet ennemi domestique la plupart des Saints n'auraient été que des Chrétiens médiocres; s'ils ont acquis tant de mérite, ce n'a été que par leur constance à résister à la perte de la nature affaiblie, et par les généreux efforts qu'ils ont faits dans le temps qu'ils étaient plus fortement entraînés. C'est un prodige de voir ces vierges dont l'imagination n'a jamais été ternie

par aucune image impure, ni le corps altéré par aucune impression contraire à la loi.

Mais voulez-vous voir une vertu forte et plus digne encore d'admiration ? c'est cette chasteté qui subsiste au milieu de tant de dangers, cette insensibilité, ce calme inaltérable dont surtout je suis frappé : ce que je ne puis assez admirer, c'est une chair brûlée des feux de la concupiscence, et qui loin d'en être consumée, d'en être noircie, se purifie comme l'or dans la fournaise : j'admire un cœur pareil au cœur de cet ancien qui demeura froid et entier au milieu des flammes qui réduisirent son corps en cendre. Aurions-nous vu un saint Benoît se rouler sur des épines, et un saint François d'Assise s'ensevelir nu dans la neige durant la saison la plus froide de l'année, s'ils n'avaient été attaqués que faiblement? Que serait-ce que la mortification, que l'amour des ennemis, et cette magnanime douceur que Jésus-Christ nous a si fort recommandée, si toutes ces grandes vertus ne se formaient par les obstacles que la nature blessée leur oppose ? Pour achever de vous développer ma pensée sur ce point, soyez sûrs, MM., que la concupiscence nous nuirait peu, qu'elle nous deviendrait même avantageuse, si nous n'avions à nous défendre que de ses révoltes: ce qui la rend si funeste, ce sont les secours qui lui viennent du dehors, ce sont les avantages que nous lui laissons prendre, que nous lui donnons nous-mêmes ; nous nous jetons aveuglément dans les lieux où elle a contre nous des intelligences, où nous n'ignorons pas qu'elle nous dresse des embûches. *Concupiscentia cùm conceperit, parit peccatum :* Il est vrai que la cupidité enfante le péché, mais ce n'est qu'après l'avoir conçu qu'elle l'enfante : elle l'enfante seule, mais elle ne le conçoit pas seule ; et sans l'amorce des objets extérieurs, elle demeurerait éternellement stérile. Nous, MM., comment ne tomberions-nous pas, nous qui, sans égard à notre faiblesse, nous expo-

sons à tout ce qui est le plus propre à précipiter nos chutes? Adam et Eve succombèrent dans la force de la nature, dans l'état d'innocence, pour avoir considéré le fruit dont on leur avait défendu l'usage, pour avoir écouté des discours qui les portaient à désobéir : serions-nous donc devenus plus forts depuis que la nature a été affaiblie?

Tenez-vous dans la solitude, ames chrétiennes qui vous sentez importunées et accablées de votre misère. Croyez-moi, fuyez les conversations, les discours, les lectures, les divertissemens, où vous savez que vous serez attaqués, ou du moins que vous boirez un poison qui vous donnera des atteintes mortelles : ceux qui se sont fait un asile dans la retraite se plaignent bien quelquefois d'être tentés, mais jamais d'avoir fait des chutes. Quand vous serez ainsi sur vos gardes, s'il vous arrive d'être troublés, n'en ayez pas d'inquiétude, écoutez Jésus-Christ qui vous dit au fond du cœur : *Sufficit tibi gratia mea, nam virtus in infirmitate perficitur :* Toutes ces tentations ne serviront qu'à donner du lustre à votre fidélité, elles vous feront pratiquer dans l'espace d'une heure plus d'actes intérieurs, plus de véritables et solides vertus que vous n'auriez peut-être fait dans des années entières de tranquillité; vous seriez peut-être innocent avec plus de force, mais vous ne serez guères vertueux que dans la faiblesse : *Nam virtus in infirmitate perficitur.* Passons à la seconde partie, où je dois vous montrer que la Conception immaculée est la source de tous les priviléges qui ont été accordés à la sainte Vierge.

SECONDE PARTIE.

Si Dieu a aimé Marie plus que toutes les autres créatures, si plus que toutes elle l'a aimé à son tour, et si préférablement à toutes elle a été choisie pour être la Mère de son Fils, elle doit à son Immaculée Conception ces trois avantages, sources eux-mêmes de mille autres priviléges. MM., la

première source de tous les biens que nous recevons de Dieu, c'est son amour pour nous, et l'objet de cet amour envers nous n'est autre chose que les biens que nous avons reçus de lui : *Fons omnium bonorum, quæ à Deo accepimus, ipsius amor; objectum amoris ejus in nos, bona quæ in nos contulit.* Quand il nous récompense de nos services, ce sont ses bienfaits qu'il récompense; comme lorsqu'il nous aime, ce sont ses ouvrages qu'il aime en nous. *Nihil odisti eorum quæ fecisti*, lui dit le Prophète : Vous ne haïssez rien de ce que vous avez créé; comme s'il lui disait : Si vous haïssez quelque chose dans le monde, c'est sans doute ce que vous n'y avez pas mis. Rien n'est capable d'attirer votre aversion, ou de rebuter votre cœur, que ce qui n'a pas été conçu par votre sagesse, et formé par votre puissance infinie : car tout ce qui est l'ouvrage de vos mains étant l'image de votre beauté, devient naturellement l'objet de vos complaisances. Vous ne pouvez haïr en nous que ce qui ne vient pas de vous; et tout vient de vous, hors le péché : *Nihil odisti eorum quæ fecisti* : de sorte qu'une ame où Dieu ne trouve point de péché n'a rien en elle qui s'oppose à l'amour de Dieu, il faut que Dieu l'aime comme nécessairement.

Sur ce principe, Chrétiens auditeurs, je vous prie de faire réflexion que le créateur du Ciel et de la terre, contemplant en lui-même cette multitude d'hommes qu'il avait dessein de former, nul d'entre eux ne s'est présenté à ses yeux qui ne fût souillé de quelque tache, nul, excepté Marie, dans qui quelque trait de sa divine ressemblance ne fût altéré ou effacé. De là je conclus que Marie est la seule que Dieu peut aimer, pour ainsi dire, sans mesure; et comme son amour est nécessairement excessif, et qu'en lui aimer, et faire du bien, c'est la même chose, il s'ensuit que Marie est la seule à l'égard de qui la bonté divine ne doit point se prescrire de bornes. *Tota pulchra es, amica*

mea, lui dit-il par la bouche de Salomon, *tota pulchra es, et macula non est in te :* Vous êtes la beauté même, ma bien-aimée, et il n'y a point en vous de défaut : vous êtes donc tout aimable, et je ne dois à votre égard user d'aucune réserve. Si un cheveu de l'épouse a été capable de blesser mon cœur, comment ne serai-je pas transporté d'amour pour une beauté si parfaite ? et ce transport peut-il ne pas produire un excès de libéralité envers la beauté qui le fait naître ?

Voilà pourquoi, Chrétiens auditeurs, le Tout-puissant a fait de si grandes choses dans Marie. Comme il n'a pas de plus grand empressement que de répandre ses richesses sur ses créatures ; ayant trouvé un vase si propre à recevoir ses trésors, il les y a versés sans mesure. C'est pour cela qu'il a donné à cette Vierge si pure l'usage de la liberté et de la raison long-temps avant que les autres hommes en puissent jouir, c'est pour cela qu'il lui a donné des connaissances si claires de toutes les choses naturelles et surnaturelles, qu'il lui a communiqué tous les dons, toutes les vertus, dans un souverain degré, qu'il lui a découvert ses secrets les plus profonds, qu'il s'est fait voir à elle tel qu'il est en lui-même, enfin qu'il l'a remplie de tant de graces, que tous les Saints et tous les Anges ensemble en ont beaucoup moins reçu qu'elle.

La seconde source des bienfaits de Dieu, c'est l'amour que nous rendons au sien. Cet amour, qui est déjà en nous un de ses bienfaits, nous en attire néanmoins beaucoup d'autres. Or dans Marie ce retour d'amour a été si continuel, que nulle action humaine ne l'a jamais interrompu ; si pur, qu'il ne s'y est jamais mêlé ni crainte ni intérêt, ni la plus légère impression de l'amour propre ; si ardent, qu'on ne le saurait exprimer. Il est certain qu'elle doit cette ardeur, cette excellence de son amour à sa conception immaculée, puisque c'est elle qui l'a sauvée de ces ténèbres qui nous déro-

bent la connaissance d'un Dieu qu'on ne peut connaître sans l'aimer, de cette pente au mal qui retarde les mouvemens du divin amour, de cette faiblesse qui le rend si lâche et si languissant dans les autres hommes. C'est par une prérogative de cette conception immaculée, que l'amour de Marie n'étant ni ralenti ni arrêté par aucun obstacle, prit de tels accroissemens, qu'elle ne vivait plus que de son amour, que par son amour, que pour son amour; qu'elle mérita de mourir par la force de son amour, et d'être la Reine des Séraphins, dont l'amour n'égala jamais cet amour en quelque sorte immense.

Vous me direz peut-être, conformément au commun sentiment des Pères et des Docteurs, que toutes les graces extraordinaires qui ont été faites à Marie, ont été comme des suites nécessaires de sa divine maternité. J'en conviens; mais je soutiens qu'elle doit cette maternité à sa conception immaculée, et voici comme je raisonne : Quand il a été question de montrer que la Sainte Vierge avait été préservée du péché originel, la plus forte preuve qu'on ait apportée, c'est qu'elle devait concevoir le Rédempteur. On a trouvé une si grande opposition entre la qualité de pécheresse et la qualité de Mère de Dieu, qu'on a cru qu'elles ne pouvaient subsister ensemble : cela une fois supposé, s'il a fallu être sans tache pour concevoir le Verbe éternel, il a fallu que cette Vierge, qui se trouvait seule exempte de corruption, fût préférée à toutes les autres à raison de ce privilége unique : il fallait que Jésus naquît d'une Mère entièrement pure; il fallait donc que Marie, qui avait seule été préservée du péché originel, fût la Mère de Jésus. Lorsque le soleil est dans son midi, il répand ses rayons de toutes parts avec une égale profusion, mais tous les corps ne les reçoivent pas avec une égale abondance; il y en a qui n'en reçoivent qu'autant qu'il en faut pour être visibles; il donne à d'autres une couleur vive, et de l'éclat

même à quelques autres; mais à proportion qu'ils sont plus transparens, c'est-à-dire d'une substance plus déliée et plus claire, ils sont et plus intimement pénétrés, et plus abondamment remplis de lumière. S'il s'en trouve qui soient parfaitement transparens, tels qu'une eau pure, qu'un cristal, qu'un diamant, c'est peu de les éclairer et de leur donner de la couleur, le soleil s'insinue dans toutes leurs parties, il entre tout entier, il s'enferme pour ainsi dire dans ces corps, quelque fragiles, quelque durs qu'ils puissent être; il semble que la lumière se soit rendue solide, que le soleil même se soit fixé, et comme incorporé dans le cristal, dans le diamant. C'est à peu près, MM., ce qu'a fait le Seigneur : il s'est répandu dans tout l'univers, il s'y communique à tous les êtres selon leur capacité ; plus ils ont de pureté, plus ils ont de part à ses divines effusions. C'est pour cela que les Anges, qui sont tout spirituels, y participent beaucoup plus que les substances corporelles. Mais si cette lumière essentielle doit se renfermer, pour ainsi dire, tout entière dans une de ses créatures, si elle doit pénétrer jusque dans les entrailles d'une créature composée de terre et de limon, s'y incarner, devenir corporelle comme elle, et dans elle, il faut qu'il trouve un sujet d'une pureté plus qu'angélique ; et au sujet où se rencontrera cette admirable pureté, il faudra comme nécessairement qu'il se communique. Elle ne s'est trouvée que dans Marie, cette pureté, et c'est pour cela qu'elle a eu l'avantage de recevoir dans son sein, et de revêtir de sa propre chair celui qui a fait le soleil, et qui a donné aux étoiles leur éclat. Il est donc vrai, MM., qu'on a eu raison de faire les plus grands efforts pour conserver à Marie la gloire de sa Conception immaculée, puisque c'est une des plus grandes graces qu'elle ait reçues, puisqu'elle est la source de toutes les graces qui lui ont été accordées.

En terminant ce discours, je ne vous exhorterai

point à conserver votre ame dans cette pureté entière et parfaite que nous admirons dans la Mère de Dieu ; nous l'avons perdue, cette pureté inestimable, et ce qui est plus triste encore, nous nous sommes souillés par mille fautes personnelles et volontaires : mais je ne puis m'empêcher de vous inviter à la pureté de cœur, à cette vertu si précieuse en elle-même, et qui est le principe de toutes les faveurs que nous pouvons attendre de Dieu.

On demande ordinairement comment certaines personnes sont parvenues à recevoir si abondamment les graces du Ciel ; on est curieux de savoir par quelle voie leur est venu ce bonheur. Les uns s'imaginent que le Seigneur les a prévenues dès leur enfance, avant qu'elles y pussent rien contribuer de leur part, ou que dans le cours de leur vie il leur a versé tout à coup dans le cœur un amour si vif, qu'elles ont été enlevées de la terre comme Elie sur un tourbillon de feu. Non, MM., ce ne sont point là les voies ordinaires ; la vertu a coûté aux Saints plus que vous ne pensez, c'est par la pureté de cœur qu'ils ont obtenu tous ces biens si dignes d'envie. Ils ont purifié leurs ames de toutes les difformités qu'y avaient rassemblé les emportemens impétueux d'une téméraire jeunesse, ils ont commencé ensuite à se défendre de tout péché, même véniel, commis délibérément ; je dis commis avec délibération, ce qui est si éloigné d'être impossible, qu'il est même assez ordinaire et facile à quiconque a sincèrement embrassé le service de Dieu. Il est difficile de se garantir des fautes de pure fragilité et d'inconsidération ; mais pour pécher de sens froid, de dessein formé, il faut n'aimer Dieu que bien faiblement, il faut avoir un grand mépris pour cette majesté, pour cette bonté infinie, il faut agir avec elle comme on n'oserait le faire avec un homme sans être aveuglé par une haine brutale. Après les premiers pas dans les voies de la perfec-

tion chrétienne, comme on sent qu'on est dans la volonté de ne plus déplaire à Dieu, et incapable de le faire autrement que par surprise, on se met en garde contre ce dernier ennemi, on fuit les occasions, on se retire, on réfléchit souvent sur soi-même, on prévoit le péril, on étudie les moyens dont on pourra se servir pour se défendre, on veille sans cesse, on implore à tout moment le secours du Ciel ; et tout cela sans gêne, sans contrainte, avec la même liberté, la même douceur qu'une épouse bien née tâche de plaire à un époux pour qui Dieu lui a donné du respect et de la tendresse, à un époux qui paie cette tendresse de mille complaisances. Avec ces soins on tombe rarement, on se relève promptement ; et Dieu nous trouvant dans cette heureuse situation, ne peut s'empêcher de nous combler de ses graces, d'entrer dans notre cœur, de le remplir ; il nous éclaire, il nous fait part de ses secrets, il se fait voir lui-même d'une manière très-réelle, quoiqu'entièrement ineffable : *Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt.*

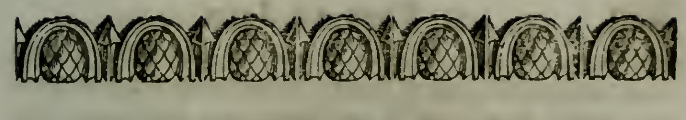
Voilà le vrai moyen d'avoir part aux trésors du Ciel. Il importe peu quel état de vie vous ayez choisi ; soyez dans une famille ou dans un cloître, dans un palais ou dans un désert, soyez pauvre ou riche ; dès que vous aurez le cœur pur, Dieu vous remplira de ses graces : il ne demande pour cela que des ames vides et sans souillure ; vides, afin que ses dons y soient reçus ; sans souillure, afin qu'ils ne s'y corrompent pas. Que nous sommes injustes de faire des plaintes sur ce que le Seigneur distribue ses graces, ses faveurs, inégalement, qu'il ne nous donne ni lumière, ni sentiment, ni goût intérieur pour les exercices de piété !

Nos plaintes seraient bien plus équitables sur ce que nous lui fermons toutes les entrées de notre ame, sur ce que nous lui lions les mains, pour ainsi parler, et que nous le forçons de retenir ses richesses. Comment voulez-vous qu'il entre dans

cet esprit éternellement occupé à considérer la conduite des autres, à former des chimères de fortune et de réputation, à composer de vaines parures ; dans cet esprit qui se remplit de mille frivoles idées par les yeux et par les oreilles, qui se dissipe dans les objets qui se présentent, dans les bruits divers qui courent, dans des contes romanesques? Vous voulez qu'il s'insinue dans ce cœur, qu'il l'enflamme de son amour, qu'il le remplisse de ses dons ; purifiez-le donc des difformités où il est plongé : comment voulez-vous qu'il s'y établisse, pendant qu'il sera la retraite de toutes les passions? Quand lui avez-vous présenté ce cœur entièrement tranquille ? Tantôt il est occupé d'une joie maligne, tantôt de la plus sombre tristesse ; hier c'était un désir de vengeance qui le possédait, aujourd'hui c'est un mouvement d'amour sensuel; maintenant il est agité par le désir d'avoir des richesses, tantôt il le sera par la crainte de les perdre.

Faites-moi voir une personne qui ait fermé les yeux aux vains objets, les oreilles aux vains entretiens du siècle, qui ait interdit à sa langue tous les vains discours qui peuvent souiller l'ame ; une personne qui, pour rompre tout attachement à la vanité et au monde, se soit en effet sevrée de tout ce qui nourrit cette vanité, cet amour du monde; une personne dans cette situation, à qui Dieu ne se soit pas intimement communiqué ; et pour lors je croirai que vos murmures sont raisonnables, et que vous avez lieu de vous plaindre. Mais jamais cela n'est arrivé, et n'arrivera jamais. *Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt :* Heureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu, parce qu'ils l'aimeront comme s'ils le voyaient, parce qu'ils seront remplis d'une espérance si ferme de le voir, que la possession même ne les rendrait pas plus tranquilles, parce qu'ils goûteront les mêmes délices que fait naître la vue de Dieu. Dans cette félicité anticipée ils

jouiront d'une paix au-dessus de tout ce que nous pouvons dire, ils ne désireront ni ne craindront la mort, parce que déjà ils posséderont ce qu'on leur prépare dans le Ciel, parce que la mort ne sera point le terme de leur bonheur, qu'elle sera au contraire un passage à un bonheur accompli, éternel, et tel que je vous le souhaite, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.



2e SERMON

POUR LE JOUR

DE LA CONCEPTION IMMACULÉE

DE LA SAINTE VIERGE.

Dominus possedit me ab initio.

Le Seigneur m'a possédée dès le commencement. (*Prov.* 8.)

Dieu distingua la Sainte Vierge du reste du genre humain au moment de sa conception, parce qu'il la préserva du péché : elle se distingua elle-même, parce qu'elle répondit d'abord à la grace.

C'est une chose assez singulière que l'opinion de ces anciens peuples, qui célébrant chaque année le jour qu'ils étaient venus au monde, croyaient devoir mêler leurs larmes à cette cérémonie. Je n'examine point les raisons qu'ils avaient d'en user ainsi ; peut-être qu'on est aujourd'hui plus raisonnable de solenniser ce même jour par des démonstrations de joie : mais il me semble que les Chrétiens ne sauraient assez verser de pleurs sur le malheur de leur conception, eux qui savent combien ce premier jour de la vie est funeste à tous les hommes. Oui, MM., il est certain que nos ames ne sont pas plutôt unies à nos corps, qu'elles sont séparées de Dieu par le péché, c'est-à-dire qu'elles entrent dans la vie victimes d'une mort plus déplorable que la mort même. Mon Dieu, ne serait-il pas plus avantageux de ne pas

exister, de rester dans un oubli éternel, de ne voir jamais le jour? Pouvons-nous en effet déplorer assez la nécessité malheureuse qui nous fait tomber entre les mains de vos ennemis, dans l'instant que nous sortons des vôtres?

D'où vient cependant que toute la terre ressent la joie la plus vive à la conception de Marie? d'où vient qu'à ce glorieux moment les Anges mêmes, comme l'assure saint Bernardin de Sienne, célébrèrent dans le Ciel la fête que nous faisons aujourd'hui? si ce n'est parce qu'aucune souillure n'a flétri cette conception privilégiée, si ce n'est parce que Marie n'eut point de part au péché d'Adam, qu'elle triompha de l'ennemi sous qui tout avait plié jusqu'alors, et que dès ce moment le Seigneur en fut le possesseur paisible et unique: *Dominus possedit me ab initio.* C'est une vérité qui n'a plus besoin de preuves; l'unanimité de l'Eglise universelle l'a mise dans un si grand jour, qu'on n'en peut plus douter raisonnablement. C'est pourquoi, sans nous attacher à poursuivre avec chaleur des ennemis qui se retirent, ou plutôt qui ont passé dans notre parti, ne pensons qu'à célébrer la victoire de notre auguste Reine. Si nous voulons encore produire quelques-unes des raisons qui ont persuadé tout l'univers, que ce ne soit plus que comme des victorieux qui au jour du triomphe se parent des armes avec lesquelles ils ont signalé leur valeur dans le combat. Vierge sainte, votre secours ne nous est pas moins nécessaire aujourd'hui qu'il s'agit de rappeler vos avantages sur vos adversaires redoutables, que lorsqu'on était obligé de combattre pour votre gloire; nous vous le demandons humblement, ce secours, en vous adressant les paroles de l'Ange: *Ave, Maria.*

Quoique la sanctification de Marie au moment qu'elle fut conçue soit ce qui a rendu sa conception si vénérable aux fidèles, ce n'est pas néan-

moins tout ce qu'il y a de plus glorieux pour elle dans ce mystère. Nous en solennisons la mémoire pour rendre graces à Dieu des faveurs dont il voulut la combler dès ce moment, nous le faisons encore pour rendre hommage aux mérites de cette Vierge incomparable, à ces mérites qui égalèrent dès lors les mérites des plus grands Saints. Si dans ce premier moment le créateur la distingua en la préservant du péché, elle se distingua aussi elle-même en répondant d'abord à la grace. J'ai dessein de toucher ces deux vérités dans ce discours; elles sont toutes deux glorieuses à la Mère de Dieu, elles se rapportent toutes deux à mon sujet, et Marie peut dire également à l'égard de l'une et de l'autre : *Dominus possedit me ab initio :* Le Seigneur m'a possédée au premier instant que j'ai été conçue, et parce qu'il m'a donné la grace, et parce que je me suis moi-même donnée à lui. Voilà tout le sujet de cet entretien.

PREMIÈRE PARTIE.

S'IL est vrai que le Seigneur, avant de créer Adam, le père de tous les hommes, délibéra quelque temps, comme il semble que l'Écriture nous le veuille faire entendre, je ne m'étonne pas que lorsqu'il s'est agi de donner l'être à la Mère de son Fils, il ait pris ses mesures de loin, il en ait formé l'idée avant tous les siècles, et qu'à ce sujet saint Augustin appelle Marie le fruit d'une délibération éternelle, *æterni consilii opus*. Mais je ne sais comment on a jamais pu se persuader qu'une si longue méditation, une consultation si importante, n'ait enfin produit qu'une esclave de Lucifer, qu'une image défigurée. Il me semble, Chrétiens auditeurs, entendre les personnes divines assemblées en leur adorable conseil, et se disposant à créer l'ame de Marie. *Faciamus hominem*, disent-elles, *ad imaginem et similitudinem nostram :* Faisons une ame qui soit une image de nous-mêmes, et la plus parfaite qui soit sortie de nos mains. Le

corps que nous lui avons préparé est déjà le plus beau de tous les corps : mais ce n'est là que la moindre partie de ce grand ouvrage ; la plus importante et la plus noble nous reste à faire. Faisons nonc l'ame de l'incomparable Marie, de ce chef-d'œuvre, de cette fille qui doit être vierge et mère tout à la fois, de cette fille qui doit être le modèle de tous les prédestinés, la rédemptrice en quelque sorte de tous les hommes, la dépositaire de toutes les graces, la Reine de tout l'univers. Faisons un vaisseau proportionné à ce nombre infini de dons et d'habitudes surnaturelles que nous lui avons destinées, une ame capable de recevoir seule plus de graces que tous les Saints, que tous les Anges n'en ont reçu : en un mot faisons une créature dont la perfection réponde à la qualité de Mère de Dieu, dont nous avons dessein de l'honorer ; une créature, dit le Père éternel, que je puisse avouer pour fille aînée, et le Saint-Esprit pour épouse : *Faciamus hominem ad similitudinem nostram.*

Voilà quelles étaient les vues de la Sainte Trinité, lorsqu'elle se disposait à former l'ame de la Sainte Vierge. Jugez sur cela avec quel soin et quelle application les personnes divines travaillèrent à l'enrichir, et quelle fut l'excellence de cette ame. Que de lumières, que de solidité, que d'élévation dans l'esprit ! que de docilité, que d'ardeur dans la volonté ! que de sincérité, que de tendresse, que d'étendue dans le cœur ! que de noblesse, mon Dieu, dans les passions que vous lui inspirez ! quel ordre, quel accord entre ces passions ! Où a-t-on jamais vu des inclinations plus raisonnables, plus équitables, plus conformes aux mouvemens de la grace ? plus de douceur dans le caractère, plus de facilité à s'ouvrir aux impressions du Saint-Esprit. Et vous croyez que Dieu n'aura pas plutôt achevé ce bel ouvrage, qu'il le laissera tomber dans la fange ? Quoi ? cette belle ame, l'abrégé de tant de merveilles, cette produc-

tion de tant de siècles, et de tous les siècles, le chef-d'œuvre du Tout-puissant, sa plus belle, sa plus brillante image, n'aura pas plutôt reçu les derniers traits, qu'elle sera placée parmi des immondices, mise sous les pieds du Démon, et donnée en proie au péché, ce monstre le plus terrible et le plus cruel ?

Vous me dites que c'est une loi établie pour tous les hommes de naître ennemis de Dieu : je ne le désavoue pas ; mais n'était-ce pas une loi imposée à toutes les femmes d'enfanter avec douleur ? Comme Dieu avait dit à tous les hommes dans la personne d'Adam : Vous mourrez si vous touchez à l'arbre de la science : *Morte morieris :* n'avait-il pas dit à toutes les mères dans la personne de la première : *In dolore paries :* Vous enfanterez dans la douleur, parce que vous avez péché ? Marie cependant a été dispensée de cette seconde loi; et quelque générale qu'eût été la malédiction prononcée contre les personnes de son sexe, elle n'y a point eu de part. La corruption du corps après la séparation de l'ame était encore une peine qui devait envelopper tout le genre humain : *Pulvis es, et in pulverem reverteris :* il y a néanmoins un privilége pour le corps de la Mère de Dieu.

N'était-ce pas un ordre établi par l'auteur de la nature, et plus ancien même que la loi qui nous assujettit au Démon, que les deux sexes concourraient à la génération de l'homme ? D'où vient donc que Marie demeure vierge après la conception de Jésus-Christ ? C'est, dit-on, qu'il n'était pas décent que la Mère de Dieu fût souillée par ce commerce impur que les autres femmes sont obligées de souffrir pour devenir mères. Cette réponse est sans replique, il n'est point d'esprit raisonnable qui ne s'y rende : aussi est-elle de tous les Docteurs et de tous les Pères. Mais la tache du péché avait-elle moins d'opposition avec la maternité divine que l'impureté de la couche nuptiale ? Eh quoi, il aurait été mal-séant à la Mère de Dieu

d'avoir eu commerce avec un homme, quelque légitime qu'eût été ce commerce, quelque saint qu'eût été l'homme auquel elle aurait été liée par le sacré nœud du mariage; et l'on voudrait regarder comme une chose indifférente qu'elle eût été sous la puissance du Démon, et l'objet de la haine de son créateur? Est-il possible, MM., qu'on ne se soit point aperçu qu'en tâchant de soutenir cette opinion, on se mettait en danger d'attribuer à Dieu des pensées peu raisonnables, opposées entre elles, ridicules même? car quelle aurait été cette vaine, cette fausse délicatesse, de faire des miracles pour sauver des bienséances, tandis qu'il aurait abandonné l'essentiel? Jésus-Christ se serait fait une honte de naître d'une femme si elle n'était pas vierge, quelque sainte qu'elle pût être d'ailleurs; et il n'eût pas rougi de naître d'une femme maudite et pécheresse comme les autres? il aurait horreur d'une impureté corporelle qui ne passe point jusqu'à l'ame, et qui peut se rencontrer avec la sainteté la plus éminente; et une tache spirituelle qui mérite toute son aversion ne le rebuterait point? Ne serait-ce point là donner dans les vains scrupules des Pharisiens, et craindre comme eux d'avaler des moucherons, tandis qu'on avalerait des chameaux? Mais que dites-vous du soin que Dieu prendrait d'épargner à la Mère de son Fils les douleurs et les souillures de l'enfantement, de la préserver dans le tombeau des vers et de la pourriture, lorsqu'il souffrirait que son ame fût infectée par le péché? Il y a des décrets conçus de toute éternité pour l'exempter de ces misères communes, suites fâcheuses, innocentes néanmoins, du péché : et ce péché, cette maladie honteuse et mortelle, ce poison qui donne la mort à l'ame, ce monstre qui la souille, qui la défigure, qui l'étouffe, tout cela n'était-il rien pour qu'on pensât à l'en garantir? Je ne sais, MM., si je me trompe, mais cette conduite ne me paraîtrait pas moins déraisonnable que le

zèle d'un fils qui s'appliquerait à défendre sa mère, ou des pluies, ou des vents, tandis qu'il la laisserait exposée au feu des canons : une attention si mal-entendue de la part de ce fils me fait ressouvenir de cet Empereur qui, lors même qu'il souffrait qu'on empoisonnât son jeune frère, avait égard que le breuvage mortel fût dans le juste tempérament qui exclut la froideur ou la chaleur excessive.

On peut joindre ici les raisons sur lesquelles des Théologiens soutiennent que Marie a été conçue dans la grace : C'est que le premier homme, c'est que la première femme, la figure de celle-ci, ont néanmoins l'un et l'autre été créés dans l'innocence. Ils appuient leur sentiment sur un passage de saint Bernard, que nous lisons dans cette fameuse lettre adressée à l'Église de Lyon ; ce Père dit que c'est une espèce de sacrilége de penser que des priviléges accordés à d'autres hommes aient été refusés à une vierge destinée à de si grandes choses : *Quod vel paucis mortalium constat esse collatum, fas certè non est suspicari tantæ Virgini esse negatum.*

Je dis plus encore, MM., et je suis assuré que vous en conviendrez avec moi, je dis que non-seulement c'est un crime de disputer à Marie les graces départies au reste du genre humain, mais qu'on ne peut sans lui faire injure la laisser dans le même rang, ne la pas mettre dans un rang supérieur. Si on se contente de dire qu'avant de naître elle a été lavée du péché originel ; saint Jean, MM., fut sanctifié dans le sein d'Élisabeth : la Mère du Messie n'aura donc nul avantage sur le précurseur de ce divin Messie? ce Dieu qui a honoré par des faveurs si privilégiées les premiers auteurs de sa race, qui a répandu des libéralités extraordinaires sur ses ancêtres les plus éloignés, qui a aimé plus que toutes les autres tribus la tribu de David dont il devait naître, qui a même favorisé tout le peuple Juif de graces inouies, parce

qu'il avait résolu de se choisir une mère parmi ce peuple ; ce Dieu n'aura-t-il rien fait de singulier pour sa Mère? n'aura-t-il versé sur elle que des graces communes? Je ne vous dis point qu'une vierge qui devait être la Reine des Anges, ne devait pas être moins pure, moins exempte de souillures que les Anges mêmes. Saint Paul veut que tous ceux qu'on élève à l'épiscopat soient en tout irrépréhensibles, et que non-seulement dans le temps de leur élection ils puissent être à l'abri des plus légers soupçons, mais encore que depuis leur baptême on ne puisse leur rien reprocher : en effet il faudrait, s'il était possible, que celui qui est élevé au-dessus des autres hommes eût plus de mérite que tous ceux qui lui doivent obéir. L'ignorance et la passion renversent tous les jours cet ordre, mais il n'en est pas moins conforme à la droite raison, qui règle les rangs selon les qualités et selon les talens, soit du corps, soit de l'esprit. Cette vérité supposée, quelle apparence que Dieu ayant dessein de soumettre tous les Anges à l'empire de Marie, l'ait soumise elle-même à la tyrannie du Démon? Quoi! ces esprits saints que nulle tache n'a jamais souillés rendraient hommage à une créature qu'aurait infecté le péché mortel, tout le Ciel serait obligé de reconnaître pour sa Souveraine une affranchie de Satan?

On demande comment il s'est pu faire que Marie ait été soustraite à la malédiction commune, vu qu'elle était fille de ce malheureux père dont toute la postérité était proscrite. On répond que lorsque Dieu porta cette loi rigoureuse qui rendait coupables du péché d'Adam tous ceux qui devaient descendre de sa race, il ne prétendit point comprendre sa Mère dans une loi si générale, il excepta celle qu'il avait déjà choisie pour réparer ce désordre ; bien plus, j'ose dire qu'elle en était exceptée comme naturellement, que même elle ne pouvait y être comprise. Sur quels fondemens osé-je avancer cette proposition? Je n'en ai point

d'autres, MM., que ceux que je viens de produire : c'est que le chef-d'œuvre du créateur, l'ouvrage de tant de siècles, ne devait pas être la proie de l'Enfer, ne devait pas être traîné dans la fange au moment qu'il fut achevé, il ne fallait pas qu'une fille choisie entre toutes les créatures pour être l'épouse unique du Saint-Esprit eût été au pouvoir de l'esprit de mensonge avant de passer entre les mains de ce divin époux ; elle aurait été indigne de concevoir le Verbe éternel, si son ame avait été flétrie par le péché originel, puisque l'impureté même du corps, quoiqu'exempte de tout péché, aurait été un obstacle à cette divine conception. Comment Dieu ne l'aurait-il pas préservée d'un si grand mal, lui qui pour la garantir de maux infiniment moins considérables, comme des douleurs de l'enfantement, de la corruption du tombeau, a renversé tant de fois tout l'ordre de la nature ? La première de toutes les femmes a été créée dans l'innocence : si Marie avait été conçue dans le péché, comment aurait-elle été bénie entre toutes les femmes ? la Reine des Anges ne devait d'ailleurs être en rien inférieure à ces esprits saints. Enfin je ne saurais comprendre que Jésus-Christ, qui a témoigné tant de zèle pour la sanctification de son précurseur, qui a eu tant d'amour pour ses ancêtres, pour sa tribu, pour sa nation, ait négligé sa propre Mère, au point de la laisser tomber dans une infamie qui aurait rejailli sur lui ; qu'enfin il ait permis qu'elle fût confondue dans la foule des esclaves de Lucifer, elle qui devait être la Reine et du Ciel et de la terre.

Ce ne sont là que des raisons de bienséance, me direz-vous. Il est vrai ; mais croyez-vous qu'elles en aient moins de force à l'égard de Dieu ? Croyez-vous qu'il soit possible que le Seigneur les blesse, ces lois, et qu'il soit capable de rien faire d'indécent ? Ce n'est pas ici le lieu d'expliquer les divers genres du possible et de l'impossible que l'École a coutume de distinguer : il suffit qu'il soit vrai de

dire qu'à l'égard de Dieu, tout ce qui n'est pas seant est absolument impossible, de quelque manière qu'on veuille entendre cette impossibilité.

Quelle joie pour tous les serviteurs de Marie de savoir qu'elle a écrasé la tête du vieux serpent, et que Dieu l'a possédée dans un temps où nous sommes encore tous sous la puissance du Démon ! Mais voulez-vous que j'achève de vous développer ma pensée, Chrétiens auditeurs ? Il est quelque chose dans Marie qui me touche encore plus que ce privilége, et qui relève, ce me semble, infiniment l'éclat de cette première prérogative. Marie a reçu la grace dès le premier moment de sa conception : c'est une faveur bien signalée ; mais, ce qui me paraît encore plus admirable, elle a conservé cette grace jusqu'au dernier moment de sa vie, aussi pure, aussi entière que lorsqu'elle l'a reçue, sans qu'aucun péché, même véniel, aucune imperfection, aucune fragilité, aucune surprise lui ait jamais donné la moindre atteinte. C'est un spectacle agréable de voir une eau vive sortir du sein de la terre aussi transparente et aussi claire que si elle nous venait du Ciel ; mais il est inoui que cette eau, après avoir arrosé les prairies et les campagnes, après s'être précipitée par la pente des rochers, et avoir long-temps roulé ses flots dans une vallée profonde et bourbeuse, se soit enfin rendue à la mer aussi pure qu'elle avait paru à sa source. C'est néanmoins ce qu'a fait Marie ; elle a vécu durant l'espace de soixante-trois ans dans cette vallée de larmes, au milieu des mêmes désordres, des mêmes occasions qui corrompent tous les jours les ames les plus innocentes, sans que son cœur ait jamais rien perdu de sa pureté. Son humilité, sa chasteté, sa patience, ont été mises à des épreuves uniques, elles y ont reçu un nouvel éclat. Elle s'est vue préférée par le Saint-Esprit à toutes les personnes de son sexe, sans s'enorgueillir de cet honneur ; elle n'a pas même été tentée de renoncer à sa virginité par l'espé-

rance certaine de devenir Mère de Dieu, et Reine de tout le monde; elle a vu mourir son Fils unique accablé de douleur et d'infamie, elle l'a vu ressuscité, comblé de gloire, sans que ces situations opposées et extrêmes lui aient causé le moindre excès ou de tristesse ou de joie.

Voulez-vous que nous nous opposions maintenant nous-mêmes à Marie, cette vierge sans tache? Elle a reçu la grace avec la vie, et, ce que j'estime encore plus, elle l'a conservée jusqu'à la mort : et nous, hélas! nous sommes conçus, nous naissons même dans le crime; il se passe du temps avant que nous recevions cette grace qui nous rend amis de Dieu; et ce qui achève de faire de notre misère un sujet éternel de larmes, c'est que nous perdons la grace presque aussitôt que nous l'avons reçue, et que nous passons le reste de nos jours sans pouvoir être sûrs de l'avoir jamais recouvrée. Car, il faut l'avouer à notre honte, nous ne vivons pour la plupart dans la grace de la régénération qu'autant de temps que nous ignorons ce que c'est que le péché qui nous la ravit. Il semble qu'il y ait de la contrariété entre l'innocence et la raison, qu'elles soient comme deux astres que s'effacent, et qui s'obscurcissent l'un l'autre. Enfans encore innocens, si vous saviez de quel prix est cette innocence que vous possédez, quel est l'éclat de cette beauté que le sang de Jésus-Christ vous a donnée lorsque vous avez été baptisés en son nom; surtout si vous pouviez être intimement persuadés qu'on ne revient jamais à cet heureux état, quand on en est une fois déchu; que si vous avez le malheur de souiller cette innocence, toutes les larmes, toutes les austérités des pénitens, toutes les flammes du Purgatoire, ne sauraient la rétablir, et qu'il vous sera éternellement impossible d'être ce que vous avez été; si vous pénétriez cette terrible vérité, que ne feriez-vous pas pour vous défendre du péché mortel? avec quel soin éviteriez-vous ces objets qui vous tentent, ces lectures qui

vous empoisonnent, ces compagnies qui vous corrompent, ce monde qui vous perd, et qui vous entraîne dans le plus grand des malheurs ? Mon Dieu, que ne nous laissez-vous vivre et mourir dans les ténèbres de notre enfance, ou que ne faites-vous luire un plus grand jour à notre esprit, lorsqu'il vous plaît de nous tirer de ces ténèbres ? pourquoi nous donnez-vous de la raison, ou pourquoi nous en donnez-vous si peu ?

Mais puisque nous avons déjà pour la plupart fait cette perte irréparable, puisque non-seulement il n'a pas été en notre liberté d'être conçus dans la grace, que même il n'est plus en notre pouvoir de faire que nous y ayons persévéré jusqu'ici, faisons en sorte, MM., que nous y vivions désormais, afin d'avoir l'avantage d'y mourir. Quel bonheur pour nous si du moins nous commencions aujourd'hui à vivre dans l'éloignement du péché, si nous n'y retombions plus jusqu'à la mort ! quelle paix, quel calme dans la conscience ne produirait pas à cette dernière heure le souvenir d'avoir passé le reste de notre vie sans commettre d'offense mortelle ! Seigneur, dirais-je alors, ce me semble, avec confiance, si je suis né dans votre disgrace, vous ne l'ignorez pas, j'eus peu de part à ce malheur, j'en fus accablé avant d'être en état de le prévenir. J'ai perdu l'innocence baptismale dans une saison où j'étais encore et bien aveugle et bien faible, et je ne doute point que ma première chute ne vous ait inspiré plus de pitié que de colère : mais après cette chute, avant que j'eusse tous les avantages que j'ai eus depuis pour me relever, je me trouvai engagé dans une habitude dont je n'étais presque plus maître, dans cette habitude qui, à la faveur des fumées qu'élèvent le feu et les passions de la jeunesse, avait en quelque sorte enchaîné ma liberté. Enfin j'ai eu le bonheur de vous mieux connaître, ô mon Dieu, j'ai commencé à me connaître moi-même, j'ai su ce que c'était qu'être aimé ou haï de vous ; et depuis ce temps

vous savez, Seigneur, que nul péché mortel n'a souillé mon ame, et que j'ai écarté de moi tout ce qui m'y pouvait porter. Heureuse fête de l'immaculée Conception, qui me donna la pensée et le désir de ne retomber jamais dans la disgrace de mon divin maître ! ma conscience ne me reproche rien depuis ce jour heureux ; j'ai sujet d'espérer que la pénitence que je fis alors de tout ce qui avait précédé fut une véritable pénitence, puisque par la miséricorde de mon Dieu elle a été suivie d'une réforme entière. Voilà ce qui est encore en votre pouvoir : un jour viendra qu'il n'y sera plus, et ce jour s'approche à toute heure. Est-il rien qui soit plus digne de votre attention ? Mais il est temps de passer à la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

La sanctification de Marie ne fut pas le seul privilége dont Dieu l'honora au moment qu'elle fut conçue ; pour qu'il ne manquât rien à son bonheur, il fallait la mettre en état de le connaître : c'est pour cela qu'elle reçut dès lors avec la grace l'usage parfait de la raison, et que son esprit fut orné de toutes les lumières de la sagesse, de toutes les connaissances soit naturelles, soit morales. Cette opinion, MM., a été enseignée par Albert le grand, par saint Bernardin de Sienne, par l'illustre Chancelier de l'Université de Paris ; elle a été adoptée aux temps de nos pères par les plus savans Théologiens, et toute l'École s'accorde aujourd'hui à la défendre. Théodoret dit plus encore, et les Auteurs que j'ai cités soutiennent comme lui qu'au moment que Marie fut créée, Dieu se découvrit à elle, et qu'elle le vit de la manière dont il se fait voir dans le Ciel à ses Saints. De ces trois vérités, savoir, que Marie au premier moment de sa conception a été raisonnable, a été libre, a même participé au bonheur des Saints dans le Ciel, il est aisé de faire voir que le Seigneur l'a possédée dès le commencement, non-seulement

par la grace qu'il lui a donnée, mais encore par l'usage qu'elle a fait elle-même de la grace ; usage qui a suivi l'instant où cette grace a été donnée, usage qui a répondu à l'étendue de cette grace, usage qui n'a point cessé de donner à cette grace de nouveaux accroîssemens.

L'Ange de l'École a cru que tous les hommes sont obligés, sous peine de péché mortel, de faire un acte d'amour de Dieu dès qu'ils ont l'usage de la raison. Dans cette opinion, on ne peut douter que Marie ne se soit donnée à Dieu au moment qu'elle fut conçue, puisqu'elle y était obligée, puisqu'elle n'y pouvait manquer sans se rendre actuellement coupable d'une offense mortelle, où tout le monde convient qu'elle n'est jamais tombée, puisqu'enfin elle se serait trouvée au même instant et dans le péché, et dans la grace : dans la grace, par le privilége dont nous avons parlé ; dans le péché, par l'inobservation du précepte.

Mais je veux que cette obligation d'aimer Dieu aussitôt qu'on en est capable ne soit pas si étroite que saint Thomas l'a pensé, du moins ne saurait-on disconvenir qu'il ne soit de la bienséance de consacrer les prémices de notre raison à celui qui est la raison primitive et essentielle, et que dans l'homme qui sort de l'enfance, le premier usage de la volonté affranchie ne doive le porter à reconnaître son libérateur. Quelle tache dans Marie, si étant éclairée comme elle l'était, favorisée au point que nous l'avons dit, elle avait différé de donner des marques de sa reconnaissance! De plus elle était sollicitée de faire à Dieu une offrande entière de sa personne par une infinité de graces actuelles ; et tous les Docteurs assurent qu'elle n'en eut jamais que d'efficaces. Enfin si elle vit Dieu dans ce moment, il ne fut pas même en son pouvoir de ne l'aimer pas ; elle y fut comme forcée par la même nécessité qui ravit, qui emporte si fortement et avec tant de douceur tous les esprits des bienheureux.

Oui, MM., Marie s'est consacrée à Dieu dès le premier instant de sa vie : le premier mouvement de son cœur a été pour celui qui l'avait formée, et sa reconnaissance a suivi de si près les graces qu'elle avait reçues, qu'au même moment qu'elle a été comblée de bienfaits, elle s'est sentie enflammée d'amour pour son bienfaiteur. Mais de quel amour, ô Dieu ! qui pourrait jamais en exprimer l'ardeur ? Disons avec saint Vincent Ferrier que Marie, par la première prérogative qui la sanctifia, reçut la grace avec plus de plénitude que tous les Saints et tous les Anges ensemble : *Virgo fuit sanctificata in utero super omnes Sanctos, et omnes Angelos.* Disons que le premier transport de son amour qui la dévoua à son Dieu répondit à l'étendue de la grace qui en était le principe. Tout cela signifie, Chrétiens auditeurs, que les amis de Dieu les plus intimes se trouveront l'avoir peu aimé, si nous comparons leur amour à l'amour de la Vierge dans le moment qu'elle fut conçue ; cela signifie que quand tous les Séraphins, ces esprits tout de feu, ces flammes intellectuelles, si je puis ainsi parler, rassembleraient toutes leurs ardeurs, il s'en faudrait encore beaucoup qu'elles n'égalassent l'activité, la force de l'amour que Marie éprouva dans ce premier moment. Voici, à mon sens, un prodige encore plus grand. Marie au premier moment de sa conception à donné à son amour plus de perfection, plus d'étendue que ne l'eût jamais pu faire aucune créature ; mais elle l'a perfectionné encore, elle l'a fait croître, cet amour, à chaque moment de sa vie, sans que ni le travail du jour, ni le repos de la nuit l'ait jamais interrompu. C'est le sentiment du grand saint Ambroise au livre des Vierges, où il attribue à la Mère de Dieu ces paroles du sacré cantique : Je dors, mais mon cœur veille : *Ego dormio, et cor meum vigilat.* Saint Bernardin de Sienne assure, conformément à cette pensée, que l'ame de cette Vierge incomparable était brûlée sans interruption par les

ardeurs de la charité : *Mens Virginis in ardore dilectionis continuò tenebatur.*

Nous avons raison d'admirer ces grands navires qu'on a si souvent appelés des villes flottantes, lorsque poussés par un vent favorable, malgré leur extrême pesanteur, ils se détachent de nos ports, et cinglent en haute mer avec une vîtesse qui égale le vol des oiseaux les plus légers. Quel serait notre étonnement si ces mêmes vaisseaux ne s'arrêtaient jamais dans leur course? si loin d'être retardés durant le calme, les écueils même et les bancs de sable ne pouvaient nuire en rien au mouvement rapide qui les emporte? Mais combien de fois les voit-on s'arrêter, s'écarter, reculer et retourner sur leur route au moindre vent qui souffle, ou qui cesse de souffler? Il n'en est pas ainsi de l'arche de la nouvelle alliance, rien ne peut la retarder dans la course qu'elle commence aujourd'hui. Non, MM., Marie ne cessera pas de faire de nouveaux progrès ; l'activité de ses premiers pas se soutiendra jusqu'au bout de la carrière : que son corps conserve sa vigueur, ou qu'il la perde, que ses sens soient libres, ou liés par le sommeil, que la consolation inonde son ame, ou que la tristesse la noie dans l'amertume, elle ne cessera jamais de tendre vers Dieu avec toutes les forces de son ame, elle renouvellera à chaque instant, et avec une ardeur toujours renaissante, le sacrifice qu'elle vient de lui présenter.

Revenons à nous, Chrétiens auditeurs, et comparons-nous encore une fois avec la Reine des Saints. Nous avons vu dans le premier point l'espèce de rapport que nous avons avec elle à l'égard de la grace qui lui fut accordée au premier moment de sa vie : mais, hélas! cette grace que nous avons reçue enfin, loin de la conserver comme elle jusqu'à la mort, nous la perdons presqu'aussitôt. Seconde différence entre elle et nous encore plus déplorable que la première. Marie a fait le plus prompt usage de la grace, et elle ne l'a jamais

laissée oisive! Combien de temps au contraire s'écoule-t-il avant que nous la fassions agir, cette grace; et dans cet exercice, quelle est notre instabilité? Faites-y réflexion; après avoir reçu le baptême à notre naissance, nous sommes plusieurs années dans un état où l'on peut dire que nous ne différons des bêtes que par l'espérance que nous avons de devenir hommes; lorsque nous sortons de l'enfance, nos premières affections sont pour les jeux, ou pour des occupations aussi peu sérieuses; à ces amusemens succèdent de plus grandes passions, qui nous occupent dans la fleur de l'âge, qui emportent toute notre jeunesse, et souvent même l'âge qui suit. Si Dieu jette un regard sur nous dans sa miséricorde, s'il nous fait entendre sa voix, combien perdons-nous de momens, d'heures, d'années, à résister, à délibérer, à combattre? Le Démon cesse-t-il de nous attaquer à forces ouvertes? combien de temps sommes-nous les jouets de ses artifices, les jouets de notre amour-propre? Cette idole attire à soi l'encens et les sacrifices que nous pensons offrir à Dieu; nous croyons haïr le monde par amour pour Jésus-Christ, et cette haine ne nous est peut-être inspirée que par le dépit de n'être plus considérés dans le monde: notre humilité n'est souvent qu'un raffinement de l'orgueil qui cherche à se distinguer, soit en s'élevant, soit en s'abaissant; ce zèle bruyant n'est quelquefois que l'effet d'un caractère inquiet et remuant, c'est une humeur chagrine et impatiente qui s'évapore. Combien se passe-t-il de temps avant qu'on se soit connu, qu'on se soit détrompé de soi-même, avant que d'avoir purifié le cœur, réglé ses mouvemens, rectifié ses désirs, avant que Jésus-Christ y vive, avant qu'il y règne seul? Je ne parle point de nos dégoûts, de nos légèretés, de nos inconstances journalières, lors même que nous nous sommes retirés du mal. C'est beaucoup si dans tout un jour il y a pour Dieu une heure entière; et de cette heure que de momens

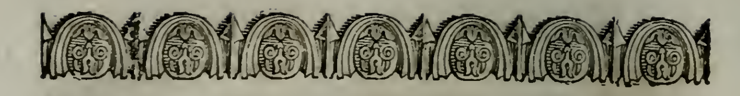
nous sont dérobés par les égaremens de notre esprit, par les pensées inutiles!

Mon Dieu, quel malheur pour nous de le perdre, ce temps! quel malheur d'employer à faire toute autre chose, ou à ne rien faire, un temps que nous pourrions employer à vous aimer! quelle ingratitude dans nous de le consacrer à l'amour des créatures, ce temps si précieux! J'entends saint Augustin qui déplore sans cesse tout le temps qu'il ne vous a pas aimé, qui ne peut se consoler d'avoir commencé trop tard : *Serò te amavi, bonitas antiqua et nova, serò te amavi!* Quels doivent donc être mes gémissemens, mes larmes? Grand Saint, vous avez commencé trop tard, mais je n'ai pas même commencé! Quand donc, Chrétiens auditeurs, quand commencerons-nous à aimer Dieu sincèrement? quand commencerons-nous, pour ne plus revenir à l'amour des créatures? Mon Dieu, si cet heureux jour pouvait être le jour qui nous éclaire!

Je souhaiterais qu'après être sortis de cette Église, vous voulussiez prendre une demi-heure pour méditer devant Dieu cette pensée qui a converti saint Ignace, et par laquelle ce Saint en a converti tant d'autres : Je ne suis au monde que pour aimer, que pour servir Dieu : le créateur qui a formé mon corps et mon ame ne les a formés que dans cette vue ; il attend cela de moi, et il n'en attend que cela ; c'est pour cela seul, et non pour toute autre chose, qu'il m'a donné de l'esprit, de la mémoire, des yeux, des oreilles, des forces, du bien, de l'honneur. N'ai-je rien fait jusqu'à aujourd'hui que pour une fin si noble? que dis-je? hélas! ai-je du moins fait quelque chose pour cette fin? N'ai-je point eu d'autre désir, d'autre pensée, que d'aimer Dieu? mais ai-je seulement pensé à le faire? Que fais-je donc sur la terre, et parmi les créatures, si je ne remplis pas l'unique devoir pour lequel Dieu m'a créé? Quel monstre suis-je dans l'univers, s'il n'est pas en moi un seul mou-

vement qui tende à ma fin, à mon centre, à mon bonheur? quelle serait ma confusion s'il me fallait aller rendre compte de ma vie avant d'avoir pensé pourquoi j'ai reçu la vie? Tâchez de bien pénétrer cette vérité.

O vous, Vierge immaculée, Vierge sainte, obtenez-nous pour l'avenir la grace de nous régler tous sur une pensée si solide. Nous croyons fermement, et nous publions avec plaisir que Dieu vous a possédée dès le commencement, nous croyons qu'il prit possession de votre ame par une grace surabondante, et qu'aussitôt vous lui assurâtes cette possession par la plus ardente charité : nous croyons que non-seulement votre conception, mais encore toute votre vie a été sans tache, que vous avez aimé Dieu dès le premier moment, que vous l'avez aimé sans nulle interruption jusqu'à la fin. Faites ensorte, Vierge Sainte, je vous le demande par cette confiance que nous avons tous en vos bontés, faites que nous rentrions au plutôt dans les bonnes graces de votre Fils, pour ne les plus perdre désormais, que nous commencions dès aujourd'hui à l'aimer, pour continuer jusqu'à la mort, et au-delà même de la mort, durant toute l'éternité. Ainsi soit-il.



1er

SERMON

POUR LE JOUR

DE LA PURIFICATION

DE LA SAINTE VIERGE.

Postquam impleti sunt dies purgationis Mariæ secundùm legem Moysi, tulerunt illum in Jerusalem, ut sisterent eum Domino.

Le temps de la purification de Marie étant accompli selon la loi de Moïse, on porta Jésus à Jérusalem, pour le présenter au Seigneur. (*Luc.* 2.)

La sainte Vierge fait dans ce jour un double sacrifice au Seigneur : elle lui sacrifie ce qu'une Mère a de plus cher, un fils tendrement aimé ; ce qu'une Vierge a de plus précieux, l'honneur de sa virginité.

Depuis longtemps le Seigneur avait déclaré aux Juifs qu'il ne voulait plus voir ses autels souillés par le sang des animaux, et noircis par la fumée des parfums. Déjà il leur avait fait entendre plusieurs fois qu'il se tenait plus honoré de leurs louanges et de leurs prières, que de leurs plus riches offrandes : *Nunquid manducabo carnes taurorum, aut sanguinem hircorum potabo? Immola Deo sacrificium laudis, et redde Altissimo vota tua.* Il avait même témoigné que ce sacrifice des lèvres (c'est ainsi qu'il appelle la prière) ne pouvait lui plaire seul, qu'il voulait que le cœur y eût part ; et que sans cette condition, il serait sourd à nos vœux. Tous ces avertissemens n'avaient point eu

d'effet, ce peuple grossier n'en avait point pénétré le sens; s'il égorgeait des taureaux, il n'employait que les mains à cet appareil de religion; s'il priait, ce n'était que la bouche qui priait : *Populus hic labiis me honorat, cor autem eorum longè est à me.* Mais enfin Marie entre dans le temple ; et le Seigneur y est honoré comme il le souhaite : Marie se présente à l'autel pour y adorer en esprit et en vérité celui qui n'est qu'esprit, et qui est la vérité même; tout est intérieur, tout est caché dans son sacrifice, c'est dans le fond de son ame qu'il s'accomplit, c'est dans son propre cœur que la victime est immolée, et son cœur même est cette victime.

Mon Dieu, que n'avons-nous les yeux assez perçans pour pénétrer dans ce cœur, et pour y découvrir tout ce que vous y découvrez vous-même ! Nous voyons la plus sainte des Vierges au pied de l'autel, dans la posture du monde la plus modeste et la plus humble; elle présente son Fils au Prêtre, et elle semble avouer une impureté dont elle n'a jamais été souillée : mais quel plaisir, et qu'il nous serait utile ce plaisir, de voir tout le détail d'une action si héroïque, de démêler tous les mouvemens de cette grande ame, d'être témoins des généreux efforts par lesquels elle s'élève au-dessus de la nature et au-dessus d'elle-même ! Vierge sainte, ne nous enviez pas un spectacle si édifiant, donnez-nous la connaissance de ce mystère aujourd'hui que vous pouvez nous le révéler sans que votre humilité en souffre. C'est pour obtenir cette grace que nous nous jetons à vos genoux, et que nous vous disons avec l'Ange : *Ave, Maria.*

Immoler son cœur à Dieu, c'est sacrifier ce qu'on aime le plus, c'est en quelque sorte ôter la vie, en présence du Seigneur, aux passions qui dominent davantage dans le cœur. Sur quoi il n'est pas difficile de trouver les victimes que Marie a

dû préparer pour son sacrifice. Elle était mère, Chrétiens auditeurs, et elle était vierge ; c'est en dire assez pour faire comprendre que la tendresse et la pudeur partageaient tous ses sentimens : je vois en effet que ce sont les deux passions qu'elle combat, et qu'elle surmonte, dans le double mystère que nous solennisons aujourd'hui.

Vous savez, MM., que l'Église célèbre dans ce même jour, et la Présentation du Fils, et la Purification de la Mère : dans ce même temps Marie s'est acquittée de deux obligations imposées à toutes les femmes par deux différentes lois, l'une d'offrir à Dieu leurs premiers nés quarante jours après leur naissance, l'autre de se purifier elles-mêmes des souillures de l'enfantement par l'offrande d'un agneau, ou, si elles étaient pauvres, de deux tourterelles, ou de deux colombes. Or je dis que dans le premier de ces deux mystères, Marie fait un sacrifice de son amour maternel, puisqu'elle y dévoue son Fils unique à la mort; et que dans le second elle fait un sacrifice de sa pudeur virginale, puisque sa réputation y étant comme en butte à des soupçons indignes, elle renonce à la gloire qui accompagne la virginité devant les hommes. Oui, MM., Marie, la plus heureuse des Mères, et la plus pure des Vierges, va aujourd'hui au temple de Jérusalem pour y présenter Jésus à son Père, et pour s'y purifier elle-même, c'est-à-dire pour y faire un entier sacrifice de son grand cœur : car par la Présentation elle sacrifie ce qu'une Mère a de plus cher, un Fils tendrement aimé ; ce sera le premier point : et par la Purification elle immole ce qu'une vierge a de plus précieux, l'honneur de la virginité; ce sera le second point. Voilà tout le plan de ce discours.

PREMIER POINT.

Quoique rien ne pût être plus glorieux à la sainte Vierge que le choix qu'en fit Dieu pour être la

Mère du Rédempteur, j'ose dire qu'entre toutes les autres femmes il ne s'en serait peut-être pas trouvé une seule qui eût voulu accepter ce même honneur aux conditions qu'il fut offert à Marie. Car quelle est la mère, Chrétiens auditeurs, quelque désir qu'elle ait d'avoir un fils, qui ne perdît bientôt ce désir si elle prévoyait infailliblement que ce fils dût finir ses jours par un supplice infame et cruel ? N'est-il pas vrai qu'il n'en est aucune qui ne préférât une stérilité éternelle à une fécondité qui serait la source d'une douleur si amère ? Cependant Marie a accepté cette offre pour obéir à la volonté de Dieu, et pour avancer la rédemption des hommes. Je dis plus, non-seulement elle a consenti d'être la Mère d'un Enfant qui devait mourir sur une croix, mais elle a même consenti à sa mort, elle l'a dévoué elle-même à cette infamie ; et ce fut au jour de la Présentation qu'elle commença ce grand sacrifice.

Pour vous faire entrer dans une vérité si touchante, je dois supposer d'abord ce que saint Jérôme et plusieurs autres Pères nous enseignent, que le cœur de Marie était enflammé d'un amour plus ardent que le cœur des Séraphins, son esprit éclairé de lumières plus étendues que l'esprit de tous les Prophètes ; et qu'ainsi elle ne pouvait ignorer ce que tant de personnes avaient prédit du Sauveur du monde, ce que le saint vieillard Siméon avait prévu de la mort de cet Enfant, en un mot ce que le nom de Jésus qu'elle lui avait imposé elle-même, lui faisait connaître du motif qui avait attiré ce Dieu parmi les hommes. Non-seulement elle savait en général qu'il devait donner sa vie pour notre rédemption, mais elle voyait encore, comme l'assure l'Abbé Rupert, jusqu'au détail des douleurs dont sa mort devait être accompagnée : les calomnies, les outrages, les cruelles dérisions, les fouets, les clous, les épines, rien ne lui était inconnu ; les images les plus vives, les plus distinctes, représentaient sans cesse à son esprit tous

ces genres de supplices : de sorte que loin d'ignorer aucunes circonstances de la passion, elle ne pouvait même les perdre de vue pour un temps. Que ces lumières furent fatales au repos de votre vie, Vierge sainte, Mère incomparable ! que le Ciel vous aurait épargné de larmes, s'il vous eût donné moins de connaissance ! qu'un peu d'obscurité répandue sur ce funeste avenir eût donné de charmes aux jours que vous avez passés avec un fils si aimable et si tendrement aimé !

Je suppose encore que Marie pouvait prévenir tous les maux qu'elle prévoyait, et qu'elle pouvait sauver à Jésus la vie qu'elle lui avait donnée: tous les Pères assurent que c'est par un mouvement libre de sa volonté qu'elle l'a offert; c'est pour cette raison qu'ils lui donnent le nom glorieux de Réparatrice du genre humain, et qu'ils lui appliquent ces belles paroles, dont saint Paul s'était servi pour exprimer l'excès de l'amour de Dieu envers les hommes : *Sic Deus dilexit mundum, ut filium suum unigenitum daret : sic Maria*, dit saint Bonaventure, *dilexit mundum, ut filium suum unigenitum daret :* Marie a aimé les hommes au point de donner son Fils unique pour les racheter.

En effet si la qualité de mère donne un droit si particulier sur les enfans, comme l'enseigne saint Thomas, il est évident que Jésus n'étant d'ailleurs coupable d'aucune faute, ne pouvait être destiné à la mort, ne pouvait être choisi pour être la victime publique sans le consentement de la Sainte Vierge ; elle seule en pouvait disposer, comme d'un bien qui lui appartenait par le droit de la naissance. La justice de Dieu ne pouvait être apaisée que par un sacrifice en tout volontaire : or comment le sacrifice que fait Marie l'aurait-il été, si son sang qui coulait dans les veines de son Fils eût été versé contre sa volonté ? outre qu'il n'est pas vraisemblable que le Père éternel, qui avait attendu le consentement de Marie pour lui don-

ner ce cher Fils, eût employé la force pour le lui enlever.

Mais si ce sacrifice demandait le consentement de Marie, quels combats ne lui a-t-il pas fallu soutenir avant de le donner! combien de fois son propre cœur s'est-il élevé contre la résolution héroïque qu'il avait formée! combien de résistances d'elle-même à elle-même! Je ne prétends pas réduire au temps de la Présentation toutes les peines intérieures qu'elle a souffertes à cette occasion; je sais que son martyre a commencé avant ce jour, et qu'il ne finira pas avec cette cérémonie. Les lumières qui lui découvrent l'avenir ne pouvant s'éteindre, elles entretiendront long-temps la douleur qu'elles lui causent: *Longum*, dit l'Abbé Rupert, *in cogitationibus præscia futuræ passionis filii sui pertulit martyrium.* Mais je dis, suivant la pensée des Pères, que c'est dans ce jour qu'elle fut obligée de se déclarer, et de ratifier pour ainsi dire la condamnation de son Fils en le présentant au Père éternel. Ici, MM., comparons la situation de la Mère avec la situation du Fils dans des temps différens. La vue de la mort ne fit jamais tant d'impression sur l'ame de Jésus que dans le jardin des Oliviers, quoiqu'il l'eût prévue dès le premier moment de sa vie, parce que ce fut dans ce jardin qu'il lui fallut donner un consentement plus exprès à tout ce que son Père avait ordonné. *Non mea voluntas, sed tua, fiat.* C'est aussi dans le temple de Jérusalem que Marie fut le plus vivement touchée des douleurs de son Fils, parce que c'est dans ce temple qu'elle fut obligée de l'abandonner solennellement à la justice de Dieu, et de consentir à tout ce qu'il souffrit depuis de la cruauté des hommes. Voilà pourquoi je dis que dès lors elle éprouva dans son ame un combat pareil à cette mortelle agonie qui fut comme le prélude de la passion de notre Sauveur; parce que le zèle dont elle brûlait pour notre salut, se rencontrant dans son cœur avec cette tendresse extrême qu'elle avait pour ce

Fils chéri, et ces deux passions se balançant, se combattant, se détruisant l'une et l'autre, elle ne pouvait ne se pas sentir déchirée par des mouvemens si contraires, et on ne peut douter que sa douleur ne surpassât toutes les douleurs qui lui furent épargnées à l'enfantement.

Si ce cœur emporté par l'instinct, et comme par la pente de la nature, se déclare pour le Fils, sa charité pour nous condamne cet amour comme une faiblesse ; elle lui reproche sa dureté envers tant de millions d'hommes qu'elle lui montre prêts de tomber dans les abîmes. Si, touchée des malheurs qui nous menacent, elle dévoue Jésus à la mort, l'amour maternel, alarmé d'une résolution pareille, s'y oppose tout entier ; cet amour, pour fléchir la Mère, s'arme de l'innocence de ce cher Fils, de sa beauté, de ses larmes, il s'arme même de sa faiblesse, il le présente à ses yeux déjà meurtri et sanglant, les mains percées de clous, la tête hérissée d'épines, le corps déchiré par des fouets, expirant enfin dans la douleur et dans l'infamie. Spectacle d'autant plus capable de l'attendrir, que son esprit lui faisant voir ces tourmens dans un homme de trente-trois ans, elle les applique dès lors, ces tourmens, à la personne d'un enfant ; elle voit de gros clous percer des mains à peine développées, un fardeau d'épines ensanglanter cette tête encore tendre, une pesante croix écraser ce corps encore trop faible pour se soutenir, enfin un enfant qui commence à vivre, et qui meurt. Arrête, s'écrie cet amour, arrête, Mère impitoyable, ne viens pas m'arracher au bout de quarante jours un bien désiré depuis quarante siècles. Ne lui donnais-tu du lait que pour avoir son sang? Que ne le laissais-tu couler, ce sang, lorsque le couteau lui avait ouvert un passage par la plaie de la circoncision? Les soins que tu pris alors pour lui conserver la vie ne tendaient-ils qu'à le réserver à une plus cruelle mort? O Mère la plus heureuse, mais la plus insensible des mères! tant

d'innocence, tant de charmes n'amollissent point ta dureté? il mourra cet enfant aimable, et ce sera Marie qui le livrera à la mort?

MM., il faudrait pouvoir comprendre quelle était dans Marie la violence de cet amour, pour concevoir quelle atteinte il était capable de donner au dessein qu'elle formait en notre faveur. Jugez-en par l'amour des autres mères : quoique souvent il dût être refroidi ou par la difformité de leurs enfans, ou par leur ingratitude, ou par leur caractère violent et indocile ; quoiqu'elles soient obligées de partager leur affection entre plusieurs enfans, et qu'elles s'aiment quelquefois elles-mêmes plus que tout le reste du monde ; cette passion néanmoins est si forte, qu'elle leur ferme les yeux, non-seulement sur tous les défauts de ces enfans, mais encore sur toutes sortes de périls, lorsqu'il s'agit de les conserver ; elle les porte à des actions si hardies, et qui ont si peu de rapport avec la timidité et la faiblesse ordinaire de leur sexe, qu'on dirait qu'elles s'en dépouillent pour un temps, et qu'elles se transforment non-seulement en hommes, mais en lions. Et si dans leurs transports nous les voyons sortir des bornes de la raison, franchir les lois de la bienséance, nous croyons assez excuser leurs excès, en les attribuant à leur amour, en disant qu'elles sont mères.

Cependant il est certain que leur tendresse ne remplit pas tout leur cœur ; il s'en faut de beaucoup qu'elles soient entièrement et uniquement occupées de l'amour de leurs enfans : outre ce qu'elles réservent pour leurs confidentes, il reste encore assez de place dans ce cœur pour cent autres passions moins réglées ; de sorte qu'au même temps qu'il est enflammé d'amour, il est souvent enflé par l'orgueil, troublé par l'ambition, agité par la colère, possédé par l'avarice, et déchiré par la jalousie. Si néanmoins cette foule de passions, cette multitude confuse de mouvemens dé-

réglés ne peuvent étouffer la nature, ni l'empêcher d'éclater aux moindres occasions d'une manière si violente, quelle force ne doit pas avoir cette même nature dans un cœur aussi pur et aussi libre de toute autre passion que le cœur de Marie? quel doit être pour son Fils l'amour de cette Mère qui n'a que du mépris pour tous les objets créés, qui ne possède rien, qui ne désire rien, qui ne craint rien, dont l'ame est supérieure à tout amour-propre, à tout attachement, à tout intérêt; de cette Mère en un mot qui a le cœur du monde le plus tendre, et qui n'a de tendresse que pour son Fils? Mais quel doit être son amour pour ce Fils qui est unique, et qu'une beauté parfaite, un âge encore tendre, une sagesse consommée, conspirent à rendre le plus aimable des hommes? pour ce Fils qui est en même temps son père, son époux, son ami, son bienfaiteur? Elle n'est point obligée de donner des bornes à sa passion, par la crainte que devrait avoir une autre mère de donner dans des excès, et de se faire une idole de son fils, puisque son Fils est véritablement son Dieu. S'il a des qualités naturelles et surnaturelles qui fixent l'amour de Marie, il en a de divines qui l'autorisent; et si la nature et la grace, l'inclination et le devoir, Dieu et l'homme, le Ciel et la terre s'accordent ainsi à augmenter et à fortifier cette passion, qui pourra jamais en comprendre toute l'étendue et toute la force?

Voilà, Chrétiens auditeurs, voilà l'ennemi dont Marie avait aujourd'hui à se défendre. Voilà quel est l'amour qui s'oppose à son zèle, voilà quelle était la victime qu'il lui fallait immoler pour nous sauver. *Nunquid poterit oblivisci Mater Filii uteri sui?* Une Mère pourra-t-elle oublier son Fils, et une telle Mère un tel Fils, et l'oublier jusqu'à le dévouer à la mort, et à la plus cruelle et la plus honteuse de toutes les morts? Nous qui avons tant d'intérêt de désirer la rédemption, nous-mêmes, quand nous aurions été les maîtres de la vie de

Jésus, aurions-nous jamais pu nous résoudre à la lui ravir? Sa beauté, ses larmes, la douceur et l'innocence de ses regards, cette aimable majesté qui brillait sur son front, en un mot sa qualité de Fils de Dieu nous aurait inspiré tant de respect et tant d'amour, que jamais nous ne nous serions déterminés à le sacrifier à nos intérêts; la seule vue des supplices qu'il devait souffrir pour nous racheter nous aurait fait oublier les maux que nous avions à craindre pour nous-mêmes. En suivant ce mouvement de compassion, nous n'aurions fait, MM., pour Jésus, pour le plus aimable des hommes, pour le Fils de Dieu et de Marie, que ce que la fille de Pharaon fit pour Moïse encore enfant : cette Princesse ayant trouvé le tendre enfant sur le Nil dans un berceau de jonc, fut si touchée de sa beauté et de sa misère, qu'elle le sauva du péril où il était; elle prit soin de son éducation malgré les ordres de son père, qui voulait qu'on le fît mourir, malgré l'avis des plus éclairés d'entre les Égyptiens, qui, comme l'assure Joseph, jugeaient tous que sa mort était de la dernière conséquence pour l'Égypte, et surtout pour la famille royale. Elle aima mieux s'exposer elle-même avec tout l'État aux malheurs dont elle était menacée, que de les détourner par une précaution si barbare.

Quelle est donc, Vierge sainte, votre force et votre courage d'offrir aujourd'hui votre Fils unique à une cruelle mort? de consentir qu'il soit cloué à une croix? de prendre une résolution dont les mères les plus indifférentes, les plus dures même et les plus intéressées auraient horreur? Quoi, cette nature si forte et si constante dans ses sentimens, ces révoltes de votre cœur, ces assauts de l'amour maternel si violens et si souvent réitérés, ne peuvent vous ébranler? Non, MM., rien n'est capable de l'arrêter, elle va sans hésiter où elle sent que Dieu l'appelle, et où elle sait qu'elle peut être utile à notre salut, sans écouter désor-

mais ces secrètes contradictions, sans avoir égard à tous les obstacles que la nature ou la raison humaine peuvent opposer à son zèle et à son obéissance. Elle marche du côté de Jérusalem, elle s'avance vers le lieu du sacrifice ; la victime qu'elle porte entre ses bras l'attendrit, mais son cœur s'est déclaré pour nous : elle arrive enfin dans cette grande ville, elle se rend au temple, où elle est attendue et des Anges et des hommes, et là, malgré la secrète horreur dont elle est saisie, malgré les émotions qu'elle sent à mesure qu'elle approche de l'autel, malgré les images affreuses et sanglantes de croix, de mort, de supplice, d'infamie, qui se présentent tout à la fois à son esprit, elle prononce avec une magnanimité et une constance qui étonne le Ciel et la terre un arrêt irrévocable contre son propre Fils, et cet arrêt le condamne à souffrir tout ce qu'il faudra qu'il souffre pour nous sauver : *Pater*, dit-elle dans le fond de son ame, *non mea voluntas, sed tua fiat :* Père éternel, voici enfin cette victime innocente que vous attendez depuis tant de siècles ; je ne m'oppose point au sacrifice, je le commence au contraire en faisant plier sous vos ordres et mon amour et mes répugnances : *Fiat, fiat voluntas tua :* oui, que l'on détruise ce que j'ai formé, puisqu'il le faut pour réparer tout ce que le péché a détruit ; je consens que l'on défigure mon image dans mon Fils, puisque c'est avec son sang qu'on doit retracer la vôtre dans l'homme ; ô mon Dieu, j'exécuterai moi-même cet arrêt, si vous l'ordonnez, et si l'on ne peut autrement achever l'ouvrage de la rédemption. O zèle, ô charité sans bornes et sans exemple ! ô amour vraiment excessif ! ô force ! ô courage ! ô victoire digne de l'admiration et des Anges et des hommes !

Au reste, MM., ce ne sont point là des sentimens tels qu'en forme pour le théâtre une imagination échauffée ; ce sont des sentimens produits par le cœur de Marie : il est certain qu'elle a con-

senti à la mort de son Fls, qu'elle a cédé le droit qu'elle avait sur sa personne et sur sa vie ; et si quelqu'un doute qu'elle ait voulu en effet que Jésus souffrît tout ce qu'il a souffert, qu'il considère, cet incrédule, de quelle manière elle se comporta dans le temps qu'il souffrait. Si ce n'est pas un acte de sa volonté qui la résout à voir crucifier Jésus-Christ, si elle ne l'a pas elle-même condamné à la mort, demeurerait-elle dans la retraite et dans le silence, lorsqu'on l'accuse devant les Juges, et qu'on l'accable de calomnies? Quelque visible que soit l'innocence de Jésus, quoique ses accusateurs lui supposent des crimes dont ils ne peuvent produire des preuves; quoique Pilate reconnaisse la vérité, qu'il se déclare pour l'innocent, qu'il paraisse disposé à le renvoyer sur la première demande qu'on lui fera, et qu'il paraisse attendre cette demande ; Marie se prévaut-elle d'une disposition si favorable? fait-elle quelque démarche? se présente-t-elle au Prétoire pour prendre la défense de son Fils unique? l'entend-on parler en faveur de Jésus-Christ avec cette éloquence si naturelle aux femmes passionnées? invite-t-elle les Apôtres à rendre témoignage de l'innocence de leur Maître? fait-elle ressouvenir le peuple des miracles qu'il a vus? faut-il la retenir pour l'empêcher d'aller reprocher aux Prêtres leur cruelle jalousie, et au Gouverneur sa complaisance lâche et brutale? essaie-t-elle de le toucher par ses larmes? appelle-t-elle de sa sentence, s'en plaint-elle? prend-elle enfin le Ciel et la terre à témoins de l'injustice qu'on commet? Je vous demande, MM., si l'on vit jamais un semblable procédé, une modération si constante, dans une Mère tendre, sans qu'elle fût en quelque sorte d'intelligence avec les ennemis de son Fils, sans qu'elle fût comme complice de son malheur.

Mais parce qu'on pourrait croire que c'est, ou l'excès de sa douleur, ou la crainte de l'infamie qui l'empêche d'éclater, et qui la retient dans sa

solitude lorsque l'arrêt est donné, lorsqu'il n'y a plus d'espérance de sauver Jésus ; elle sort pour l'accompagner au Calvaire, et pour être témoin de sa mort ; elle ne se contente pas de le suivre de loin comme les autres femmes que rien ne peut consoler, elle monte jusqu'au lieu du supplice, elle voit clouer son Fils sur la croix, elle le voit élever entre deux voleurs, avec une constance qu'on ne saurait assez admirer ; loin de troubler par ses cris cette sanglante exécution, elle paraît consentir à tout par son silence, elle a la force de se tenir debout jusqu'à ce que le sacrifice soit entièrement consommé, pour faire voir qu'elle est comme le Prêtre qui l'offre volontairement au Père éternel : *Stabat autem juxta crucem Jesu mater ejus.* Gerson dit même qu'elle l'offrait avec plaisir, et que la joie de son ame fut plus forte dans cette rencontre que la tristesse dont son cœur était pénétré : *Dans illum utique cum gaudio et exsultatione, quæ magnam carnis angustiam superabat.*

Comment une Mère si tendre se peut-elle soutenir avec tant de courage, et cela dans la perte du plus aimable de tous les Fils ? C'est qu'elle s'est préparée depuis long-temps à cette perte, c'est que depuis le jour de la Purification son ame s'y était disposée, et que depuis ce jour toute sa vie n'a été qu'un exercice continuel de soumission à la volonté de Dieu, qu'une méditation journalière des souffrances de son cher Fils. A peine elle a laissé passer un seul moment sans ouvrir son ame soumise à ce glaive de douleur, dont, suivant la prophétie de Siméon, elle devait être percée, sans renouveler le consentement qu'elle avait donné pour toutes les circonstances les plus cruelles de la passion.

Leçon excellente pour nous, Chrétiens auditeurs, si nous en voulions profiter ! Est-il rien de plus pitoyable que de voir le trouble et la désolation de la plupart des femmes chrétiennes à la mort de leurs enfans ou de leurs maris, et de la

plupart des enfans à la perte de leurs pères ou de leurs mères ? Ne semble-t-il pas que ce sont des Païens qui en pleurent d'autres, des infidèles qui ne croient pas qu'il y ait une autre vie, ni que dans le Ciel il y ait un souverain maître à qui toute volonté créée doit se soumettre ? Qui ne dirait que jusqu'alors ils avaient ignoré que nos corps étaient corruptibles, que l'ame n'a pas été faite pour être éternellement enfermée dans cette sombre prison, et qu'il n'est point de liaison si étroite qui ne doive être rompue par la mort ? Si, comme nous pouvons mourir tous les jours, nous tâchions d'offrir tous les jours à Dieu, avec une véritable résignation, et nos vies et les vies de tous ceux que nous aimons le plus ; si nous prévenions ces tristes revers, si nous forcions notre cœur d'y consentir, si nous l'y accoutumions, pour ainsi dire, en pensant souvent qu'ils doivent enfin arriver, en acceptant par avance tout ce qu'il plaira au Seigneur d'ordonner à cet égard, en désavouant tous les sentimens naturels qui pourront s'élever alors contre les ordres de la Providence, en faisant en un mot un sacrifice volontaire et continuel de tout ce que la mort nous peut enlever ; d'une part, de quel mérite ne serait pas devant Dieu un exercice si chrétien ! quel comble de graces ne nous attirerait pas la pratique d'une soumission si sainte ! d'autre part, qu'elle serait notre constance, lorsqu'il plairait au Seigneur d'appeler à lui les personnes qui nous sont les plus chères ! Nous verrait-on éclater en plaintes scandaleuses, indignes d'une ame qui a la foi, d'une ame qui demande tous les jours que la volonté de Dieu s'accomplisse, d'une ame qui peut retrouver dans Jésus-Christ un père si tendre, un frère, un époux si aimable, qui peut retrouver tout en lui seul ? nous verrait-on dans ces rencontres manquer aux devoirs les plus importans de la véritable amitié, oublier le soin de l'ame et du salut de nos proches, négliger ces dernières heures, ces derniers momens d'où dé-

pend leur éternité, pour nous abandonner à une douleur inutile? O que j'aime à voir un Chrétien, une Chrétienne, qui ne songe alors qu'à procurer une sainte mort à la personne qu'elle aime! que j'aime à voir une mère qui, à l'exemple de la mère des Machabées, exhorte ses propres enfans à quitter la vie sans regret, dans l'espérance d'entrer dans une vie plus heureuse! une épouse qui console elle-même son mari au lit de la mort, qui s'applique à le faire profiter des maux qu'il souffre, du peu de temps qui lui reste; une épouse qui se réserve à pleurer lorsqu'elle ne pourra plus lui donner d'autres marques de son amour! que j'aime à la voir, cette épouse, se prosterner devant un crucifix, dans le moment que son mari expire, adorer humblement et en silence l'auteur de cette disgrace, baiser avec respect la main qui lui ôte son appui et sa couronne, ordonner à toute sa famille de l'imiter dans cette religieuse action, et ménager ainsi, pour gagner le cœur de Dieu, l'occasion la plus favorable qu'on puisse avoir dans la vie! Quelle sagesse! mais quelle preuve d'un amour bien réglé! Au lieu d'attirer à soi tous les assistans par des cris et par des lamentations, au lieu d'occuper et les Prêtres et les laïques à la consoler, que j'aime à voir cette femme forte les inviter à secourir une ame qui tombe en ce moment dans les feux du Purgatoire, se retirer, s'enfermer elle-même pour la soulager promptement par de ferventes prières, n'oublier rien pour faire qu'un époux qu'elle a aimé lui soit redevable de sa délivrance, offrir sur l'heure pour sa rançon la chose qui peut apporter au mort le plus prompt secours, cette douleur qu'elle sent, et qu'elle tâche de retenir, par le respect qu'elle porte aux ordres de la Providence!

Ce que je dis de la mort des proches, on le peut étendre à toutes les autres disgraces de la vie. Une ame préparée à tous les événemens par le soin qu'elle a eu d'entretenir sa volonté dans une en-

tière soumission à toutes les volontés du Seigneur; une ame qui, de peur d'être surprise, se fait tous les jours à elle-même le détail des maux qui lui peuvent arriver, et qui se résout à les accepter, comme s'ils étaient déjà présens; cette ame ne sera point troublée par l'adversité, elle ne perdra rien de sa tranquillité dans les accidens les plus funestes, elle sera toujours en état d'en recueillir les plus salutaires fruits, et de donner aux incrédules une preuve de notre Religion plus forte à mon sens et plus frappante que les miracles. Venons à la seconde partie du sacrifice. Je vous ai fait voir que, dans la Présentation, Marie en qualité de Mère a sacrifié ce qu'elle avait de plus cher, un Fils tendrement aimé : il me reste à montrer que, dans la Purification, elle a, en qualité de vierge, immolé ce qu'elle avait de plus précieux, la gloire de la virginité même.

SECOND POINT.

APRÈS tout ce que j'ai dit de l'amour que les femmes ont pour leurs enfans, il ne me sera pas difficile de faire comprendre quel est le pouvoir de l'honneur sur leur esprit : il me suffit de dire qu'elles ont encore plus de pudeur que de tendresse; témoins ces mères malheureuses, qui pour sauver leur réputation, se déterminent à étouffer leur fruit, et à souiller leurs mains dans leur propre sang. Cette violence de leur part prouve combien leur honneur leur est cher; et elle le prouve d'autant plus, que lorsqu'elles en viennent à ces monstrueux excès, elles ont déjà perdu la plus grande partie de la honte qui leur est si naturelle; car il ne se peut faire qu'une créature consente au péché qui la déshonore, qu'elle n'ait déjà en quelque sorte renoncé à toute pudeur. Si néanmoins ce reste d'honneur, cette passion à demi éteinte, demeure encore si vive, quelle doit être sa force lorsqu'elle n'a point encore reçu de pareille atteinte? De là jugez combien une personne

jeune et chaste doit être sensible à la confusion, puisque celles-là mêmes qui se sont abandonnées aux désordres les plus honteux en redoutent encore si fort la honte.

Je ne veux point m'arrêter ici à vous expliquer tous les avantages que Marie peut avoir en ce point sur les personnes du monde les mieux nées; pour vous donner quelque idée de son incomparable pudeur, je veux seulement vous faire remarquer avec saint Augustin, que lorsque le Saint-Esprit forma Jésus-Christ dans le sein de la Vierge, quoiqu'on ne pût rien soupçonner d'impur dans cette conception, la seule pensée qu'elle allait devenir Mère lui fit une peine qu'elle ne put dissimuler, et qui parut sur son visage par toutes les marques d'une véritable confusion. D'où ce saint Père prend occasion de louer en elle deux effets également surprenans, l'un de sa vertu, l'autre de la toute-puissance de Dieu; de sa vertu, qui ne put la défendre d'une honte si chaste, lorsqu'elle conçut; de la puissance de Dieu, qui lui épargna les douleurs de l'enfantement : *Nec in conceptu inventa es sinè pudore, nec in partu inventa es cum dolore.*

Cela supposé, Chrétiens auditeurs, quelle mortification pour Marie de paraître aujourd'hui dans le temple de Jérusalem, portant un enfant entre ses bras, et cherchant un remède qui n'a été ordonné que pour les femmes impures ! Une jeune vierge qui a vécu jusqu'ici dans une retraite inaccessible à toutes sortes de personnes, une fille qui a voué une éternelle virginité, qui n'a pu voir sans frémir un Ange s'avancer vers elle, parce qu'il avait la figure d'homme, osera-t-elle se produire tout d'un coup dans un si grand jour avec des signes si visibles d'une impureté dont elle a toujours eu plus d'horreur que de la mort? Oui, MM., je croirais sa constance supérieure à cette épreuve, si elle avait quelqu'obligation de la subir; quelque peine qu'elle sentît à s'acquitter de ce devoir, je

sais que la crainte de déplaire à Dieu étoufferait dans son cœur jusqu'aux premiers mouvemens de toute autre crainte : mais sa virginité la dispense d'obéir à cette loi, et elle ne profite pas de cette dispense ; même en obéissant, elle sauve son honneur, si elle se fait connaître, et elle ne le fait pas. Voilà ce qui met le comble à la générosité de son second sacrifice.

Saint Cyprien et saint Bernard observent que la loi s'explique elle-même en faveur de Marie, et qu'il est visible qu'elle l'exempte. Moïse n'a parlé que des femmes ordinaires, il n'a pu établir la purification pour une vierge plus pure que les Anges. C'est pourquoi saint Augustin fait dire à Marie : J'ai conçu, j'ai même enfanté, sans que ma virginité ait été souillée ; que les autres mères se soumettent donc à la loi commune, mais il n'y a nulle apparence qu'on ait prétendu y assujettir les vierges : *Virgo concepi, et peperi ; ferant ergo legis onera mulieres, virgines verò ab his habeantur immunes.*

Vous me direz peut-être qu'une autre loi l'obligeait de se purifier, la loi de la charité, qui lie également tout le monde ; parce qu'en se dispensant d'une observance consacrée par l'usage de tant de siècles, elle aurait affaibli par cet exemple l'autorité de toutes les autres lois, et donné aux Juifs l'occasion d'un scandale presqu'inévitable : mais je réponds qu'il était aisé d'aller au-devant de ce péril, en faisant savoir à tout le monde ce que le Seigneur avait fait en elle ; elle n'avait qu'à déclarer qu'elle était cette vierge dont Isaïe avait parlé, cette vierge qui devait devenir féconde par l'opération du Saint-Esprit, sans perdre la fleur de sa pureté. Après cette déclaration elle anrait pu, ou se dispenser de la purification, sans donner de scandale, ou l'observer sans se faire tort à elle-même. Non, MM., Marie ne craint point les vains jugemens des hommes, et elle craint trop les louanges que cet aveu lui attirerait ; ce grand

secret n'est pas encore sorti de son cœur, et il ne faut pas espérer qu'elle le publie, ni qu'elle en fasse confidence à personne ; il n'est point de confusion qu'elle n'essuie plutôt que de révéler un mystère qui ne peut être découvert sans qu'elle paraisse environnée d'une gloire supérieure à tout.

Je ne sais si vous avez jamais fait réflexion à ce silence de Marie ; il me semble qu'elle n'a pu sans une force héroïque se taire si constamment dans les occasions où elle s'est vue en quelque sorte dans la dernière nécessité de parler. Vous savez quel plaisir l'on trouve à se décharger d'un secret de quelqu'importance : plus la chose est considérable et inouie, plus on se sent pressé d'en faire part à ses confidens ; mais si le secret nous est honorable, on ne peut le retenir, on se persuade par mille raisons qu'il est à propos de le communiquer à d'autres, on se figure des bienséances, des nécessités absolues. Marie a été choisie pour être la Mère du Rédempteur, un Ange lui vient annoncer l'honneur que Dieu lui fait de la préférer à toutes les autres femmes, elle a conçu le Messie, il vient de s'incarner dans son sein, on ne lui a point ordonné d'ensevelir dans les ténèbres ce grand mystère ; comment ne sort-elle pas sur l'heure de sa solitude, comment ne court-elle pas transportée de joie donner à sa famille une nouvelle si surprenante ? comment n'invite-t-elle pas toute la Judée à louer le Seigneur qui a enfin exaucé les vœux de son peuple ? Marie n'est pas seulement tentée de publier la grace qu'elle a reçue, personne n'en est instruit ; et, ce que je ne saurais assez admirer, elle n'en parle pas même à son mari, quelque saint, quelque discret qu'il fût, quelque droit qu'il eût, ce semble, à tous les secrets de son épouse, quoiqu'il parût convenable, et même si nécessaire de ne lui rien céler de tout ce qui se passait.

Cependant sa grossesse commence à se découvrir par les marques ordinaires ; Joseph s'en aper-

voit à ces marques ; il entre dans un trouble qu'il ne peut dissimuler. Marie, la chaste Marie, la plus sainte et la plus pure des vierges, lit dans l'esprit de son époux les soupçons horribles qu'il forme contre sa fidélité ; elle voit qu'il délibère en lui-même s'il doit la déférer aux Prêtres, pour la faire punir comme une adultère, ou s'il se doit contenter de la quitter secrètement, de peur de se déshonorer et de se souiller en demeurant avec elle. Quel prétexte plus spécieux, quelle raison plus forte peut-on avoir de se découvrir sans réserve ! ne sera-ce point encore assez pour faire parler Marie ? Non, non, son humilité est invincible; nul péril, nulle confusion n'est capable de lui arracher cet important secret ; et Joseph sera éternellement embarrassé dans les doutes qui l'inquiètent, si un Ange ne descend du Ciel pour les dissiper.

Jugez donc, Chrétiens auditeurs, si, pour s'exempter de la purification, elle voudra faire connaître les graces qu'elle a reçues, elle qui les a tenues cachées dans un temps où son silence l'exposait à être lapidée avec infamie, et donnait lieu à des pensées contre son honneur, pensées pour elle mille fois plus insupportables que la mort même. Pour en user ainsi, combien faut-il avoir l'ame élevée au-dessus des ames communes, exempte de tout amour-propre, détrompée de la vanité ! Il me semble que je la vois, cette grande ame, entièrement détachée de la terre, dans une région où elle ne voit que Dieu, où elle ne s'occupe que de lui, où elle ne s'applique qu'à mériter son estime et son amour; où, loin de songer à ce que les hommes peuvent penser d'elle, elle ne songe pas même s'il y a des hommes au monde, et si elle est exposée à d'autres yeux qu'à ceux de l'époux qu'elle a dans le Ciel.

Heureux mille fois celui qui peut être dans une semblable disposition ! c'est-à-dire qui n'a que du mépris et pour tout le mal que l'on peut penser

de lui, et pour tout le bien qu'on en peut dire; qui borne tous ses désirs à contenter son créateur, qui vit sur la terre comme s'il y était seul avec Dieu, qui oublie, qui compte pour rien tout le reste! Mon Dieu, qu'on est libre, quand on est dans cette situation! qu'on est tranquille, qu'on a de facilité à marcher dans les voies de la sainteté! On peut dire au contraire que la disposition de ceux qui se rendent esclaves des jugemens des hommes est le plus grand obstacle qu'on ait à la véritable piété: tandis que vous aurez cette faiblesse, ou vous ne ferez pas le bien, de peur d'être blâmé des méchans, ou vous ne le ferez que pour être loué des gens vertueux. Nous voyons tous les jours que la crainte d'une part d'être raillé par les ennemis des gens pieux et de la piété même, étouffe la plupart des bonnes résolutions; que d'autre part le désir de passer pour sage et pour vertueux corrompt la plupart des bonnes œuvres: mais surtout cette vaine appréhension, de devenir le sujet des entretiens du monde, d'être examiné, d'être censuré dans un changement de vie, cette appréhension est ce qui ruine presque tous les desseins de Dieu, ce qui rend nos travaux inutiles. Hélas! quel fruit ne ferions-nous pas si nous pouvions détruire ce vain fantôme! car enfin la vertu est toujours aimable, elle a des charmes pour la plupart des esprits, elle a je ne sais quoi qui enchante, qui ravit les hommes les plus vicieux.

On ne peut s'empêcher d'admirer les Saints, et de cette admiration naît assez naturellement une envie secrète de les imiter. De plus, le Seigneur ne manque pas de nous presser, de nous attirer avec douceur, et en même temps avec force. On voit tous les jours des personnes touchées du désir de se donner à lui sans réserve: si pour cela il ne fallait que régler le cœur, s'il ne fallait rien changer au-dehors, en un mot s'il ne fallait pas se déclarer, croyez-moi, MM., le

nombre des Saints et des Saintes égalerait bientôt le nombre des étoiles. Mais si l'on se détermine à quitter le jeu, à retrancher les visites, à multiplier les communions; si l'on prétend renoncer à la vanité des habits, s'éloigner des plaisirs, des divertissemens, et se tenir dans la solitude; que de discours, que de railleries, que de plaintes même, que de murmures ne va pas causer ce changement, surtout dans les pays où les exercices de la piété chrétienne sont peu connus, et où les Chrétiens lâches et tièdes ne sont pas accoutumés à voir beaucoup de personnes dont la ferveur condamne leur lâcheté! Les grands ont en ceci encore plus de difficultés à vaincre que les autres, parce qu'ils sont plus exposés à la vue du monde, et qu'ils ne peuvent rien réformer au-dehors, qu'aussitôt on ne s'en aperçoive; mais ils ont aussi cet avantage, que le respect et la complaisance qu'on a pour eux empêchent qu'on ne les blâme; au contraire, on loue, on admire, ou du moins on feint d'admirer tout ce qu'ils font; leur exemple a le pouvoir de donner du crédit à la manière de vie qu'il leur plait de choisir; quelque route qu'ils prennent, loin de les détourner, on fait gloire de les suivre.

Mais de quelque condition que nous soyons, nous sommes bien malheureux, si pour des discours et pour des paroles nous abandonnons d'aussi grands trésors que ceux qui sont renfermés dans la véritable vertu; nous sommes bien malheureux, si nous préférons les jugemens des hommes, toujours injustes et légers, des hommes qui ne pensent peut-être point à nous, qui du moins n'aiment et n'estiment qu'eux-mêmes, nous sommes bien aveugles si nous les préférons, ces vains jugemens, au jugement d'un Dieu si équitable et si éclairé, d'un Dieu qui a toujours les yeux sur nous, qui s'intéresse à tout ce qui nous touche, et qui nous doit rendre éternellement heureux, ou éternellement malheureux,

selon qu'il nous jugera dignes de son estime ou de ses mépris. Hélas ! nous craignons que les libertins ne nous reprochent notre piété, et nous ne craignons pas les reproches que le Seigneur nous fera un jour sur notre vie toute mondaine, tout opposée à ses maximes et à ses exemples. Si c'est pour nous une si grande peine de paraître vertueux devant les méchans, quelle confusion n'aurons-nous pas de paraître impies en la présence de Dieu et de tous les Saints ? que nous servira pour lors que notre vie ait été approuvée, ou condamnée par le monde ? le monde nous justifiera-t-il devant Dieu ? prendra-t-il notre parti contre notre Juge ? Si nous n'avons autre chose à alléguer pour notre défense que la crainte que nous avons eue de déplaire à l'ennemi de Jésus-Christ, croyez-vous que ce soit là une défense bien légitime ? Pour moi, dit saint Paul, je ne me mets point en peine de ce que les hommes peuvent penser de moi, je ne les connais point pour mes juges ; si je suis assez heureux pour plaire au Seigneur, je n'ai besoin d'aucune autre approbation : *Mihi autem pro minimo est, ut à vobis judicer, aut ab humano die ; qui autem judicat me, Dominus est.*

Seigneur, daignez imprimer ces généreux sentimens dans le cœur de tous ceux qui m'entendent. Si vous ne les fortifiez contre les respects humains, si vous ne levez cet obstacle qui s'oppose à notre zèle, nous ne ferons jamais rien pour votre gloire : nous toucherons les cœurs, nous y ferons naître quelques saints désirs, nous leur inspirerons le dégoût du monde, l'amour de la solitude, de la prière, de la pénitence ; mais tous ces pieux mouvemens iront échouer contre cet écueil ; dès que pour votre service il faudra résister aux prières et aux sollicitations des amis, qu'il faudra rompre une partie, se retirer d'une société, témoigner qu'on craint de vous offenser, et le témoigner devant des personnes qui

en font gloire, on ne se souviendra plus de ce qu'on vous aura promis, ou du moins on se trouvera sans force et sans courage pour agir. Nous avons besoin de votre grace, ô mon Dieu ! et d'une grace bien forte, pour soutenir notre faiblesse dans ces rencontres, pour persévérer dans les saintes résolutions que vous nous avez inspirées, et pour mériter la couronne qui n'est donnée qu'à la persévérance. Je vous souhaite, MM., et cette persévérance, et cette couronne immortelle. Ainsi soit-il.

2.

SERMON

POUR LE JOUR

DE LA PURIFICATION

DE LA SAINTE VIERGE.

Postquam impleti sunt dies purgationis Mariæ secundùm legem Moysi, tulerunt illum in Jerusalem, ut sisterent eum Domino.

Le temps de la purification de Marie étant accompli selon la loi de Moïse, on porta Jésus à Jérusalem, pour le présenter au Seigneur. (*Luc.* 2.)

On a toujours estime et loué la pureté de la sainte Vierge : ce qui la rend néanmoins encore plus recommandable que sa pureté même, c'est en premier lieu son amour tendre pour cette vertu, en second lieu son amour désintéressé.

Je ne sais si dans ce jour où l'Église célèbre le mystère de la Purification de Marie, on approuvera le dessein que j'ai de faire l'éloge de sa pureté. Je me suis attaché à cette pensée par des raisons qui m'ont paru assez plausibles : vous vous y rendrez, MM., peut-être aussi-bien que moi. La première, c'est qu'il me semble que de toutes les vertus de la Mère de Dieu il n'en est aucune qui mérite mieux un panégyrique que sa pureté ; elle fait pour ainsi dire son caractère particulier, puisqu'on l'appelle la Vierge par excellence. En second lieu, Marie n'a pas seulement été la première qui ait mis en honneur la virginité, mais

encore elle l'a portée si loin, qu'on ne peut rien concevoir de plus parfait, qu'on ne peut même le bien concevoir que par les lumières de la foi. De plus, c'est par cette vertu qu'elle a eu le bonheur de plaire à Dieu, et de l'attirer dans son sein, selon saint Bernard : *Virginitate placuit.* La qualité de vierge lui a paru à elle-même si précieuse, qu'il n'est point de titre si glorieux, ni dans le Ciel, ni sur la terre, qu'elle ait cru lui devoir préférer.

Si nous avons tant de raisons de louer la pureté de Marie, il n'est pas moins raisonnable de placer cet éloge au jour de sa Purification, à ce jour où elle se confond avec le reste des mères, et semble par-là renoncer à la gloire de sa pureté. Est-il d'objet plus digne du zèle de ses véritables serviteurs, que de révéler à toute la terre une vertu qui demeurerait non-seulement cachée, mais encore obscurcie, et ternie en quelque sorte par ce mystère? n'est-ce pas pour nous un devoir de prendre parti pour la gloire de Marie contre son humilité, et de tâcher par nos discours de lui conserver un titre que semble détruire son silence et sa soumission à la loi ? Esprit-Saint, c'est de votre épouse bien-aimée, c'est de ce que vous avez le plus chéri en elle que nous allons nous entretenir ; ce ne sont plus nos intérêts, ce sont les siens que nous osons vous recommander : vous nous exaucerez avec bonté, surtout si en vous sollicitant pour elle, nous le faisons encore par son entremise : *Ave, Maria.*

Il ne faut pas croire que la chasteté soit simplement une qualité corporelle, comme la beauté et la force ; et que pour être vraiment chaste, il suffise de vivre dans un grand éloignement de tout ce qui peut souiller ou déshonorer le corps : toutes les vertus sont spirituelles, elles ont toutes leurs siéges ou dans l'entendement, comme la foi et la prudence ; ou dans la volonté, comme la charité, la justice, la tempérance, et presque toutes

les autres vertus morales et surnaturelles. Pour être pur véritablement et saintement, ce n'est pas assez d'être exempt d'impureté ; on peut avoir cet avantage par tempérament, par la faiblesse de l'âge, par un défaut de connaissance. Il faut être pur par choix, par estime, par affection pour la pureté ; il faut l'estimer et l'aimer pour elle-même, sans nul intérêt temporel, sans avoir égard à la gloire et aux autres avantages qu'on peut espérer de cette vertu ; c'est-à-dire en un mot que pour être vraiment chaste, il faut aimer la pureté, et l'aimer pour elle-même : plus cet amour est tendre, plus il est désintéressé ; plus cette vertu est parfaite dans celui qui en fait profession : au contraire, par le défaut de ces deux conditions, la pureté cesse d'être une vertu, elle peut même être vicieuse.

Cela étant supposé ; dans le dessein où je suis de parler de la chasteté de Marie, on voit aisément à quoi je prétends m'arrêter : je veux vous entretenir en premier lieu du zèle que Marie a eu pour la pureté ; et en second lieu, du désintéressement de ce même zèle. Je n'entreprends pas de vous faire comprendre jusqu'à quel point elle a porté l'un et l'autre, mon entreprise serait téméraire ; j'espère néanmoins vous en dire assez pour vous donner une grande idée de la gloire de Marie. Nous verrons dans le premier point combien elle a aimé la pureté ; et dans le second, combien cet amour a été pur et désintéressé.

PREMIER POINT.

Je suppose avant tout, comme une vérité qui ne souffre aucune contestation, que Marie dès ses premières années s'engagea à vivre dans une pureté parfaite, et que jusqu'à la mort elle ne s'est en rien écartée de cet engagement. Il est vrai que la plupart des hérétiques se sont appliqués à diminuer l'éclat de ses vertus ; tous ses priviléges ont été attaqués, sa virginité perpétuelle n'a pas même

été épargnée. Cette guerre, MM., n'est pas encore éteinte : quoique Calvin, Calvin même ait dit que la virginité de Marie est un article dont on ne peut sérieusement douter sans vouloir passer pour opiniâtre et pour rebelle à la lumière, malgré ce témoignage si peu suspect aux libertins, il en est qui veulent douter de tout, et particulièrement de ce qui a le plus d'opposition à leurs mœurs déréglées.

Ils disent que Marie n'a été toute pure que jusqu'à la naissance de Jésus-Christ ; qu'ensuite elle a eu des enfans de saint Joseph : ils le disent sur des fondemens qui font pitié à quiconque les examine avec soin. Marie enfante, Jésus est appelé son premier-né, pour faire voir qu'elle n'avait pas eu d'enfant avant lui. Ces esprits forts prétendent que c'est pour nous apprendre que depuis elle en a eu d'autres. L'Évangéliste, pour montrer que le Sauveur est né d'une Vierge, déclare qu'avant les couches de Marie saint Joseph n'avait eu aucun commerce avec elle ; et ils concluent que depuis elle a vécu avec lui comme une femme ordinaire. Saint Jean et saint Jacques sont appelés les frères de Jésus-Christ, selon la coutume des Juifs, qui donnaient ce nom aux parens jusqu'à un certain degré ; sur cela ils osent avancer que ces deux Apôtres ont eu Marie pour mère.

Qu'en dites-vous, MM.? Quel boulevart à opposer aux armes de tous les Pères grecs et latins, défenseurs de la gloire de la Vierge! c'est le nom qu'ils ne cessent de lui donner partout. Les discours contraires, ces discours audacieux, pour ne pas dire impies, ne sont-ils pas bien capables de détruire la croyance universelle de l'Eglise? Dès la naissance du Christianisme n'a-t-elle pas condamné cette erreur dans Cérinthe, dans Ebion, et depuis encore dans Florin, dans Helvidius, dans Jovinien, et quelques autres, qu'ont réfuté saint Epiphane, saint Jérôme et saint Augustin? Que signifient ces paroles : *Quomodo fiet istud,*

quoniam virum non cognosco ? N'est-ce pas qu'elle s'est engagée par vœu à une perpétuelle virginité ? Si elle n'avait pas un pareil engagement, quelle difficulté trouve-t-elle à la Conception de Jésus-Christ ? et si elle l'avait, cet engagement, comment l'a-t-elle violé après avoir mis au monde le Rédempteur ? Ce n'était peut-être qu'une simple résolution : je le veux ; mais une résolution si ferme, qu'elle refuse de la rompre pour être Mère du Saint des Saints, pour donner naissance au Verbe incarné, est-il croyable qu'elle l'ait ensuite abandonnée pour mettre au monde des pécheurs, des enfans de malédiction, des esclaves de Lucifer ? Quoi, cette virginité si chérie, ce trésor que Dieu lui avait conservé par tant de miracles, que le Fils de Dieu avait si fort ménagé, avait pour ainsi dire respecté en venant au monde ; cette miraculeuse virginité sera sacrifiée au désir d'avoir un enfant d'Adam, un enfant de malédiction ! Marie l'aurait méprisée après la naissance du Rédempteur, dans un temps où ses graces s'étaient multipliées à l'infini, dans un temps où elle avait donné le jour au Dieu de la pureté, à ce Dieu qui venait apprendre aux hommes cette admirable vertu, et par ses exemples, et par sa doctrine !

Il est étrange qu'il n'y ait pas de vérité à laquelle la présomption de l'esprit humain ne s'efforce de donner quelqu'atteinte ; il est étrange que le désir de contredire, joint à l'aversion qu'on a pour toutes les vertus parfaites, nous porte à fermer les yeux aux lumières les plus naturelles. On me dira peut-être qu'il n'y a rien de fort surprenant dans cette constante virginité de Marie, vu qu'elle ne lui coûtait aucun combat, parce que dans sa conception elle avait été exemptée de l'attrait qui nous incline vers le vice contraire. Il est vrai que la Sainte Vierge n'a jamais senti de révolte en elle qui pût l'ébranler dans le désir qu'elle avait de vivre chaste. Vous dites que ce calme inaltérable dans ses passions était un privilége qui lui avait

été accordé : j'en conviens ; mais c'était encore un effet de l'amour héroïque qu'elle avait pour la pureté, amour si ardent qu'il fermait toute entrée aux tentations, et la rendait insensible aux objets impurs. Mais ce qui est admirable, ce qui marque dans la Sainte Vierge une tendresse extrême pour la virginité, c'est que quoiqu'affranchie des rebellions de la chair, quoiqu'inaccessible à tout ce qui eût pu troubler son esprit, ou souiller son cœur, elle ne cesse pas de vivre dans la même retenue, de prendre toutes les précautions qu'on aurait pu prescrire à la plus faible des créatures.

Ces saintes filles qui se condamnent à une prison perpétuelle, témoignent combien elles craignent les périls dont la pureté est menacée dans le monde. Elles ont en effet bien des raisons de se défier de leur faiblesse et des artifices de leur ennemi, elles possèdent un trésor qu'elles peuvent perdre. Mais Marie qui a brisé dans sa conception la tête du vieux serpent, Marie qui jouit des priviléges de la nature innocente, qui a été confirmée en grace, et comblée de graces, pourrait s'exempter de tant de soins, et se donner plus de liberté. Cependant dès l'âge de trois ans elle se retire, elle s'enferme dans le temple, elle se dévoue pour toujours à la solitude et au silence. C'est là, dit saint Ambroise, qu'elle s'occupe au service de la maison de Dieu avec autant d'application que si elle avait à se défendre des périls de l'oisiveté ; périls où la chasteté la plus parfaite court les mêmes hasards de se corrompre, que les eaux les plus pures lorsqu'elles croupissent. C'est là qu'elle n'a que Dieu pour témoin de ses pensées, qu'elle vit dans l'éloignement, disons dans l'heureuse ignorance de ces confidences, de ces amitiés particulières, où il est bien difficile qu'il ne se glisse pas, sinon quelque liberté, du moins quelque légèreté, soit dans les actions, soit dans les discours. Si la nécessité l'oblige à parler, c'est avec une rougeur qui fait voir la peine qu'elle sent de s'attirer les

regards de ceux qui l'écoutent : *Intenta operi, verecunda sermone, arbitrum mentis solita Deum, non hominem quærere.* Considérez-la, MM., dans le lieu étroit et solitaire où l'Ange lui annonce le choix que Dieu a fait d'elle. Nul homme, dit saint Ambroise, ne pénétra jamais dans cette retraite, un Ange seul a pu y avoir entrée ; et il la trouva, ainsi qu'elle avait coutume d'être, sans compagne, comme si elle appréhendait que ses oreilles ne fussent souillées par quelque discours trop humain : *Sola in penetralibus, quam nemo virorum viderit, solus Angelus reperit, sola sinè comite, sola sinè teste, ne quo de genere depravaretur affatu.*

Je ne parle point du trouble que lui causa la vue de l'Ange qui lui apparaissait sous la figure d'un homme. Dans une autre fille cette crainte serait une marque de pudeur et de modestie; mais dans la Sainte Vierge, qui connaissait ses forces, et qui se sentait si éloignée de tout ce qui était contraire à son devoir, ce ne pouvait être que l'effet d'un amour pour la pureté, qui allait pour ainsi dire jusqu'à l'excès, jusqu'à lui ôter la connaissance de sa fermeté. Ce qu'on ne peut assez admirer, c'est que ce même amour pour la solitude, cette même modestie qu'elle fit paraître dans sa plus grande jeunesse, elle les conserva non-seulement dans l'état du mariage, mais encore dans le temps de sa viduité, et même après la mort de son Fils jusqu'à l'âge de soixante ans. A cet âge elle aurait pu se produire, parler, converser, sans rien faire contre la bienséance la plus exacte ; elle aurait pu se donner plus de liberté, sans choquer les règles de la plus sévère pudeur: cependant depuis la mort de son Fils, on ne la voit non plus, on n'entend non plus parler d'elle, que si elle était morte avec lui. Saint Denys eut l'avantage de la voir à Jérusalem, et il n'a pas manqué de le faire savoir à toute la terre : au reste il déclare qu'il n'a jamais rien vu de plus semblable à une divinité, qu'il l'aurait

adorée si peu de temps auparavant il n'avait été guéri des erreurs de l'idolâtrie. Je vous laisse à penser, MM., si à l'âge d'environ soixante ans, où était alors Marie, ce Saint avait été ébloui par l'éclat de sa beauté, ou par l'éclat de sa modestie et de sa pudeur. Vous voyez assez quelle a été la constance et la délicatesse de son amour pour la chasteté ; je vais vous donner des preuves de sa générosité et de sa force.

Dans quelque temps de l'année que vous considériez une rose, quand ce serait au plus beau jour du printemps, sa fraîcheur, son éclat, son odeur, l'arrangement, la couleur de ses feuilles, tout en elle vous donnera de l'admiration ; vous ne pourrez vous empêcher de louer le Créateur, qui d'un bois sec et épineux, d'une terre ni colorée, ni parfumée, peut faire naître une fleur si charmante, et si capable de faire les délices de presque tous les sens : mais si c'est au fort de l'hiver, lorsque la terre resserrée par la gelée ne saurait ni produire, ni entretenir aucune sorte de plantes, et que les arbres les plus hauts, dépouillés de feuilles, semblent desséchés jusqu'aux racines, cette même fleur vous paraîtra un prodige.

MM., Marie a été vierge dans une saison peu propre à entretenir la virginité : si de son temps cette vertu n'était pas persécutée, elle était du moins inconnue. Or il faut que l'amour soit bien fort, lorsque malgré l'obscurité, même à travers les disgraces, il se porte vers son objet. Tel a été l'amour de Marie pour la pureté, dans un temps où c'était si peu une vertu dans l'idée des hommes, que la bienséance forçait de recevoir un époux, et de renoncer du moins en apparence à la chasteté virginale. De plus, la virginité ainsi obscurcie par le mariage ne conservait le reste de ses avantages qu'à travers la honte de la stérilité ; et vous savez, MM., tout ce que le peuple Juif pensait de cette malédiction : car alors on ignorait encore le prix des adversités temporelles, elles étaient regardées

comme des marques de la colère du Seigneur; Jésus-Christ n'avait point encore découvert le trésor incomparable qui était caché dans les souffrances : de sorte que les malheureux n'osaient paraître en public, ils passaient pour des scélérats, et pour des gens haïs de Dieu. L'amour que Marie a pour la pureté est à l'épreuve de tous ces inconvéniens, elle lui paraît remplie de charmes au milieu de tant de disgraces, et rien ne l'empêchera de se lier étroitement avec elle, et de lui être fidèle jusqu'à la mort.

Mais savez-vous combien de tentations Marie a eues à surmonter pour embrasser et pour demeurer si constamment attachée à cette vertu? Je ne parle point du désir qu'on a naturellement de vivre dans sa postérité; outre ce désir, toutes les femmes juives espéraient d'être mères du Messie; et c'est la raison qui leur faisait regarder la stérilité comme une malédiction. Jamais Prophète, jamais Docteur de la loi n'a eu une connaissance plus distincte de l'Écriture que Marie; elle savait que les semaines de Daniel qui marquaient si précisément le temps de l'incarnation allaient expirer, elle savait qu'elle était de la maison de David, et que de cette maison royale devait naître le Messie; son humilité ne lui pouvait pas cacher la sublimité des graces où elle était élevée, nulle créature n'avait plus de raison de prétendre à l'honneur d'être la Mère de ce Prince qu'on attendait depuis tant de siècles. Marie néanmoins renonçant à de si grandes espérances, se résout à demeurer vierge, et elle s'y engage par un vœu irrévocable. Elle avait lu ces paroles : *Ecce Virgo concipiet et pariet Filium.* Sans doute elle les avait lues, mais il faut que par une permission particulière de la Providence, elle ne les eût pas comprises, puisqu'elle témoigna à l'Ange que ce vœu lui paraissait un obstacle invincible aux desseins de Dieu.

Si vous me dites que faire à Marie un si grand mérite d'un simple vœu de virginité, c'est donner

dans un excès de raffinement, je réponds, MM., que si elle n'a pas eu les vues et les pensées que nous lui attribuons, elle eût, avec ces vues et ces pensées, agi comme elle a fait. Non, MM., je n'avance rien que de solide, et qui ne soit appuyé de l'autorité même de l'Évangile. Vous savez que non-seulement elle a renoncé à l'espérance d'être Mère du Sauveur, pour demeurer vierge; mais à cette maternité même, lorsqu'elle lui fut présentée par l'Ange de la part du Seigneur. Ce qui est étonnant, c'est qu'elle fut si peu éblouie par l'éclat d'une si grande élévation, que sur l'heure, sans avoir eu du temps pour réfléchir sur les engagemens qu'elle avait, elle interrompt l'envoyé du Ciel pour lui déclarer qu'elle était vierge, et que rien n'était capable de la faire renoncer à cette gloire. Quel zèle pour la pureté! C'est un Ange qui lui parle, c'est de la part du Seigneur, auquel elle est engagée, et qui est le maître de sa liberté; il s'agit d'être élevée au-dessus des Anges et des hommes: mais Marie possédée de l'amour de la pureté, troublée, alarmée au seul nom de Mère, n'écoute point ces raisons, et ne s'attache qu'à ces paroles de conception et d'enfantement; elle en a horreur, elle se récrie; et son trouble, sa surprise, s'expriment par ces paroles: *Quomodo fiet istud, quoniam virum non cognosco?* Si c'est un commandement, je suis prête à obéir; si l'offre est à mon choix, allez, portez à quelque autre la couronne que vous m'offrez. Je sais que Dieu peut tout, et qu'il me peut rendre féconde sans impureté: mais s'il faut s'en tenir aux voies communes et établies, je n'ai rien à vous répondre si ce n'est que je suis vierge, et que je la serai jusqu'à la mort.

O zèle vraiment parfait, ô amour incroyable de la pureté, ô aimable vertu, qu'il faut que vous soyez précieuse, puisque Marie, la plus éclairée de toutes les créatures, vous a estimée et aimée jusqu'à ce point! Que les hommes se trompent

grossièrement, et qu'ils se font de tort à eux-mêmes en vous négligeant, en résistant à vos charmes ! Ce n'est pas, Chrétiens auditeurs, que je me plaigne ici des déréglemens de notre siècle, et des outrages que reçoit tous les jours la chasteté ; non, je ne souillerai point par la représentation de nos désordres un discours consacré à la virginité de Marie ; je ne veux plaindre aujourd'hui que ces personnes qui font profession d'être chastes, mais qui ne me paraissent point aimer cette vertu avec assez de tendresse, et avec assez d'empressement.

Voulez-vous une image d'un véritable amour pour la pureté ? représentez-vous une femme affolée pour ainsi dire de ses charmes et de sa beauté. Non-seulement elle voit avec complaisance que la nature l'a distinguée en ce point des autres personnes de son sexe, mais pour conserver les graces quelle en a reçues, elle se donne des soins qu'on ne saurait exprimer ; que ne fait-elle point pour les défendre des injures de la chaleur et du froid ? que ne fait-elle point pour les nourrir, pour les entretenir, pour les rendre, s'il est possible, immortelles ? Pour l'affliger de la manière la plus sensible, il n'est pas nécessaire que le fer ou le feu porte sur son visage quelque difformité marquée ; un seul cheveu hors de sa place, un peu plus de pâleur qu'à l'ordinaire, un peu moins d'éclat, une enflure, une tache légère, un rien en ce genre suffit pour la mettre au désespoir.

Telle est à peu près la délicatesse d'une personne vraiment chaste ; ce n'est point assez pour elle d'éviter le crime et les derniers déréglemens, elle ne se pardonnerait pas une parole, un regard tant soit peu libre. Les pensées les moins volontaires, les plus passagères, lui font horreur ; elle ne se contente pas d'être irréprochable dans les points les plus essentiels, tout dans cette matière lui paraît essentiel. Elle n'a ni yeux, ni oreilles pour tout ce qui pourrait porter la moindre souillure à

son imagination. Toute médisance lui déplaît, parce que la charité y est blessée ; mais la médisance qui attaque la chasteté, mais ces récits d'intrigues amoureuses, d'histoires scandaleuses, qui font aujourd'hui le sujet le plus ordinaire des entretiens, seraient capables de la bannir pour toujours des cercles, quand elle n'aurait pas d'autre raison de se plaire dans sa solitude. Qui peut exprimer jusqu'où va sa délicatesse et sa vigilance? elle fuit tout commerce avec les personnes vicieuses, elle se défie des plus réservées ; elle craint dans les hommes les plus vertueux la différence du sexe, dans les femmes la corruption des mœurs et des sentimens : enfin elle ne se croit en sûreté que lorsqu'elle est seule, encore se craint-elle elle-même ; elle se comporte seule avec la même modestie que si elle était à la vue de tout le monde.

Quand on aime sincèrement la chasteté, Chrétiens auditeurs, on craint de ternir cette vertu, même dans les autres ; et on peut dire que ceux qui n'aiment la pureté que dans eux-mêmes, s'aiment plutôt eux-mêmes qu'ils n'aiment la pureté. Une femme chaste craindra d'être vue, craindra qu'on ne loue sa beauté ; elle ne se produira que dans la nécessité, et elle le fera avec une extrême retenue ; elle observera son air, sa démarche, tous ses mouvemens, de telle sorte qu'elle ne sera pour personne un sujet de chute et de scandale. Le courage de cette vierge romaine qui s'arracha les yeux, pour les envoyer à un jeune homme qui avait eu la témérité de se plaindre à elle de leur pouvoir ; la constance de cette autre vierge qui plongea la main dans la chaux vive jusqu'à ce qu'elle fût entièrement décharnée, pour lui faire expier le malheur qu'elle avait eu de s'attirer les regards et les louanges d'un homme : ces exemples tiennent du prodige ; et ne pouvant ne les pas admirer, vous vous croyez dispensés de les imiter. Mais toute femme qui aspire à la gloire d'une chasteté parfaite, prévient, autant qu'il est pos-

sible, en se voilant et en se cachant, les accidens qui portèrent à ces extrémités ces vierges trop généreuses. Qu'elle est éloignée, cette personne éprise de l'amour de la chasteté, qu'elle est éloignée de la vanité de ces femmes, dont les parures ne semblent être faites que pour allumer des feux impurs, qui semblent elles-mêmes se faire un jeu d'insulter à la pudeur, de faire servir les dons de Dieu à corrompre ses créatures, et de porter partout ce funeste poison qui donne la mort! qu'elle a de mépris et d'aversion pour ces modes scandaleuses, que le Démon n'a introduites dans le monde que pour y entretenir l'impureté! que sa condition, la coutume, les discours du monde, sont de faibles raisons pour l'engager à renoncer à la modestie, et à la simplicité dans ses habits!

Lorsque j'entre dans les appartemens de cette personne, MM., je ne crains point de porter la vue partout indifféremment, je suis sûr que je n'y trouverai rien qui me fasse repentir de ma confiance; les figures lascives, les nudités ne s'y rencontrent ni sur les meubles, ni dans les tableaux; son propre portrait respire la chasteté, la fait reconnaître à sa modestie, autant qu'aux traits de son visage; elle craindrait d'être vue même en peinture dans un état qui pût arrêter les yeux impudiques, ou effrayer les plus chastes. Voilà ce que je pense de l'amour de la chasteté. Au reste il ne faut pas croire que cette vertu, telle que je viens de la peindre, ne soit que pour les seules vierges; elle est pour les veuves, disent les saints Pères, elle est pour les femmes encore dans l'état du mariage. J'avoue qu'elle a un éclat particulier dans les personnes qui se sont consacrées à Dieu par le vœu d'une entière et d'une parfaite continence; mais les autres ne laisseront pas d'avoir leurs couronnes: et il n'est pas douteux qu'on ne puisse être si vertueux et si zélé pour la pudeur, même dans le mariage, qu'on surpasse en chasteté un grand nombre de vierges de l'un et de l'autre sexe.

Il ne faut pas d'autre part s'imaginer, qu'être parfaitement chaste, ce soit être entièrement exempt des tentations qui attaquent la pureté. J'admire le bonheur de ceux que Dieu protège de telle sorte qu'ils n'ont jamais de combat à rendre contre cette espèce d'ennemis; mais j'estime encore plus la constance des autres, qui ont à se défendre tous les jours de mille assauts importuns, qui ne se lassent jamais de combattre, qui ne se rendent jamais. La pureté se purifie dans les tentations, loin d'y rien perdre de sa beauté : *Virtus enim in infirmitate perficitur.* Il ne faut pas aller chercher vos ennemis, il faut au contraire prendre tous les soins imaginables pour les éviter; mais si malgré tous ces soins ils continuent de vous attaquer, résistez avec confiance, vous les surmonterez infailliblement; souffrez patiemment l'importunité de leurs attaques, elles ne peuvent qu'augmenter vos mérites et l'éclat de votre vertu.

Ranimez votre courage, Chrétiens auditeurs, formons aujourd'hui la résolution d'aimer et de pratiquer une si aimable vertu, que nul prétexte, nulle difficulté ne nous en éloignent, puisque nous sommes sûrs de vaincre avec la grace de Dieu, puisque les plus riches récompenses sont promises à cette victoire. J'ai dit que c'est à l'amour de cette vertu que Marie est redevable de la maternité divine, j'ajoute que sans cet amour vous n'aurez jamais de part aux dons privilégiés du Seigneur, que ce n'est que par cette voie qu'on entre dans sa faveur; mais que par cette voie on ne manque jamais d'y parvenir, surtout si on ne se contente pas d'aimer tendrement la pureté, si on l'aime encore avec désintéressement. C'est ma seconde partie en deux mots.

SECOND POINT.

Je ne m'étonne point que d'un consentement presque universel les hommes aient attaché tant de gloire à la continence; je ne m'étonne point

que tous les peuples l'aient révérée, que tous les sages lui aient donné des éloges, et qu'elle s'attire encore tous les jours, comme l'a remarqué Tertullien, la vénération de ses plus grands ennemis: *Venerabilis etiam hostibus suis, dum illam multò magis mirantur qui eam expugnare non possunt.* Lorsque les Pères en veulent parler, ils manquent d'expressions pour marquer ce qu'ils en pensent; ce n'est pas assez d'avoir dit qu'une personne chaste s'élève au-dessus de la nature, que sa vie est un triomphe perpétuel, qu'elle jouit déjà des priviléges de la résurrection, des priviléges des Saints dans le Ciel; ils la comparent aux Anges, ils l'élèvent au-dessus d'eux, ils l'osent placer dans un même rang avec le Verbe incarné, ils osent dire qu'elle participe en quelque sorte à la nature de Dieu. Le Seigneur lui-même nous apprend par la bouche du Sage, que nul bien, nulle qualité de l'esprit ou du corps, nulle fortune, nul assemblage d'or et d'argent ne peut être égalé à la gloire d'une ame chaste : *Omnis ponderatio non est digna continentis animæ.* Ces sentimens ne doivent surprendre ni les Chrétiens fervens, qui savent par expérience combien cette vertu demande de force; ni les hommes vicieux, qui la regardent comme impossible : mais qu'il est à craindre que la chasteté étant accompagnée de tant de gloire, on ne l'aime pour cette gloire plutôt que pour elle-même! Il est difficile du moins qu'on n'aime point avec elle cette récompense qui la suit partout, et qui est comme un rayon de lumière qui l'environne, qui la fait connaître, et qui la distingue avec tant d'avantage. Marie a été la première qui ait aimé parfaitement la pureté, mais elle est la seule qui l'ait aimée avec un désintéressement parfait, parce qu'en premier lieu elle a aimé la pureté sans la gloire qui en est l'apanage ordinaire, parce qu'en second lieu elle l'a aimée dans la honte qui suit le vice contraire.

J'appelle une pureté sans gloire une pureté qui

demeure dans l'obscurité, qui demeure couverte des voiles du mariage. L'éclat de la pureté dans Marie eût percé ces voiles s'il n'y eût eu rien de plus; tout parlait en sa faveur; sa vie retirée, sa retenue, la sainteté de son époux, mille autres raisons pouvaient faire croire que, quoiqu'engagée dans les liens du mariage, elle vivait dans la continence: mais ce mariage étant suivi d'une fécondité miraculeuse, il ne pouvait plus laisser douter qu'elle ne dût être regardée comme une femme ordinaire. Une seule voie lui restait pour sauver sa gloire, et même pour la combler d'honneur; c'était de faire ressouvenir les Juifs de l'oracle d'Isaïe, c'était de publier ce qui s'était passé à la conception et à la naissance de son Fils: mais ô vertu, ô force, ô détachement admirable! elle cache ce mystère à tout le monde, elle ne le révèle ni à Siméon, ni à Anne la Prophetesse; au contraire elle s'absente quarante jours du temple comme pour reconnaître qu'elle était ainsi que les autres femmes sujette à l'impureté légale; en un mot elle prend si peu de soin de sa réputation, que voyant ce que toute la terre pensait d'elle, et prévoyant que dans tous les siècles à venir il y aurait des esprits qui révoqueraient en doute la gloire de sa constante virginité, elle n'a pas daigné dire une parole pour détromper ceux de son temps, ni pour prévenir les doutes de toute la postérité. Qu'il y a de générosité dans cette réserve! que ce silence magnanime me donne une haute idée de la vertu de Marie! quelle force pour se taire si constamment sur un mystère dont la révélation lui devait être si glorieuse!

J'ai dit que la Vierge a aimé la pureté, sans chercher la gloire qui lui est naturellement due, qu'elle a même fui cette gloire et qu'elle y a renoncé par choix: elle a fait plus encore, elle a aimé cette vertu accompagnée de la honte qui suit le vice contraire, elle s'est contentée d'avoir Dieu seul pour témoin de son intégrité virginale. Je ne sais si vous avez jamais réfléchi sur la situa-

tion où se trouva saint Joseph, lorsqu'il aperçut que Marie était enceinte. Quel étrange embarras pour ce saint homme ! il sait de quelle manière il a vécu avec cette épouse, il voit des marques de sa fécondité. Croira-t-il que c'est un miracle ? mais si cela était, quelle apparence qu'elle ne lui en eût rien dit? C'est donc un effet visible d'incontinence : il faut livrer cette épouse infidèle pour être lapidée selon la loi, ou du moins il faut que l'époux se sépare d'elle, et qu'il fuie secrètement pour s'exempter d'une obligation qui s'accommode si peu avec la douceur, avec la modération de son caractère. Marie voit toutes les pensées de saint Joseph, et tous ses combats; elle lit dans son air, sur son visage, les soupçons indignes qu'il a conçus de sa fidélité conjugale, elle pénètre dans son cœur les divers mouvemens que ces soupçons y font naître. Elle pourrait, en disant une seule parole à ce saint homme, dissiper tous ses chagrins avec tous ses doutes, elle pourrait s'épargner la confusion qu'elle en souffre, et le péril qu'elle court; néanmoins pas un seul mot ne sort de sa bouche : tous ces inconvéniens ne peuvent donner atteinte qu'à sa gloire, qu'au repos de sa vie; elle n'en est pas moins vierge : du reste, peu lui importe d'être en butte aux soupçons les plus injurieux, elle ne daigne pas songer à les calmer, quoiqu'elle le puisse aussi aisément qu'elle peut prononcer une parole.

Je ne saurais admirer la constance de Susanne, lorsque se croyant dans la nécessité ou de perdre la chasteté sans perdre l'honneur, ou de la conserver par la perte de la vie et de l'honneur, cette généreuse vierge aime mieux mourir infame, que conserver son honneur après une impureté secrète. Sans rien ôter à cette générosité, qui ne peut être assez admirée, je demande à quels yeux la vertu de Marie peut ne pas paraître supérieure à la vertu de cette Juive incomparable : car enfin ce qui était une nécessité dans Susanne, était dans la Sainte

Vierge l'effet d'un choix libre : en un mot, elle renonçait à la gloire de la virginité, quoiqu'elle eût pu conserver avec la virginité toute la gloire de cette vertu : en sorte qu'elle a fait voir non-seulement que rien ne lui était cher en comparaison de la pureté, mais encore qu'elle n'aimait autre chose que la pureté.

Si le temps me le permettait, je déplorerais ici, MM., un malheur qui est presqu'aussi commun dans le monde, que la véritable pureté, ou plutôt l'amour de la pureté y est rare : car, MM., on a tort de penser ou de dire qu'aujourd'hui il n'y a plus de pudeur parmi les filles, parmi les femmes du siècle. Ces discours ne peuvent être semés que par des gens fort déréglés eux-mêmes, et qui voudraient que tout le monde leur ressemblât : mais il est à craindre que parmi les plus irréprochables il n'y en ait plusieurs qui n'aiment point la pureté pour elle-même, qui ne l'aiment que par un vain honneur. Quelle illusion, quelle erreur, de faire au monde un sacrifice qu'il estime si peu, et qu'il a si peu mérité ! quelle folie de prendre tous les dehors de la chasteté, d'être jaloux d'en conserver la réputation, et de courir à grands pas vers le précipice, où le comble de la honte sera d'être confondu dans les Enfers avec les femmes prostituées. Sur quoi je vous prie de faire attention à deux points qui sont bien dignes d'être remarqués; d'abord, c'est que ces personnes qui se contentent de l'extérieur de la pureté chrétienne, ont plus de peine que les autres qui chérissent cette vertu, et qui ne souffrent rien qui la puisse blesser : à celles-ci le témoignage de la conscience donne la joie la plus pure, et celles-là ne travaillant pas pour le Seigneur, n'en reçoivent aucune consolation. En second lieu, ce qui est encore plus à observer ; non-seulement elles n'ont point de droit aux récompenses du Ciel, mais Dieu ne permet pas qu'elles jouissent sur la terre des avantages qu'elles prétendent. Le monde ne donne aucune

attention à ces dehors de vertu dont vous vous parez, il ne croit rien de tout ce que vous vous efforcez de lui faire croire, il rit de vos soins inutiles, il cherche des raisons de se persuader que vous n'êtes pas ce que vous paraissez; le moindre bruit, les apparences les plus légères et les plus fausses suffisent pour vous décrier dans l'esprit de ce monde toujours malin; la médisance vous attaque comme un autre, ou plus que tout autre, et sur le mal qu'on dit de vous il n'est point de rapports auxquels on ne se fasse un plaisir d'ajouter foi : on donnera même des interprétations désavantageuses à toutes vos démarches, on donnera de faux jours à vos actions les plus régulières, en un mot vous prendrez bien des soins, et vous n'en retirerez aucun fruit.

Daignez, ô mon Dieu, je vous en conjure, daignez prendre pitié de notre aveuglement. *Quis potest facere mundum ?* Nous sommes environnés d'ennemis, nous en avons au-dedans de nous-mêmes qui nous inquiètent, ceux du dehors entrent dans notre cœur par autant de portes que nous avons de sens extérieurs : il ne faut qu'une étincelle pour allumer un grand feu. Les discours, les exemples, les conversations, et tout l'embarras du monde, amis, parens, voisins; qui peut espérer de surmonter tant d'obstacles, d'être pur au milieu de tout ce qui en détourne, et de l'être au point de parvenir à la perfection que demande cette vertu ? Si ayant déjà fait bien des progrès, nous n'avons rien fait encore, si la vaine gloire, si l'intérêt temporel, nous assiégent sans cesse, et se présentent pour corrompre en nous la pureté même, qui pourra espérer de la sauver de tant de piéges, si vous ne la soutenez par un secours puissant, que nous attendons, ô mon Dieu, de votre bonté et de votre miséricorde? Ce secours nous procurera l'avantage de posséder un jour les récompenses que vous promettez aux ames pures dans l'heureuse éternité, où nous conduisent le Père, le Fils, et le Saint-Esprit. Ainsi soit-il.



SERMON

POUR LE JOUR

DE L'ANNONCIATION

DE LA SAINTE VIERGE.

Quomodo fiet istud, quoniam virum non cognosco?

Comment s'accomplira ce mystère, vu que je ne connais point d'homme? (*Luc.* 1.)

Parmi les hautes idées que la morale a produites sur la magnanimité, il n'en est point de si sublimes que ne surpassent, d'une part le refus que Marie fait de la maternité divine, d'autre part l'acquiescement qu'elle donne pour cette maternité.

La qualité de Mère de Dieu présente tant d'élévation, tant de grandeur, qu'à la divinité près il est impossible de rien imaginer de plus sublime. Or comme c'est dans ce jour que la Sainte Vierge a reçu cette qualité, je ne m'étonne pas que ses serviteurs et ses panégyristes en fassent aujourd'hui le sujet, les uns de leurs méditations, les autres de leurs discours. Cependant, MM., ce n'est pas de quoi je viens vous entretenir : je me tairai sur l'honneur que reçut Marie au mystère de l'Annonciation, je ne vous parlerai que des vertus qu'elle y pratiqua; et voici les raisons qui m'ont porté à faire ce choix. J'avoue en premier lieu qu'ébloui par l'éclat de cette maternité terrible, comme l'appelle saint Épiphane, j'ai cru que je devais cher-

cher un sujet plus proportionné à la faiblesse de mes lumières, un sujet sur lequel je pusse m'exprimer et me faire entendre. D'ailleurs, quelque grand que paraisse tout ce que Dieu fait pour Marie dans ce mystère, quelqu'admiration que dussent nous donner les effets de sa toute-puissance, il m'a semblé que tout ce que la Sainte Vierge fait aujourd'hui pour le Seigneur serait plus capable de rallumer notre ferveur. De plus, j'ai pensé qu'en vous entretenant des exemples admirables qu'elle nous donne en ce jour, je travaillerais à sa gloire, je ferais véritablement son éloge ; au lieu qu'en parlant de l'excellence de sa maternité je la louerais moins elle-même, que je ne louerais la libéralité de Dieu envers elle.

Mais la plus forte raison que j'ai eue pour m'attacher aux vertus que Marie fait paraître en ce mystère, plutôt qu'à la dignité qu'elle reçoit, c'est que, quelqu'éminente que soit cette dignité où Dieu l'élève, elle s'élève elle-même par sa vertu au-dessus de cette dignité incompréhensible. C'est une vérité dont j'espère vous convaincre, si vous me favorisez de quelque attention, et si cette Vierge incomparable, qui me fournit un si riche sujet, daigne m'obtenir la grace de le traiter comme je le souhaite, et comme elle le mérite. Demandons-lui cette faveur par les mêmes paroles dont l'Ange se sert aujourd'hui pour la saluer : *Ave, Maria.*

Lorsque je dis que dans le mystère de l'Annonciation, Marie s'élève, par la vertu qu'elle pratique, au-dessus même de l'honneur qu'elle reçoit, je ne doute point que vous ne portiez d'abord la vue sur sa profonde humilité, et que vous ne vous rappeliez cette réponse si modeste : Je suis la servante, je suis l'esclave du Seigneur : *Ecce ancilla Domini.* Il est vrai, MM., que cette humilité l'a rendue digne en quelque sorte d'être la Mère de Dieu, parce que plus on s'abaisse, plus on mérite

d'être honoré ; mais on ne peut pas dire que cette vertu l'ait élevée encore plus haut, qu'elle l'ait mise au-dessus d'une dignité qui est en quelque sorte infinie. Quelle est donc cette admirable vertu qui élève Marie au-dessus même de la maternité divine ! C'est sa magnanimité, Chrétiens auditeurs, c'est la force et la grandeur de son ame : vertu d'autant plus admirable dans cette vierge encore jeune, qu'elle est supérieure à son âge et à son sexe ; vertu que toute la Philosophie païenne a révérée, quoiqu'elle n'en ait vu qu'une ombre légère dans ses héros et dans ses faux sages ; vertu qui fait le véritable caractère du Christianisme, quoiqu'elle ne se trouve que dans très-peu de Chrétiens; vertu enfin qui a paru dans toute la vie de la Sainte Vierge, mais qui au jour de l'Annonciation éclate d'une manière si extraordinaire, qu'elle efface les plus hautes idées que la morale ait jamais données de la magnanimité.

Un Ange présente à Marie de la part de Dieu la maternité de Dieu même : je la vois d'abord étonnée et chancelante ; mais bientôt après elle se résout à rejeter cette offre, si elle ne peut s'accorder avec la virginité : *Quomodo fiet istud, quoniam virum non cognosco ?* Elle l'accepte néanmoins dans la suite, et elle se soumet à la volonté de Dieu : *Fiat mihi secundùm verbum tuum.* C'est d'abord, MM., dans ce refus de la maternité divine, en second lieu dans l'acceptation de cette même maternité, que je remarque une force plus qu'humaine. Il fallait une magnanimité supérieure pour refuser d'être la Mère de Dieu : ce sera le sujet du premier point. Il fallait dans cette vertu une égale supériorité pour accepter d'être la Mère de Jésus ; ce sera le sujet du second point. Voilà tout le plan de ce discours.

PREMIER POINT.

C'est une opinion fondée sur l'Écriture Sainte, enseignée par saint Cyprien, et suivie de toute

l'École, que la grace qui nous sanctifie, et nous rend agréables aux yeux du Seigneur, est un bien préférable en soi à la qualité de Mère de Dieu. C'est cette raison qui fait dire à saint Augustin que la Sainte Vierge a été plus heureuse pour avoir cru en Jésus-Christ, que pour l'avoir conçu dans son sein : *Beatior Maria percipiendo fidem Christi, quàm concipiendo carnem Christi.* Et vous savez, MM., qu'une femme s'étant un jour écriée par un sentiment de piété : Qu'heureuses sont les entrailles qui vous ont porté, et les mamelles qui vous ont donné du lait ! vous savez quelle réponse fit Jésus : Dites plutôt que ceux-là sont heureux qui entendent la parole de Dieu, et qui se sanctifient en la pratiquant : *Quin imò beati qui audiunt verbum Dei, et custòdiunt illud.*

Cette vérité une fois établie, on ne saurait m'accuser d'attribuer à la Sainte Vierge un sentiment singulier et peu vraisemblable, lorsque j'avance qu'elle fût disposée à refuser d'être la Mère de Dieu, au cas que cette auguste prérogative n'eût pu s'allier avec la virginité. Saint Ambroise, saint Augustin, saint Bernard, et plusieurs autres saints Docteurs disent positivement qu'elle appréhenda, comme un grand malheur, que sa pureté ne fût blessée par la conception que l'Ange lui annonçait, et que ce fût cette crainte qui lui arracha ces paroles de la bouche : *Quomodo fiet istud, quoniam virum non cognosco?* On ne peut douter, dit saint Grégoire de Nisse, qu'elle ne préfère son intégrité aux offres qu'on lui fait de la part de Dieu, et que si elle ne peut être mère et vierge tout à la fois, elle ne souhaite qu'une autre reçoive l'honneur qu'on daigne lui présenter : *Angelus partum nuntiat ; at illa virginitati inhæret ; et integritatem angelicæ demonstrationi anteponendam judicat.*

Voilà, Chrétiens auditeurs, en quoi je découvre une magnanimité supérieure dans Marie. Peut-on imaginer dans une pure créature une plus grande force d'esprit, un plus noble désintéressement,

un plus invincible attachement au vrai bien? Pour vous faire comprendre combien est héroïque cette force d'esprit, il faudrait vous expliquer l'excellence de cette maternité qu'elle refuse. Je vous ai déjà dit que l'entreprise est au-dessus de mes forces; et de plus, je ne trouve rien dans les livres des saints Docteurs qui m'instruise, et qui supplée à mon peu de lumières; plus même je consulte les Pères sur cette matière, plus je me confirme dans la pensée où je suis que c'est un abîme immense qu'on ne peut sonder. Plût à Dieu, MM., que mon silence pût faire sur vos esprits le même effet que le silence de ces grands hommes a produit à mon égard! Il a de beaucoup augmenté en moi l'idée que j'avais de la dignité de Mère de Dieu; il m'a encore mieux fait comprendre que cette dignité suprême est en quelque sorte infinie, qu'elle a un rapport si essentiel avec la divinité, qu'on n'en saurait avoir une connaissance parfaite sans connaître Dieu, et sans le connaître parfaitement. Je conçois qu'aussi-bien que nous les Anges demeureraient sans parole sur cette matière, et qu'il ne faut pas s'étonner que Marie elle-même, quoiqu'elle eût plus de lumières que tous les Anges, n'ait pu s'expliquer sur la grace qu'elle a reçue qu'en des termes généraux, et qui marquent seulement la profonde admiration que produit en elle sa propre grandeur. Celui qui peut tout, a fait en moi de grandes choses; c'est tout ce qu'elle en peut découvrir à sa parente Élizabeth : *Fecit mihi magna qui potens est.* Or, MM., c'est cette grandeur, c'est cette gloire infinie et ineffable, dont l'éclat loin d'éblouir la Sainte Vierge, loin d'exciter en elle des désirs ambitieux, l'a effrayée au contraire par l'opposition que semblait avoir une qualité si honorable avec un état de vie plus parfait, avec un détachement entier de toutes les créatures. C'est cette maternité qu'elle a moins estimée que la mortification, que l'éloignement de tous les plaisirs de la terre, qu'une virginité

obscure, inconnue, et cachée sous le voile du mariage, sous le voile même de la stérilité, regardée alors comme une ignominie.

Nous connaissons mille avantages dans une si haute élévation, mais ils ne sont dans la Mère de Dieu que des suites légères de cette élévation même que nous ne pénétrons pas. Mais à s'en tenir à ces avantages inférieurs, tels que le privilége d'être incorruptible dans le sépulcre, de ressusciter peu de jours après la mort, d'être portée par les Anges dans le Ciel; d'y être assise à la droite de Jésus-Christ, d'y commander à tous les esprits bienheureux, d'être la Reine du monde, la dispensatrice des trésors de Dieu, d'être aimée et révérée sur la terre de tout ce qu'il y a de véritables Chrétiens, d'y avoir des temples partout où le Seigneur a des autels; quoi de plus propre à ébranler un esprit qui aurait été susceptible d'ambition, qui aurait aimé la vertu par quelque motif étranger à la vertu, qui n'aurait pas eu du mépris pour tout ce qui n'est pas Dieu, quelque grand, quelque divin même que puisse être ce bien distinct de Dieu? Quelle autre femme n'aurait pas acquiescé avec joie à la proposition de l'Ange, n'y eût-elle vu d'autre avantage que l'honneur de donner au monde le Messie, ce Prince, ce libérateur attendu depuis tant de siècles, ce Roi d'Israël, cet enfant de bénédiction que tous les Juifs souhaitaient si ardemment de voir naître de leur race, que sur cette espérance ils avaient tous autant d'empressement pour le mariage, que d'horreur pour le célibat?

Dira-t-on que Marie ne fit pas d'abord toutes ces réflexions, qu'elle ne rejeta les offres qu'on lui faisait que parce qu'elle ne comprit pas où elles tendaient? Mais sans parler des connaissances qu'elle avait puisées dans la contemplation, et dans la lecture des livres saints, l'Ange Gabriel s'était assez clairement expliqué pour être entendu, il n'avait rien oublié de ce qui était capable de la

fléchir. Le Fils que vous concevrez, lui dit-il, sera grand : *Hic erit magnus.* C'est le Fils du Très-haut, c'est le Fils de Dieu, il sera reconnu pour tel de toute la terre : *Et Filius Altissimi vocabitur.* Vous lui donnerez le nom de Jésus, parce que c'est lui qui doit sauver sa nation, et affranchir tous les hommes de la tyrannie de l'Enfer : *Et vocabis nomen ejus Jesum.* Le Seigneur le fera monter sur le trône de David son père, afin qu'il règne sur toute la maison de Jacob : *Dabit illi Dominus sedem David patris ejus, et regnabit in domo Jacob.* Ce règne né sera pas pour un jour, ou pour quelques années seulement, comme le règne de ses prédécesseurs ; il sera éternel, il n'aura jamais de fin : *Et regni ejus non erit finis.* Après cette explication, qui osera dire, MM., que Marie ait ignoré les desseins de Dieu sur elle ? Voilà sans doute des motifs bien propres à fléchir son courage, à l'obliger de se rendre aux propositions que lui fait l'Ange : tout cela cependant ne l'ébranle point; loin de se laisser éblouir par des titres si magnifiques, ils ne présentent rien à ses yeux, ces brillans titres, qui puisse seulement la consoler de la perte qu'elle ferait de sa pureté virginale. *Quomodo fiet istud, quoniam virum non cognosco?* Que m dites-vous, Ange du Seigneur? ignorez-vous de quelle manière je vis dans le mariage, et dans quelle disposition je suis de vivre jusqu'à la mort? S'il est possible qu'une femme soit mère et vierge tout ensemble, je consens à tout; mais s'il faut nécessairement renoncer à l'un ou à l'autre de ces avantages, et si le Seigneur me laisse la liberté de choisir, allez, portez à quelque autre la couronne que vous m'offrez : je suis vierge, et je la serai toujours.

Je n'ignore pas, MM., quelle est la délicatesse de la plupart des jeunes filles sur le point de la chasteté : quand l'horreur du péché ne les retiendrait pas dans le devoir, la seule crainte de l'infamie serait capable de les soutenir dans les occa-

sions les plus périlleuses ; et il n'est que trop à craindre qu'elles ne fassent parade quelquefois de cette pudeur qui leur sied si bien, plutôt par attachement à leur réputation, que par amour pour la vertu. Marie aimait la pureté dans un état où elle n'y était pas obligée, et dans un siècle où la pureté n'était pas même honorable ; elle l'aimait dans le mariage, où loin de lui faire honneur, elle la faisait passer pour stérile, ce qui de son temps était une tache honteuse, et une espèce de malédiction. Cependant, MM., comme la pureté est en soi une vertu également glorieuse et aimable, je ne m'étonnerais pas que la Sainte Vierge l'eût aimée dans un temps où cette vertu n'était pas même connue : mais voici le prodige, c'est qu'elle l'ait aimée plus que la qualité de Mère de Dieu, et de Reine de l'univers. On ne saurait assez louer le courage de ces saintes filles qui vouent dans les cloîtres une perpétuelle chasteté, qui avec des corps fragiles s'engagent à vivre comme si elles étaient de purs esprits : mais comparez, je vous prie, leur magnanimité avec l'héroïsme de la Vierge. Celles-là renoncent au mariage, pour mériter une place parmi les Anges ; celle-ci refuse d'être placée au-dessus des Anges, pour éviter l'impureté du mariage. Celles-là font plus de cas de la couronne qui les attend dans le Ciel, que de tous les plaisirs que le monde leur présente ; celle-ci préfère l'éloignement, la privation de tous les plaisirs, à la plus riche couronne que Dieu même lui puisse offrir. En un mot, ces saintes filles consentent de demeurer vierges, pour être les épouses de Jésus-Christ ; et Marie refuse d'être Mère de Jésus-Christ, pour demeurer vierge. Voilà une grandeur d'ame, Chrétiens auditeurs, dont la Philosophie n'avait point encore eu de connaissance, je dis même la Philosophie éclairée des lumières de la foi. De tout temps on a donné le nom de magnanime à quiconque n'estime que la vertu ; mais au nombre des choses qu'un cœur magnanime doit

mépriser, on n'avait point encore mis les biens célestes, éternels, divins même. Quel effort de discernement dans Marie pour distinguer entre les graces du Seigneur, les graces qui agrandissent, et les graces qui sanctifient! Quelle force d'esprit pour aimer mieux une vertu qui la tenait dans les ténèbres, qu'une dignité qui l'élevait au-dessus de toutes les créatures! Que ce détachement marque d'élévation dans l'ame, de pénétration dans les lumières, d'héroïsme dans les sentimens! qu'il nous doit humilier, nous qui n'estimons que ce qui flatte notre ambition et notre orgueil! nous qui pour les plus minces intérêts ou d'honneur, ou de fortune, oublions si souvent nos plus saintes résolutions! Mais puisque c'est en faveur de la pureté que Marie a refusé la qualité de Mère de Dieu, puisqu'elle a tant d'horreur d'une incontinence, quoique sanctifiée par le mariage, quoiqu'accompagnée de tant de grandeur, et d'une fécondité si glorieuse, voulez-vous, MM., qu'à cette occasion je vous entretienne un moment d'une vertu si sublime?

Mon dessein n'est pas d'inviter ici personne ni à imiter dans le mariage la continence admirable de la Sainte Vierge, ni même à s'éloigner du mariage pour vivre dans une chaste retraite : saint Paul parle de ce genre de vie avec une réserve qui nous fait assez comprendre qu'on ne doit point entreprendre d'en persuader la pratique comme un devoir. Au sujet de la virginité et du célibat, dit ce grand Apôtre, je n'ai reçu aucun commandement qui oblige d'embrasser ces états de perfection. On ne vous défend pas d'entrer dans le mariage, et on ne vous le commande pas; mais si vous le faites, on vous le pardonne. Si vous me demandez ce qui vous serait le plus avantageux, je vous dirai que je souhaiterais que vous fussiez dans l'état où je suis moi-même : si vous n'êtes pas marié, le mieux pour vous serait de demeurer comme vous êtes. Je dis qu'il serait mieux, soit

que vous ayez égard à la vie présente, soit que vous considériez l'autre vie. A l'égard de la vie présente; on ne saurait dire à combien de travaux, à combien de soins, à combien d'afflictions et de douleurs, à combien de maux et de misères on s'assujettit nécessairement quand on s'engage dans le mariage. A l'égard de l'autre vie; une personne qui n'est point mariée ne songe qu'à plaire à Dieu, rien ne l'empêche de s'appliquer tout entière à se sanctifier elle-même : l'esprit des autres au contraire est occupé de mille soucis, et leur cœur est partagé par des affections terrestres. Je vous dis ceci pour votre bien, ajoute cet homme incomparable, et non pour vous dresser un piége, en vous faisant entendre que le mariage est un mal, et que vous avez quelque obligation de vivre dans la continence. Non, mes frères, je prétends seulement que la virginité pour les personnes qui n'ont point été liées par le mariage, et que le veuvage pour les personnes dont Dieu a rompu les liens, sont des états plus parfaits, et qu'on y a plus de facilité de s'attacher à Dieu sans partage.

Voilà, MM., quels sont les sentimens du grand saint Paul. Jésus-Christ s'est encore moins expliqué sur cette matière, quoiqu'en deux mots il ait dit tout ce qu'on en peut penser. Il venait de répondre aux Pharisiens qu'il n'était pas permis à un homme de se séparer de sa femme, quelque raison qu'il en pût avoir. Saint Pierre étonné de cette réponse : Seigneur, dit-il, si cela est, il vaut mieux renoncer au mariage. Il est vrai, reprit Jésus-Christ ; mais c'est une leçon que tout le monde ne comprend pas, elle n'est entendue que de ceux à qui Dieu par une grace particulière en donne l'intelligence : *Non omnes capiunt verbum istud, sed quibus datum est.* Parmi les mortels, poursuit le Sauveur, il y a des eunuques qui le sont naturellement, il y en a que les hommes ont réduits à cet état, il y en a qui s'y réduisent volontairement eux-mêmes pour le royaume du Ciel :

comprenne qui pourra la sublimité de ce point de morale : *Qui potest capere, capiat.*

C'est, MM., tout ce que le Fils de Dieu a jamais dit en faveur de la chasteté; il n'en parle que par énigme, il semble qu'il craigne d'en dire trop, et de se trop expliquer. C'est sur ces quatre mots que tant de millions d'hommes et de filles se sont consacrés à Dieu par le plus difficile de tous les vœux. Qui pourra comprendre cette mystérieuse moralité, la comprenne. L'Église Romaine l'a comprise, Chrétiens auditeurs, puisqu'elle approuve, puisqu'elle autorise, puisqu'elle pratique le conseil de la chasteté. Si quelques autres croient que cette vertu est impossible, et qu'il n'est pas avantageux de s'éloigner du mariage, je ne m'en étonne pas; c'est justement ce que nous dit le Sauveur, que c'est une vérité qui n'est pas entendue de tout le monde : *Non omnes capiunt verbum istud : qui potest capere, capiat.* Mais faites-vous réflexion, mes frères, comment Jésus-Christ refuse d'un côté de s'expliquer sur ce sujet, et comment, en le refusant, il loue la chasteté d'une manière capable d'exciter les plus lâches, et de leur inspirer l'amour de cette vertu? Qui pourra comprendre les avantages d'une vie pure et chaste, les comprenne : cette continence dont je vous parle est une énigme inconcevable à l'esprit humain, c'est le chef-d'œuvre de la grace, c'est une voie pour aller au Ciel infiniment plus sublime que les autres voies, c'est un mystère qui ne doit être révélé qu'aux grandes ames, qu'aux ames qui veulent s'élever au-dessus de la nature, qu'aux ames qui aspirent à la condition des Anges. Ce serait en vain qu'on en donnerait la connaissance à toutes sortes de personnes, il en est peu qui aient assez de courage pour me donner cette marque de leur amour. C'est un trésor caché que peu de gens découvriront; mais heureux mille fois celui qui le trouvera! *Qui potest capere, capiat.*

Après ces paroles de notre divin Maître je n'ai

garde d'exhorter ouvertement tout le monde, ni de détourner personne d'une vertu si sublime. Mais quelque parti que vous ayez déjà pris, ou que vous ayez dessein de prendre, je vous supplie, MM., de vous ressouvenir que le temps est court, que tout passe ici-bas, que tout s'évanouit presqu'en un moment : *Tempus breve est. Reliquum est, ut et qui habent uxores, tanquam non habentes sint, et qui utuntur hoc mundo, tanquam non utantur; præterit enim figura hujus mundi.* A la vue de cette caducité, si vous êtes sages, vous tâcherez d'avoir dans le monde un cœur entièrement détaché du monde, vous y serez comme si vous n'y étiez pas, vous penserez au milieu des plaisirs et des honneurs de la vie, que vous perdrez bientôt tous ces biens avec la vie; vous penserez que ce monde n'est qu'un fantôme qui disparaît, que ceux qui l'embrassent trouveront dans peu de jours qu'ils n'ont embrassé qu'une ombre vaine, que, puisqu'il faut enfin mourir, on ne saurait suivre de conseil plus salutaire, que de vivre à peu près comme si l'on était déjà mort : *Qui utuntur hôc mundo, tanquam non utantur; præterit enim figura hujus mundi.* Tous les états sont saints, c'est-à-dire que quand Dieu nous y appelle par sa grace, ou que nous nous y trouvons engagés par sa providence, il ne tient qu'à nous de nous y sanctifier. Les choses mêmes qui semblent être des obstacles pour le salut peuvent nous servir de moyens pour parvenir à une grande perfection : tout consiste à ne regarder pas ces choses comme notre fin, à en détacher notre affection, à n'avoir en vue dans l'usage qu'on en fait que cette dernière fin à laquelle tout le reste doit se rapporter : *Qui utuntur hoc mundo, tanquam non utantur; præterit enim figura hujus mundi.* Revenons à la générosité de Marie. Elle parut d'abord dans le refus qu'elle fit de la maternité divine, elle ne parut pas moins dans l'acquiescement qu'elle donna pour cette maternité. C'est le second point.

SECOND POINT.

Quelque glorieuse que dût être pour Marie la qualité de Mère de Dieu, puisqu'en concevant Jésus-Christ dans son sein, elle devenait la Reine et des Anges et des hommes, il faut avouer que ce règne ne devait point être de ce monde. Cette maternité divine a été à l'égard de la Sainte Vierge à peu près ce qu'a été à l'égard de Jésus-Christ l'union hypostatique. La qualité de Mère n'a valu à Marie que des traverses, que des douleurs, elle a rempli sa vie d'amertume; en un mot, presque tout ce qu'elle a acquis de dignité, elle l'a acheté par une longue patience. Détachée comme elle l'était de tous les objets terrestres, enflammée d'amour pour Dieu, élevée à la plus sublime contemplation, elle allait voir couler ses jours dans le calme le plus délicieux, sans le choix que Dieu fit d'elle pour être la Mère du Rédempteur; mais depuis qu'elle l'eût conçu, ce Rédempteur, sa vie ne fut plus qu'une suite, qu'un enchaînement des afflictions les plus amères.

D'abord, quel sujet d'affliction pour Marie! sa grossesse se découvre par les marques ordinaires; il lui faut essuyer la plus horrible confusion qui puisse arriver à une femme sensible à l'honneur, elle est soupçonnée d'adultère; que dis-je, soupçonnée? elle en est comme convaincue dans l'esprit de saint Joseph, puisqu'il la voit enceinte, et qu'il ignore le miracle que Dieu a fait en elle. Sans parler du déplaisir qu'elle eut de n'avoir qu'une crêche à donner à un Dieu naissant, quels maux ne lui fit pas souffrir la fureur d'Hérodes! quelle peine d'être obligée de fuir à la faveur de la nuit avec son Fils, d'entreprendre de longs voyages, de passer dans un royaume étranger! quelle mortification de se voir exilée durant sept ans parmi des Païens et des Idolâtres, de ne pouvoir rentrer dans son pays, d'errer de ville en ville et de province en province, de porter partout les incom-

modités de l'indigence, les embarras d'une vie toujours agitée ! Du moins lorsque Jésus commence à se montrer, et à remplir toute la Palestine du bruit de son éloquence et de ses miracles, il y aurait quelque gloire pour Marie de porter le nom de Mère d'un si grand Prophète ; mais lui-même il ne daigne pas lui donner un nom si tendre, même en mourant, lorsque la douleur extrême qu'elle ressent semble exiger de lui cette dernière marque de tendresse : non-seulement il ne lui donne que le nom de femme, il paraît encore la rebuter, la désavouer même en présence d'une nombreuse assemblée où elle se produit pour lui parler. Enfin depuis l'âge de douze ans, jusqu'à la fin de sa vie, il en usa toujours avec elle, si j'ose ainsi parler, avec tant de froideur, que c'est de là en partie que les Marcionistes et les Manichéens ont pris occasion de dire qu'il n'était pas véritablement son Fils, et qu'il n'avait pris dans son sein qu'un corps apparent et fantastique.

Qui d'ailleurs, MM., pourrait exprimer ce qu'elle eut à souffrir à la vue des douleurs et de la mort de sonFils ? Saint Jean de Damas assure que le Sauveur lui fit subir en mourant toutes les peines qu'il lui avait épargnées à sa naissance. Saint Anselme prétend que tous les tourmens des Martyrs ont été légers en comparaison des souffrances de Marie. Son cœur, dit saint Laurent Justinien, était comme le miroir du corps souffrant de Jésus, c'est-à-dire qu'elle ressentait tous les coups qu'on lui donnait, qu'elle les ressentait dans la partie la plus sensible, dans le cœur. Saint Bernard pense que sa tendresse compatissante fut pour elle un supplice plus vif que la passion même du Fils de Dieu : il n'est pas difficile de le comprendre à qui connaît un peu la nature et les sentimens du cœur maternel. Il n'est pas nécessaire de prouver qu'il n'y eut jamais d'amour égal à l'amour que Marie eut pour Jésus : il était son Fils unique; et comme il n'avait point de Père sur la terre, il lui apparte-

nait uniquement : d'ailleurs il n'y eut jamais d'enfant plus aimable. Jugez de là quel tourment c'était pour elle de le voir lier, et battre de verges comme un esclave, de le voir traîner ignominieusement par des soldats, déchirer de coups, clouer à la croix, expirer sur ce bois infame. Je vous avoue, MM., que mon esprit se confond toutes les fois que je veux me représenter la situation où cette sainte Mère se trouva pour lors. Tâchez de l'imiter, pères et mères, vous que les maladies de vos enfans, que les mauvais traitemens qu'on leur fait, que leur mort, portent quelquefois à de si grandes extrémités.

Marie savait que toutes ces adversités devaient être les suites de son acquiescement à la proposition que lui faisait l'Ange du Seigneur : il n'y a rien à craindre, il est vrai, pour sa pureté, mais il faut qu'elle sacrifie et sa réputation et le repos de sa vie, il faut qu'elle sacrifie le Fils de Dieu même dont elle va devenir la Mère. On ne lui cache pas qu'il doit être le Sauveur de son peuple, et que son sang doit être le prix du salut de ce peuple : elle a lu dans les Prophètes toute l'histoire de ce Fils chéri, et elle en a compris tout le sens, toutes les circonstances telles qu'après l'événement l'Evangile les rapporte. Qu'en pensez-vous, Chrétiens auditeurs ? Quelle réponse doit faire cette sainte fille ? Quelle joie pour Sara, lorsqu'on lui annonça de la part du Seigneur que tout âgée, tout stérile qu'elle était, elle aurait un Fils qui rendrait immortel le nom de son Pére, un Fils dont la postérité serait glorieuse ! mais si on l'eût avertie en même temps qu'elle aurait le déplaisir de voir ce Fils sacrifié par son propre Père, et que loin de lui servir à elle-même d'appui dans ses derniers jours, et de lui fermer les yeux à la mort, ce serait elle qui bientôt l'ensevelirait de ses propres mains, et qui pleurerait sur son sépulcre ; croyez-vous qu'à ces conditions Sara eût voulu avoir un Isaac, quelques attraits, quelques char-

mes qu'eût pu avoir cet enfant miraculeux? Mais une femme qui prévoirait qu'elle ne pourrait avoir qu'un fils malheureux dont la vie serait courte et la mort infame, qu'un fils qui lui ferait passer ses jours dans les pleurs et dans l'inquiétude; cette femme pourrait-elle se résoudre à devenir mère? et si elle avait déjà conçu cet enfant infortuné, le dirai-je? pourrait-elle s'abstenir da l'étouffer dans son sein avant qu'il pût voir le jour?

Cependant, MM., Marie consent d'être Mère à des conditions si étranges, non par le désir d'avoir un Fils; elle est si peu touchée de cette passion, qu'elle n'est entrée dans le mariage qu'à condition qu'elle y conservera sa virginité; elle consent d'être Mère pour obéir et pour plaire à Dieu, qui souhaite qu'elle se charge de ce poids de disgrace, et qu'elle le porte pour marque de son amour. Quelle résolution, quel courage de s'offrir pour être cette triste Mère! Vous aurez, Vierge Sainte, le plus aimable de tous les enfans, mais ces amabilités mêmes seront pour vous une source d'amertume. Quelle douceur pourrez-vous goûter en sa présence? hélas! vous ne le verrez jamais sans que sa croix, sans que toute la honte et toute la cruauté de sa passion, se présente en même temps à votre esprit. Quel frémissement à cette seule pensée! que de pleurs sembleront solliciter le Seigneur de choisir une autre Mère au divin Enfant, et de vous laisser jouir en paix des douceurs de votre retraite!

On dira peut-être que Marie ne fit alors aucune réflexion à toutes ces adversités; mais je suis persuadé au contraire, qu'outre les connaissances qu'elle en avait déjà par l'Écriture, Dieu lui révéla pour lors cet enchaînement de maux d'une manière encore plus claire et plus distincte, afin que le consentement qu'il attendait d'elle pour l'incarnation fût non-seulement libre et donné avec une pleine connaissance, mais qu'il fût encore l'action de la plus héroïque vertu qui eût jamais été prati-

quée. C'est dans cette pensée que les saints Pères disent que ce consentement fut d'un prix en quelque sorte infini ; qu'elle mérita plus par cette seule action d'obéissance, que tous les Anges et tous les hommes n'ont pu mériter par tout ce qu'ils ont jamais fait de plus difficile. Par ce consentement, dit saint Bernardin de Sienne, elle mérita l'empire du monde, la plénitude des graces, toutes les vertus, tous les dons précieux, fruits ineffables du Saint-Esprit ; elle mérita toutes les graces que l'École appelle gratuites, les dons de science et de prophétie, les dons des langues et des miracles ; elle mérita d'être la Mère de son créateur, d'allier en sa personne la qualité de Vierge et de Mère, d'être la porte du Ciel, d'être notre espérance, notre étoile ; et plus que tout cela, elle mérita d'être appelée et d'être en effet la Reine de miséricorde : *Et super hæc omnia, quòd Regina misericordiæ nuncupetur, et talis nominis consequatur effectum.*

C'est dans cette vue sans doute que dans la réponse qu'elle fait à l'Ange, elle ne parle point comme une créature que le Seigneur honore d'une faveur signalée ; mais comme une esclave qui se soumet humblement, qui se charge du fardeau qu'on lui impose : *Ecce ancilla Domini*, dit-elle, *fiat mihi secundùm verbum tuum:* Voici la servante du Seigneur, il est le Maître, il peut disposer de moi comme il lui plaira. Vous m'avouerez, MM., que ces paroles marquent bien mieux la disposition d'une ame qui reçoit un commandement dur et pénible, que les sentimens d'une personne qu'on comble d'honneur et qu'on élève au plus haut point de la gloire. Si dans la maternité qu'on lui présente elle n'envisageait que les avantages que cette dignité renferme, elle aurait répondu par des actions de graces, par quelques termes qui eussent exprimé sa reconnaissance, et la confusion qu'elle aurait eue de se voir préférée à toutes les personnes de son sexe ; mais au contraire : Voici

l'esclave du Seigneur, que sa volonté s'accomplisse en moi : *Fiat mihi secundùm verbum tuum.* Voilà comme parlait Jésus-Christ au jardin de Gethsemani, lorsqu'il acceptait le calice de sa passion. Voilà les paroles d'une personne qui se surmonte elle-même, qui croit faire un grand sacrifice en obéissant.

Si vous réfléchissez à toutes ces circonstances, Chrétiens auditeurs, n'admirez-vous point la conduite de notre Dieu, qui faisant à Marie la plus grande grace qu'il pût faire à une créature, voulut que cette grace fût accompagnée des peines les plus sensibles ? Nous ne pouvons comprendre que Jésus-Christ n'ait pu parvenir qu'en souffrant à la gloire de sa résurrection : *Oportuit Christum pati, et ita intrare in gloriam suam.* Quel sujet cependant de s'en étonner ? Jésus-Christ était innocent, il est vrai, mais il était chargé de tous nos péchés ; et tant de péchés ne se pouvaient expier que par un cruel supplice. Mais Marie n'était coupable d'aucune faute, et elle n'était point la victime que Dieu demandait pour les fautes du genre humain ; cependant il faut qu'elle passe ses jours dans le deuil et dans la tristesse, qu'elle soit jusqu'à la mort noyée en quelque sorte dans l'amertume.

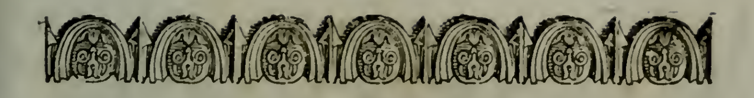
O vous que la Providence a livrés à l'adversité, voilà un modèle de patience. Quand nous ne serions pas chargés de mille péchés que nous avons commis, de mille péchés que nous avons fait commettre, il faudrait même alors s'élever avec la grace au-dessus des plus grands maux, et dire avec David : *Nonne Deo subjecta erit anima mea ?* De quoi te plains-tu, aveugle et téméraire nature ? qu'oses-tu opposer aux ordres du Créateur ? Eh quoi ! mon ame, nous révolterons-nous contre notre Dieu, murmurerons-nous contre sa conduite, sonderons-nous la profondeur de ses conseils, ne nous suffira-t-il point que c'est sa volonté qui s'accomplit sur nous, que c'est sa main qui nous frappe ? *Quis nos separabit à charitate Christi ?* Si

je ne me sens coupable de rien, si je suis dans la grace de Dieu, si je l'aime, et si par conséquent j'en suis aimé, quoi! une maladie, une perte, une disgrace, quelque grande qu'elle puisse être, me séparera de son amour, me fera rompre avec un ami si fidèle! Voilà, MM., ce qu'il faudrait dire quand nous serions aussi purs que la sainte Vierge. Mais à la vue de nos péchés, comment osons-nous nous récrier, parler même de nos souffrances? Mon Dieu, que vous êtes bon! que vous êtes compatissant! que les coups qui partent de votre main ont de charmes! quel aimable mélange de miséricorde dans votre justice? Que serait-ce, hélas! si vous me traitiez à la rigueur, si vous en usiez avec moi comme vous avez fait avec tant d'autres, que vous avez précipités pour des fautes moins grièves dans des supplices qui n'auront jamais de fin?

Mais d'où vient que le Seigneur accable Marie d'afflictions? d'où vient que depuis qu'il l'a choisie pour sa Mère, il ne lui a jamais permis de goûter les douceurs d'une paix tranquille? Se serait-il fait comme un plaisir de faire renaître les ronces sous ses pas, si une voie semée de ronces eût dû lui être inutile, ou n'eût pas été pour elle un fonds fertile en richesses? si après l'avoir élevée presque jusqu'à la divinité, il avait cru pouvoir lui témoigner plus d'amour en versant sur elle les délices à pleines mains, qu'en l'abreuvant d'amertume? Et vous, Chrétiens auditeurs, croyez-vous que Dieu, qui est la bonté même, qui exerce sur vous une providence si paternelle, qui défend aux autres hommes de vous nuire, qui le leur défend sous des peines si rigoureuses, qui déclare que vous offenser par une parole, c'est le blesser à la prunelle de l'œil, qui jure qu'il se vengera de tout le mal qui vous aura été fait, soit en votre personne, soit en vos biens, soit en votre réputation; croyez-vous que ce Dieu voulût troubler lui-même le repos de votre vie, et vous faire gémir sous de pesans fardeaux, s'il croyait qu'il vous fût inutile de souffrir, s'il ne

savait que les souffrances sont pour vous un précieux trésor? Savez-vous quelles peines vous seraient entièrement inutiles? ce seraient les peines de l'autre vie : et voilà pourquoi il n'a rien oublié pour vous en préserver ; il a consenti même de souffrir en sa personne tout ce que vos péchés avaient mérité. Faisons-y un peu de réflexion, MM., je vous en conjure : Jésus-Christ est mort pour nous délivrer des supplices éternels, et nous ne pouvons croire qu'il nous délivrerait de cette maladie, de ce chagrin, de cette calamité domestique, de ce trouble intérieur, de cette affliction d'esprit, s'il prévoyait que nous dussions trouver notre avantage dans une situation plus tranquille ! Que faudra-t-il donc qu'il fasse encore pour nous persuader qu'il nous aime, et pour dissiper nos injustes défiances ?

C'est assez, ô mon Dieu, pour une si vile créature ; je n'en demande pas davantage, et je me soumets sans réserve à votre divine conduite. *Ego servus tuus, et Filius ancillæ tuæ :* Je suis votre esclave, Seigneur : vous m'avez tiré du néant, vous m'avez tiré de l'Enfer ; si je vis, ce n'est que par votre grace, que par votre miséricorde : n'est-il pas juste que vous fassiez de moi l'usage que vous jugerez convenable ? Frappez donc, ô mon Dieu, autant qu'il vous plaira, et aussi long-temps qu'il vous plaira : que n'ai-je point à souffrir avant que mes douleurs égalent les vôtres, avant qu'elles égalent les peines de votre sainte Mère, avant qu'elles égalent le nombre de mes péchés ? J'aurai du moins dans mes maux la consolation de marcher par un chemin que votre sang a tracé, que Marie a arrosé de ses larmes, que tous vos fidèles serviteurs ont suivi, et par où ils sont arrivés à l'immortalité glorieuse. Je vous la souhaite, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.



1er SERMON

POUR LE JOUR

DE L'ASSOMPTION

DE LA SAINTE VIERGE.

Gloriâ Domini plenum est opus ejus.

Le Seigneur a rempli de sa gloire l'ouvrage, le chef-d'œuvre de ses mains. (*Eccli.* 42.)

La gloire de la Sainte Vierge dans le Ciel est entière et surabondante ; elle n'y peut être exposée ni à l'amertume des regrets, ni à la violence des désirs, ni au trouble de l'envie.

De tous les éloges qui ont été donnés à Marie, lorsqu'elle était encore sur la terre, le plus complet sans doute fut l'éloge qu'en fit Dieu lui-même par la bouche de l'Ange Gabriel : Vous possédez, lui dit-il, en la saluant, la plénitude de la grace : *Ave, gratiâ plena.* Mais aujourd'hui qu'elle est élevée au-dessus des Anges, on doit ajouter à cet éloge quelques nouveaux traits ; et, si je ne me trompe, ce qu'on peut dire de plus grand en sa faveur, c'est que Dieu l'a comblée de gloire : *Gloriâ Domini plenum est opus ejus.* Je n'ignore pas qu'en un certain sens cette plénitude est commune à tous les Saints. *Pleni sunt*, dit le dévot saint Bernard, *pleni sunt ; prorsus ita est, dilectissimi : bonorum nostrorum Sancti non egent :* Ils sont remplis, mes chers frères, ils sont remplis de biens, et ils n'ont pas besoin des nôtres ; mais

qu'il s'en faut que la plénitude de leur félicité égale le faîte de la gloire dont jouit la Sainte Vierge ! Leurs richesses comparées aux richesses de leur Reine, peuvent être regardées comme une vraie indigence, soit qu'en effet cette Vierge ait plus de capacité pour recevoir les dons du Seigneur, soit que les dons qu'il verse en elle soient plus excellens et plus précieux. Il est certain qu'elle est dans le Ciel ce qu'elle a été sur la terre, la fille choisie, la fille bien-aimée du Très-haut ; il est certain qu'entre tous les Saints elle a des priviléges uniques, un bonheur qui lui est propre.

Permettez, MM., que je prenne cette vérité pour sujet de notre entretien, et que je fasse voir qu'il ne manque rien dans le Ciel à la gloire de Marie. Je sais qu'on a coutume dans cette fête de parler de la mort de la Vierge, de sa résurrection, de son assomption glorieuse ; mais quoi ! ne doit-on jamais rien dire du bonheur où cette mort, cette résurrection, cette assomption l'ont élevée? Après l'avoir si souvent considérée comme sur un char de triomphe, ne nous sera-t-il point permis de porter nos regards jusque sur son trône ? Il est vrai que des yeux faibles comme les nôtres ne pourront qu'avec peine soutenir l'éclat dont ce trône est environné ; mais s'il en jaillit des lumières capables de nous éblouir, il en sort aussi qui sont propres à fortifier notre vue. Demandons quelques-uns de ces derniers rayons ; et pour les obtenir, ayons recours à Marie, en lui adressant la prière de l'Église : *Ave, Maria.*

Il est difficile de comprendre comment dans le Ciel on peut goûter une félicité parfaite, malgré tout ce qui semble s'opposer à la perfection de cette félicité. Il est peu de Saints qui jouissent d'autant de gloire qu'ils en ont pu acquérir avec les graces qu'ils avaient reçues ; et il semble que ce manquement de mérites que leur eût valu une fidé-

lité plus exacte, devrait être pour eux le sujet d'un éternel repentir. De plus, leur corps n'a point de part à la gloire de leur ame; comment le désir de le voir ressusciter, ce corps, n'excite-t-il aucun trouble en eux? Leurs amis, leurs parens, les enfans de ceux-ci, les pères, les mères de ceux-là, qui sont comme une partie d'eux-mêmes, ou sont en danger de perdre le Ciel, ou l'ont même déjà perdu; ce qui les touche encore de plus près, ils voient des places au-dessus d'eux, où ils savent qu'ils goûteraient une félicité supérieure au bonheur dont ils jouissent, et ils les voient, ces places, occupées par des personnes non-seulement de même nature, mais encore de même sexe, de même âge, de même profession. Quel objet d'envie ne serait-ce point ici-bas? et qu'il serait capable de rendre malheureux l'homme du monde qui aurait le plus de sujet d'être content! Cependant rien n'est plus vrai, il n'entre dans le Ciel ni repentir, ni douleur; *neque luctus, neque dolor erit ultrà;* il n'y entre aucun mouvement ni d'envie, ni de désir, ni d'aucune autre passion; *nemo invidet,* dit le vénérable Bède, *cupiditas nulla exardescit, non ibi desiderium honoris pulsat, aut potestatis ambitio.*

Vie mille fois heureuse, séjour délicieux, d'où les larmes sont bannies pour toujours, où chacun est content de son sort, et du sort de ses frères, où chacun trouve sa félicité autant dans le bonheur d'autrui que dans le sien propre! O charité parfaite! ô douce paix! ô joie véritablement accomplie et entière! Mais quelque pleine qu'elle soit, cette joie, malgré l'espèce de vide que nous y avons remarqué; quoique ni les pertes qu'ont fait par leur faute les bienheureux, ni la supériorité de la gloire des autres n'empêchent pas qu'ils ne vivent sans regret, sans ambition, sans jalousie; peut-on nier néanmoins que celui d'entr'eux qui n'aurait rien à regretter, rien à désirer, rien à envier à personne, peut-on nier que celui-là ne fût

dans une situation plus avantageuse que les autres? Or, MM., la Sainte Vierge a cet avantage dans le Ciel; et c'est pourquoi j'avance qu'elle est la bien-aimée, la bienheureuse entre tous les Saints, qu'elle possède le comble de la gloire, et que cette gloire est surabondante. Les autres Saints ne regrettent rien dans le Ciel, n'y désirent rien, n'y envient rien à leurs frères; mais il n'est rien que Marie puisse regretter, puisse désirer, puisse envier aux autres Saints. Trois vérités que je vais tâcher de prouver dans les trois points de ce discours. Non-seulement Marie ne regrette rien dans la gloire, mais il n'est rien qu'elle y puisse regretter : ce sera le premier point. Non-seulement elle n'y désire rien, mais il n'est rien qu'elle y puisse désirer : ce sera le second point. Non-seulement elle n'y envie rien, mais il n'est rien qu'elle puisse envier à personne : ce sera le troisième point. Voilà tout ce que j'ai à vous dire.

PREMIER POINT.

Si Dieu n'arrêtait pas dans les bienheureux l'effet que devrait produire dans leur ame le souvenir des fautes passées, il ne serait point, je crois, d'Enfer plus cruel que le Ciel. La vue des biens qu'ils ont perdus en perdant une seule heure de temps, la connaissance de cette bonté infinie qu'ils ont si peu aimée, qu'ils ont même souvent offensée, cette connaissance produirait en eux une douleur égale à l'amour qui les transporte, à la joie qu'ils goûtent. Figurez-vous le désespoir d'une mère ou d'une amante passionnée qui revient d'un accès de frénésie, et qui s'aperçoit que dans sa fureur elle a égorgé, celle-là son propre fils, celle-ci le plus tendre des amans; ce désespoir n'est qu'une légère image de la situation où la première vue de Dieu jetterait les ames saintes, si les péchés qu'elles ont commis contre lui pouvaient se représenter à leur mémoire. Non, non, Chrétiens auditeurs, ils oublieront entièrement ces péchés,

où Dieu disposera les choses de telle sorte qu'il y aura même quelque douceur à les rappeler. Ces fautes noyées dans les larmes de la pénitence, et dans le sang du Sauveur, seront comme des fruits amers dont une douce liqueur aura corrigé l'amertume ; elle ne se fera plus sentir, cette amertume, elle se perdra, pour ainsi parler, dans ces torrens de joie et de délices où leur cœur sera plongé.

Mais quoique le souvenir d'une vie tiède et déréglée ne puisse pas altérer dans le Ciel le bonheur des Saints, combien la vue d'une vie pure et passée dans l'innocence ne les rend-elles pas plus heureux ! Quoique dans le séjour éternel on ne regrette plus ni le temps qu'on a perdu, ni les graces qu'on a négligées, combien de satisfaction n'y goûte-t-on pas d'avoir fait un saint usage du temps, et d'avoir tiré avantage de toutes les graces qu'on a reçues ! Chacun y est content de la mesure du bonheur qu'il possède ; mais combien ceux-là le sont-ils plus, qui ne peuvent se reprocher que cette mesure ait été bornée par leur faute, qui se rendent témoignage qu'ils n'ont rien perdu de la gloire qui leur était destinée ; que quand il leur serait libre de recommencer leur carrière, ils ne pourraient rien faire de plus que ce qu'ils ont fait ! Or, MM., la Sainte Vierge est la seule qui ait cette consolation dans le Ciel. Si l'on avait pu rassembler tous les serviteurs de Dieu qui ont vécu en différens temps sur la terre, et si on leur eût demandé s'ils se croyaient exempts de tout crime, quelle pensez-vous qu'aurait été leur réponse, dit saint Augustin ? Sans doute que, quelle qu'eût pu être leur sainteté, ils auraient tous répondu avec l'Apôtre saint Jean : Si nous disons que nous sommes sans péché, nous nous séduisons nous-mêmes, et la vérité n'est pas en nous. La Sainte Vierge est la seule, ajoute ce Père, qu'il faut toujours excepter par le respect que nous devons au Seigneur qu'elle a conçu : *Exceptâ sanctâ Virgine Mariâ, de qua propter honorem Domini, cùm de peccatis*

agitur, nullam prorsus habere quæstionem volo.

Je n'ignore pas, MM., que Calvin est dans une autre pensée ; je sais que dans son Harmonie, et dans un autre ouvrage qu'il appelle l'Antidote du Concile de Trente, il ose accuser Marie de vaine curiosité, de vaine gloire, d'ignorance criminelle, de peu de foi, et même de désespoir. Comme les sectateurs de la Religion prétendue réformée sont aujourd'hui plus modérés que ce premier auteur de leur réforme, et comme en bien des points ils se sont départis de ses sentimens, je doute qu'ils voulussent imputer tous ces désordres à la plus innocente des Vierges, à la Mère de leur Rédempteur. Quoi qu'il en soit, ils ne doivent pas se plaindre que sur cette matière nous suivions le sentiment de saint Cyprien, de saint Augustin, de saint Bernard, et surtout que nous nous en tenions à la décision du Concile.

Il est donc vrai, Chrétiens auditeurs, et c'est un article de notre foi, que Marie n'a jamais commis de péché, même véniel : il est vrai qu'elle est sortie du monde aussi pure qu'elle y était entrée, qu'elle ne s'est jamais écartée des ordres de Dieu, qu'elle ne se peut reprocher ni faiblesse, ni lâcheté, ni inconsidération, ni surprise. Quel bonheur serait-ce pour nous, Chrétiens auditeurs, quel bonheur, mon Dieu, de ne vous avoir jamais offensé! Ce n'est là néanmoins qu'une légère partie du bonheur de la Sainte Vierge : non-seulement elle n'a jamais perdu la grace, non-seulement elle ne l'a jamais ternie par aucune sorte de déréglement, mais elle ne l'a jamais laissée oisive dans son ame ; le Saint-Esprit a toujours été en elle, et toujours il a agi avec elle, depuis sa conception jusqu'à l'âge de soixante-douze ans qu'elle est morte ; le commencement, le milieu, la fin, tous les jours même de sa vie n'ont été qu'un enchaînement de mérites, que rien n'a interrompu ; son cœur toujours embrasé par la charité, a été devant Dieu, dit saint Pierre Damien, comme un parfum qui

sur un feu ardent et éternel ne cesse jamais d'exhaler ses vapeurs agréables : de sorte qu'on peut assurer qu'elle n'a fait aucune action qui ait été purement naturelle, ou qui n'ait pas été digne de récompense; pas une parole n'est sortie de sa bouche, pas une pensée ne s'est formée dans son esprit, qui n'ait été rapportée à la gloire du Seigneur; jamais un moment ne s'est écoulé sans qu'elle ait fait quelque progrès dans la vertu, sans qu'elle ait recueilli quelques nouvelles richesses pour le ciel. Mais quelles richesses, Dieu immortel! et qui pourra jamais en comprendre le prix? Il suffit de dire que le fonds de ces richesses doublait à chaque moment, qu'à chaque moment elle aimait Dieu de toutes ses forces, qu'elle agissait toujours selon toute l'étendue de la grace qui était en elle, et que cette grace, comme l'assure Denys le Chartreux, était en quelque sorte infinie; et qu'enfin soutenue par cette grace, elle agissait toujours avec toute la ferveur dont son ame était capable : et de quelle ferveur n'était pas capable une si grande ame!

Il est certain, Chrétiens auditeurs, qu'une vie ainsi remplie de mérites, qu'une vie où il n'y a pas un seul instant de vide; il est certain qu'une gloire proportionnée a suivi une pareille vie, et qu'à ces jours pleins, comme parle David, le Seigneur a destiné une récompense également pleine, *plenam mercedem.* Mais ce n'est pas encore tout ce que je veux dire; je considère ici cette récompense dans un sens plus propre, et je dis qu'elle est pleine, en ce qu'elle est aussi grande qu'elle l'a pu être, en ce que Marie n'a aucun lieu de porter ses regrets ni sur les années qu'elle a vécu, ni sur les moyens qu'elle a eus d'honorer son créateur.

Non, pourra-t-elle dire éternellement, si ces plaies que je vois sur le corps du Sauveur du monde ont été faites pour moi, jamais elles n'ont été faites par moi. J'ai beaucoup contribué à lui donner une vie mortelle, mais je n'ai point eu de

part à sa mort. Je sais bien que Dieu a fait en moi tout le bien dont on me loue, mais il sait aussi qu'il y a fait tout le bien qu'il a voulu; je n'ai apporté aucun obstacle à ses divines opérations : je ne puis me glorifier de rien; mais aussi n'ai-je rien à me reprocher. Je l'ai toujours pensé, ô mon Dieu, et je le vois aujourd'hui encore plus clairement, que je ne pouvais vous servir comme vous le méritez; mais soyez-en loué à jamais, je vous ai servi autant que je l'ai pu, j'ai consacré à votre gloire toutes mes forces : me voici enfin dans un état où je ne puis plus vous offenser, mais vous savez que lorsque j'en ai eu le pouvoir, je ne m'en suis jamais servie. Heureuse mille fois la nécessité où je suis désormais de vous aimer, ô mon Dieu! mais je n'ai jamais cessé de vous aimer uniquement, lorsque j'avais la liberté d'aimer quelque autre objet que vous.

MM., si les Païens même ont reconnu que dès cette vie le témoignage d'une bonne conscience est un charme si doux qu'il est capable d'adoucir les douleurs les plus amères, et d'entretenir le calme dans le cœur au milieu des plus sanglantes persécutions; que sera-ce, dans le Ciel, de se ressouvenir qu'on a mené une vie irréprochable, dans le Ciel où l'on connaît si parfaitement la beauté de la vertu, où l'on voit à découvert la bonté ineffable de Dieu, et les motifs sans nombre qu'on avait d'être tout à lui? Voulez-vous encore juger de la douceur de ce souvenir en l'opposant à ce repentir amer, ce supplice le plus cruel des réprouvés? Il est sûr que rien ne fait en eux un tourment plus vif que le regret d'avoir méprisé des graces qui pouvaient les élever à une éminente sainteté. Voilà, dit saint Bernard, ce qui m'effraie dans les Enfers, c'est ce ver dévorant, c'est cette mort vivante : *Horreo vermem mordacem, et mortem vivacem.* Or, MM., par la règle des contraires, un des plus sensibles plaisirs qu'on goûte dans le Ciel, n'est-ce pas de se représenter le bien que

l'on a fait sur la terre ! et qui peut dire combien dans Marie ce plaisir est plein, combien il est parfait, puisqu'elle n'a jamais fait que du bien, et qu'elle a fait tout le bien qu'elle a pu faire ?

Je ne vous demande pas, Chrétiens auditeurs, si vous avez lieu d'espérer la même consolation : nous avons déjà perdu tout le temps de notre enfance, peut-être même le temps de notre jeunesse ; et du reste, hélas ! il n'est que trop vrai que nous n'en donnons que la moindre partie à notre salut. Je ne vous demande pas non plus si vous ne craignez point que dans le Ciel il ne vous reste quelque regret d'avoir fait un si mauvais usage de la vie. J'ai dit que dans le Ciel aucun souvenir amer ne pourrait donner atteinte au bonheur des Saints ; mais à l'heure de la mort, où tout est encore incertain, où vous commencerez à connaître Dieu, à connaître la vanité de tout ce que vous estimez le plus, de quelle triste pensée ne serez-vous pas assailli ? et Dieu veuille que vous n'en soyez pas accablé. C'en est fait, direz-vous, me voilà au bout de la carrière, voilà le temps du travail qui s'évanouit ; que puis-je encore faire pour l'autre vie ? Jusqu'ici quels avantages n'ai-je pas eus, quels moyens d'assurer mon salut ? Mon Dieu, si j'avais fait tout ce que je pouvais faire, que je mourrais content aujourd'hui ! Je pouvais donner aux pauvres tout ce qu'un luxe immodéré m'a arraché des mains, tout ce que j'ai dépensé en vaines parures, tout ce que m'a fait perdre un jeu passionné, tout ce que m'ont enlevé des débauches criminelles ; je n'en aurais pas été moins riche, j'en aurais été plus estimé des hommes, et aux yeux du Seigneur je ne me trouverais pas les mains vides et dépourvues de mérites. Je pouvais employer à la prière et à la lecture des saints livres, tout le temps que j'ai donné aux vains divertissemens du monde ; je pouvais sanctifier, en visitant les malades, les familles affligées, ces longues journées qui se sont toutes passées en dis-

cours, en visites frivoles; je pouvais faire fructifier hors du monde cette vie que j'ai rendue inutile dans le monde; je pouvais renoncer entièrement à la terre : des frères, des sœurs, des amis m'ont frayés cette voie, Dieu lui-même m'a souvent donné la pensée de les suivre dans leur retraite. Que n'ai-je su, hélas ! profiter de mes avantages! Fortifié par la grace, que ne pouvais-je pas faire, et que ne voudrais-je pas avoir fait! Nous pouvons encore faire ce qui nous deviendra si difficile à l'heure de la mort; et si nous voulions nous attacher à cette pensée, je suis sûr que sur l'heure on renoncerait à bien de choses dont on se rend esclave, on se hâterait de changer de vie, de faire toutes sortes de bonnes œuvres. Mais ce n'est pas la première fois qu'on a représenté cette vérité : il en sera aujourd'hui comme ci-devant, du moins pour la plupart de nous. En vain on nous prêche sur cette matière, nous ne serons pas plus sages que tant d'autres à qui nous avons vu faire en mourant de si belles protestations pour un avenir qui ne devait jamais être réel à leur égard. Il ne nous servira de rien d'avoir survécu à ces imprudens, et d'avoir été témoins de leur désespoir; nous continuerons de vivre comme nous avons toujours vécu, jusqu'à ce que la mort elle-même nous vienne inspirer de plus ardens, de plus sincères en apparence, mais en effet d'aussi inutiles désirs de conversion. Je passe à la seconde partie, où je dois vous faire voir que non-seulement Marie ne désire rien dans le Ciel, mais qu'il n'est rien qu'elle y puisse désirer.

SECOND POINT.

Vous savez, MM., quelle est la source la plus ordinaire des désirs inquiets; vous savez que le temps où les désirs se multiplient, ainsi que les soucis et les peines, c'est lorsqu'on a des enfans. Qu'il s'en faut que l'ambition de quiconque n'est point en famille, égale l'ambition d'une mère!

outre tout ce que celle-ci désire pour soi, elle souhaite encore pour ses enfans des honneurs et des richesses proportionnées à l'amour qu'elle leur porte ; son bonheur semble dépendre en tout de l'accroissement de leur fortune ; elle les regarde comme une partie d'elle-même, et souvent comme la partie la plus précieuse et la plus chère. Donc, pour assurer que Marie, Mère de Jésus, est au faîte de la gloire, il faut qu'elle n'ait rien à souhaiter ni pour elle, ni pour son Fils. Pour ce Fils, que pourrait-elle souhaiter? On sait que Jésus est le Roi de la gloire, comme parle l'Écriture ; il est assis dans le Ciel sur le trône le plus élevé, toutes les créatures sont soumises à son empire. Mais je ne sais si vous avez jamais bien compris quelle félicité c'est pour Marie de voir un Fils si chéri dans un si haut point d'élévation. Un Prince soutenait autrefois qu'il y avait moins de gloire d'être Roi, que d'avoir un Fils dans ce rang suprême : *Videri sibi quovis regno pulchrius Regis esse patrem.* Vous n'avez pas oublié l'étrange résolution de cette fameuse Romaine, qui ne balança pas de présenter la gorge au fer de son propre fils, sur l'assurance qu'on lui donna qu'il monterait sur le trône des Empereurs. Sans aller chercher si loin des preuves de la force d'une passion si naturelle, pères et mères, je ne veux ici que votre seul témoignage. N'est-il pas vrai que vous vous estimez heureux, lorsque vous voyez vos enfans s'élever au-dessus de leur condition, lorsque vous apprenez qu'ils sont chéris des grands, qu'ils se font de la réputation parmi leurs égaux, que dans le monde ils tiennent par leur mérite un rang que la naissance ne leur avait pas donné? Quels efforts ne faites-vous pas pour les tirer de l'obscurité où il a plu à Dieu de les faire naître ! quelles épargnes dans la dépense ordinaire de votre maison, dans la dépense même nécessaire, afin de leur procurer une fortune supérieure à la vôtre !

De là jugez quelle dut être la joie de Marie en

faisant son entrée dans le Ciel. Ce Fils qu'elle avait enfanté dans une étable, qu'elle avait élevé dans les travaux d'une profession obscure, elle le vit placé sur la tête des Séraphins, revêtu d'un éclat mille fois plus brillant que la lumière du soleil, et couronné de la gloire de Dieu même. Pour me former quelqu'idée de cette joie incompréhensible, je me représente Jacob entrant dans l'Égypte, où non-seulement il retrouve Joseph, ce fils si chéri qu'il avait perdu depuis si longtemps, mais où il le voit régner sur tous les Égyptiens, où il le voit devenu de simple berger le maître et l'appui d'un état immense. Sur un événement si singulier, peu s'en fallut que l'excès d'une joie soudaine ne fît expirer le saint Patriarche; il ne désira plus rien dans la vie, il ne désira pas même de vivre : *Jam lætus morior, quia vidi faciem tuam, et superstitem te relinquo.* Voilà une légère image de la situation où se trouva l'ame de la Sainte Vierge lorsqu'elle entra dans le Ciel, de la situation où elle est encore à présent, et où elle sera durant l'éternité. Oui, éternellement elle aura le plaisir de voir la chair de son Fils, cette chair qui a été formée dans son sein, qu'elle a nourrie de son lait; de voir cette sainte humanité assise sur le trône du Tout-puissant, réglant le sort de l'univers, disposant à son gré de tous les biens de la nature, de tous les trésors de la grace et de la gloire.

Parmi les transports d'une joie si pure, si délicieuse, si elle pouvait encore former des souhaits pour elle-même, ce serait sans doute d'être placée à la droite de son Fils, de partager avec lui le gouvernement du vaste Etat où il règne, d'être la dépositaire de toutes ses richesses, de tout son pouvoir, de son autorité souveraine. Elle est revêtue de tous ces titres, Chrétiens auditeurs, elle est dans le Ciel la Reine des Saints, dit l'Abbé Rupert, et sur la terre la Reine des Rois : *Hæc in Cœlis Regina Sanctorum, et in terris Regina regno-*

rum est. Non-seulement, après l'élévation de Jésus-Christ, il n'en est point d'égale à l'élévation de Marie, mais on peut dire que la gloire de Marie est égale en quelque sorte à la gloire de Jésus-Christ même. Et pourquoi ne le pas dire, puisque Arnould de Chartres a osé avancer que c'est une même gloire qu'ils partagent ensemble : *Filii gloriam cum matre non tam communem judico, quàm eamdem.*

Ce qui rend cette félicité parfaite dans tous les points, c'est que ce n'est pas seulement l'ame qui en jouit; le corps de la Sainte Vierge y a part, il est dans un bonheur stable, et fait même une partie du bonheur des autres Saints. J'ai ouï, dit saint Jean dans l'Apocalypse, j'ai ouï la voix des Martyrs qui criaient sous les autels où leurs reliques sont honorées, et qui demandaient à Dieu qu'il avançât le jour des vengeances. Ces cris, dit saint Grégoire, sont les désirs qu'ont ces ames d'être réunies à leurs corps par la résurrection : *Magnus earum clamor, magnum est desiderium tum resurrectionis, tum judicii.* Marie n'a rien à désirer sur ce point, non plus que sur tous les autres. Sa mort fut suivie de près d'une résurrection glorieuse, et son corps préservé de toute corruption, fut d'abord porté au Ciel, où il est environné d'un éclat ineffable et immortel. Ce serait une erreur, MM., de penser que cette gloire corporelle soit un bien léger, mais une erreur où peu de personnes sont capables de tomber. Nous aimons trop notre corps, nous sommes trop sensibles à ses douleurs et à ses plaisirs, pour croire que ce n'est pas un avantage précieux de le voir vivant et entouré de toutes sortes de délices.

Je sais que les Saints ont déclaré à ce corps une guerre ouverte ; parce qu'ils se sont sentis comme accablés de son poids, ils ont souhaité de le voir détruit, de le voir réduit en cendres : mais outre que ce sentiment n'est pas naturel, les Saints considèrent leur corps dans cette vie comme un obstacle à leur perfection, comme un ennemi domes-

tique qui leur tend partout des piéges, comme un rebelle, qui en s'élevant contre l'esprit, se prépare à lui-même d'étranges supplices. Mais sont-ils en état de ne le plus craindre ? ils commencent tous à l'aimer : que dis-je ? lors même qu'ils déchirent leur chair, qu'ils la défigurent, ils témoignent qu'ils l'aiment véritablement ; ce sont de sages laboureurs qui cultivent leur champ, qui le sillonnent, et qui en arrachent les ronces durant l'hiver, dans l'espérance de le voir dans la belle saison revêtu d'une riante verdure. Voilà pourquoi Job au milieu de ses disgraces sentait la plus douce consolation ; il espérait qu'un jour ses membres ressuscités partageraient avec son ame le plaisir de voir le Seigneur : *Et in carne mea videbo Deum salvatorem meum.* Jésus-Christ a souffert la mort la plus ignominieuse, pour procurer à son corps une résurrection glorieuse ; il a souffert le supplice de la croix dans la vue de la gloire dont il devait jouir. Il est sûr que ces paroles ne peuvent être entendues que de la gloire du corps : *Proposito sibi gaudio sustinuit crucem :* puisque son ame, dès qu'elle fut créée, ne cessa jamais de goûter les douceurs inaltérables du bonheur céleste.

Si donc il est vrai que nous aimons tous naturellement notre corps, Marie a d'autant plus de sujet de se réjouir à la vue de la gloire dont sa chair est revêtue, que jamais cette chair virginale n'a été ni rebelle ni incommode, qu'elle ne l'a jamais retardée dans le chemin de la vertu, qu'au contraire elle a été comme un trophée sur lequel elle a établi le comble de sa sainteté. Mais quel bonheur pour ce corps, quelle brillante distinction, d'être en spectacle dans le Ciel à tous les Saints, dont les corps pourrissent encore dans les sépulcres, sont réduits en poudre, sont le jouet des vents, sont confondus avec les cendres des réprouvés !

Ce privilége accordé au corps de Marie, est le

fruit de la mortification de cette Vierge si pure, le fruit du mépris qu'elle a toujours fait de tous les attraits dont le Créateur l'avait pourvue. Tous les Pères conviennent qu'on n'a jamais vu plus de beauté, plus d'éclat dans aucune créature que dans la Mère de Dieu ; et cependant il est vrai qu'il n'y en eut jamais de plus chaste, de plus réglée, de plus attentive à éviter les regards des hommes. Que vous faites de pitié, femmes chrétiennes, quand on vous voit employer à vous perdre, et à perdre encore les autres, ces agrémens que Dieu ne vous avait pas donnés pour un si funeste usage! mais quelle erreur vous abuse jusqu'à croire qu'à force de soins et d'étude vous pourrez rendre immortelle cette fleur de beauté qui se flétrit tous les jours! quelque circonspection que vous ayez, le feu de ces yeux s'éteindra bientôt, ce teint va se ternir à l'instant, les maladies, l'âge, les rides vont défigurer ces traits, et tracer sur ces visages autant de difformités qu'ils ont eu de charmes : et quand cette dégradation ne serait pas une suite nécessaire ou des accidens, ou des années, qui peut vous garantir de la mort, et de l'horrible corruption du sépulcre? Il est vrai que nous ressusciterons tous; mais ne croyez pas qu'en ressuscitant nous devions tous reprendre ce que la vieillesse ou la mort nous auront ravi. *Omnes quidem resurgemus*, dit saint Paul, *sed non omnes immutabimur :* Nous ressusciterons tous, mais nous ne serons pas tous changés. La résurrection glorieuse réformera tous les défauts et de l'âge et du teint, et des traits et de la taille ; elle rendra aux visages les plus flétris toute la fraîcheur, tout l'éclat de la plus belle jeunesse : mais ne pensez pas que cette beauté, qui ne passera jamais, soit pour ces visages fardés, pour ces personnes sensuelles et idolâtres d'elles-mêmes, qui durant le cours de la vie ne se seront occupées qu'à se parer, qu'à conserver à une chair ennemie un lustre dangereux. La gloire de la résurrection sera pour ces ames

généreuses qui se seront affranchies de la honteuse servitude de leur corps, qui l'auront lui-même traité comme un vil esclave, qui l'auront usé dans les exercices de la pénitence, qui, pour mettre hors d'atteinte leur chasteté et leur pudeur, auront sacrifié cette beauté pernicieuse. Hélas! MM., si nous l'aimions véritablement, ce corps, et si nous réfléchissions au tort que lui font notre luxe et notre délicatesse, que bientôt on nous verrait imiter ces Saints et ces Saintes, qui l'ont traité avec tant de rigueur!

Vous le savez, MM., si une jeune personne doit paraître dans quelque assemblée, dans quelque spectacle mondain, vous savez qu'elle demeurera sans peine tout un jour enfermée, qu'elle passera ce temps dans le déshabillé le plus simple, et souvent le plus désavantageux, qu'elle se donnera mille gênes, mille tortures, qu'elle souffrira tout ce qu'à d'incommode pour elle le travail d'une main étrangère, qu'elle souffrira l'empreinte du fer et du feu, et cela dans l'espérance de se montrer avec un peu plus d'avantage durant trois ou quatre heures. De quoi ne serait pas capable cette même personne, si elle pensait sérieusement que quelques années de retraite, de modestie, de pénitence, peuvent donner à son visage une beauté éternelle, en corriger tous les défauts, l'affranchir pour toujours des injures de l'air et de la vieillesse; et cela pour être vue, non dans une assemblée de parens et de quelques personnes considérables par leur rang, non durant le court espace d'un festin, d'une soirée, mais durant l'éternité, mais dans la compagnie la plus nombreuse et la plus choisie qu'il soit possible d'imaginer? Hélas! nous l'avons déjà remarqué, on écoute tout ce qu'on nous dit de l'éternité, comme on écouterait un conte frivole; tous ceux qui travaillent à s'y établir, on les traite de visionnaires; tous nos désirs se bornent à cette vie, comme si au-delà il n'y avait plus rien à désirer ni à craindre.

Seigneur, vous nous rendrez sensibles quand il vous plaira les vérités que vous nous avez révélées, et il n'y a que vous seul qui puissiez convaincre notre esprit de ce que vous avez caché à nos yeux : en vain je tâcherais de communiquer à mes auditeurs le peu de foi qu'il vous a plu de me donner. Je me suis efforcé, sous vos auspices, de leur persuader que Marie n'a rien à regretter dans le Ciel : j'ai également besoin de votre secours pour leur faire comprendre qu'il n'est rien qu'elle y puisse envier à personne. Ce sera en peu de mots le troisième point.

TROISIÈME POINT.

QUAND je dis qu'il n'est rien que Marie puisse envier à personne dans le Ciel, je ne prétends pas seulement faire entendre que sa gloire surpasse de beaucoup la gloire de chaque Saint en particulier. Si nous en croyons saint Pierre Damien, il y a une différence infinie entre la Mère et les serviteurs de Jésus-Christ : *Infinitum Dei servorum, ac matris, discrimen est.* S'il est vrai, comme un si grand nombre de Pères l'ont enseigné, que dans cette vie, et même dès le premier moment qu'elle fut sanctifiée, elle reçut une plus grande abondance de graces que tous les Saints et tous les Anges ensemble, il n'est plus douteux que, dans le séjour éternel, tous les Saints et tous les Anges ensemble ont moins de gloire que Marie n'en possède seule : *Quantum enim gratiæ*, dit saint Bernard, *in terris adepta est, tantum et in Cœlis obtinet gloriæ singularis.* Mais je dis plus ; et pour faire voir qu'il n'est point de gloire dans aucun Saint qui puisse être un objet d'envie pour la Sainte Vierge, je prétends qu'elle a rassemblé en elle tout l'éclat qui est comme partagé entre les autres Saints, qu'elle réunit toutes ces riches couronnes dont l'admirable variété fait un des plus beaux ornemens de la Jérusalem céleste.

Vous ne l'ignorez pas, MM. ; la grace, qui est

la sainteté essentielle, est la même dans les Saints: Dieu cependant semble prendre plaisir à lui faire produire des effets tout différens, selon les sujets auxquels il la communique. Elle est dans quelques-uns le principe d'une admirable simplicité, dans les autres d'une prudence toute divine; celui-là se consume dans les rigueurs d'une vie austère, celui-ci dans les travaux de la vie apostolique; quelques-uns conservent leur innocence jusqu'au tombeau, quelques autres réparent par une longue pénitence les désordres d'une jeunesse déréglée; tel va chercher parmi les barbares une glorieuse mort, tel souffre sans gloire un martyre moins sanglant, mais plus long, dans le cloître; l'un se signale par son assiduité à la prière, l'autre par sa libéralité envers les pauvres, celui-ci enfin par sa patience dans les maladies. Dans la distribution des graces que l'École appelle gratuites, de ces graces qui sont comme les marques d'une amitié singulière accordée à des favoris, Dieu observe la même règle; il ne les donne pas à tous les hommes, toutes ces faveurs, ni les mêmes faveurs aux mêmes hommes; il découvre aux uns les sens les plus cachés de l'Écriture, il ouvre aux autres les secrets de l'avenir; l'un pénètre dans les cœurs, l'autre a la vertu de les toucher; il en est qui ont le don des langues, d'autres le don des guérisons; d'autres enfin ont le pouvoir de commander à la nature, et de la rendre docile à leur voix. *Divisiones gratiarum sunt, idem autem spiritus.*

A cette diversité de graces répond dans le Ciel une diversité de gloire, qui met de la différence entre chaque Saint. Les Apôtres y sont distingués des Prophètes, les Martyrs des Confesseurs, les Vierges des Veuves, ceux qui ont recouvré la grace, de ceux qui ne l'ont jamais perdue; chacun a ses traits particuliers de beauté, chacun a dans sa gloire des nuances, des couleurs qui le font reconnaître. Or je dis, MM., que tous ces traits, toutes ces couleurs sont rassemblés dans la Sainte

Vierge. Rien n'est plus clair que la raison que j'en donne. Dans le temps que Marie vivait sur la terre, elle avait réuni en soi tous les caractères des vertus, toutes les différentes espèces de sainteté. Les saints Pères lui donnent tous la qualité de Martyre. Les uns disent que la douleur qu'elle souffrit au pied de la croix fut plus sensible que les tourmens de tous les autres Martyrs ; les autres assurent que si ses peines avaient été partagées entre tous les hommes, chacune était capable de leur porter la mort. Elle a été l'Apôtre des Apôtres mêmes ; à une parfaite innocence elle a allié la pénitence la plus rigoureuse ; elle a été élevée au plus haut point de la contemplation ; elle a été le modèle des Vierges, des Veuves, et des femmes encore engagées dans le mariage. Ce n'est pas encore assez ; tous les priviléges dont Dieu a gratifié ses amis dans cette vie, la science infuse, la prophétie, les langues, les miracles, tous les autre dons, de quelque nature qu'ils puissent être, ont tous été réunis en elle, selon la pensée du savant Idiot : *Sanctorum omnium privilegia, ô Virgo, omnia habes in te congesta.* D'où je conclus que dans la gloire elle jouit des récompenses dues à chaque vertu ; et qu'on y peut voir en elle seule toutes les marques d'honneur qu'on admire dans tous les autres.

C'est sur une idée si noble que David faisant la peinture de cette Reine assise à la droite de son Fils, dit que des draps d'or composent ses vêtemens, et que son riche manteau est tissu de différentes couleurs : *Adstitit Regina à dextris tuis in vestitu deaurato, circumdata varietate.* La Vierge n'a donc rien à envier à aucun des Saints ; eux-mêmes, au contraire, s'ils étaient susceptibles de quelque mouvemens déréglé, devraient regarder sa gloire singulière comme un objet d'envie : mais non, des cœurs que remplit l'amour et la joie du Seigneur ne peuvent être atteints de cette passion basse et cruelle.

Je ne voudrais pas, MM., vous l'inspirer, cette

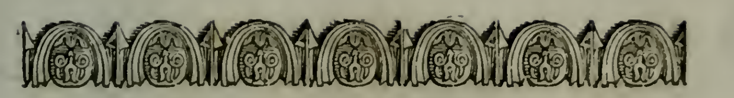
lâche passion ; mais que je serais heureux si je pouvais faire naître dans votre cœur cette sainte, cette noble émulation qui porte les gens de bien à imiter les Saints, pour avoir part à leurs récompenses ! Vous me direz que Marie est un modèle trop au-dessus de vous : mais entrons dans le séjour de la gloire, Chrétiens auditeurs, parcourons les divers rangs des Saints et des Saintes qui y règnent, jetez les yeux sur ces Apôtres assis sur des trônes d'or, sur ces Martyrs revêtus de pourpre, sur ces Pénitens entourés de lumières, sur ces Vierges mille fois plus blanches que les lis, sur ces Veuves d'une beauté si auguste et si éclatante, sur toute cette multitude de personnes si parfaites, parées si richement, et plus brillantes que des astres. Serait-il possible qu'en considérant cet éclat multiplié, vous n'y trouvassiez rien de propre à réveiller votre ambition, rien de propre à vous animer, rien qui semble vous convenir ? Parmi tant d'ordres différens, n'en est-il aucun qui vous plaise, n'avez-vous aucun choix à faire ?

Sortons de notre assoupissement, MM. ; parmi les divers rangs qu'occupent les Saints, il n'en est presque aucun où vous ne puissiez prétendre ; ceux qui les remplissent sont tous des hommes comme vous, des hommes de votre humeur, de votre condition, de votre âge ; ils ont tous été ce que vous êtes ; si vous êtes pécheurs, vous en trouverez qui ont peut-être été plus criminels que vous, et qui néanmoins se sont sanctifiés. Les mêmes difficultés qui vous effraient, les ont fait balancer quelque temps ; mais enfin une maladie, une disgrace, une méditation, un sermon, une lecture leur fit embrasser la pénitence, ils commencèrent à aimer le service de Dieu ; ils ont persévéré durant quelques années dans ces pieux sentimens, et aujourd'hui ils triomphent après leur victoire, et ils ne cessent de bénir le jour et l'heure qu'ils renoncèrent aux plaisirs et aux va-

nités du monde. A quoi tiendra-t-il donc, Chrétiens auditeurs, que nous ne formions à ce moment le dessein de les imiter? Pourquoi ne prendrions-nous pas aujourd'hui la noble résolution que prit saint François de Sales lorsqu'on canonisa saint François Xavier? Voilà, dit-il, voilà déjà trois Saints de ce même nom, il faut que je fasse le quatrième, m'en dut-il coûter la vie. En effet il se tint parole à lui-même ; et toute l'Église a reconnu qu'il s'est rendu digne du rang où il avait porté son ambition. Pourquoi ne formerai-je pas aujourd'hui le même projet ? Il faut, quoi qu'il m'en doive coûter, il faut que je fasse encore un Saint de mon nom, un Saint de ma profession et de mon état, un saint ecclésiastique, un saint père de famille, une vierge, une veuve sainte. Mon Dieu ! est-il possible que l'exécution d'un si généreux projet dépende de moi, et que je languisse dans l'inaction ? La mort me surprendra-t-elle avant que j'aie pourvu à ma félicité éternelle ? faudra-t-il que je porte dans l'autre vie le regret toujours renaissant d'avoir pu me procurer tant de gloire, tant de biens, et d'avoir négligé les moyens de les acquérir?

C'est à vous que nous voulons devoir cet avantage, Vierge toujours pure. Vos autels sont sans cesse assiégés d'une multitude de supplians qui vous demandent la guérison de leurs maux, le gain de leurs procès, le succès de leurs voyages, d'heureuses moissons, d'heureuses couches, des enfans dociles et bien nés ; et vous, Reine toujours débonnaire, vous vous rendez attentive à tous ces vœux, vous les exaucez, vous ne rebutez les prières de personne. Mais nous voici à vos genoux pour des graces bien plus dignes de vo tre libéralité ; nous n'aspirons à rien moins qu'à la gloire des Antoines, des Athanases, des Bernards, des Magdelènes, des Moniques, des Thérèses ; nous portons nos regards et nos désirs jusqu'à ces trônes d'où l'on voit de plus près votre

immortelle beauté, et qui sont plus éclairés de vos lumières ; en un mot nous voulons être des Saints. Faites ce miracle, Vierge puissante, il vous fera plus d'honneur que la guérison des aveugles, que la résurrection des morts ; et dans cette vie et dans l'autre nous vous en rendrons de continuelles actions de graces. Ainsi soit-il.



2

SERMON

POUR LE JOUR

DE L'ASSOMPTION

DE LA SAINTE VIERGE.

Maria optimam partem elegit. . . . . Qui se humiliat exaltabitur.

Marie a fait un meilleur choix. . . . . Celui qui s'humilie sera élevé. (*Matth.* 23.)

Pour juger jusqu'où s'étend l'élévation de Marie dans le Ciel, il faut considérer d'une part combien sur la terre son humilité profonde lui a mérité de gloire; d'autre part, combien sur la terre ses humiliations lui ont dérobé de cette gloire qu'elle a méritée.

Je ne sais pourquoi, dans la solennité de ce jour, l'Église applique à la Sainte Vierge ces paroles que je viens de rapporter. Je ne doute point que Marie n'ait eu sur la terre des priviléges, qui n'ont été communiqués à aucune créature; je sais que dans le Ciel elle est au-dessus de tous les Saints. Elle a été choisie entre tous les enfans d'Adam pour être délivrée du péché originel; elle a été choisie entre toutes les femmes pour être la Mère de Dieu, et entre toutes les prédestinées pour avoir la plénitude de la graee, et le premier rang dans la gloire : mais on ne peut pas dire qu'elle doive aucune de ces prérogatives à son propre choix; elle a été choisie pour posséder ces avantages, plutôt qu'elle ne les a choisis. Ce n'est à

mon sens que dans un seul point qu'elle me paraît avoir choisi, c'est en ce qu'elle a passé sa vie dans l'humilité et dans l'éloignement du monde ; cette humilité, cette retraite si exacte ont été véritablement l'effet de son choix : pouvant se produire et se montrer avec tant d'avantage aux yeux des hommes, elle a préféré l'obscurité d'une vie-cachée à l'éclat que lui devaient donner toutes les graces dont Dieu l'avait enrichie ; elle s'est mise à la dernière place, lorsqu'on lui a offert de régner sur toutes les créatures, elle s'est d'autant plus abaissée que le Seigneur prenait plus de soin de l'élever. Oui, MM., l'on peut dire qu'en agissant ainsi, Marie a choisi, et que rien n'est plus avantageux que son choix, non-seulement parce que tout est solide dans le genre de vie qu'elle a embrassé, et que c'est celui que Jésus-Christ lui-même s'est réservé, mais encore parce que l'humilité devant être la mesure de notre grandeur future, elle ne pouvait s'ouvrir à la plus haute élévation un chemin plus sûr.

Il me semble, MM., que je ne puis moi-même prendre une meilleure voie pour vous faire comprendre jusqu'où s'étend l'élévation dont Marie jouit depuis son assomption, qu'en vous faisant voir combien a été profonde l'humilité qu'elle a pratiquée. Ce serait dans moi un excès de témérité de vouloir porter les yeux sur le trône où elle est assise, sur la riche couronne qui brille sur son front, sur la gloire ineffable dont elle est environnée, tout ceci surpasse notre intelligence, on n'en peut parler que par des figures, et tout ce qu'on en peut dire est au-dessous de cette idée même confuse et imparfaite qu'on s'en forme communément. Mais puisque c'est un article de foi, que les Saints sont d'autant plus élevés dans le Ciel, qu'ils se sont plus abaissés sur la terre, selon ces paroles, *qui se humiliat exaltabitur ;* si je pouvais vous faire voir combien Marie s'est humiliée, il est certain que je vous mettrais entre les mains une règle sûre

pour mesurer l'étendue de son bonheur. Quoi qu'il en soit, j'espère que ce discours sera chrétien, et que s'il est peu utile pour la gloire de Marie, il servira du moins à vous édifier. Adressons-nous à cette Reine des Anges, à cette dépositaire des graces du Tout-puissant; et pour la fléchir en notre faveur, faisons-lui ensemble la prière de l'Ange : *Ave, Maria.*

Je conviens avec saint Bernard que la qualité de Mère de Dieu dont la Sainte Vierge a été honorée sur la terre peut servir de règle pour mesurer le bonheur qu'elle possède dans le Ciel ; j'ose néanmoins dire qu'on en jugera plus exactement et plus infailliblement par l'humilité dont elle a fait profession. Oui, MM., c'est par sa vertu, et surtout par son humilité profonde, qu'elle a mérité la gloire qu'on aurait pu absolument refuser à son éminente qualité de Mère du Rédempteur. Les Théologiens disent qu'il n'était pas entièrement impossible que Marie, même après avoir conçu le Verbe éternel, se rendît indigne de l'immortelle félicité. C'est pour cela que saint Augustin assure qu'elle a été plus heureuse de croire en Jésus-Christ, que de lui donner sa propre chair; c'est pour cela que Jésus-Christ lui-même, lorsqu'une femme pieuse s'écria : Qu'heureux est le sein qui vous a conçu ! lui fit cette réponse : Dites plutôt que ceux-là sont heureux qui entendent la parole de Dieu, et qui y conforment leur vie. Mais voici par où Marie a mérité la gloire qu'elle possède. Si elle a été humble, il faut nécessairement qu'on l'exalte ; et si elle n'a pas joui sur la terre de cette élévation, il faut qu'elle lui soit réservée dans le Ciel. C'est, Chrétiens auditeurs, toute la preuve que je veux vous donner, dans ce discours, de la supériorité de la gloire où Marie parvint au jour de son assomption. *Qui se humiliat exaltabitur* : Quiconque est humble, sera exalté : c'est un oracle sorti de la bouche même de la Vérité incarnée.

Or Marie a été humble sur la terre, et elle n'y a pas reçu les honneurs dus à son humilité, elle y a vécu au contraire dans un abaissement extrême ; donc elle est infiniment élevée dans le Ciel. Pour savoir jusqu'où va son élévation dans le Ciel, nous n'avons qu'à considérer, dans le premier point, combien son humilité profonde lui a mérité de gloire ; dans le second, combien sur la terre ses humiliations lui ont dérobé de cette gloire qu'elle a méritée. En deux mots, par les honneurs qui lui sont dus, et qu'elle n'a pas reçus, jugeons de ceux qui lui sont réservés pour le jour de son exaltation.

PREMIER POINT.

MARIE a été si humble, que par son humilité elle a été élevée à la dignité de Mère de Dieu ; elle a été si humble, qu'une prodigieuse élévation n'a point altéré son humilité. Voilà le plus grand éloge qu'on puisse faire de cette vertu incomparable. L'humilité ne pouvait recevoir une plus haute récompense que la maternité divine, ni être mise à une plus forte épreuve, qu'en recevant un honneur si inoui ; mais cette récompense ne s'est point trouvée trop grande, ni cette épreuve trop forte pour l'humilité de la Sainte Vierge.

A l'égard de la première proposition, saint Bernard ne fait pas difficulté de dire que c'est l'humilité qui a comme engendré le Verbe divin dans le sein de la Vierge ; que ce sont les charmes de cette vertu qui ont donné de l'amour au Roi de la gloire, et qui l'ont fait descendre du trône de son Père, pour venir prendre ses délices dans le sein d'une vile créature. Le saint Docteur se fonde sur ces paroles que Marie a elle-même prononcées : *Respexit humilitatem ancillæ suæ :* Il a eu égard à l'humilité de sa servante, et il s'est senti porté à en faire sa Mère. Vous concevez, Chrétiens auditeurs, qu'une humilité qui a pu produire un évènement si incompréhensible, qui a comme mérité une faveur qui ne peut être méritée, vous conce-

vez qu'une humilité pareille n'est pas une humilité commune. Ce n'est pas tout; je vous prie d'observer que cette humble Vierge avait été enrichie dès sa naissance, et même dès sa conception, de tous les dons, de toutes les vertus surnaturelles, et que toutes ces faveurs étaient en elle à un point qu'on ne leur peut comparer aucune des faveurs qu'ont reçu les autres Saints : cependant entre toutes ces admirables vertus, l'humilité a une prérogative toute singulière, elle attire les yeux de Dieu, elle touche son cœur ; il faut donc que ce soit la vertu que Marie a cultivée avec plus de soin, la vertu qu'elle a portée à un plus haut point de perfection. Sur ce principe, combien cette humilité doit-elle avoir été profonde? C'est un miracle qu'elle ait pu subsister parmi des avantages si multipliés et si rares, c'est un miracle plus grand encore qu'elle se soit élevée au-dessus de ces avantages.

Si je passe à la seconde proposition, je remarque d'abord avec le même saint Bernard que c'est un prodige bien rare qu'au milieu des plus grands honneurs l'humilité ne se démente pas : *Non mediocris humilitatis insigne, nec oblatâ tantâ gloriâ oblivisci humilitatem.* Quel signe plus parlant d'une modestie inaltérable, que de se ressouvenir de son néant dans le temps que Dieu même rend à nos mérites le plus avantageux témoignage ! Il est facile, dans une vie obscure et méprisée de conserver de bas sentimens de soi-même; mais ce n'est qu'avec peine que les ames les plus humbles se défendent des respects et des louanges des hommes. Combien devait-il donc être difficile à la Sainte Vierge de se mettre en quelque sorte au-dessus des éloges que l'Ange du Seigneur donna à sa vertu, au-dessus des marques réelles et éclatantes d'un amour, d'une estime si singulière qu'elle reçut du Seigneur? Cependant, Chrétiens auditeurs, loin d'avoir été ébranlée dans une occasion si délicate, loin d'avoir donné entrée à quelque

vaine complaisance, ou à quelque sentiment d'orgueil, c'est dans cette épineuse circonstance qu'elle signala le plus son humilité.

Elle voit venir vers elle un Ange du premier ordre, qui l'assure qu'elle est remplie de grace et de sainteté, que le Seigneur est avec elle, c'est-à-dire qu'il l'aime, qu'il la protége, qu'il la conduit, qu'il est uni à son cœur aussi étroitement que l'ame est unie au corps, qu'entre toutes les femmes il n'y en a jamais eu et qu'il n'y en aura jamais sur qui le Ciel verse des bénédictions aussi singulières, aussi abondantes que sur elle; qu'au reste elle a eu le bonheur de plaire à Dieu sur toutes les créatures, qu'il l'a destinée pour être la Mère de son Fils unique, que le Saint-Esprit l'a choisie pour son épouse, et que de cette alliance si glorieuse pour elle doit naître le Rédempteur du genre humain, le Roi du Ciel et de la terre. Quelle impression pensez-vous, MM., que ces louanges aient faite sur l'esprit de cette humble Vierge? Non-seulement elles ne l'enflent point d'orgueil, mais elles ne lui causent pas même le moindre mouvement de joie. Dirai-je qu'elle y a été aussi insensible que si l'on avait loué des vertus étrangères? Ce n'est pas encore assez; un trouble soudain se saisit d'elle, elle paraît interdite, elle ne comprend rien à ce mystère, elle se trouve dans un embarras qu'elle ne peut dissimuler, et qu'elle ne peut exprimer. Je sais que saint Ambroise dit que ce trouble fut occasioné par l'Ange qui se montrait à elle sous la figure d'un homme; mais l'Évangile marque expressément que ce fut le discours de Gabriel, et non sa présence, qui la troubla: *Turbata est in sermone ejus, et cogitabat qualis esset ista salutatio.* Ayant toujours devant les yeux sa propre bassesse et son néant, son humilité la représentait à elle-même si peu ressemblante au portrait qu'en faisait l'Ange, et si indigne du choix qu'il lui annonçait, que sans douter de sa sincérité, elle ne savait que penser des paroles qu'il lui

portait. *Cogitabat*, dit l'Évangéliste, *qualis esset ista salutatio:* Elle rentre dans une profonde méditation, elle cherche à pénétrer le sens de l'éloge qu'elle a entendu, elle veut voir quelle conformité il peut y avoir entre les discours qu'on lui tient, et les sentimens qu'elle a d'elle-même; mais plus elle examine, plus elle sent croître son étonnement, plus elle se persuade que les paroles de l'Ange sont des énigmes qu'elle ne peut demêler. Fut-il jamais d'humilité aussi profonde, aussi incorruptible? Non-seulement les paroles sont claires et sans ambiguité, mais c'est un Ange qui les porte, et qui les porte de la part du Seigneur, qui connaît mieux notre ame que nous-mêmes; et néanmoins Marie persévère à se croire indigne des éloges qu'on lui fait de sa sainteté.

Quand les hommes nous louent, Chrétiens auditeurs, il nous est aisé, ce me semble, de nous défendre de la vanité : les hommes louent assez indifféremment le bien et le mal, selon que l'intérêt, ou quelqu'autre passion les fait parler. Le monde ne connaît pas même les grandes vertus, il en donne souvent le nom aux plus grands vices : il a encore moins de connaissance de notre cœur; et si quelquefois il se trompe en notre faveur, pour un avantage si léger, quel tort ne nous fait-il pas le plus souvent, en nous croyant plus vicieux que nous ne sommes! Contre tous les éloges et tous les applaudissemens humains, j'ai toujours en moi un préservatif infaillible, c'est la vue et le sentiment de ma misère; elle est, cette misère, comme un mal secret que je sens dans les entrailles, comme un mal dont je ne peux pas douter, malgré le soin que prennent de me flatter des amis trompés par de fausses apparences. Mais comme la véritable vertu, la sainteté parfaite consiste uniquement à plaire au Seigneur; quand le Seigneur témoigne lui-même qu'il est content, quand il déclare qu'on a gagné ses bonnes graces, et qu'il le confirme par des faveurs inouies : *Invenisti gra-*

tiam apud Deum ; ecce concipies et paries filium : parmi ces éloges, parmi ces faveurs, à quoi l'humilité peut-elle avoir recours pour se soutenir? quelles ténèbres peut-elle opposer à une si grande lumière?

Que fera Marie dans cette embarrassante conjoncture? Doutera-t-elle des paroles de Gabriel? hasardera-t-elle sa foi pour sauver son humilité? Non, MM., elle ne doutera point, mais le trouble et la confusion entreront dans son esprit soumis; au milieu de ce trouble sa foi et son humilité prendront une nouvelle force, un nouveau lustre; elle croira ce qu'on dit d'elle, comme on croit les mystères les plus obscurs : voilà l'exercice généreux de sa foi. Mais l'éloge qu'on lui fait de sa vertu lui paraîtra moins compréhensible que l'incarnation du Verbe qu'on lui annonce : voilà le noble exercice de son humilité : *Turbata est in sermone ejus, et cogitabat qualis esset ista salutatio.* Cette même humilité, principe de son trouble et de sa surprise dans cette rencontre, a eu la force de conserver en elle un calme inaltérable dans des occasions plus capables de l'étonner. Elle fit remarquer à son Fils aux noces de Cana la confusion où le manquement de vin allait jeter l'époux; vous savez ce que lui répondit Jésus-Christ, réponse dure en apparence : *Quid tibi et mihi est, mulier?* Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi, et de quoi vous mêlez-vous? Tel est dans notre langue le sens de ces paroles : Femme, d'où vous vient tant de hardiesse? quelle liaison, quel rapport si intime entre nous, pour que vous osiez vous entremettre auprès de moi? Quel trouble, ou du moins quelle surprise une pareille réponse ne devait-elle pas produire dans l'ame de Marie? Ne devait-elle point s'étonner que le Sauveur ne répondît au doux nom de fils qu'elle venait de lui donner, que par le nom de femme, nom toujours dur dans la bouche d'un fils? Ne semble-t-il pas qu'elle pouvait répliquer : Hé quoi,

a-t-il oublié que je l'ai porté neuf mois dans mon sein, que j'ai eu soin de son enfance, et que depuis trente ans qu'il est au monde je lui ai rendu tous les offices d'une mère tendre ? Non, aucune de ces pensées ne se présenta à l'esprit de la Sainte Vierge, elle ne parut pas plus étonnée du procédé de Jésus, que si elle y eût été accoutumée, ou qu'elle s'y fût attendue ; elle ne donne aucune marque d'embarras, ni de tristesse ; elle continue de parler à ceux qui servaient au festin, et de prendre part à la joie des convives.

Jamais non plus elle ne se plaignit d'une autre espèce d'affront que sembla lui faire Jésus-Christ. Il était dans une maison particulière, des personnes s'y étaient assemblées : Marie demande à lui parler ; il ne veut ni la faire entrer, ni aller vers elle ; il semble même la désavouer, et s'offenser de ce qu'on l'avait appelée sa Mère. Il est fondé en raison, dit-elle ; il est vrai que j'ai eu l'avantage unique de le mettre au monde, mais c'est un honneur dont j'étais indigne ; j'ai eu tort de le traiter de Fils : ce nom en effet le déshonore ; s'il me rebute, il me fait justice ; il est étrange qu'une vile créature, telle que je suis, ait l'audace de lui parler ; il ne peut y avoir de liaison entre la lumière et les ténèbres. Que vous dirai-je de ces paroles si modestes par où elle exprima le consentement qu'elle donna au mystère de l'incarnation? *Ecce ancilla Domini :* Voici la servante du Seigneur. Pouvait-elle s'expliquer plus courtement et plus simplement ? Je passe sous silence ce qu'en disent les Pères, et ce que vous en avez entendu plusieurs fois ; je remarque seulement qu'une autre se serait étendue sur son indignité, qu'elle aurait exagéré son peu de mérite, qu'elle aurait fait des instances pour détourner un pareil honneur : mais il ne vient pas seulement à l'esprit de la Sainte Vierge que Dieu ait quelque dessein de l'honorer, ou qu'il trouve rien en elle qui l'engage à la choisir pour sa Mère ; elle regarde ce

choix comme un effet de la volonté absolue de Dieu, qui voulant avoir une Mère, prend entre toutes les femmes celle qui le mérite le moins, de même qu'ayant à s'unir à une nature créée, il choisit la moins noble, la plus misérable, la nature de l'homme, et non la nature de l'Ange : ainsi loin de songer à des actions de grace, comme une personne qui se sent distinguée, elle pense faire un vrai sacrifice en recevant un honneur qu'elle croit lui convenir si peu. *Ecce ancilla Domini :* Voici l'esclave du Seigneur, il fera de moi ce qu'il lui plaira.

Je me représente une femme avec toute la simplicité que donne la vie champêtre, et qu'un grand Prince élève tout d'un coup jusqu'à la couche royale : elle est gênée par la crainte de manquer à son devoir, et elle ne sait si elle doit résister ou obéir à des ordres pareils ; elle ne souffre qu'avec peine qu'on fasse disparaître ses haillons, et plus l'or brille dans les nouveaux vêtemens dont on la pare, plus elle a de honte de se voir vêtue d'une manière si peu proportionnée à sa naissance ; loin de s'en enorgueillir, elle n'ose se montrer dans ce superbe appareil. C'est la comparaison dont se sert saint Bernardin pour expliquer quels furent alors les sentimens de Marie : *Quomodo pauperculam vilem si potens Rex eligeret in conjugem.* Mais enfin en sortant du hameau on s'accoutume bientôt à la grandeur, on n'est pas long-temps sans oublier ce qu'on a été ; et ceux que la Providence retire subitement de la fange sont ordinairement les plus fiers et les plus insupportables dans leur élévation. Non, MM., la maternité divine n'a pas apporté plus de changement dans l'humilité de Marie, que dans son inviolable virginité : elle a été Mère sans cesser d'être vierge ; et ce qui n'est peut-être pas un moindre prodige, elle a été Mère de Dieu, sans concevoir plus d'estime d'elle-même, sans se préférer à la dernière des femmes.

De plus, MM., lorsqu'elle vient d'être placée à

ce haut rang d'où elle voit au-dessous d'elle et les hommes et les Anges, voyez avec quel empressement elle se met en chemin pour aller rendre visite à Elisabeth, et la servir dans sa grossesse : elle croit du moins devoir cette marque de déférence et de respect à l'âge que cette parente avait sur elle, comme si elle n'avait rien eu en soi qu'elle pût opposer à l'avantage des années. Voyez combien elle est prompte à rapporter à Dieu les louanges qu'elle reçoit à son arrivée dans une famille toute sainte : *Magnificat anima mea Dominum :* Il est vrai, dit-elle, que Dieu est grand et admirable dans ses œuvres, il a jeté les yeux sur ma bassesse, et toute sa puissance s'est signalée en m'élevant du néant à une dignité si sublime : c'est pourquoi toutes les nations auront lieu de publier, non pas que je suis sainte, ni environnée de gloire, mais heureuse, et d'autant plus heureuse qu'on ne pouvait parvenir à une si haute élévation avec moins de mérite : *Ex hoc beatam me dicent omnes generationes.*

Vous aurez peut-être de la peine, Chrétiens auditeurs, à croire que Marie ait été en effet dans ces sentimens : car enfin elle ne pouvait pas ignorer combien son ame était pure, sa vie innocente, ses actions saintes, sa contemplation élevée, que son amour pour Dieu était aussi ardent que l'amour des Séraphins ; elle savait qu'elle n'avait jamais péché, elle était même exempte de cet attrait que les plus grands Saints ont au péché, de cet attrait funeste qui est pour eux un sujet continuel de confusion et d'humilité. *Unde ergo tibi humilitas, et tanta humilitas, ô Beata ?* s'écrie un de ses fidèles serviteurs : Quel sujet avez-vous donc de vous humilier, heureuse Vierge, et de vous humilier si profondément ? Le docte Taulère dit qu'elle avait autant ou plus de sujet de s'humilier que Magdelène pécheresse. Pourquoi ? Parce que n'étant rien de soi, elle se voyait élevée à un rang plus disproportionné à son néant, que ne l'était l'état de

cette célèbre pénitente. Il n'est rien de plus humiliant que la pauvreté : or pour être pauvre, il suffit de n'avoir rien de son fond, et de tenir ce que l'on a de la libéralité d'autrui. Marie n'est pas dans le dépouillement à la vérité, au contraire elle est revêtue des plus précieux ornemens de la grace ; mais ces riches ornemens ne sont pas d'elle. Elle a reçu plus qu'une autre; et c'est cela même qui l'humilie ; vu qu'elle ne l'a pas plus mérité qu'une autre. Ce qu'il y a de louable en elle, c'est que, sans songer jamais ni à ce qu'elle a fait pour Dieu, ni à ce que Dieu a fait pour elle, elle demeure inviolablement attachée à la considération de son néant, ou elle se trouve confondue avec les plus viles créatures, sans pouvoir rien découvrir qui la distingue même des réprouvés, ni qui puisse avoir porté Dieu à lui faire la moindre faveur. C'était par la vue continuelle de ce néant qu'elle nourrissait en son ame une si parfaite humilité : semblable à ce sage Romain, qui ayant passé de la charrue sur le trône, voulait toujours avoir sous les yeux les habits qu'il avait portés dans son hameau, afin que le souvenir de sa première fortune le portât à user modérément de son bonheur : semblable à cet autre Monarque qui ne se servait jamais que de vaisselle de terre, afin que ce genre de vaisselle rendît sans cesse présent à sa mémoire le souvenir de l'ancienne profession qu'il avait exercée, afin d'avoir souvent la vue sur ce préservatif si efficace contre l'orgueil qu'inspire le rang de Souverain.

Voilà, Chrétiens auditeurs, la véritable source de l'humilité de la Sainte Vierge. C'est ce regard de son néant, que saint Bernardin assure avoir été aussi continuel que l'exercice de son amour, *aspectus nihilitatis :* sans se laisser éblouir à ce qu'elle était, elle ne cessait jamais d'occuper ses réflexions de ce qu'elle avait été avant d'exister, de ce qu'elle aurait pu être encore, s'il avait plu à Dieu de lui ôter ce qu'il pouvait lui redemander sans injustice ; elle ne voyait rien de tout ce qui

était en elle, que sa bassesse; elle se ressouvenait que c'était tout ce que le Seigneur lui-même y avait vu, lorsqu'il avait jeté sur elle les yeux de sa miséricorde : *Respexit humilitatem ancillæ suæ.*

MM., il me semble que quand on fait réflexion à ces humbles sentimens, on devient incapable de se laisser surprendre par l'orgueil : car enfin, quelque saint, quelque parfait que vous soyez, il s'en faut bien que votre sainteté égale la sainteté de la Mère de Jésus-Christ. Cependant il est certain que cette sainte Mère ne s'est jamais préférée à aucune créature, qu'elle n'a pas cru qu'il y en eût une seule au-dessous d'elle ; et ce qui n'est pas moins véritable, c'est qu'il n'y avait rien de faux dans ses pensées, et qu'elle s'y rendait justice : et nous, nous cédons à la vaine gloire, nous nous élevons au-dessus des autres hommes ; nous qui sommes sujets à toutes sortes de vices, ou qui n'avons que des vertus imparfaites ; nous qui, quelque soin que nous prenions de sauver les apparences, sentons intimement qu'au fond nous ne sommes que faiblesse, qu'ignorance ; que l'avarice, la paresse, l'amour du plaisir, les passions les plus basses et les plus folles nous possèdent tour à tour, et que ce n'est qu'à force de contrainte et de dissimulation que nous cachons tous ces défauts, que nous les empêchons d'éclater aux yeux de tout l'univers ; nous trouvons étrange qu'on manque d'égards pour nous, qu'on ose parler de nous en termes peu avantageux ; nous ne pouvons souffrir qu'on nous méprise ; nous pensons qu'on ne le peut faire sans commettre la plus affreuse injustice. Mais en vérité oserions-nous faire ces plaintes à des gens qui nous connaîtraient comme nous nous connaissons nous-mêmes ? Nous nous étonnons de ce qu'on ne nous considère pas assez, de ce qu'on ne nous aime pas ; et moi je m'étonne comment on peut nous supporter, comment nous pouvons nous souffrir nous-mêmes.

Quelle excuse aurons-nous, Chrétiens audi-

teurs, pour colorer notre orgueil lorsqu'il nous sera reproché au jour des vengeances ? Car enfin les autres vices trouvent en nous de quoi se nourrir; les objets qui nous tentent sont séduisans, les ennemis qui nous attaquent sont puissans, et ils ont dans notre cœur de grandes intelligences: mais qu'y a-t-il en nous qui puisse entretenir notre orgueil ? Tout ce qui nous entraîne dans les autres désordres, ces désordres-là mêmes nous arment contre la vaine gloire. Vous n'êtes ni chaste, ni sobre, ni patient; vous ne voulez quitter ni le jeu, ni l'oisiveté; votre cœur n'a point de tendresse pour les pauvres, point de charité pour le prochain; vous l'avouez franchement, vous ne pouvez en disconvenir. Vous dites que vous ne pouvez faire autrement: je le veux; mais comment pouvez-vous avoir du mépris pour vos frères, et vous préférer à eux? comment prétendez-vous qu'on vous honore, qu'on vous respecte ? Quand vous auriez toutes les vertus, dit saint Bernard, cette présomption les corromprait toutes, et vous rendrait haïssable aux yeux de Dieu: mais combien vous doit-il haïr davantage, si vous trouvant dénué de toute vertu, il ne voit en vous qu'un pauvre également vicieux et orgueilleux ? Hélas! si ce nombre infini d'imperfections que nous sommes obligés de reconnaître en nous était du moins capable de nous rendre humbles, cette humilité nous rendrait irréprochables.

L'humilité, disent les saints Pères, est une vertu qui répare tout, qui désarme Dieu dans sa plus grande colère, qui nous tient lieu d'innocence auprès de lui, qui le force à nous aimer, pour ainsi dire, avec tous nos défauts. O humilité, aimable vertu, source de paix et de sainteté, que je me trouve heureux de pouvoir avec ton secours abolir toutes mes fautes, rentrer dans l'amitié de mon Créateur, et m'ouvrir un chemin sûr et infaillible à la gloire ! O que mon salut me devient aisé par cette voie ! qu'il m'est facile de voir que je ne suis

rien ! D'ailleurs mes péchés s'élèvent sans cesse contre moi malgré moi-même. Je suis né avec de pernicieuses inclinations qui me sollicitent au mal, et me le rendent en quelque sorte nécessaire. Non-seulement mes passions me tourmentent, elles m'aveuglent encore, et me rendent presque semblables aux bêtes farouches : mais pour peu qu'elles me laissent de raison, c'en est assez, j'ai l'avantage de pouvoir m'humilier. Oui, tandis que je serai accablé de tant de misères, je ne cesserai de m'écrier : Heureuses misères, dont le sentiment me porte à rougir devant Dieu, et à m'abaisser devant les hommes ! si vous m'êtes nécessaires pour me conserver dans la connaissance de mon néant, et dans le juste mépris que je dois faire de moi-même, je ne voudrais pas vous changer pour le mérite et pour les vertus des autres ; j'aime mieux être tel qu'il faut que je sois pour être humble ; je renonce à toutes les graces qui pourraient me ravir cet avantage : il me tient lieu de tout, ce seul avantage ; et pour ne le pas perdre, je consens à être privé du reste.

Mais pour juger de l'élévation de la Sainte Vierge dans le Ciel, il ne suffit pas de se rappeler combien elle s'est humiliée dans elle-même, il faut voir combien elle a été humiliée devant les hommes ; car si au lieu d'avoir été humiliée sur la terre, elle y avait été exaltée, on pourrait dire qu'elle aurait reçu sa récompense, et qu'elle n'aurait plus rien à demander en vertu de ces paroles : Quiconque s'humilie sera exalté. Examinons donc dans le second point de ce discours si son humiliation sur la terre a été aussi profonde que l'a été son humilité.

SECOND POINT.

MARIE s'appliqua toujours à cacher tout ce qui pouvait donner de l'éclat à sa vertu ; et durant qu'elle vécut, Dieu même ne parut jamais suppléer à son silence : elle prit un soin singulier de

se tenir dans l'humiliation ; Dieu et les hommes semblèrent seconder ce dessein. Par combien d'endroits l'humiliation où voulut vivre Marie ne se rend-elle pas sensible ? Lorsque je lis les vies des Saints, et surtout ces ouvrages admirables où eux-mêmes nous ont laissé leurs propres pensées, les lumières extraordinaires qu'ils ont reçues de Dieu ; lorsque j'entends parler de ces graces singulières, de ces dons admirables de contemplation communiqués à une sainte Catherine de Sienne, à une sainte Thérèse ; de ces divines ardeurs, de ces sentimens incompréhensibles qu'elles rapportaient de leurs ravissemens et de leurs extases ; mon Dieu, dis-je en moi-même, quel trésor d'instructions et de lumières, quels sujets d'admirations n'aurions-nous pas, si Marie avait voulu communiquer les secrets de son cœur, et publier les faveurs que Dieu lui avait faites dès son enfance ? Marie dont la contemplation a surpassé les vues des premiers Séraphins, Marie qui a reçu seule plus de grace que tous les prédestinés ensemble, Marie qui a toujours été si fidèle à cette grace, que sans cesse elle y a répondu de toute l'étendue de ses forces, Marie qui a porté le Sauveur durant neuf mois dans son sein, qui a vécu avec lui durant trente ans, qui l'a vu naître, mourir, et ressusciter ; durant ce temps, qui peut douter que Dieu, selon les diverses conjonctures, n'ait fait mille prodiges en elle, et qu'elle n'ait pratiqué les plus excellentes et les plus sublimes vertus? Cependant qu'en a-t-on su par elle-même? Elle a enseveli toutes ces grandes lumières, elle a comme enfoui de si riches trésors, elle n'a rien dit que ce qu'elle ne pouvait pas taire sans cacher le mystère de l'incarnation ; encore a-t-il fallu qu'un Ange ait appris ce mystère à saint Joseph : les soupçons que ce saint homme pouvait former contre la chasteté de son épouse ne furent jamais capables d'arracher ce secret à cette humble épouse.

En perdant ce qu'elle nous pouvait apprendre, quelle perte n'avons-nous pas faite? Néanmoins, MM., quelque grande que soit cette perte, elle me paraît avantageusement réparée par l'exemple de son humble discrétion. Quelle réserve, quel prodige dans ce constant silence! quel mépris des honneurs! quel amour pour l'humiliation! car à quel autre motif peut-on attribuer ce silence, ce désir de demeurer dans l'obscurité? Si on nous voyait prendre un soin pareil, on pourrait dire que la crainte de tout perdre, par vanité nous y obligerait; mais Marie n'était point exposée à ce péril, les traits de la vaine gloire ne pouvaient donner d'atteinte à son humilité: convenons donc qu'elle a recherché l'humiliation pour l'humiliation même, puisqu'elle a fui un honneur qui ne pouvait lui être nuisible.

On me demandera peut-être pourquoi les Saints qui se sont enfin élevés au-dessus de la vaine gloire, évitent néanmoins si soigneusement de se produire, et de faire parade de leurs vertus. Je vous dirai sur cela quelle est ma pensée. Les Saints, ceux qui sont parvenus à la perfection du Christianisme, déclareraient volontiers, et leurs sentimens, et toutes les graces que Dieu ne cesse de leur faire; ils se sentent même quelquefois des désirs si ardens de les publier, ces faveurs du Ciel, pour la gloire du Seigneur, que ce n'est qu'avec une violence extrême qu'ils les retiennent dans le secret de lour ame. Ils répriment néanmoins ces désirs vifs; et leur raison, c'est qu'au lieu de faire bénir l'auteur des biens qu'ils possèdent, par le récit qu'ils en feraient, ils voient que la plupart des hommes se contenteraient d'admirer ceux qui ont reçu ces biens, et leur porteraient un respect, une vénération qui ne leur est pas due. Si nous étions aussi fidèles à louer Dieu des dons qu'il répand dans l'ame de ses amis, qu'eux-mêmes le seraient à rapporter à Dieu toutes les louanges qu'ils recevraient pour ces dons, ils n'auraient pas

de peine à nous en donner connaissance : mais ils savent quelle est notre ignorance, et la faiblesse de notre esprit, qui s'arrête toujours à l'homme, quoique de soi il n'ait rien, cet homme, qui mérite l'admiration ou l'estime des autres hommes ; ils craignent, ces favoris du Ciel, d'être pour nous un sujet de scandale, et de nous donner occasion de commettre par ignorance la même injustice que les orgueilleux commettent par amour propre, lorsqu'ils s'attribuent la gloire qui n'appartient qu'à Dieu seul.

Mais quoi qu'ils fassent, ces Saints, leur vertu les trahit ; la sainteté n'est pas un bien qu'il soit facile de dissimuler, on rendrait plutôt invisible la lumière et le soleil même : plus on fuit la gloire, plus on s'en trouve investi ; elle va chercher les anachorètes au fond des plus affreuses solitudes, la seule odeur de leur vertu y attire les Rois et les Empereurs, et rend les déserts semblables aux villes les plus peuplées. Saint Siméon Stylite, saint Antoine, saint Benoît, saint Bernard, ont été si respectés, si révérés dans le monde par le mépris qu'ils en ont fait, qu'ils semblaient être devenus comme les oracles des peuples, et les arbitres de l'univers. C'est à l'égard des actions qu'ils se sont le plus efforcés de dérober à la connaissance des hommes, que Dieu semble se faire un plaisir de rendre inutiles leurs précautions. Il met au plus grand jour les vertus les plus secrètes de ses humbles adorateurs, tantôt par la voix d'un enfant, d'un Ange, des morts mêmes, tantôt par d'autres prodiges.

Mais à l'égard de Marie, Dieu et les hommes semblent avoir en tout secondé son humilité ; ils l'ont laissée dans l'obscurité ou dans le mépris. Nous n'apprenons pas qu'elle ait fait un seul miracle, dans toute sa vie : prérogative néanmoins si commune aux autres Saints, qu'on n'en canonise jamais un seul sans qu'on ait des preuves de quelque action de sa part au-dessus des forces de la

nature. Elle pria Jésus-Christ de changer l'eau en vin au festin de Cana : il est vrai qu'il fit ce qu'elle lui demanda, mais il le fit de telle sorte qu'on n'eut pas lieu de croire qu'il le faisait à sa prière. De plus, sa virginité fut entièrement ignorée, et sa maternité glorieuse ne fut jamais reconnue que de Jésus-Christ. Avouons cependant que la douleur qu'elle fit paraître à la passion de ce Fils ne permit pas de douter qu'elle fût sa Mère : mais alors cette qualité loin de lui faire honneur, ne lui pouvait causer que de la confusion ; elle parut Mère de Jésus dans le temps qu'il passait pour un scélérat, et qu'il finissait ses jours dans l'infamie. Mais n'est-il pas étonnant que le Sauveur, qui a donné de si grands éloges à sainte Magdelène, à saint Jean, à la Chananéenne, au Centurion, n'ait pas dit un seul mot à la louange de Marie ? Ni l'Évangile, ni les Actes des Apôtres ne font mention de ses vertus. Elle a survécu environ quinze ans à l'ascension de son Fils, selon la commune opinion ; personne n'a su ce qu'elle a fait durant ce temps, ou du moins personne ne s'est mis en peine de nous le faire savoir. On est entré dans le détail le plus circonstancié des actions de saint Pierre, et des autres Apôtres ; nous n'entendons parler que des prodiges qui se faisaient par les mains de tous les Disciples, du respect et de la vénération que les Idolâtres et les Démons mêmes avaient pour leur sainteté : la Mère de Dieu demeure seule jusqu'à la mort dans un oubli si profond, dans une si grande obscurité, qu'on ne remarque rien en elle qui paraisse digne d'être transmis aux siècles suivans.

O vie pleine de mérites ! ô heureuse vie ! heureuse, non-seulement parce qu'il n'y en eut jamais de si sainte, mais encore parce qu'elle n'a été connue que de Dieu seul, à qui elle a été toute consacrée ; parce que la sainteté de cette vie a été un mystère, où tout s'est passé entre le Seigneur et sa sainte Mère, où nul homme n'a pénétré, et

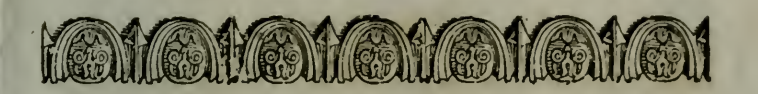
dont les Anges mêmes n'ont eu qu'une connaissance imparfaite. Mais si cette Mère, si cette Vierge a ainsi vécu dans l'obscurité et dans l'humiliation, si avant sa mort elle n'a reçu de la part des hommes aucun des honneurs qui étaient dus à sa vertu; si elle a été privée de la gloire que les graces privilégiées du Seigneur lui devaient naturellement procurer, à quel point de grandeur ne doit-elle pas être élevée au jour de son Assomption, puisque quiconque s'humilie est exalté, souvent même dès cette vie?

Mais si toute la vie de la Sainte Vierge s'est passée ainsi dans l'humiliation, et si elle n'a reçu aucun des honneurs qu'elle a mérités, il s'ensuit que ces honneurs lui sont réservés pour le Ciel. Quel est donc le poids immense de gloire qu'elle y va recueillir! quelles couronnes pour récompenser son humilité, et quel éclat dans ces couronnes! On en peut juger par tout ce que Dieu a fait, et par tout ce qu'il fait encore tous les jours pour la gloire de cette Mère chérie, depuis qu'elle n'est plus sur la terre. Ceux qui ont vécu quelque temps hors de ce royaume savent combien d'autels, combien de temples ont été bâtis, combien de fêtes instituées en son nom, et avec quel concours, avec quelle pompe on les solennise; ils savent combien de Monarques font gloire d'être ses vassaux, s'empressent de lui consacrer leurs États, de les lui rendre tributaires. J'ose avancer que pour faire honorer Marie, pour fortifier la confiance que tous les fidèles ont en son crédit auprès de Dieu, le Seigneur a fait presqu'autant de miracles que pour l'établissement de son Église. Mais qu'est-il nécessaire de passer les mers pour apprendre cette vérité? les monumens de la piété des Anglais envers la Reine des Anges et des hommes, ces respectables monumens ne sont pas encore détruits; et il n'y a pas encore deux cents ans que son image brillait sur tous les ports et dans toutes les places des plus grandes villes;

partout on voyait des églises et des monastères qui portaient son nom ; toute l'Angleterre était sous les auspices de Marie; c'était son héritage, c'était sa portion chérie.

J'ai accusé ailleurs les superbes d'aveuglement; il me semble que c'est ici surtout le lieu de leur reprocher leur imprudence. Ils veulent être honorés, et ils ne veulent pas prendre les voies qui conduisent à l'honneur ; ils prétendent s'élever par les moyens qui, selon la parole de Dieu, les doivent conduire à l'humiliation. Les uns veulent acquérir de la gloire par l'impiété, les autres par la vanité, quelques-uns même par l'apparence de la vertu; mais ils se trompent tous, on ne le peut faire que par l'humiliation : on le voit tous les jours; tel qui prétend se rendre recommandable par ses richesses, ne recueille de son ostentation que la réputation d'homme ambitieux, d'homme frivole; affecte-t-on de faire briller son esprit? cette vanité devient un objet de risée; une femme cherche-t-elle à se distinguer par ses parures? ce soin puérile rend sa vertu suspecte. On traite d'hypocrites ceux qui veulent avoir la réputation de vertueux. Dieu permet qu'on découvre les péchés secrets de ceux qui, de peur de perdre l'estime des libertins, cachent leurs bonnes œuvres. Si l'on essaie enfin de surprendre le suffrage public par une fausse humilité, il n'est personne qui ne découvre un orgueil monstrueux à travers ces faux dehors de modestie : *Qui se exaltat humiliabitur.* Mais c'est surtout au jugement dernier que paraîtra la confusion de ces hommes qui par de trompeuses apparences cherchent à se faire de la réputation. Quelle honte quand cette passion ridicule de la vaine gloire sera dévoilée aux yeux de l'univers ! quand Dieu fera voir que nous avons été assez vains pour pratiquer la vertu, afin d'être vus, assez lâches pour la négliger, de peur d'être vus, assez insensés pour faire le mal sous les yeux de Dieu

qui nous condamne, et pour le faire par le désir d'être approuvés des hommes ! Dans ce jour des révélations, à quel prix ne désirerez-vous point de racheter une confusion si sensible, mais devenue irréparable ? Ce prix est encore aujourd'hui entre vos mains : soyez sincèrement humbles, nous avons tous de quoi l'être ; aimez l'humiliation, Dieu vous aidera à la supporter, et elle vous conduira à une gloire pure et sans mélange, à une gloire qui durera toujours. Ainsi soit-il.



1er SERMON

POUR LE JOUR

DE LA NATIVITÉ DE LA Ste VIERGE.

Fundamenta ejus in montibus sanctis.

Ses fondemens ont été jetés sur la cime des saintes montagnes. (*Ps.* 86.)

Marie enfant fournit la matière du plus brillant éloge, soit qu'on s'attache à ce qu'elle a fait depuis sa Conception, soit qu'on passe à ce qu'elle doit faire durant le cours de sa vie.

Je révère, comme je le dois, le sentiment du Docteur également pieux et éclairé, qui témoigne dans un de ses sermons que rien ne l'effraie davantage que d'avoir à parler de la Sainte Vierge ; je vous avoue néanmoins, MM., que je n'ai jamais pu adopter sa pensée ; je trouve au contraire la joie la plus sensible dans l'obligation où je suis de vous entretenir de cette Vierge incomparable. En effet, si je regarde dans Marie, ou Marie elle-même, ou le choix que Dieu a fait d'elle, ou les suites de ce choix, ces priviléges singuliers, ces graces abondantes, ou enfin les effets de ces graces, ces progrès si prompts dans la vertu, cet accroissement continuel de mérites et de gloire ; quel avantage d'avoir à traiter un sujet si riche, et si capable de soutenir par lui-même l'éloquence la plus faible et la plus stérile ! Si je considère dans Marie les rapports qu'elle a avec nous, elle est notre Reine, notre appui, notre Mère ; elle est

notre unique espérance, dit saint Epiphane ; elle est, dit saint Augustin, notre caution auprès de Dieu ; saint Bernard l'appelle notre médiatrice auprès du médiateur ; saint Bonaventure, le remède de tous nos maux ; saint Ephrem, notre paix, notre joie, notre consolation ; enfin elle est notre gloire et notre couronne, et plus encore que tout cela, notre ame, notre vie, comme parlent d'autres saints Pères.

Quel plaisir d'avoir à parler d'une Mère en qui nous trouvons tout, d'une Mère à qui il semble que nous tenions lieu de tout, d'une Mère qui nous aime tous, et que sans doute nous aimons tous aussi tendrement que les raisons que nous avons de l'aimer sont pressantes ! De plus, s'il est vrai qu'un Ministre de l'Évangile ne doit avoir rien tant à cœur que le salut de ses auditeurs, puis-je vous donner des marques plus sûres et plus sincères de mon zèle, que de vous inspirer une entière confiance au pouvoir et à la tendresse de la Mère de Dieu ? Il n'est rien, MM., de plus capable de vous rendre heureux et saints, comme je le souhaite, que l'amour que vous aurez pour Marie jusqu'au dernier soupir. Une seule chose semblerait me faire de la peine dans cette rencontre, c'est qu'il faut que je vous entretienne de Marie encore enfant ; mais vous verrez que cette enfant née à peine, ouvre déjà à l'éloquence chrétienne le plus vaste champ. Je tâcherai de vous le faire voir après que nous aurons sollicité auprès d'elle-même le secours dont nous avons besoin pour la louer dignement. *Ave, Maria.*

Il est vrai, MM., qu'il n'est point de discours qui donne tant de gêne à un Orateur, que ceux qu'on a coutume de faire à la naissance des Princes. Que dire d'un enfant qui vient de naître ? Soit qu'on envisage ce qu'il est dans ces premiers momens, soit qu'on examine ce qu'il peut être à l'avenir, soit qu'on considère ce qu'il a fait, ou

qu'on conjecture ce qu'il doit faire ; quelle matière d'éloge y peut-on découvrir ? Dans les premiers momens il est homme ; c'est tout ce qu'on en peut dire. Est-ce même un homme parfait ? n'est-ce pas plutôt une masse d'argile, qu'un souffle de vie fait à peine respirer ? n'est-ce pas un amas informe d'humeurs sans consistance ? un être à la vérité qui vient d'être animé, mais qui ne diffère de la bête qu'en ce qu'il doit un jour avoir l'usage de la raison ? Pour l'avenir, tout ce qu'on en peut prévoir, c'est qu'il ne peut manquer d'être sujet à bien des misères ; du reste on ne sait s'il sera homme de bien ou méchant, sage ou insensé, poli ou grossier, libéral ou avare, généreux ou lâche, s'il aimera la gloire, ou s'il passera ses jours dans une honteuse oisiveté ; en un mot il n'a encore rien fait, et on ignore ce qu'il fera dans la suite.

On ne peut pas parler de Marie de la même manière, Chrétiens auditeurs ; quoiqu'elle ne fasse que de naître, il est certain qu'elle a déjà beaucoup fait, et nous ne pouvons pas ignorer ce qu'elle doit faire à l'avenir ; son histoire est détaillée depuis plusieurs siècles dans les livres saints, et jamais les Évangélistes n'en écriront autant qu'en ont prédit les Prophètes : Marie vient au monde comblée de mérites, et nous savons qu'elle comblera le monde de bonheur et de bénédictions. Quelle facilité n'ai-je donc pas à trouver la matière de son éloge ! Je la trouve dans ce qu'elle a fait depuis sa conception, et dans ce qu'elle doit faire durant le cours de sa vie. Avant de naître, Marie a plus fait pour Dieu que les plus grands Saints : ce sera le sujet du premier point. Durant le cours de sa vie, Marie fera tout ce que peut promettre une vertu supérieure dès sa naissance à la vertu la plus consommée : ce sera le second point. Voilà tout le sujet de cet entretien.

PREMIER POINT.

MARIE en commençant d'exister fut une créature parfaite, soit dans l'ordre de la nature, soit dans l'ordre de la grace; et dès ce moment elle donna à ce fonds de perfection toute la fertilité qu'elle était capable de lui donner, et dont il était susceptible : telle fut l'étendue de ses mérites avant même qu'elle eût vu le jour. Oui, mes frères, il est certain qu'après l'ame de Jésus-Christ, la plus belle qui fut créée, c'est l'ame que Dieu mit dans le corps de la Sainte Vierge au moment qu'elle fut conçue : non-seulement ce fut l'ame du monde la plus parfaite, mais de tous les ouvrages du créateur on peut dire que ce fut le plus excellent; et que pour trouver quelque chose dans la nature de plus grand, il faut aller jusqu'à l'auteur même de la nature : *Opus quod solus opifex supergreditur.* Ce sont les paroles de saint Pierre Damien. Que de lumières, que de solidité, que d'élévation dans cet esprit! que de docilité dans cette volonté! que de feu, que de tendresse, que d'étendue dans ce cœur! que de douceur, que de charmes dans les passions dont ce cœur est le siége! quel ordre, quel accord entre ces mêmes passions! Où découvrit-on jamais des inclinations mieux réglées, des penchans plus raisonnables, et plus conformes aux mouvemens de la grace, un caractère plus doux, plus susceptible des impressions du Saint-Esprit?

A cette ame si privilégiée le Seigneur avait uni un corps si parfait, que le grand saint Denys avoue qu'il ne pouvait l'envisager sans être ébloui, et qu'il aurait adoré Marie comme une Déesse, si la foi ne lui eût appris qu'il n'y avait au monde qu'une seule Divinité. Faites néanmoins attention, je vous prie, que jamais femme ne négligea plus sa beauté, et qu'ainsi l'impression étonnante qu'elle fit sur un grand Saint ne pouvait être attribuée aux parures qui relèvent la beauté des femmes

mondaines. De plus, Marie avait du moins cinquante ans avant que saint Denys eût reçu la foi de Jésus-Christ ; qu'aurait-il dit s'il l'avait vue à la fleur de l'âge, et dans son plus brillant éclat? Et que diront vos enfans, Vierge Sainte, lorsqu'en entrant dans le Ciel ils apercevront cette beauté éclatante, qu'ils la verront dans un jour si avantageux, enrichie des accroissemens infinis qu'elle a reçus, relevée par tout ce qu'il y a de plus brillant dans la gloire, adoucie par cet air tendre et plein de bonté avec lequel vous les accueillerez, vous les recevrez dans votre sein ?

Dès le premier moment que cette ame créée avec tant d'avantage fut unie à un corps digne d'elle, celle-là fut sanctifiée, et celui-ci prêta des organes déjà propres pour toutes les fonctions de la vie raisonnable. Ce n'est plus une simple opinion, que Marie fut conçue sans péché ; c'est une croyance unanime, qu'elle reçut avec la grace sanctifiante le parfait usage de la raison ; que dès lors son esprit fut éclairé de toutes les lumières de la sagesse, et enrichi de toutes les connaissances morales et surnaturelles. Mais quelle fut la mesure de cette grace qu'elle reçut, et quel fut le premier emploi de cette raison si éclairée ? Cette grace fut si abondante, que tous les Théologiens assurent après saint Vincent Ferrier, qu'elle fut au-dessus de la grace accordée à tous les Saints, à tous les esprits célestes : *Virgo sanctificata fuit in utero super omnes Sanctos et omnes Angelos.* C'est-à-dire que dans ce premier moment Marie fut plus sainte, plus agréable aux yeux de son créateur, plus digne de son amour et de ses complaisances, que tous les prédestinés ensemble : de sorte que si dans l'ordre de la conservation, le Seigneur avait été obligé de faire un choix, il aurait sans peine anéanti ce nombre infini d'Anges mille fois au-dessus de tout ce qu'il y a jamais eu et de tout ce qu'il y aura jamais d'hommes ; il aurait laissé dans le néant tant de millions de Martyrs, de Vierges et de saints

Confesseurs, plutôt que de ne pas conserver cette Vierge à peine formée, à peine sortie de ses mains : *Super omnes Sanctos et omnes Angelos.*

Voilà, MM., ce qu'a été Marie, je ne dis pas avant sa naissance, mais dès le premier instant qu'elle fut conçue. Si vous regardez les perfections naturelles, elle fut la plus accomplie des créatures ; et ce n'est que dans Dieu seul qu'on peut trouver quelque chose de plus grand et de plus beau que son corps. Voulez-vous considérer en elle ces qualités qui dans les autres sont les fruits de l'expérience et de l'étude ? Elle fut incomparablement plus sage, plus éclairée que tous ceux qui ont vieilli dans la lecture des livres, dans la méditation des plus sublimes vérités, et dans la conduite des affaires les plus importantes. Jetterons-nous les yeux sur les dons surnaturels ? Elle fut plus sainte elle seule que tous les Saints et du Ciel et de la terre. Je pourrais encore ajouter que dès ce temps-là elle goûta la félicité céleste, elle vit Dieu, et elle vit en lui ce que les plus hautes intelligences n'y verront jamais : c'est la pensée de Théodoret, suivie de plusieurs autres Pères, de plusieur savans Théologiens. Qu'en dites-vous, MM. ? n'est-ce pas là une assez riche matière pour faire un discours à l'honneur de Marie?

Mais à ce qu'elle a été dès le premier moment de sa vie, si l'on joint ce qu'elle a fait, on s'ouvrira une carrière bien plus vaste encore. Il suffit de dire qu'elle a fait dès ce moment tout ce qu'elle pouvait faire avec ce fonds immense de graces, avec toutes ces dispositions si avantageuses dont nous venons de parler. Aucun de ses talens naturels, aucune de ses qualités infuses ne fut oisive en elle, tout travailla, tout porta des fruits; dès lors tout son esprit fut appliqué à connaître et à louer Dieu, tout son cœur, toute son ame occupée à l'aimer; toutes ses forces, soit naturelles, soit surnaturelles, produisirent et firent croître cet amour. Quel amour, ô Dieu ! quelles flammes, quelles

ardeurs allumées dans un instant, et dans un cœur à peine créé ! Car s'il est vrai que Marie aima dès lors selon toute l'étendue de la charité et de la grace sanctifiante qui était en elle, c'est une conséquence nécessaire que dès lors son amour fut plus ardent que l'amour de tous les Séraphins, que l'amour de tous les Saints et de toutes les Saintes ensemble, puisque, comme nous l'avons dit, la grace qu'elle avait reçue était plus abondante que la grace qui ait jamais été donnée à toutes les créatures raisonnables. Quand donc Marie après cet heureux moment eût demeuré le reste du temps endormie dans le sein de sa mère, elle serait encore digne des plus grands éloges, puisqu'elle apporterait au monde plus de mérites que les plus grands Saints n'en ont emporté en quittant la vie : mais au contraire quel accroissement de vertu s'offre à nos yeux ! Marie, depuis le premier moment de se conception, jusqu'au moment que sainte Anne lui a donné le jour, n'a pas perdu un seul instant, elle n'a pas cessé d'aimer Dieu, et de l'aimer autant qu'elle le pouvait aimer avec la grace dont elle était toujours remplie. C'est la doctrine des plus savans Théologiens ; ils assurent qu'elle n'eut jamais de secours inefficaces, de secours dont elle ne fît usage sur l'heure, dont elle ne tirât tout le fruit qu'ils étaient capables de produire : de sorte que le saint usage des premiers secours en attirant sans cesse d'autres, elle a aimé sans relâche, sans interruption, comme le dit saint Bernardin de Sienne en termes formels : *Mens Virginis in ardore dilectionis continuè tenebatur*. Si cela est vrai, Chrétiens auditeurs, s'il est vrai que la Sainte Vierge, depuis sa conception jusqu'au jour qu'elle est née, a produit autant d'actes d'amour pour son Dieu qu'il s'est écoulé de momens, elle qui dès le premier moment égala par ses mérites, surpassa même tous les mérites et des Anges et des hommes ; quel doit être le trésor qu'elle apporta du sein de sa mère, où elle a

resté neuf mois entiers? Vous ne concevez encore qu'une idée imparfaite de ce trésor inestimable ; pour nous en former une juste idée, mettons cette vérité dans tout son jour.

Il faut d'abord supposer avec toute la Théologie, que lorsque nous agissons pour Dieu, nous méritons que la charité, qui est le principe de notre action, croisse en nous à proportion de la ferveur avec laquelle nous agissons. Avez-vous dans l'ame deux degrés de charité? si cette vertu agit en vous selon toute l'étendue de ces deux degrés, vous en acquérez deux autres, et vous devenez plus saint de moitié, plus agréable à Dieu que vous ne l'étiez avant le premier acte. Si vous faites un second acte aussi fervent que vous le pouvez depuis cette dernière augmentation, votre trésor double encore, et vous vous trouvez riche de huit degrés. Si vous continuez à faire ainsi valoir tout votre fonds, un troisième acte vous conduit jusqu'au seizième degré de sainteté, un quatrième jusqu'au trente-deuxième, un cinquième jusqu'au soixante-quatrième, et ainsi des autres, toujours avec la même proportion.

Il faut en second lieu supposer que cette sorte de multiplication, pour peu qu'on avance, fait bientôt un si grand nombre, qu'il n'est point d'homme qui soit capable de le compter. Les Mathématiciens font cette supposition : Qu'un Négociant, disent-ils, mette aujourd'hui un liard dans le commerce, qu'au second jour il en gagne deux, au troisième quatre, au quatrième huit, au cinquième seize, au sixième trente-deux, et que son argent double ainsi tous les jours jusqu'au soixante-quatrième jour ; ils prétendent qu'alors, et ils le prouvent de sorte qu'il est impossible d'en douter, ils prétendent que le soixante-quatrième jour le Négociant se trouverait riche de quatre cents quatre-vingt-seize millions de millions d'or. Ce n'est rien encore ; outre cette somme, il aurait autant de millions de millions d'or, qu'il y a d'écus

dans neuf cents nonante-deux millions de millions d'or. C'est la démonstration d'un des plus savans hommes qui ait jamais été dans la science des nombres. Il ajoute que si cette multiplication que nous avons faite d'un seul liard, se faisait d'un écu d'or, elle produirait un si grand nombre de pièces de même métal, qu'on en pourrait fabriquer plus de soixante globes massifs, aussi gros chacun que toute la terre.

Sur ce principe certain comptez, si vous pouvez, les degrés de sainteté et de charité que Marie avait rassemblés avant même qu'elle eût vu le jour. Quand des premières libéralités du Seigneur elle n'aurait reçu qu'un degré de grace, et que depuis elle n'aurait produit que soixante-quatre actes d'amour, elle aurait aujourd'hui autant de degrés de sainteté qu'il se trouve de liards dans cet amas presque infini de millions d'or dont nous venons de parler. Mais si au lieu d'un degré, elle a d'abord travaillé sur un fonds plus étendu que ne l'a été celui de tous les Saints ensemble, si cette multiplication s'est faite, non pas soixante-quatre fois, mais soixante-quatre mille fois, et soixante-quatre millions de fois, autant de fois qu'il y a eu de momens dans l'espace de neuf mois ; encore une fois qu'en pensez-vous ? Marie n'est-elle encore qu'une enfant sans gloire et sans mérite ? est-elle un sujet indigne de nos éloges et de notre admiration ? n'a-t-elle rien fait jusqu'ici qui puisse servir de matière à un discours sur sa naissance ? n'est-il pas à craindre au contraire que nous ne soyons accablés par le poids immense de sa gloire, par le nombre presqu'infini de ses mérites ?

Après cela, MM., je n'ai plus de peine à comprendre ce que quelques Théologiens ont enseigné, que si la Sainte Vierge un quart-d'heure après son immaculée conception avait donné cinq cents degrés de grace à chacun des hommes qui sont nés depuis Adam, et qui naîtront jusqu'à la consommation des siècles, il lui en serait encore resté

un nombre assez prodigieux pour qu'on n'eût remarqué en elle aucune diminution. Je ne m'étonne plus que les Saints Pères parlant de la grace dont Marie se trouve comblée après soixante-trois ans de vie, se servent de termes si forts et si énergiques. Oui certainement, saint Epiphane a eu raison de dire que cette grace est immense, saint Augustin, qu'elle est ineffable, Denys le Chartreux, qu'elle est infinie : *Mariæ sanctitas est infinita.* Saint Jean Chrysostôme appelle Marie le trésor de toute grace, saint Jérôme dit que la grace a été toute versée en elle, saint Bernardin de Sienne, qu'elle en a reçu autant qu'on en peut donner à une pure créature : *Tanta gratia Virgini data est, quanta uni et puræ creaturæ dari possibile est.* Tout cela est croyable, après ce que nous venons de dire. Puisqu'elle a été si prompte, si attentive, si constante à faire valoir un talent aussi fécond que celui qui lui avait été confié, puisqu'elle l'a doublé non-seulement chaque année, mais à chaque heure et à chaque moment du jour, il ne se peut faire que les fruits qu'elle a recueillis ne soient sans nombre, ne surpassent notre intelligence.

Faisons maintenant quelque réflexions sur nous-mêmes, Chrétiens auditeurs. Je ne vous demande pas si vous avez commencé à aimer Dieu aussitôt que l'a fait la Sainte Vierge ; je sais que vous ne l'avez pu faire : mais ce que vous avez pu faire, après beaucoup de temps, après beaucoup d'années perdues, l'avez-vous enfin commencé ? Je ne vous demande pas si, à l'exemple de Marie, vous vous êtes rendus dociles à toutes les inspirations, à tous les saints mouvemens que vous avez reçus du Ciel depuis que vous avez l'usage de la raison ; je vous demande seulement si quelques grains de cette semence céleste ont germé dans votre cœur, et quels en ont été les fruits. Pour me resserrer dans des bornes encore plus étroites, permettrez-vous que je vous demande au moins compte des

graces que vous avez reçues cette année ? Il se peut faire que Dieu se soit servi de mes paroles, car de quoi ne se sert-il point ? Peut-être s'en est-il en effet servi, pour vous donner de bonnes pensées, pour vous porter à la vertu, ou à une vertu plus parfaite. Dites-moi ingénument quel avantage vous en avez tiré. Etes-vous aujourd'hui plus vertueux que vous ne l'étiez l'année dernière ? ce penchant à la colère n'est-il point toujours aussi violent ? cette aversion pour cet ennemi, cette envie de sa prospérité, toujours aussi vive ? cette soif de l'or et de l'argent aussi insatiable ? cet attachement au monde et à la vanité toujours aussi fort ? Vos prières se font-elles avec plus de respect, vos confessions avec plus de soin, vos communions avec plus de préparation et plus de ferveur ? Qu'avez-vous retranché de votre luxe et de vos délices par amour pour Jésus-Christ ? Qu'avez-vous ajouté aux aumônes que vous aviez coutume de faire ? Vous sentez-vous plus de soumission à la volonté divine, plus de patience dans les maux que le Ciel vous envoie ?

Vous pouvez me dire que les vérités éternelles ne vous ont été annoncées, ni avec assez de force, ni avec assez d'éloquence pour vous toucher ; mais que répondrez-vous à Dieu, qui à travers la faiblesse et la grossièreté du discours se sera fait entendre à votre cœur, vous aura pressé de faire ce qu'il attend de vous depuis si long-temps ? Que je m'estimerais malheureux, et que je regretterais d'être monté dans cette chaire, si je n'avais parlé que pour donner occasion à des reproches dont vous ne pourriez vous défendre ! Prévenez-les, ces reproches, Chrétiens auditeurs, je vous en conjure : *Nolite errare, dilectissimi : Deus non irridetur ; quæ seminaverit homo, hæc et metet.* Ce ne sont point des fables qu'on vous débite. C'est en vain que vous espérez de mourir saintement après une vie peu chrétienne : ce serait là semer et recueillir tout à la fois, ce qui n'arriva jamais ;

on ne recueille qu'après avoir semé, et que selon qu'on aura semé : *Qui parcè seminat, parcè et metet.* Rappelez donc les pieux sentimens que vous avez eus jusqu'à présent, et dès aujourd'hui commencez à vous exercer aux vertus auxquelles ils vous portent. Voudriez-vous mourir dans ce vice, dans cette pernicieuse habitude, avec cette attache, avec cette imperfection? Voudriez-vous paraître devant le Seigneur avant d'avoir obéi à sa voix qui vous appelle, avant de vous être donné tout à lui? Qu'attendez-vous pour lui faire ce sacrifice? Il y a si long-temps qu'il vous le demande, et vous l'avez promis depuis si long-temps; l'année dernière vous l'aviez remis à cette année : prenez garde qu'en le renvoyant encore plus loin, vous ne le renvoyiez au delà du terme que Dieu vous a marqué : combien parmi ceux qui m'entendent n'ont pas une année entière à vivre! Ne différons donc plus, si nous voulons faire avant de mourir ce que Marie a fait avant même de naître. Voyons maintenant ce qu'elle doit faire durant le cours de sa vie. C'est le sujet de la seconde partie.

SECOND POINT.

Si les peuples ont coutume de témoigner tant de joie lorsqu'il naît des enfans à leur Souverain, parce que ce sont des Rois et des maîtres qui leur naissent, je ne m'étonne pas que la naissance de Marie ait rempli de joie et le Ciel et la terre, ainsi que le chante l'Église, parce que cette Vierge doit être la Reine et des Anges et des hommes. Mais cette joie universelle que produit la naissance de cette nouvelle Reine, est la joie la plus juste et la mieux fondée. Sur quel fondement au contraire est appuyée la joie qu'on fait éclater à la naissance des autres Princes? On ignore si leur règne doit être heureux ou malheureux, s'il doit être doux ou tyrannique; et il se peut faire que sans le savoir on s'applaudisse de la plus grande

disgrace qui puisse arriver à un État, et qu'après les applaudissemens les plus justes en apparence, on tombe en effet sous la puissance d'un Roi vicieux et insensé.

Lorsque notre grand Monarque vint au monde, si, comme on le voit aujourd'hui, l'on avait prévu qu'il serait dans son vaste royaume l'homme le plus remarquable par sa sagesse, par ses lumières, par sa vigilance, par sa valeur, par sa probité même; qu'il serait le plus juste, le plus magnifique, le plus absolu, le plus heureux, le plus redoutable, en un mot le plus grand Roi du monde; n'est-il pas vrai que ces sentimens si extraordinaires de joie, et néanmoins si communs à tous les cœurs dans la France, auraient été encore plus sensibles, encore plus vifs? Or ce que nous ne pouvions pas encore savoir, ce que sans doute nous n'aurions pu croire du bonheur et de la gloire du règne présent, nous le savons, MM., de la grandeur es de la félicité du règne futur de Marie, et nous le savons avec tant de certitude, que quelqu'incroyable que soit tout ce qu'on en prédit, il ne nous est pas permis d'en douter. Nous savons qu'elle doit régner par sa beauté sur tous les cœurs, et sur le cœur de Dieu même; par ses lumières sur tous les esprits, et même sur les purs esprits; par son pouvoir infini sur toutes les puissances de l'univers : de plus nous avons des gages sûrs qu'avec elle régneront l'amour, la douceur, la libéralité, la miséricorde, toutes les vertus pacifiques et bienfaisantes; qu'elle même sera la gloire de ses sujets, sera leur sûreté, leur salut, leur mère, leur tout.

Vous me demanderez sans doute par quelle voie on a pu avoir des connaissances si particulières et si sûres de cet heureux avenir? Je réponds qu'on les a puisées dans l'histoire des Patriarches et des Rois du peuple de Dieu : oui, MM., Marie doit hériter de leurs vertus héroïques, et elle en doit porter plus loin qu'eux l'héroïsme.

Quand je dis que Marie doit représenter les ver-

tus de ses pères, ne croyez pas que ce soit là une conjecture mal établie, telle qu'en hasardent quelquefois les orateurs profanes, qui ont coutume d'augurer que les enfans réuniront en leurs personnes toutes les qualités des plus grands héros de leur race, comme s'il n'arrivait jamais que les descendans dégénérassent de leurs ancêtres. Marie ne peut manquer d'hériter de toute la gloire des siens, parce qu'outre le sang qu'ils ont fait passer dans ses veines, ils ont encore été ses figures, et par-là leurs vertus ont un rapport, une ressemblance essentielle avec les vertus qui doivent fleurir en elle : oui, dès qu'ils sont ses figures, il est aussi impossible qu'elle ne représente pas leurs vertus, qu'il est impossible qu'un tableau soit le véritable portrait d'une personne, et qu'elle ne lui ressemble pas.

C'est donc une vérité qui ne peut être contestée, que Marie n'aura ni moins de foi qu'Abraham, ni moins d'obéissance qu'Isaac, ni moins de douceur, moins de piété que Jacob. On ne peut pas douter que sa chasteté n'égale la chasteté de Joseph, son courage le courage de David, sa sagesse la sagesse du grand, du pacifique Salomon; il faut nécessairement que, comme Sara, on la nomme la mère des croyans. La beauté de Rachel, la fécondité de Lia, la conduite et la valeur de Débora, la sainteté, le zèle, et l'intrépidité de Judith, la prudence et le bonheur d'Esther; toutes ces admirables qualités doivent se réunir dans notre auguste Princesse, comme des lignes se réunissent au centre d'où elles partent.

J'ai dit que ces grands hommes et ces femmes si renommées dans l'ancienne loi ont été les figures de Marie; j'ajoute que ce n'étaient là que des figures : et par conséquent non-seulement toutes leurs vertus doivent briller dans ce céleste enfant, elles y doivent briller même avec un surcroît incroyable de perfection. La différence qu'il y a entre l'existence réelle d'un homme, et la peinture de ce

même homme, entre le plan d'un palais, et le palais même bâti sur ce plan, entre une ombre et le corps qui la produit ; cette même différence se doit trouver entre Marie, qui est la réalité, et tout ce qu'il y a eu d'illustres personnages sur la terre depuis la création du monde, dès là que ces personnages illustres n'ont été que l'ombre et la figure de Marie.

Outre ces figures, qui, selon la pensée d'un Père, ont été comme des modèles vivans où Dieu a voulu pour ainsi dire s'essayer, et se préparer à la production de son chef-d'œuvre, outre ces figures vivantes, il en a donné de temps en temps d'inanimées, qui ne servent pas moins à nous découvrir les merveilles qu'il a dessein de faire dans cette Vierge, et par cette Vierge. Vous avez tous ouï parler mille fois de l'arche miraculeuse qui sauva la famille de Noé du déluge universel : c'était une image, mais une image bien imparfaite de Marie ; je dis bien imparfaite, parce qu'au lieu de huit personnes qui évitèrent le naufrage à la faveur de cette arche, Marie appelle au Ciel tout ce qu'il y a maintenant, et tout ce qu'il y aura jamais d'hommes sur la terre : *Per illam*, dit saint Bernard, *octo tantùm animæ salvantur, per istam omnes ad æternam vitam vocantur*. La verge mystérieuse qui fit tant de miracles entre les mains de Moïse, qui dompta elle seule toute l'Égypte, qui ouvrit un passage si facile au peuple d'Israël à travers la mer rouge, qui défit en un moment toute l'armée de Pharaon, qui fit descendre la manne des nues, et sortir l'eau des rochers ; ce bois stérile en apparence était encore une image de la Vierge. Elle doit, cette Vierge naissante, encore plus que ce bois miraculeux, être la terreur et le fléau de toutes les puissances des ténèbres, elle doit nous ouvrir, nous applanir les voies du salut, nous affranchir de tous les périls, nous assister dans tous nos besoins, nous attirer sur la terre toutes les bénédictions du Ciel. Représentez-

vous encore cette colonne de nues qui accompagna les Israélites dans le désert, marchant tantôt devant eux pour leur servir de guide, tantôt après eux pour assurer leur retraite, s'étendant quelquefois sur tout leur camp pour le défendre des ardeurs du jour : c'était Marie en peinture, et légérement crayonnée : les divers mouvemens de ce nuage marquaient les différentes manières dont elle protégera les prédestinés. C'est la pensée de saint Bernardin de Sienne : *Aliquando præcedebat, aliquando sequebatur, aliquando superferebatur, ut mysticè multiplicia patrocinia indicentur erga populum electorum.*

L'arc-en-ciel, l'échelle de Jacob, le buisson ardent, la toison de Gédéon, l'arche d'alliance, la verge d'Aaron, le sceptre d'Assuérus, le temple et le trône de Salomon, sont encore des portraits mystérieux qui nous expriment ou les perfections, ou les priviléges, ou les bienfaits de Marie. Vous pourrez, MM., considérer à loisir les divers traits de ce tableau, et voir quel rapport ils ont avec l'original : je ne m'y arrête pas ici pour éviter une excessive longueur. La même raison m'oblige également à passer sous silence les éloges que le Saint-Esprit a faits lui-même par ses Prophètes de la Vierge, qu'il a choisie pour son épouse : je me contente de vous rapporter ce texte d'Isaïe : *Ecce Virgo concipiet et pariet Filium, et vocabitur nomen ejus Emmanuel:* Une Vierge concevra et enfantera un Fils qui sera nommé Emmanuel. Ces paroles, MM., regardent Marie. Qui peut exprimer, qui peut comprendre combien elles présagent de grandeurs à cette Vierge ? Elles sont seules capables, non-seulement d'épuiser l'éloquence des hommes, mais encore de confondre les lumières des plus hautes intelligences : Dieu seul peut comprendre tout le sens de ces mots, et Dieu même (si je puis m'exprimer ainsi) ne peut pas concevoir une gloire plus singulière que la gloire qu'ils promettent à Marie. Elle concevra, et elle ne cessera

pas d'être Vierge ; elle enfantera, et le fruit de ses couches sera un Dieu. Il faut se taire après cet oracle, puisqu'on ne saurait rien dire de plus grand, et qu'il est impossible d'atteindre à toute l'élévation qu'il renferme.

Je ne puis me taire néanmoins, Chrétiens auditeurs, avant de vous avoir exhortés avec tout le zèle dont je suis capable, de vous attacher promptement et inviolablement au service d'une Princesse si chérie du Ciel. Vous comprenez assez par le détail que je viens de faire, quel avantage ce sera pour vous d'être sous sa protection : pour moi je ne crois pas vous pouvoir donner de conseil plus salutaire. Dirai-je que vous ne pouvez obtenir de graces que par sa faveur? J'ose dire du moins qu'il n'est point de graces que vous ne puissiez obtenir par cette voie. Quand elle n'aurait pas été choisie pour être la Mère du Tout-Puissant, quand son Fils ne lui aurait pas en quelque sorte remis tous ses trésors entre les mains, peut-on douter que les seuls mérites de sa vie ne rendissent son intercession toute-puissante, et qu'un mot de sa bouche ne fût plus efficace auprès de Dieu que les prières de tous les Saints du Ciel réunis pour le solliciter? Voilà pourquoi tous les Catholiques pensent unanimement qu'avoir pour Marie un amour et un respect particulier, c'est avoir une marque de prédestination, un gage du bonheur éternel; et vu ce consentement universel de tous les fidèles sur ce point, je dirais sans peine que c'est comme une vérité de foi. En effet Marie étant la bonté même envers tous les hommes, étant sans cesse attentive à demander grace pour les plus insignes pécheurs, pourrait-elle oublier ceux qui l'honorent ? Il ne faut souvent qu'une courte prière, qu'un vœu, qu'une offrande, qu'une pratique de piété passagère, pour obtenir des miracles par son crédit : jugez de ce qu'elle fera pour une piété solide, pour des services assidus, pour un amour tendre et constant. On a remarqué que tous les Saints se

sont fait un devoir de la servir, et j'ose dire que tous ses véritables serviteurs ont été des Saints. Je vous conjure donc, MM., par le désir que vous devez avoir de vous sauver et de vous sanctifier, je vous conjure de mettre en elle toute votre confiance. Quel sujet de consolation pour moi, si en me séparant d'avec vous, j'étais assuré de laisser Marie dans votre cœur! Mon Dieu, qu'elle y ferait porter d'heureux fruits aux vérités que j'ai tâché d'y faire entrer! qu'elle aurait bientôt affranchi ce cœur de toutes ses passions, qu'elle y ferait bientôt régner Jésus-Christ sans partage! Nous parlions ces derniers jours de la mort des justes : eh! quel véritable enfant de Marie a-t-on jamais vu mourir comme les pécheurs? Je suis trop heureux, dit saint Grégoire de Nazianze, si je puis avoir à la bouche le nom de Marie au moment que je rendrai l'ame; la porte du Ciel ne peut manquer de m'être ouverte sans délai, comme l'arche le fut à la colombe qui s'y présenta avec le rameau d'olivier. Mais pour avoir ce nom de salut à la bouche lorsque nous mourrons, il faut l'avoir eu dans le cœur pendant la vie. Aimez-la donc, cette Mère tendre, cette Mère tout aimable, aimez-la tendrement et constamment. Ayez recours à elle dans tous vos besoins, et surtout dans vos besoins spirituels; recommandez-lui vos enfans, et toutes les personnes qui vous sont chères; honorez-la devant les hommes, parlez d'elle avec respect et avec zèle; lisez souvent les livres qui traitent de ses vertus, de sa gloire; imposez-vous, pour l'honorer, quelqu'exercice de piété que vous n'omettiez jamais; enfin priez-la souvent qu'elle vous inspire tous les sentimens que ses serviteurs les plus célèbres ont eus pour elle, et toutes les vertus qui les lui ont rendus agréables, afin qu'aidés de sa faveur vous méritiez la gloire que je vous souhaite, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

FIN DU TOME SECOND.

SERMONS

CONTENUS

DANS LE SECOND VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.

